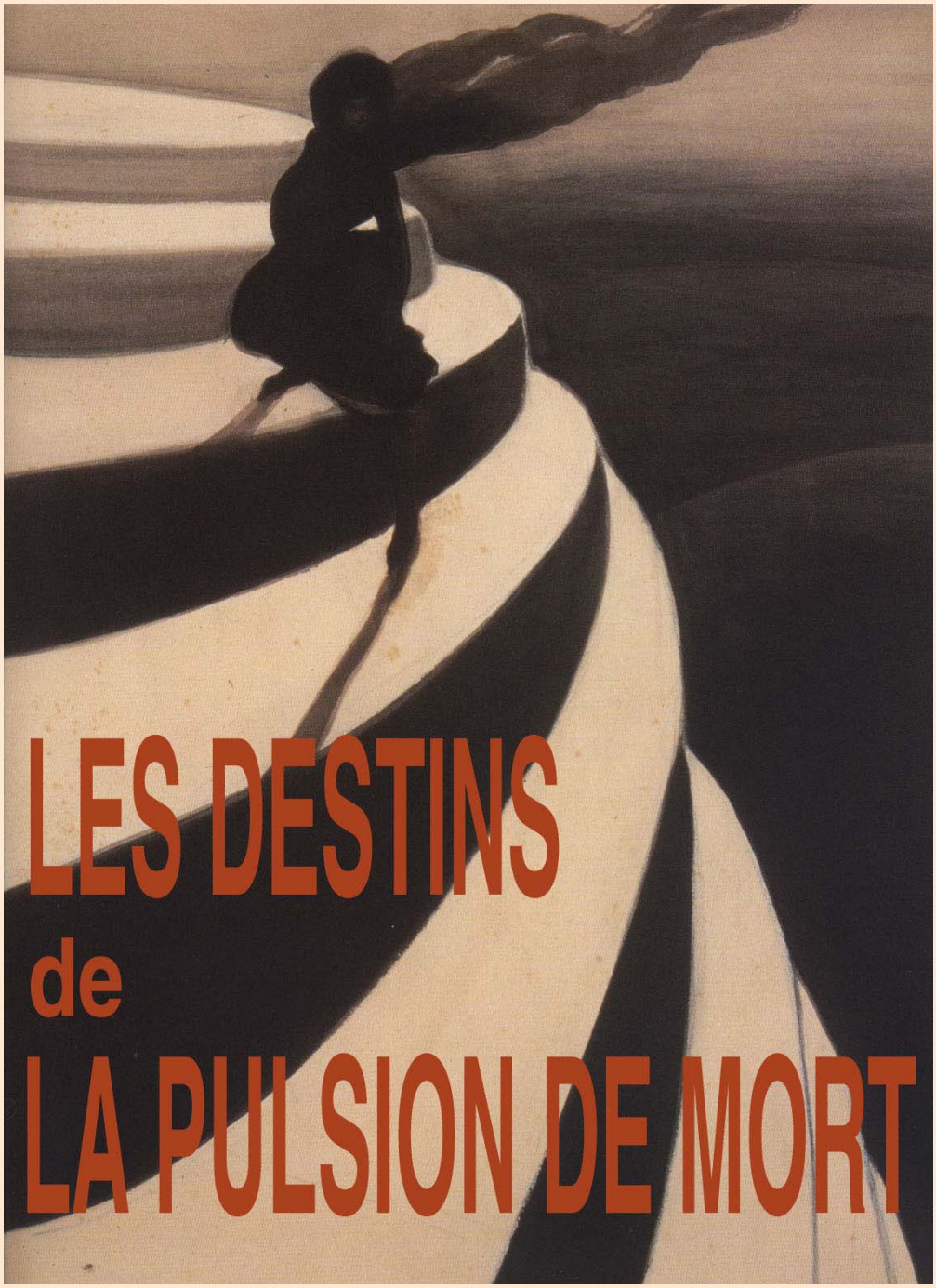
UNIVERSITÉ DE NICE SOPHIA ANTIPOLIS
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

Actualité de la clinique freudienne



LES DESTINS de LA PULSION DE MORT

5

Séminaire de Psychanalyse 1999 - 2000

aefl
Association d'Etudes de Freud et de Lacan

UNIVERSITÉ DE NICE SOPHIA ANTIPOLIS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

Actualité de la clinique freudienne

Les destins de la pulsion de mort

Au-delà du Principe de Plaisir
Séminaire VII : L'Éthique de la psychanalyse

Séminaire de Psychanalyse 1999 - 2000

Association d'Études de Freud et de Lacan
A.E.F.L.
10 Boulevard Tzaréwitch,
06000 Nice

Organisation de la publication: **Jean-Louis Rinaldini**
Elisabeth Blanc
Bernard Richard

Transcriptions: **France Delville**
Jean-Louis Rinaldini

CONTRIBUTIONS

Patrick ARCIERO (Nice)
Gabriel BALBO Psychanalyste (Paris)
Jean-Pierre BENARD Psychanalyste (Marseille)
Elisabeth BLANC Psychanalyste (Nice)
Daniel CASSINI Psychanalyste (Nice)
Danièle CHAUDERON(Nice)
Roland CHEMAMA Psychanalyste (Paris)
France DELVILLE Psychanalyste (Nice)
Brigitte ERBIBOU (Nice)
Elisabeth GODART Psychanalyste (Marseille)
Houchang GUILYARDI Psychanalyste (Paris)
Jacqueline HILTENBRAND Psychanalyste (Grenoble)
Christiane LACOTE Psychanalyste (Paris)
Jean-Pierre LEBRUN Psychanalyste (Namur-Belgique)
Gilbert LEVET Psychologue-Psychanalyste (Nice)
François MILBERT Psychanalyste (Nice)
Jean-Jacques RASSIAL Psychanalyste, Professeur de Psychopathologie (Université Paris 13)
Jean-Louis RINALDINI Psychanalyste (Nice)
Georges SAMMUT Réalisateur (Nice)
Christiane SCHONBACH Psychiatre-Psychanalyste (Nice)
Jean-Michel VIVES Psychanalyste Maître de conférences (Université Nice Sophia-Antipolis)

Les textes présentés dans cette publication constituent la trace écrite, sans les débats pour la plupart, du séminaire de psychanalyse qui s'est tenu à la Faculté des Lettres de Nice durant l'année universitaire 1999/2000 organisé par l'A.E.F.L. (Association d'Études de Freud et de Lacan) rattachée à l'Association Freudienne Internationale.
Les textes ont été en règle générale fournis par leurs auteurs, certains sont une retranscription des interventions et conservent par là même le caractère lié à l'oralité de l'exposé. Dans une seconde partie on trouvera les textes que des participants aux groupes de travail ont souhaité voir figurer.

Couverture : Spilliaert, catalogue de l'exposition du musée de la Seita, 1997

SOMMAIRE

Interventions

5 JEAN-LOUIS RINALDINI *La passion de l'analyste*
11 ELISABETH BLANC *Pulsion de mort. Désir de rien*
17 CHRISTIANE LACOTE *Remarques cliniques sur la pulsion de mort*
27 JEAN-JACQUES RASSIAL *La formation des habitudes*
37 JEAN-PIERRE BENARD *Jouissance et pulsion de mort*
43 GILBERT LEVET *Silence, on jouit !*
49 GABRIEL BALBO *Un très intéressant retournement pulsionnel*
65 ROLAND CHEMAMA *Quelle place la pulsion ménage-t-elle au sujet ?*
73 HOUCHANG GUILYARDI *Pulsion de mort et clinique du fracas*
83 DANIEL CASSINI *Laure : la sainte de l'abîme*
89 FRANCE DELVILLE *En commentaire de la projection de « Laure: la sainte de l'abîme »*
97 JEAN-JACQUES RASSIAL *Au-delà de la sexualité*
107 JEAN-LOUIS RINALDINI *Pulsion de mort et fiction du sujet*
123 FRANÇOIS MILBERT *Douleur et psychosomatique*
131 JEAN-PIERRE LEBRUN *Malaise dans la subjectivation*
141 JACQUELINE HILTENBRAND *A propos d'un cas clinique, éléments concernant la pulsion de mort*
147 JEAN-MICHEL VIVES *A l'entour de la pulsion invocante*
155 ELISABETH GODART *Le Musulman dans les camps de la mort*

Groupes de travail

165 PATRICK ARCIERO *Notes sur la répétition*
169 DANIÈLE CHAUDERON *La vie est un songe*
173 FRANCE DELVILLE *Tuer dans l'œuf*
183 BRIGITTE ERBIBOU *Pulsion de mort, inceste et alcool*
189 CHRISTIANE SCHONBACH *Le savoir mythique*

Jean-Louis Rinaldini

La passion de l'analyste

Je voudrais simplement aborder quelques questions et considérations générales concernant notre travail de cette année.

Résumons d'abord les thèses de Freud concernant la pulsion de mort.

On sait que pour Freud, dans le cadre de la dernière théorie des pulsions, la pulsion de mort va désigner tout d'abord une catégorie fondamentale de pulsions qui s'opposent aux pulsions de vie et qui tendent à la réduction complète des tensions, c'est-à-dire à ramener l'être vivant à l'état anorganique.

Tournées d'abord vers l'intérieur et tendant à l'autodestruction, les pulsions de mort seraient secondairement dirigées vers l'extérieur, se manifestant alors sous la forme de la pulsion d'agression ou de destruction.

La pulsion de mort au sens freudien représente donc la tendance fondamentale de tout être vivant à retourner à l'état anorganique.

En outre, dans le développement libidinal de l'individu, Freud décrit le jeu combiné de la pulsion de vie et de la pulsion de mort aussi bien dans sa forme sadique, que dans sa forme masochiste.

Dans cette mesure dit-il, « Si nous admettons que l'être vivant est venu après le non-vivant et a surgi de lui, la pulsion de mort concorde bien avec la formule [...] selon laquelle une pulsion tend au retour à un état antérieur ». Dans cette perspective « tout être vivant meurt nécessairement par des causes internes ». Dans les êtres pluricellulaires, « ... la libido rencontre la pulsion de mort ou de destruction qui domine chez eux, et qui tend à désintégrer cet organisme cellulaire et à conduire chaque organisme élémentaire (chaque cellule) à l'état de stabilité anorganique [...]. Elle a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice et elle s'en débarrasse en la dérivant en grande partie vers l'extérieur, en la dirigeant contre les objets du monde extérieur, bientôt avec l'aide d'un système organique particulier, la musculature. Cette pulsion s'appelle alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle où elle a un rôle important à jouer. C'est là le sadisme proprement dit. Une autre partie ne suit pas ce déplacement vers l'extérieur ; elle demeure dans l'organisme où elle est liée libidinalement. C'est en elle que nous devons reconnaître le masochisme originaire, érogène ».

Ce qu'il est intéressant de pointer c'est que pour Freud les pulsions de mort s'inscrivent dans un **dualisme** où elles s'opposent aux pulsions de vie (ou Éros) qui vont désormais subsumer l'ensemble des pulsions qu'il avait précédemment distinguées. Les pulsions de mort apparaissent donc, dans la conceptualisation freudienne, comme un type tout à fait nouveau de pulsions, qui ne trouvait pas sa place dans les classifications précédentes (le sadisme et le masochisme par exemple se voyaient expliqués par un jeu complexe de pulsions à visée toute positive) ; mais en même temps, Freud y voit, les pulsions par excellence dans la mesure où, en elles, le caractère répétitif de la pulsion se réalise éminemment.

Pourquoi, la notion de pulsion de mort, introduite par Freud et constamment réaffirmée par lui jusqu'à la fin de son œuvre, n'a pas réussi à s'imposer aux disciples et à la postérité au même titre que la plupart de ses apports conceptuels ? Pourquoi reste-t-elle une des notions les plus controversées ?

Pour en saisir le sens il est sans doute nécessaire de la rapporter à l'évolution de la pensée freudienne, et de déceler **à quelle nécessité structurale** répond son introduction dans le cadre d'un remaniement plus général (tournant des années 20).

Freud souligne lui-même que la pulsion de mort est fondée avant tout sur des considérations spéculatives et qu'elle s'est progressivement comme imposée à lui.

Il nous dit : « Au début j'ai présenté ces conceptions dans la seule intention de voir où elles menaient, mais, dans le cours des années, elles ont acquis une telle emprise sur moi que je ne puis plus penser autrement ». Il semble que ce soit surtout la valeur théorique de la notion et son accord avec une certaine conception de la pulsion qui aient rendu Freud si soucieux de soutenir la thèse de la pulsion de mort, ceci malgré les résistances qu'elle rencontrait dans le milieu psychanalytique et malgré la difficulté qu'il y a à la fonder dans l'expérience concrète. Parce que par ailleurs Freud avance que sur un plan empirique la distinction classique entre les pulsions du moi et les pulsions d'objet gardait sa valeur ; c'est seulement « … la spéculation théorique [qui] nous fait soupçonner l'existence de deux pulsions fondamentales [Eros et pulsion de destruction] qui se cachent derrière les pulsions manifestes, pulsions du moi et pulsions d'objet ».

On voit que si Freud persiste et signe si j'ose dire, s'il maintient et affirme jusqu'à la fin la pulsion de mort, ce n'est pas parce que la théorie des névroses l'exigerait mais bien parce qu'elle est le produit d'une exigence, comme il le souligne, spéculative, **que Freud tient pour fondamentale,** et parce qu'elle lui est suggérée par des faits bien précis qui prennent à ses yeux une importance croissante dans la clinique et dans la cure :

« Si l'on embrasse dans son ensemble le tableau que composent les manifestations du masochisme immanent de tant de personnes, la réaction thérapeutique négative et le sentiment de culpabilité des névrosés, on ne pourra plus s'accrocher à la croyance que le fonctionnement psychique est exclusivement dominé par la tendance au plaisir. Ces phénomènes indiquent d'une façon qu'on ne peut méconnaître la présence dans la vie psychique d'une puissance que nous nommons selon ses buts pulsion d'agression ou de destruction et que nous faisons dériver de la pulsion de mort originaire de la matière animée ».

L'action de la pulsion de mort se laisserait même entrevoir à l'état pur quand elle tend à se désunir d'avec la pulsion de vie, par exemple dans le cas du mélancolique dont le surmoi apparaît comme « ... une culture de la pulsion de mort ».

On peut trouver plusieurs raisons à la résistance développée face à cette théorie de la pulsion de mort.

D'une part et c'est ce que j'ai commencé à souligner, on aperçoit que cette théorie de la pulsion de mort ne recouvre pas exactement ce que Freud nous a invité à désigner sous le terme de pulsion, décrit et montré depuis 1905 dans *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*. Cette théorie des pulsions se situe sur un autre plan que ses théories précédentes. Elle est une vision à proprement parlé structurale, au sens où ce qu'il cherche à dégager sous le terme de pulsion de mort, c'est ce qu'il y a de plus fondamental dans la notion de pulsion, le retour à un état antérieur. Ce qui est désigné par la pulsion de mort c'est au fond ce qui est au principe de toute pulsion.

D'ailleurs, dans le séminaire VII sur lequel j'anticipe, n'est-ce pas ce sur quoi Lacan insiste quand il nous indique que « […] la pulsion n'est pas réductible […] au sens de l'énergétique. Elle comporte une dimension historique, dont il s'agit pour nous d'apercevoir la véritable portée. Cette dimension se marque à l'insistance avec laquelle elle se présente, en tant qu'elle se rapporte à quelque chose de mémorable parce que mémorisé. La remémoration, l'historisation, est coextensive au fonctionnement de la pulsion dans ce qu'on appelle le psychisme humain. C'est aussi là que s'enregistre, qu'entre dans le registre de l'expérience, la destruction ».[1]

D'autre part, et pour continuer dans cette voie, il faut sans doute aller plus loin et considérer la difficulté voire l'impossibilité pour certains analystes d'approcher la question des pulsions en terme de liaison et de déliaison pulsionnelle, de nouage. Et n'est-ce pas d'une certaine manière ce que nous-même nous formulons dans l'intitulé de notre travail de cette année en nous centrant sur l'unique pulsion de mort. Envisager la question sous l'angle de la liaison et de la déliaison pulsionnelle c'est d'une certaine façon s'autoriser en tant qu'analystes à s'interroger (efficacement) sur l'articulation du symptôme social à la problématique singulière du sujet, car faute de considérer

[1] J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986, p.248

ce qui dans le discours, dans les replis mêmes du dit de l'analysant est marqué de l'Histoire et de ses effets, les psychanalystes ont développé une remarquable surdité sélective quant à cette dimension qui peut entrer en composition dans ce qui se constitue comme trauma. Car il faut se rendre à l'évidence, le refus d'envisager la pulsion de mort sert d'alibi à tous ceux qui considèrent l'articulation de la psychanalyse à la politique comme un piège mortel pour la théorie que nous a transmise Freud. Je considère pour ma part que cette errance tend à dénier ce qui fait lien dans l'inconscient.

Ce qui fait lien bien sûr, c'est l'ordre symbolique tel que la langue et la parole l'énoncent : il est de l'Autre. C'est aussi ce qui permet aux pulsions de vie de s'intriquer à la pulsion de mort. Il me semble que celle-ci ne peut justement être entendue que dans une opération d'intrication sans laquelle elle serait confondue avec la destruction.

Que la pulsion de mort ait suscité une bataille dans le milieu analytique... certains allant jusqu'à considérer ce frayage théorique freudien comme une fable, ne sera donc pas pour nous étonner. N'est-ce pas parce qu'ils n'entendent pas je le répète, les notions de lien et de déliaison pulsionnelle, qu'ils se trouvent réduits à considérer la pulsion de mort comme une pure illusion ? Dès lors, il ne sera pas étonnant de constater que ceux qui méconnaissent ce processus sont les mêmes qui tentent de placer le politique hors du champ de la théorie freudienne.

Autrement dit, interroger le politique ne revient-il pas à considérer ce qui, dans le social d'une part, et chez le sujet d'autre part, est à l'œuvre en termes de lien ?

On se rappelle que Lacan a voulu mettre ses Ecrits à l'enseigne du combat des lumières. Pourquoi ? sinon que finalement l'analyse présente une analogie avec ce qu'il convient d'appeler la démarche éclairée, à savoir, derrière le combat, pointer les hommes qui assujettissent, rencontrer les monstres qu'on choisit de servir et préférer son rien d'être à leur jouissance. C'est cela la portée politique de l'expérience analytique. Ou disons le autrement, l'éthique de cette expérience est une politique.

Je voudrais juste reprendre ce que j'avais esquissé l'an dernier.

Je rappelais que l'expérience analytique doit conduire à l'opposé de la constitution d'un savoir, qui à la fois entretiendrait le corps de l'Autre, et pourrait se faire phallus pour parer à son manque. A l'opposé de la constitution d'un savoir cela veut dire que l'expérience analytique doit être conduite vers le constat (si l'on peut appeler constat un vécu qui ne s'accompagne pas d'une prise de conscience) qu'il n'y avait pas chez l'analyste de savoir pour donner corps à l'Autre, voire que, comme supplément au manque de ce corps, on n'est rien, d'autant moins un savoir. Et la liquidation du transfert tient à l'expérience qu'il y a déjà inéluctablement méprise dans la structure même, puisque la division dans le langage produit la place de la vérité de telle sorte qu'elle est supposée être un savoir et ainsi imaginée. Et cette inévitable imagination est cela même qui constitue le corps dont on sert la jouissance.

La fin perverse d'une analyse c'est effectivement qu'on peut savoir ce qui nous détermine, qu'on peut savoir sa vérité. Or il n'y a pas de savoir de la vérité, ce qu'on appelle vérité est la place fuyante de la chaîne indéfinie à laquelle est renvoyée la signification de ce qui se dit.

Avec cette question de l'Autre et de la jouissance, on pressent en quoi la psychanalyse est politique.

Plus il y a d'Autre - voire, au pluriel, d'Autres -, plus il y a de chances d'en produire la jouissance. Si la psychanalyse a une charge c'est celle d'être une pratique qui permette l'expérience effective de l'inexistence des Autres que nous servons dans la cité. Sinon on est dans la pastorale analytique qu'évoque Lacan. La psychanalyse a à s'en prendre, sans discrimination, à la multiplicité des corps dont un sujet peut servir la jouissance dans la vie dite sociale.

Cela répond d'une certaine façon par avance à cette question que je voulais poser maintenant, pourquoi avoir choisi cette année, pour aborder cette question de la pulsion de mort, de mettre en relation ces deux textes que sont, d'un côté bien sûr *Au-delà du principe de plaisir* le texte princeps de Freud et de l'autre le *Séminaire VII* de Lacan l'Ethique de la Psychanalyse ? Après tout, la question de la pulsion de mort est abordée par Lacan dans plusieurs écrits et si nous avons jeté notre dévolu sur ce séminaire c'est que dans ce texte, la relecture que nous propose Lacan des concepts freudiens nous semble riche de réflexions et d'interrogations concernant tant notre pratique aujourd'hui que ce que nous propose le social.

En effet Lacan et cela dans le droit fil de Freud, nous convie à tirer la notion de pulsion du côté de l'ontologique c'est-à-dire de ne pas rester uniquement sur le versant psychologique « c'est une notion ontologique absolument foncière, qui répond à une crise de la conscience que nous ne sommes pas forcés de pleinement repérer, parce que nous la vivons »[1].

C'est ainsi qu'il va nous conduire à lier le principe de plaisir d'une part à la Chose, Das ding, à savoir ce qui du réel pâtit du signifiant, cette Chose qui est foncièrement voilée, et c'est parce qu'elle est foncièrement voilée que nous sommes en rapport avec elle dans un mode qui nous oblige à la cerner, à la contourner pour la concevoir, elle se présente toujours comme unité voilée, et d'autre part à la sublimation dont il nous propose une formule générale comme étant « ce qui élève un objet à la dignité de la Chose »[2], « puisque ce que demande l'homme, ce qu'il ne peut faire que demander, c'est d'être privé de quelque chose de réel »[3] ; deux concepts auxquels sont consacrés pas moins d'une centaine de pages dans l'édition du Seuil. Le principe de plaisir et son au-delà, est ainsi tiré du côté du signifiant au sens où la fonction du principe de plaisir est de porter le sujet de signifiant en signifiant en mettant autant de signifiants qu'il est nécessaire pour maintenir au plus bas le niveau de tension qui règle tout le fonctionnement de l'appareil psychique. En effet nous dit Lacan, le premier rapport qui se constitue chez le sujet dans le système psychique, lequel est lui-même soumis à l'homéostase, ce qui est la loi du principe de plaisir, ce premier rapport flocule, cristallise en éléments signifiants. L'organisation signifiante domine l'appareil psychique. Et la « … pulsion de mort est à situer dans le domaine historique, pour autant qu'elle s'articule à un niveau qui n'est définissable qu'en fonction de la chaîne signifiante »[4]. Ou encore : « Si tout ce qui est immanent ou implicite dans la chaîne des événements naturels peut être considéré comme soumis à une pulsion dite de mort, ce n'est que pour autant qu'il y a la chaîne signifiante. […] cette dimension est introduite dès lors qu'est isolable la chaîne historique, et que l'histoire se présente comme quelque chose de mémorable et de mémorisé au sens freudien, quelque chose qui est enregistré dans la chaîne signifiante et suspendu à son existence ».

Ce qui est trouvé est cherché mais cherché dans les voies du signifiant, car l'objet n'a pas été réellement perdu, mais il est par nature un objet retrouvé. Qu'il ait été perdu en est la conséquence mais après coup.

Cela nous conduit également à la question de la jouissance.

La première formulation du principe de plaisir comme principe de déplaisir, nous dit Lacan, ou de moindre-pâtir, comporte bien sûr un au-delà, qui est fait pour nous tenir en-deçà. Son usage du bien se résume qu'il nous tient éloignés de notre jouissance. « Quel est celui qui, au nom du plaisir, ne mollit pas dès le premier pas un peu sérieux vers sa jouissance ? »[5]. La jouissance est un mal parce qu'elle comporte le mal du prochain comme l'apporte Freud dans *Malaise dans la civilisation*. Cela a un nom, c'est justement l'au-delà du principe de plaisir.

Vous reconnaîtrez là un certain nombre de thèmes dont les titres des interventions de cette année nous laissent à penser qu'ils seront mis en perspective.

Ainsi il sera question entre autres cette année d'essayer de préciser quelles modifications le discours de la science et celui de l'économie capitaliste qui y est étroitement lié entraînent concernant la pulsion de mort. Les notes finales de Freud par exemple, dans *Malaise dans la civilisation* pour la deuxième édition laissent entendre son inquiétude à cet égard et que pouvons-nous articuler du fonctionnement de la pulsion de mort dans un réel dévastateur comme celui de notre social ? Ce sera ce que nous proposera Jean-Pierre Lebrun.

Lacan propose un certain écart avec ce qu'avance Freud quant à la pulsion de mort en soulignant que le retour à l'inanimé n'est pas la mort. Jean-Pierre Benard essaiera de montrer que sous cette expression de retour à l'inanimé se cache l'horreur de l'anima, soit l'horreur de la division subjective. La jouissance se caractériserait alors comme cet effet qui effacerait cette

[1] J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986, p.152

[2] *Ibid*. p. 133

[3] *Ibid*. p. 179

[4] *Ibid*. p. 250

[5] *Ibid*. p. 218

division et dont le chemin mène néanmoins du plaisir à l'au-delà.

Elisabeth Godart envisagera d'établir un rapport entre la seconde mort telle que Lacan en parle dans l'Éthique de la psychanalyse à propos de Sade et d'Antigone, et la situation de ceux qui dans les camps de concentration, ceux qu'on appelait les Musulmans, étaient là vivants et déjà morts.

J'essaierai pour ma part d'envisager la pulsion de mort comme « un amour », comme cet amour de disparaître qui résulte de la rencontre première que le sujet fait lorsqu'il se heurte au langage. Parce que la langue maternelle assigne une place au sujet qui, s'il s'y conforme par amour, fait disparaître sa particularité. C'est-à-dire que le désir qui donne vie au sujet est aussi celui qui nie son existence. La pulsion de mort peut être ainsi vue comme le premier rendez-vous que l'amour nous assigne lorsque nous naissons et que seul le symptôme ou l'acte créatif nous permettent de surseoir à ce que cette rencontre a de mortel. Dans cette perspective j'essaierai d'aborder la question de la fiction au sens le plus large à savoir dans ce qu'elle partage avec le mythe mais également dans sa dimension subjective c'est-à-dire là où elle se manifeste dans la cure mais aussi dans la théorie analytique et de cerner comment la pulsion de mort s'y déploie justement en rapport avec l'amour et la jouissance.

Il ne faudrait pas passer sous silence, et je voudrais terminer par là, cette mise en perspective introductive du travail de cette année, les nombreux passages que Lacan consacre à la sublimation, notamment en relation avec l'amour courtois.

Je voudrais en dire deux mots car la sublimation est en rapport avec la question du beau, de l'esthétique, mais également de l'éthique.

Cette question me semble importante dans la mesure où très souvent la fin de l'analyse et la sublimation ou mieux la capacité de sublimer, ont été rapprochées. Or la fin d'une analyse qui est une opération portée sur le fantasme est un moment éthique et la sublimation concerne l'un des destins de la pulsion examiné quant à son but, et dans une certaine mesure quant à son objet.

Disons que celui qui souffre d'un symptôme vient en analyse pour s'en débarrasser, et la lecture littérale de ce symptôme libère un vide où le fantasme peut se construire. Au moment du dénouement d'une analyse, l'analysant reconnaît sa place divisée dans ce que comporte de contradictoire ce fantasme. On peut dire que cet instant est éthique parce qu'il exige qu'une contradiction soit soutenue, parce qu'elle ne saurait l'être que grâce au passage, sinon à la fonction de l'analyste. Il a été tentant parfois de rapprocher l'analyste « qui ne recule pas devant les conséquences de son acte » comme on dit, de le rapprocher de l'œuvre du poète ou du peintre, retranchés de tout lorsque la fièvre de la création, les prend.

Il serait bien sûr agréable à l'analyste d'imaginer, ou de pouvoir montrer que son acte est, de quelque façon, dans le même registre que celui de l'artiste. Comme il ne sait pas s'il fait partie de la communauté scientifique ou d'un nouvel avatar du mysticisme, s'il lui était possible de se comparer au peintre ou au poète, il trouverait ainsi une solution honorable à cette question. Toutefois, même si elle n'est pas sans rapport avec l'œuvre d'art, la fin de l'analyse n'est pas une œuvre d'art, ou alors, il s'agit d'une œuvre qui s'autodétruit au moment même où elle s'achève.

Il est vrai que l'Éthique et l'esthétique mettent également en jeu, un renoncement, une perte de jouissance. Cependant, la première ne garde pas d'espoir alors que la seconde récupère ce qui a été perdu et cela, grâce à l'œuvre. Bien sûr, l'œuvre d'art est distante elle entérine la séparation, mais cependant, elle est l'occasion d'un plaisir, qui a la particularité de se constituer autour du manque, de la privation que la création même de l'œuvre implique.

On peut faire l'hypothèse que l'analyste en fait plus que l'artiste du côté du détachement et du désêtre mais qu'il en fait beaucoup moins du côté du résultat qu'il peut présenter, du côté du produit, ou de l'effet de son acte : même s'il ne compte pas pour rien dans les réalisations que son analysant est à même d'effectuer, il ne saurait prétendre les signer. C'est-à-dire que dans le même temps où le patient fait son analyse grâce à lui, l'analyste est aboli par l'opération qu'il permet. Sans doute est-ce pourquoi l'éthique de l'analyste, lorsqu'il arrive qu'elle soit effectivement mise en acte, impose un renoncement. Bien sûr à la fin de l'histoire l'analyste a la vie sauve mais il n'en disparaît pas moins dans son acte, puisque son nom qui est le bien sans doute aussi précieux que la vie, ne survit pas à ce qu'il fait.

L'esthétique est ainsi du côté de la pulsion, de la jouissance, alors que l'éthique se confronte à l'impossible d'un désir qui a renoncé à cette

jouissance. Ainsi, la fin de l'analyse et la sublimation, même s'il est possible de montrer le nœud qui les unit, restent disjointes sur l'essentiel. Leur conjonction parfaite reste sans doute un rêve. Quant à l'artiste, on dira qu'il n'en a cure…

Élisabeth Blanc

Pulsion de mort. Désir de rien

Nous allons essayer d'étudier cette année cette notion plutôt complexe de Pulsion de mort à partir des textes freudiens, notamment le texte de 1920 sur la répétition ainsi que des séminaires de Lacan, notamment le séminaire sur l'Éthique de 1960.

Je vous proposerai une série de questionnements en essayant de les illustrer par des exemples cliniques.

1° Question : La répétition.

Freud a élaboré cette notion de pulsion de mort à partir de son observation des mécanismes de répétition, dans ce qu'ils ont de compulsif. Qu'est ce qui nous pousse, à notre insu, à répéter des situations vécues par nous mêmes ou parfois par nos parents, situations souvent traumatisantes ?

Lacan a fait de la répétition et de la pulsion de mort qui sont étroitement liés deux des quatre concepts fondamentaux avec le transfert et l'inconscient.

2° Question : Le principe de plaisir

En 1920, Freud propose ce concept de pulsion de mort et le situe au delà du principe de plaisir.

Il remet en question l'équilibre essentiellement thermodynamique élaboré jusque là entre principe de plaisir et principe de réalité.

Lacan est allé recherché dans les premiers textes freudiens (L'Esquisse 1895) ce que signifiait pour Freud, principe de plaisir.

3° Question : Pulsion de mort et Symbolisation.

Pour Lacan, une part de symbolique est contenue dans la pulsion de mort, dans le refoulement originaire.

Pulsion de mort serait un signifiant qu'on pourrait entendre comme tentative de meurtre de quelque chose ignorée de nous, ou la manifestation pulsionnelle de quelque chose ignorée de nous, de la Chose. La mort, sa propre mort étant irreprésentable et innommable, il semble difficile de réduire la pulsion de mort à la tentative suicidaire et la question se pose de savoir ce qui est en jeu dans la mélancolie. La pulsion de mort n'a rien de morbide, mais le mot mort contenu dans ce concept provoque un impact affectif et des résistances qui se manifestèrent, dès le début, chez les disciples de Freud et jusqu'à aujourd'hui.

Lacan, sans négliger cette impact va montrer que s'il y a affect c'est parce que l'être parlant est affecté par le signifiant.

La souffrance, l'absence, la mort sont mises à l'épreuve du signifiant.

Les signifiants fonctionnent dans une articulation répétitive de la chaîne signifiante et nous font affronter la radicalité absolue de l'Autre qu'exprime la pulsion de mort. Dans le séminaire : D'un Autre à l'autre (68/69) Lacan nous dit que : " Rien d'autre ne fonde la fonction du signifiant que d'être différence absolue " (p155).

4° question La mise en place du sujet

Wo es war, soll ich werden. Phrase essentielle de Freud qui sert de fil conducteur au séminaire VII et que Lacan traduit : " Là où c'était, c'est un devoir, au sens moral, que comme sujet, je dois advenir ". Le renoncement à la Jouissance, à la Chose, permet au sujet d'advenir et permet la mise en place du Désir. Comment s'effectue ce passage de la pulsion au désir ?

Nous essayerons de questionner Das Ding la Chose mis en place par Freud et conceptualisé par Lacan en tant que Réel. Comment le renoncement à la Chose permet il au sujet d'advenir ?

5° Question : Lacan nous dit que la pulsion de mort est une sublimation créationniste, une création signifiante ex nihilo.

La pulsion met en place le monde des objets, Lacan pose à partir de là la question de la création et de l'œuvre d'art, du beau et du sublime dans sa formule célèbre : Élever l'objet à la dignité de la Chose.

6° Question : Partant de l'Esthétique, Lacan pose la question de l'Éthique, de l'Éthique du Désir en œuvre dans l'analyse. Il va évoquer pour cela la belle figure d'Antigone.

Nous n'allons pas, bien sûr développer toutes ces questions aujourd'hui, nous avons toute l'année pour cela et encore c'est bien insuffisant. Nous allons seulement essayer de préciser certaines définitions et illustrer toute cette problématique par des exemples cliniques.

Giselle.

Une femme intelligente, autonome qui pourtant rencontre toujours des hommes violents et alcooliques qui lui cassent la figure, au sens réel. Elle se retrouve toujours sur le plan professionnel en situation d'échec alors qu'elle est très compétente, elle attend toujours la dernière minute pour réagir.

Elle porte le prénom d'un enfant mort né qui l'a précédée. Cette nomination n'implique pas de soi un destin douloureux, mais cela pose la question de savoir quelle place elle avait dans le désir de la mère, après la mort de cet enfant, et ce qu'elle même pouvait entendre dans l'insistance signifiante du discours de la mère. Elle a été une petite fille battue, corvéable à merci, comme Cosette, et pourtant elle n'est pas pour autant abattue, c'est une femme orgueilleuse, au sens noble, elle accepte les coups mais refuse l'humiliation. Elle se maintient dans une certaine maîtrise. On ne constate pas chez elle de jouissance, elle n'est pas masochiste, simplement il y a là quelque chose qui lui échappe, dont elle ressent la souffrance et qu'elle voudrait comprendre. Et surtout, elle finit toujours par réagir lorsqu'elle se trouve au bord du gouffre, mais elle attend la dernière limite supportable.

Elle se met en situation d'échec, mais c'est l'échec qui est mis en jeu. On assiste, d'une part à la répétition de l'échec, de la violence mais aussi à l'échec de cette répétition. C'est cela le paradoxe de la répétition, c'est que dans cette volonté inconsciente, dans cette compulsion à faire retour sur le même, sur le traumatisme initial, on trouve la différence, c'est l'échec de la reproduction du même, mais alors qu'est ce qui se répète ?

Cette insistance à revenir toujours à la même place est la définition de l'Inconscient ou plutôt du Réel dans la manifestation de l'Inconscient. Cela montre que l'être humain parlant est assujetti à quelque chose qui lui échappe, qui insiste et dont il ne trouve l'issue que dans la parole, dans la mise en mots de son assujettissement. Le passage à l'acte ne peut suffire à l'apaisement.

Cette compulsion de répétition, de répétition d'événements douloureux et traumatiques, échappe à la logique qui est celle du principe de plaisir.

Elle se heurte à un mur, à un impossible, à la radicalité de l'Autre, de l'Inconscient dans le langage et révèle du même coup un sujet de l'Inconscient inscrit dans cette différence, à la recherche de l'objet premier, perdu à tout jamais, qui se heurte à cet impossible qui serait de ne faire qu'un avec l'Autre.

Cet Autre, c'est Das Ding, la Chose innommable, innommable car il nous manquera toujours le mot pour dire la Chose.

Pourtant Freud nous montre que c'est la Chose qui est le point initial de l'organisation du monde dans le psychisme. Elle se présente, s'isole comme le terme étrange et étranger autour de quoi va tourner tout le mouvement de la représentation du monde, ce que Freud appelle la vorstellung. Ce mouvement est dirigé, gouverné essentiellement par un principe régulateur, dit principe de plaisir. La fonction du principe de plaisir est de maintenir toujours une tension minimum, une certaine distance, un détour, une dérive (le sens de trieb) pour que la pulsion n'atteigne jamais la Chose vers quoi pourtant elle se dirige. Et ce principe de plaisir permet, autorise, facilite la motricité de la pulsion, ce que Freud appelle la bahnung, le frayage des pulsions. Le but de la pulsion est de faire retour sur elle même, c'est à dire d'atteindre la Chose mais le principe de plaisir fait qu'elle va se disperser et atteindre des objets partiels, palliatifs, de satisfaction. Quand il n'y a plus possibilité pour la pulsion de se mouvoir, quand la fuite ou le dérive devient impossible, c'est à ce moment là que surgit la douleur, la douleur liée à l'immobilisme, à la pétrification. Ce que Lacan appelle la Jouissance, c'est à dire la rencontre avec la Chose.

Devant l'échec à retrouver l'objet premier, perdu, la pulsion va se frayer un chemin ailleurs, à la recherche d'autres objets susceptibles de la satisfaire. Ainsi, l'insistance à retrouver l'objet perdu et son échec est constitutive du monde des objets.

Pourquoi cet échec ?

Lacan voit dans ce frayage et dans le ressenti de l'échec l'articulation de la chaîne signifiante. La pulsion, à la différence de l'instinct, répond à une demande supposée de l'Autre, tandis que l'instinct répond à un besoin. Chez

l'animal, sauf peut être nos animaux domestiques que nous avons réussi à névroser, chez l'animal, l'équilibre thermodynamique est assuré entre pulsion de mort et pulsion de vie, l'animal est soumis à ses instincts qui le poussent à manger, à se protéger, à se reproduire. L'instinct répond à un besoin de vie et d'ailleurs l'animal ne se pose pas la question.

Tandis que l'homme, être parlant se pose des questions justement. Il est capable, devant la non réponse à ses questions de se laisser mourir de faim et mourir tout simplement. Le bébé humain, à la différence de l'animal, de par sa prématurité, doit être guidé pour survivre, pendant assez longtemps par sa mère. Ce sont les paroles de la mère qui assurent sa survie, le bébé est relié à la mère autant par le corps que par ses mots.

La mère est pour l'infans, le bébé avant la parole, le premier Autre, le premier lieu de Jouissance.

Cette demande de la mère est impossible à satisfaire en totalité car elle passe par le langage et l'enfant ne sait pas ce que veut la mère, le désir de la mère est ambigu, en transmettant la vie à son enfant, elle le rend mortel.

(Mélanie Klein fait du corps mythique de la mère le Das Ding auquel s'adresse la tendance agressive la plus primordiale et qui explique les fantasmes de dévoration : pulsion dévorante et angoisse d'être dévoré).

Lacan va associer le frayage des pulsions et l'articulation signifiante.

Lacan montre que la vorstellung, le système de représentation c'est la substance de l'Imaginaire, c'est un leurre vital, entre perception et conscience, entre " cuir et chair " et ce que Freud appelle les vorstellung reprasentanz : les représentants de la représentation sont de la même structure que le signifiant et c'est là que vient s'insérer ce qui, au niveau du principe de plaisir fonctionne, c'est à dire les processus de pensée pour autant qu'ils règlent par le principe de plaisir l'investissement des vorstellungen et la structure dans laquelle l'Inconscient s'organise.

Das Ding est au cœur, au centre de cette structure et en même temps toujours exclu car posé à l'extérieur : " cet Autre préhistorique, impossible à oublier dont Freud affirme la nécessité de la position première sous la forme de quelque chose qui est étranger à moi, tout en étant au cœur de moi et qui, au niveau de l'Inconscient est représenté par une représentation : le vorstellung reprasentanz, un intérieur exclu ".

La pulsion de mort serait différente du nirvana qui serait la tendance " naturelle " à revenir à l'état inanimé, qui reste encore à définir, est ce le sommeil qui reste cependant animé par le rêve, est ce l'immobilisme, est ce le repos ? La question du rêve est importante car il peut apparaître comme la réalisation pulsionnelle impossible à l'état de veille.

La pulsion de mort, c'est la question de cet impossible qui nous travaille à notre insu, et en outre, elle aurait une dimension historique car elle renvoie à un Autre mémorable parce que mémorisé. Un Autre inconnu ou inattendu, mais dont on sait qu'il est là, qu'il nous précède et qu'il est la condition même de notre existence.

Lacan nous dit que Das Ding c'est l'Inceste, le lieu de la jouissance, en tant qu'impossible, lié au refoulement originaire, condition de la parole, l'interdit est la symbolisation de cet impossible. L'interdit de l'Inceste autorise la mise en acte de la parole.

Le retour sur le même est impossible, il distingue répétition qui contient une part de symbolique, de la reproduction du même qui relève de l'imaginaire. La relation incestueuse relève de cette volonté imaginaire de ne faire qu'Un. Mais l'Inceste reste l'impossible.

La dérive de la pulsion qui se détourne de la jouissance est un appel au signifiant et l'interdit de cette jouissance autorise l'être humain à s'approprier la parole.

Pour Lacan, la pulsion de mort liée à la répétition constitue une première étape dans la symbolisation. Il reprend l'observation de Freud de son petit fils jouant avec la bobine. La pulsion de mort, c'est le meurtre de la Chose, elle correspond au refoulement originaire : " Son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la provocation anticipante de son absence et de sa présence….. L'introduction du symbole renverse les positions, c'est le meurtre originaire de la Chose " (Lacan, sém I)

La compulsion de répétition est la manifestation du refoulé originaire qui au delà du principe de plaisir vient présentifier, attester la présence d'une pulsion de mort, du meurtre de la Chose, agissant à notre insu dans cet espace creusé par le refoulement originaire lié au langage.

Lacan va établir la différence entre la Chose, Das Ding et l'objet.

L'objet, dit il est : " un point de fixation imaginaire donnant, sous quelque registre que ce soit, satisfaction à une pulsion " cet objet est crée par la dérive de la pulsion.

La satisfaction relève de l'imaginaire mais la création relève de la symbolisation ce que Lacan appelle la fiction, du latin fingere, façonner, comme on parle d'une fiction romanesque qui est une création littéraire.

Lacan donne l'exemple du potier qui crée un objet en faisant ex/sister la Chose, en creusant le vide de la Chose, en délimitant par les bords du vase l'espace du vide de la Chose. Il crée du vide là où rien ne manquait. Il vient révéler un intérieur exclu . C'est une création ex nihilo, car c'est du rien de la Chose que l'objet s'est fait. Ce rien va donner toute sa valeur à l'objet car c'est lui qui attire le Désir au delà des bords, des limites de l'objet. Ce rien de l'objet a une valeur sexuelle. C'est la limite, c'est à dire l'interdit qui provoque le Désir.

Lacan dans le séminaire " l'Ethique " semble marquer ainsi le passage de la pulsion vers le Désir.

Il y a deux sortes d'interdit :

l'interdit surmoïque relevant d'un père imaginaire, féroce et tout puissant, qui ouvre un espace d'amour/haine, mais surtout de haine, qui provoque chez l'enfant un sentiment de privation au sens réel à l'égard de ce père qui l'a si mal foutu, le névrosé obsessionnel préfère se soumettre à l'interdit paternel qui lui interdit le désir et le maintient dans la jouissance plutôt que d'affronter la castration.

Lacan évoque les dix commandements, les dix paroles, qui sont en fait toujours transgressées, au moins par le désir, car l'interdit provoque le désir.

Et l'interdit de l'Inceste qui est l'interdit de la jouissance, qui entraîne la castration et la possibilité de Désir. L'agent de cette castration symbolique est le père réel, celui qui possède la mère et celui qui précède l'enfant dans l'ordre générationnel.

C'est l'interdit de l'inceste, c'est à dire de la jouissance, de la Chose qui crée le Désir. Jouissance est à entendre là comme jouissance de la Chose c'est à dire l'impossible et non pas jouissance d'un objet partiel.

Lacan en vient alors à commenter la tragédie de Sophocle : Antigone.

La tragédie n'est pas un drame psychologique, c'est la question de l'être qui est mis en acte et c'est pour cela qu'elle est universelle.

Antigone n'est pas analysable, cependant je ne peux m'empêcher d'évoquer à la lecture de cette tragédie la question que pose l'anorexique, celle qui est capable de se laisser mourir de faim, dévorée par le Désir.

Une jeune fille vient me voir, accompagnée de ses parents, sur l'insistance d'un de ses professeurs. Elle ne tient pas debout, elle pèse 38kg ; cependant elle ne comprend pas ce qu'elle vient faire dans mon cabinet, elle ne souffre de rien, elle semble détachée de tout, " En gros, dit elle, je ne me sens pas en forme ", elle n'entend pas ce quelle dit. Sa rigidité, son intelligence, mais surtout cette volonté à affronter l'Autre dans sa recherche de la limite, du rien me font penser à Antigone. Cependant, à la différence d'Antigone, elle me dit, un peu comme dans l'exemple cité précédemment, que lorsqu'elle se sentira en danger, elle saura réagir, mais ce qu'elle ne voit pas c'est que la limite n'est pas maîtrisable et que le corps ne réponds plus, tel une machine qui s'emballe sans contrôle à sa propre destruction.

Lacan est d'abord fasciné par la beauté d'Antigone

Lacan montre l'importance de la beauté dans la mise en place du Désir, il reprend l'analyse kantienne du beau et du sublime.

Antigone est belle et fascinante dans sa rigidité même, dans son obstination, mais elle est sublime au seuil de la mort, quand elle défaille, quand elle atteint la vérité de son être. C'est la longue plainte d'Antigone qui mesure au moment de mourir tout ce qu'elle a perdu.

Le beau est dans l'objet, le voile de l'objet qui apaise et procure du plaisir, le sublime est dans ce que l'objet recèle et révèle en même temps, le sublime fascine. Le sublime apparaît dans la faille, dans la défaillance . Cette définition de Kant me semble remarquable : " Le lever de soleil n'est pas moins magnifique que son coucher mais celui là ressortit au beau et celui ci au tragique et au sublime "

Le sublime laisse entrevoir la visée du Désir, c'est à dire la Chose.

Pour Lacan Antigone incarne le Désir : " C'est pour autant qu'Antigone mène jusqu'à la limite l'accomplissement de ce qu'on peut appeler le Désir pur, le pur et simple désir de mort, comme tel, c'est pour autant qu'elle l'incarne ".

Comment Lacan articule t-il sublimation créationniste et Désir ?

La sublimation est dans la dérive de la pulsion, dans le changement d'objet. Lacan parle

de symbolisation car dans cette sublimation créationniste il y a une fiction, une création d'objet.

Mais en même temps, Lacan nous dit que dans sublimation, il y a sublime, c'est à dire que, lorsque l'objet " s'élève à la dignité de la Chose " il devient sublime et c'est alors que l'on atteindrait le Désir pur, c'est à dire l'incorporation du signifiant, lorsque dit il le signifiant devient Dieu : " Manger le Livre ".

Lacan montre la différence avec le surmoi qui est l'incorporation de la loi, induite par la culpabilité du meurtre du père et qui exige de moi des sacrifices toujours plus grands, de renoncer aux biens et qui ne fait que renforcer le surmoi. On reconnaît là la position de l'obsessionnel, soucieux jusqu'à l'extrême du respect de la loi.

On a souvent vu dans la pièce de Sophocle l'opposition d'une loi divine à une loi humaine, ou d'une loi écrite à une loi non écrite. Il s'agirait plutôt de la question de la confrontation d'une loi, la meilleure soit elle, à sa propre limite.

Créon défend la loi, le Bien comme valeur universellement reconnue au sens Kantien, le Bien comme étant une loi sans limite. (opposition de la morale et de l'éthique).

Or Antigone vient lui opposer le Désir. Elle vient lui signifier la limite. Toute loi a une limite. Antigone se maintient, incarne cette limite radicale au delà de tout contenu pour préserver la valeur de l'Etre, l'objet de son désir est au delà de tout objet, elle a franchi la limite de l'imaginaire, l'objet de son désir c'est l'être même de son frère, en tant qu'il est ce qu'il est, c'est à dire unique, quoiqu'il ait pu faire, c'est la sépulture de l'être qu'elle revendique. Elle même est sortie des limites de l'humanité, elle est dans cet espace de l'entre deux morts, emmurée vivante, elle vient présentifier cette coupure qui est celle qui instaure dans la vie de l'homme la présence du langage.

Antigone pose aussi la question de la répétition dans la pulsion de mort.

Antigone vient répéter le destin familial, la malédiction des labdacides, le destin d'Œdipe.

Le destin d'Œdipe illustre la trajectoire de la pulsion de mort. Œdipe, c'est le déviant, éternel errant, soumis à la fatalité des boiteux qui le ramène toujours à la même place.

La pulsion de mort qui se manifeste dans son désir de savoir, d'aller jusqu'au bout de ce savoir. Quand il sait, il se crève les yeux et déchire le voile. Il se retrouve, exilé volontaire dans ce lieu à Colone où nul humain ne peut pénétrer, au delà des limites de l'humanité, dans le lieu du sacré. Le lieu vide.

L'accès à la seconde mort, c'est à dire l'incorporation du signifiant, lui permet enfin de ne renoncer à rien.

Dans cet espace de l'entre deux morts où se réfugient Œdipe et Antigone, ils retrouvent le règne absolu du Désir, " le dur désir de durer ".

Mais Antigone n'est pas Œdipe, c'est, me semble t il, encore une fois, l'échec de la répétition du même.

Si Lacan montre bien que les deux frères Etéocle et Polynice sont une seule et même personne dans la division subjective, il ne fait pas de même pour Antigone et Ismène, or il me semble qu'il s'agit là aussi d'une division subjective, non pas comme pour les frères entre le bien et le mal, mais entre le choix de la vie ou de la mort. Antigone, dans sa rigidité affronte la mort et rejoint alors l'Atè familial, la malédiction qui pèse sur elle, tandis qu'Ismène s'oppose à ce destin et choisit la vie, tout en se sachant mortelle.

(p 114/115)

Antigone répond au désir de la mère dans ce qu'il a de mortifère, tandis qu'Ismène accepte l'ambivalence et la part d'imaginaire contenue dans le désir supposé de la mère

Si Œdipe est unique, Antigone et Ismène sont les deux figures d'un sujet divisé, ou peut être une figure de la féminité qui n'est pas toute.

BIBLIOGRAPHIE

Freud *Au delà du principe de plaisir* 1920 in Essais de psychanalyse Payot

Lacan *L'Ethique de la psychanalyse* Sém 59/60 Edit de l'AFI

L'Éthique du désir, essai collectif École freudienne Edit De Boeck

P Guyomard *La jouissance du tragique* coll Aubier 1992

D.Poissonnier *La pulsion de mort de Freud à Lacan* Eres 1998

Sous la direction de B.Steiner et F.Fritschy *Mort et création: de la pulsion de mort à l'expression* coll L'Harmattan

M.Safouan *L'échec du principe de plaisir* coll le champs freudien 1979

La parole ou la mort Seuil 1993

L.Israel *Pulsions de mort* Sém 77/78 Arcanes

Christiane Lacôte

Remarques cliniques sur la pulsion de mort

Tout d'abord je vous dirais que la notion de pulsion de mort vient de la clinique comme beaucoup de notions psychanalytiques. Le deuxième point ce sera le lien de la pulsion de mort avec la question même de la symbolisation. Dans le troisième qui sera peut-être un peu plus long, j'essaierai de vous parler de la façon dont nous pouvons écouter ce qui est néanmoins très silencieux disait Freud, la pulsion de mort, et comment elle peut nous orienter dans notre écoute.

Comme je l'ai montré dans ce petit livre sur l'inconscient la notion de pulsion de mort est quand même la notion psychanalytique sur laquelle la plupart des élèves de Freud ont fait l'impasse, tous sauf une, Mélanie Klein. Pourquoi ? C'est qu'il il y a quelque chose là-dedans de particulièrement insupportable sans doute. C'est toute la clinique de l'enfant qui va se distinguer de celle d'Anna Freud à partir de Mélanie Klein et de sa reconnaissance de la pulsion de mort. Mais autrement, tous les élèves, et même les plus attentifs malgré leurs débats avec Freud, tous les élèves ont fait l'impasse dessus, c'est comme si ça n'avait pas existé. Ce qui existait pour eux c'était quelque chose de l'ordre de la destruction, qu'on peut entendre dans les cures et qui n'est pas tout à fait assimilable à ce que Freud entend par pulsion de mort. Est-ce que Lacan est l'élève de Freud ? en tout cas il en est le lecteur et lui, est celui qui a pris en compte la pulsion de mort et c'est ce que vous lisez, je crois, cette année, dans l'Éthique, c'est ce qui peut se lire dans le livre II du séminaire qui est un commentaire, si toutefois ce terme est juste, car Lacan ne fait pas vraiment un commentaire, mais qui lit l' "Au delà du principe de plaisir".

Comme beaucoup de concepts psychanalytiques, le concept de pulsion de mort est né de la clinique, souvenez-vous en, si vous avez présent à l'esprit les essais de psychanalyse de *l'Au-delà du principe de plaisir*, c'est-à-dire qu'après avoir décrypté les rêves, lapsus, actes manqués, bref, avoir marqué l'importance du refoulement, après avoir levé de nombreux symptômes, Freud a observé un certain échec des cures et un certain nombre de résistances. C'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui n'obéit pas au principe de plaisir ni au principe de réalité qui en est dérivé vous le savez. Dans ce que j'essaie d'expliquer par rapport à l'inconscient et que j'ai écrit sur divers supports, j'essaie de montrer que Freud à ce moment-là n'ajoute pas une notion, mais à proprement parler refonde le concept d'inconscient. Il s'agit d'une Refondation, c'est-à-dire que le refoulé, et déjà Freud commençait à le dire bien sûr, le refoulé ne coïncide pas avec la totalité de l'inconscient. Le refoulé n'est pas la définition totale de l'inconscient, il y a quelque chose qui va être beaucoup plus irréductible, qu'il va nommer la pulsion de mort, la répétition, et le lien entre la répétition et la pulsion de mort. Et de ce que la pulsion de mort soit silencieuse il ne s'en suit pas qu'elle n'existe pas. Et Freud en pose la nécessité conceptuelle à partir de la clinique. C'est-à-dire qu'il se heurte à quelque chose que nous dans notre langage lacanien nous appellerions réel, qui résiste et il prend en compte cette résistance et ne se sert pas de ce qui est déjà connu pour expliquer cela. C'est-à-dire, qu'il y a là épistémologiquement quelque chose de très audacieux. Et on ne sait pas si c'est le vocable mort qui fit peur aux élèves de Freud ou si c'est au contraire cette audace de prendre en compte quelque chose de nouveau comme nouveau. Pour ma part je penche pour la deuxième hypothèse. Parce que s'il est vrai que la répétition existe et que nous nous servons chaque fois des

choses les plus connues et que nous revenons à l'état antérieur, l'épistémologie et l'histoire des sciences nous le montrent, nous préférons remettre les pantoufles conceptuelles plutôt que d'avancer quelque chose qui n'est qu'un mot d'abord, et qui peu à peu sera vérifié par la clinique. Il y avait parmi les élèves de Freud cette femme très touchante Sabina Spilrein. Sabina Spilrein remarquait qu'il y avait dans l'inconscient de la destruction, cela n'importe quel clinicien l'a remarqué, mais si vous pouvez relire ses textes très intéressants vous vous apercevez qu'elle fait une clinique de la névrose hystérique mais surtout obsessionnelle, et elle relie la description à quelque chose qui est fortement lié au sexuel. C'est une destruction j'allais dire de passionnaria, de liaison tumultueuse dont elle a pris le modèle dans la sienne propre avec Jung, et ce n'est pas tout à fait ce que Freud entend par pulsion de mort. Cela est un point clinique très intéressant, c'est-à-dire que la destruction peut-être tout à fait coordonnée aux passions amoureuses, aux inhibitions sexuelles, qui se résolvent par la violence, enfin bref s'il y a de la destruction il ne s'agit pas uniquement de pulsion de mort. Parce que ce qu'entend Freud par pulsion de mort, c'est que notre vie nous conduit à la mort, il est de l'ordre de la vie et en particulier de la vie de l'humain sexué et qui donc se reproduit avec deux sexes, il est de l'ordre de la nature de ce vivant parlant de mourir, de ne pas avoir la vie éternelle, simplement il en est qui y vont un peu directement, c'est toute la question du suicide, peut-être même de certaines somatisations, mais la plupart du temps nous faisons un détour que nous nommons la vie. C'est-à-dire que toute la vie est tressée avec ce but final, cette destination finale qui est la mort. Simplement, la vie vaut le détour.

Mélanie Klein, de son côté, a été complètement frappée par la lecture de ce texte freudien *l'au-delà du principe de plaisir* par le fait que nous n'obéirions pas uniquement à ce qui nous fait plaisir, mais que nous sommes alliés à une répétition et à quelque chose qui nous mène vers l'inertie, l'inertie mortelle par exemple. C'est l'événement de sa vie. Seulement elle en retient essentiellement deux choses qu'elle articule d'une façon que vous avez déjà lue certainement, c'est-à-dire tout ce qu'elle dit sur la destruction chez l'enfant, et tout l'enjeu de symbolisation de l'enfance à partir de ces moments de destruction. Je l'ai citée page 74 du Domino[1] : « *les conflits vécus par l'enfant dès sa naissance résultent de la lutte entre l'instinct de vie et l'instinct de mort, lutte qui se traduit par le conflit opposant les pulsions d'amour aux pulsions de destruction* ». C'est-à-dire qu'elle fait de la pulsion de mort une pulsion de destruction. C'est tout de même très intéressant parce que ce théâtre enfantin, j'appelle ça un théâtre de Mélanie Klein avec deux instances symétriques, d'un côté la vie, d'un côté la mort, c'est quelque chose qui a ouvert la psychanalyse d'enfants et a fait reprendre les choses de la destruction dès l'oralité selon ce que disait Abraham qui était l'analyste de Mélanie Klein, bien que Abraham se soit juré de ne pas ratifier la pulsion de mort chez Freud, elle peut situer quelque chose du conflit œdipien et de la rage du conflit chez l'enfant dès les premiers moments de l'oralité. Cela est important parce que c'est différent de la perspective complètement pédagogique d'Anna Freud qui pensait que l'œdipe ne pouvait être pensé qu'à partir du moment où l'enfant parlait correctement. Mélanie Klein recule la possibilité de l'analyse de l'enfant très loin, c'est elle qui invente le jeu, etc. Ce qu'il y a à remarquer c'est qu'elle symétrise tellement pulsion de vie et pulsion de mort que nous arrivons à des guerres. Dans *Libération* de ce matin il y a un article intitulé « les Pokemons débarquent ». Ce sont des monstres de poche qui sont autant d'instance destructive que l'on contrôle, que l'on guérit, que l'on nourrit etc. et nous avons là le grand guignol de la guerre à l'intérieur du psychisme enfantin qui vient tout droit d'ailleurs de la psychanalyse kleinienne aux États-Unis. C'est là plutôt de destruction qu'il s'agit et vous verrez dans l'article de *Libération*, on tue aux États-Unis pour avoir des cartes de Pokemon.

Le texte de Freud est très loin de toute pédagogie. C'est l'un des sens derniers de *l'au-delà du principe de plaisir*, s'il y a quelque chose qui est au-delà du principe de plaisir il y a donc quelque chose au-delà de ce bien, que visait la philosophie antique qui était chez Platon ou même chez Aristote qui était le plaisir sublimé certes, mais organisateur de la vie, tandis que Freud débarque en disant, je ne crois pas à un progrès de l'humanité. Page 53 il écrit dans *l'au-*

[1] Lacôte C., *L'inconscien*t, Flammarion, collection Dominos, Paris, 1998.

delà du principe de plaisir, « *Beaucoup d'entre nous se résigneront difficilement à renoncer à la croyance qu'il existe, inhérente à l'homme même, une tendance à la perfection à laquelle il serait redevable du niveau actuel de ses facultés intellectuelles et de sa sublimation morale et dont on serait en droit d'attendre la transformation progressive de l'homme actuel en un surhomme. Je dois avouer que je ne crois pas à l'existence d'une pareille tendance interne, et je ne vois aucune raison de ménager cette illusion bienfaisante.* »

Cela veut dire quelque chose pour notre clinique, puisqu'on a l'habitude de dire avec Lacan que la cure ne doit pas être orientée vers le bien. C'est-à-dire, finalement ce qui ménagerait l'harmonie, ce qui serait un plaisir même noble, ce serait obéir au strict principe de plaisir et faire comme l'antiquité philosophique c'est-à-dire faire une hiérarchie de plaisir, entre le plaisir moins noble et le plaisir noble, ce serait encore obéir à ça. Il n'y a pas seulement chez Freud quelque chose qui hélas se développera aux États-Unis, c'est-à-dire une technique d'adaptation à la réalité, c'est-à-dire avoir le maximum de plaisir, tirer le maximum de profit de ses symptômes par exemple, assurer le plaisir maximum, le plaisir choisi puisqu'il faut quand même renoncer de par le principe de réalité à certain plaisir pour assurer l'essentiel. L'introduction de la pulsion de mort et de la répétition, c'est donc quelque chose qui dans notre clinique nous empêche de penser le bien de nos patients. Prendre en compte la pulsion de mort c'est savoir qu'il y a de la répétition. Ça ne veut pas dire qu'il y a de l'insensé, ça ne veut pas dire que nous soyons forcément pessimistes, mais c'est une question qui peut entrer dans le débat. Il n'y a pas de bien suprême ou de plaisir suprême qui orienterait la psychanalyse, c'est en cela qu'il y a une éthique spécifique de la psychanalyse, qui n'est pas forgée sur l'idéal d'un bien ou d'un plaisir suprême. C'est-à-dire que le désir ne tend pas vers un bien, mais il est de l'étoffe même de la répétition. Page 27 Freud écrit : « *En présence de ces faits empruntés aussi bien à la manière dont les névrotiques se comportent au cours du transfert qu'aux destinées d'un grand nombre de sujets normaux, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la reproduction, à la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir en se mettant au-dessus de lui* ».

Ce qui est intéressant et que je voudrais faire remarquer, bien que ce soit plutôt compliqué conceptuellement, la pulsion de mort est liée à la répétition, elle soutient la répétition mais elle est indépendante plutôt qu'opposée au principe de plaisir. Et c'est ça qui est toujours difficile, parce que nous avons toujours l'habitude de penser en termes d'opposés symétriques, en opposés liés à la négation. Mais il s'agit en fait de quelque chose d'indépendant, et même au-dessus, qui passe au-delà, puisque le refoulement était orienté au départ de la théorie freudienne par rapport au principe de plaisir, étaient refoulées les représentations qui ne nous faisaient pas plaisir au sens où elles étaient intolérables, et parmi les choses intolérables étaient en particulier les représentations crues du sexuel.

Le deuxième point, c'est le lien de la pulsion de mort avec la symbolisation. Ce n'est pas qu'une trouvaille lacanienne déjà dans le texte de la Verneinung, chez Freud, un texte qui suit *l'au-delà du principe de plaisir*, Freud fait entrer la pulsion de mort et la pulsion de vie à l'intérieur du processus de jugement. La Verneinung qui s'appelle la dénégation c'est-à-dire ce cas clinique où le patient dit à son analyste à la suite d'un rêve, il ne s'agit pas de ma mère, et où Freud pense que justement par la négation même on peut entendre qu'il s'agit de sa mère, ça c'est l'interprétation du contenu de l'énonciation, Freud prend en compte l'énonciation même de la négation, parce que la psychanalyse chez Freud ne se parle pas en termes de signifiants, ce qui chez Lacan est aussi bien une syllabe, un mot, une suite de mots, une phrase, mais Freud parle en termes de jugement comme la philosophie en général le pose depuis Kant. Et Freud dit : « *La polarité du jugé semble correspondre à l'opposition des deux groupes de pulsions dont nous avons accepté l'hypothèse, l'affirmation comme substitut de l'unification appartient à Éros*, le mot grec pour amour*, la négation successeur de l'expulsion, du rejet, appartient à la pulsion de destruction* ». C'est là où d'ailleurs il y a une ambiguïté chez Freud sur la destruction et qui peut faire l'objet d'un débat érudit. C'est-à-dire que au sein du jugement, au sein de l'écoute que peut avoir Freud dans ses cas cliniques, il remarque la distinction entre **affirmer** du côté de l'union chez lui, et **nier** du côté de la désunion et ce que l'on a traduit désintrication des pulsions par exemple. Mais c'est avec Lacan que le lien entre pulsion de mort et symbolisation est le plus

important dans la mesure où il n'a pas pris la pulsion de mort dans son aspect de destinée finale qui est la mort mais, dans ce qui articule, soutient la répétition. Il y a ce passage de Lacan que je voudrais citer et que l'on trouve dans le séminaire II Page 103, leçon du 19 janvier 1955. Je vais essayer de le commenter un petit peu parce que je trouve que là Lacan est d'une clarté très importante. « *Il y a quelque chose qui est distinct du principe de plaisir et qui tend à ramener tout l'animé à l'inanimé c'est ainsi que Freud s'exprime. Que veut-il dire par là ? Qu'est-ce qui le force à penser ça ? Ce n'est pas la mort des êtres vivants. C'est le vécu humain, l'échange humain, l'intersubjectivité, il y a quelque chose dans ce qu'il observe de l'homme qui le contraint à sortir des limites de la vie.* » Lacan dit : « il y a quelque chose qui fait sortir l'homme des limites de la vie » et pour lui ce qui fait sortir l'homme des limites de la vie, c'est qu'il n'obéit pas au strict principe de plaisir, ça va être le langage, le fait que l'homme soit parlant, c'est ça qui va faire sortir l'homme de la vie. Il manque un chaînon au raisonnement de Lacan, c'est ce texte où Freud dit que la mort est irreprésentable. Bon, la mort des autres nous la voyons hélas nous la constatons, mais notre mort propre à proprement parler, elle est irreprésentable. C'est donc que c'est un mot, un signifiant mort, qui nous fait parler de notre propre mort. Mais à proprement parler ça n'a pas de sens pour nous sauf peut-être un sens religieux qui appartient à la foi plus qu'à la rationalité. Le fait que nous ne soyons plus c'est une chose que l'énonciation porte, comme dirait Platon, les mots portent quelque chose qui à proprement parler est irreprésentable. Donc, ce qui sort des limites de notre vie propre ça ne peut être aussi que le langage. Le langage en tant qu'il bute sur ce réel là. La mort, c'est quelque chose de réel dont nous n'avons pas la maîtrise, dont nous n'avons que l'imaginaire, mais à proprement parlé que le mot. Je continue la citation de Lacan : « *Il y a*, dit-il, *un principe qui ramène la libido à la mort mais il ne l'y ramène pas n'importe comment. S'il l'y ramenait par les voies les plus courtes le problème serait résolu. Mais il ne l'y ramène pas par les voies de la vie justement. C'est derrière cette nécessité de l'être vivant de passer par les chemins de la vie et ça ne peut se passer que par là que le principe qui le ramène à la mort se situe est repéré. Il ne peut pas aller à la mort par n'importe quel chemin* ». Cela est une phrase que je trouve très claire de Lacan. « Il ne peut pas aller à la mort par n'importe quel chemin », peut-être que nous pouvons garder ça dans l'oreille quand nous écoutons un patient. C'est-à-dire que nous écoutons métaphore, métonymie, jeux de mots, lapsus, mais en comprenant qu'il s'agit d'accroches de langage qui tiennent le détour vers la mort que nous ne cessons de faire. Le moment où le mot dérape n'accroche plus c'est là où la pulsion de mort va droit au but. « *En d'autres termes*, continue Lacan, *la machine se maintient, dessine une certaine courbe, une certaine persistance. Et c'est par la voie même de cette subsistance que quelque chose se manifeste soutenu par cette existence qui est là et qui lui indique son passage* ». C'est intéressant, parce que le terme de passage est un terme qui est très utilisé par la religion. Il est vrai que nous ne faisons que passer sur terre, notre vie est un passage. Mais là, la problématique est loin d'être religieuse, il s'agit de ce détour, soutenu par aucun dieu mais accroché aux points de signifiants qui insistent et qui permettent le détour pour que nous n'allions pas directement vers la mort.

Dans les « Quatre concepts », il y a cette image du bios avec la différence d'accentuation dans le grec qui veut dire ou bien l'arc ou bien la vie et où dans la courbure de la pulsion, Lacan marque bien que tout le détour, ce que fait la pulsion sexuelle, c'est de soutenir le détour de ce qui autrement irait droit au but, à sa destination.

Toujours dans la même séminaire, page 112, Lacan dit ceci : « *L'inconscient est le discours de l'autre* » c'est-à-dire que ça vient de l'autre les choses inconscientes, « *ce discours de l'autre ce n'est pas le discours de l'autre abstrait*, dit-il, *de l'autre dans la dyade, de mon correspondant, ni même simplement de mon esclave. C'est le discours du circuit dans lequel je suis intégré* ». C'est-à-dire que la répétition va être prise dans un circuit qui me dépasse. « *J'en suis un des chaînons. C'est le discours de mon père par exemple en tant que mon père a fait des fautes que je suis absolument condamné à reproduire parce qu'il faut que je reprenne le discours qu'il m'a légué, non pas simplement parce que je suis son fils, mais parce qu'on n'arrête pas la chaîne du discours. Et que je suis suffisamment chargé de le transmettre dans sa forme aberrante à quelqu'un d'autre. J'ai à poser à quelqu'un d'autre le problème d'une situation vitale où il y a toutes les chances qu'il achoppe également, de telle sorte que ce discours fait un petit circuit où se trouve pris toute*

une famille, toute une coterie, tout un camp, toute une nation ou la moitié du globe. Forme circulaire d'une parole qui est juste à la limite du sens et du non-sens qui est problématique. Voilà ce qu'est le besoin de répétition tel que nous le voyons surgir au-delà du principe de plaisir. Il vacille au-delà de tous les mécanismes d'équilibration, d'harmonisation et d'accord sur le plan biologique. Il n'est introduit que par le registre du langage par la fonction du symbole par la problématique de la question dans l'ordre humain. Comment cela est-il littéralement projeté par Freud sur un plan qui est en apparence d'ordre biologique. La vie n'est prise dans le symbolique que morcelée décomposée. L'être humain lui-même est en partie hors de la vie il participe à l'instinct de mort. C'est de là seulement qu'il peut aborder le registre de la vie ». Vous voyez comment cette élaboration lacanienne est ici claire mais aussi très audacieuse, c'est-à-dire qu'il va quitter le plan des spéculations biologiques de Freud, spéculations biologiques que Freud abandonne dans son texte sur la Verneinung, car c'est un texte qui guide l'écoute et la logique de l'écoute, puisqu'il retrouve dans le jugement la pulsion de vie et la pulsion de mort, et Lacan quitte délibérément toutes spéculations biologiques, pour dire, mais oui, il y a quelque chose qui obéit à autre chose que le principe d'harmonisation par lequel on pourrait penser la biologie et la vie, c'est le langage, et le langage est une instance qui morcelle la vie, qui la décompose, ça ne veut pas dire que ça la fait mourir, au contraire ça la tient, mais nous ne sommes pas uniquement conduits par ce qui dans la vie va directement à la mort parce que ce morcellement c'est aussi quelque chose qui fait le détour. Finalement c'est assez complexe, dans la mesure où Lacan va dire que, en tant que vivant biologiquement sexué, nous allons vers la mort, que la pulsion sexuelle a son aboutissement vers la mort, il n'y a peut-être pas de distinction réelle entre pulsion de vie et pulsion de mort, mais il y a quelque chose, qui soutient notre retard vers la mort, qui est l'instance de la lettre dans l'inconscient. Retenez cette image de l'arc, qui est l'arc du graphe, l'arc de la pulsion, ce détour bien sûr qui mène à la mort. En ce sens la vie nous conduit à la mort. Mais ce qui va la retarder c'est cette constellation de lettres et de signifiants qui vont tresser et retarder ce qui autrement serait la pulsion de mort brute, c'est-à-dire le direct vers la mort. Mais en aucun cas ni Freud, ni Lacan, ne nient que la vie humaine n'est pas celle des protozoaires quasi immortelle mais sexuée et donc liée à la mort. À partir de la comment tenir compte de la pulsion de mort dans notre clinique, comment la conceptualisation lacanienne de jouissance est-elle la prise en compte de quelque chose qui est éprouvé, qui est pourtant inconscient et qui noue répétition et articulation langagière? En ce qui concerne par exemple la dépression, certaines dépressions névrotiques, et là je reprends la traduction lacanienne de trieb par dérive, comment entendre un circuit trop court ? Parce que dans notre clinique ce qu'il y a à éviter c'est un circuit trop court. Et savoir reconnaître que quelqu'un tout d'un coup se met à déraper, à dériver, comment la machine risque de s'emballer et que plus rien ne la retient. C'est ça la pulsion de mort dans son aspect de circuit trop court. Comment le reconnaître ? C'est-à-dire reconnaître comment dans une cure, dans une dépression, comment reconnaître que les mots n'accrochent plus ? C'est-à-dire que les mots ne retardent plus quelqu'un dans le chemin d'un passage à l'acte suicidaire, où dans l'accumulation de catastrophes qui fait qu'il ne peut que se déprimer. Des catastrophes affectives, professionnelles, enfin cette espèce de boule de neige que nous entendons parfois qui conduit dans le gouffre. Eh bien il n'y a qu'une seule solution c'est de se dire que dans la dépression cliniquement nous n'aurions pas à nous attacher à la description des affects, des affects tristes par exemple, à ce qui est ressenti. D'ailleurs, il n'y a pas à confondre tristesse et dépression, parce que notre vie est quelquefois faite de choses qui sont normalement insupportables et donc être triste ce n'est pas comme on le dit très vite être déprimé, et j'ai éprouvé moi-même que beaucoup de nos patients disent plutôt après coup quand ils en sont sortis, j'ai été déprimé. C'est aussi un effet dont on pourrait parler, la dérive de la dépression n'est pas immédiatement saisissable, et c'est au clinicien de la repérer, avant le patient lui-même, le patient lui-même qui quand il en est sorti, dit mais oui j'étais déprimé, c'est-à-dire que la couleur du ciel était uniformément noire et je ne savais pas pourquoi. Pour nous cliniquement il me semble que ce que j'ai trouvé du moins c'est de ne pas s'attacher aux descriptions des affects, de ne pas entendre la destruction automatiquement liée à la mort, mais de lier ce qui est éprouvé et décrit par le patient, non pas simplement au plaisir ou à la douleur, mais à l'économie du langage. C'est-à-dire d'essayer de trouver ce qui a déclenché la glissade dans les

mots prononcés qui sont en général des mots qui ont force d'oracle pour nos patients, je pense par exemple à des patients qui en cachette vont voir des voyantes. Parfois on voit quelqu'un, comme ça, qui se décompose un petit peu, on se dit est-ce qu'il n'a pas fait une petite visite du côté de la voyance, ou du côté du psychodrame ? Je trouve que le psychodrame peut-être très utile quelques fois quand il est bien mené mais j'ai eu beaucoup de patients qui revenaient à la suite de psychodrame, en particulier une jeune fille hystérique qui s'est mise à faire la plus grande et la plus sévère des anorexies à la suite d'un remake du boulonnage familial dans la mise en scène du psychodrame. Le psychodrame je ne suis pas contre, mais quand la présence d'un psychanalyste dans le psychodrame sert à valider comme un oracle véritable, comme paroles scientifiques autorisées le remake de la saga familiale, on arrive à des choses qui font que le signifiant prend une valeur d'oracle, de destinées, et par exemple repérer ces aspects oraculaires du signifiant dans une cure, nous ne pourrions pas le comprendre s'il n'y avait pas la pulsion de mort. Parce que, qu'est-ce que c'est un oracle ? C'est une parole qui se veut une parole divine, c'est-à-dire hors échanges humains. Qui n'est régulée par aucun échange humain. À partir de quoi elle va direct à son but, elle conduit à la destination de façon sûre. Donc, je vous invite, dans les dépressions, à entendre le circuit direct qui s'amorce dès qu'une parole est oraculaire. Et c'est ainsi très important pour nous, dans la mesure où quelques fois nous sommes en position du grand Autre dans la cure, et nous risquons, d'être des oracles. Et ça ne manque pas, dès que nous donnons un conseil, nous sommes pédagogues, donc pas analystes, nous avons une telle autorité dans la cure, nous sommes hors circuit du langage, et le patient très vite place son langage dans un terrain tout à fait autre que le nôtre et son langage à lui ne peut plus faire barrage à ce circuit court. Il ne s'agit pas uniquement de parler de la parole maternelle comme oraculaire, nous pouvons l'avoir aussi. Et chaque fois ça nous est renvoyé en boomerang. Un autre exemple, en ce qui concerne cette chose trop malheureusement médiatisée que l'on appelle les traumas sexuels. La personne qui vient nous voir après avoir subi un trauma sexuel, elle est dans la répétition même et nous ne cernons que cette répétition là, c'est-à-dire que nous observons que toutes les chaînes de discours qu'il nous donne plus ou moins se ramènent toujours à ça. C'est-à-dire que c'est l'explication globale, une fois que cela a été dit c'est l'explication ultime, c'est parce que j'ai été séduit dans mon enfance par tel ou tel, que je ne peux pas ceci, que ceci ne va pas que je ne peux pas vous parler, etc. c'est-à-dire que ce trauma fonctionne toujours là comme un faux refoulement originaire, toutes les chaînes de discours se répètent, c'est-à-dire que si ce n'est pas ce trauma ça va être par exemple l'injure qu'on lui fait au bureau ou le médecin, c'est-à-dire qu'il va y avoir sans cesse cette répétition, nous sommes dans un circuit court qui est l'immobilité même dans ce cas-là. C'est-à-dire qu'il y a une fausse écriture du trauma, la personne vous dit, je suis marquée par cela. Il y a quelque chose d'écrit définitivement de mon destin par ce trauma là. Or, je crois que la conduite de la cure, c'est plutôt de penser le trauma comme l'oblitération de ce qui peut s'écrire encore, et se lire. Il y a là oblitération de l'instance de la lettre. La symbolisation même dans son aspect d'écriture, plus d'écriture que de signifiant, est oblitérée, est empêchée par quelque chose qui singe l'écriture qui est la marque du trauma et qui n'est pas l'écriture telle qu'elle soutient les points de capiton qui vont faire ce détour de la vie jusqu'à la mort, mais qui tient de ce détour. Je pense par exemple à un jeune homme qui a été violé par son beau-père et qui vient, bien que ça se soit passé sept ou huit ans avant, et qui vient, errant, hagard, la chaîne signifiante arrêtée, l'écriture signifiante arrêtée elle aussi, et prêt à la voie courte, c'est-à-dire à se suicider. Peut-être peut-on lui dire, au lieu d'avoir les indignations et la provocation à faire un procès juridique, lui dire qu'il n'est pas que cela, un jeune homme violé, il n'est pas que ça. Et de lui laisser entendre que si ça laisse des traces, cela n'est pas du tout du même ordre que l'écriture qui peut le constituer comme sujet. Cela n'est pas un texte d'intervention bien sûr, mais c'est le guide clinique dans la mesure où Lacan a lié l'instance de la lettre à la répétition et à la pulsion de mort qui la soutient c'est-à-dire de faire des interprétations qui touchent, qui essaient de toucher quelque chose de la lettre dans la constitution du sujet. Et ce n'est pas parce qu'il y a des traces de ce que nous avons vécu de violent dans la vie que ces traces constituent l'écriture du sujet. La question qu'il a osé me poser avec toute une mise en confiance que j'ai dû faire, c'est, est-ce que de cela je deviendrais nécessairement homosexuel ? C'est-à-dire, est-ce que cette fausse écriture qu'est le trauma, cette marque, va me marquer

au point de constituer mon destin ? Remarquons en passant qu' en fait, l'identité sexuelle c'est l'identité tout court, et qu'être sexué, se reconnaître comme identité sexuée c'est aussi le détour, c'est-à-dire que la dualité des sexes constitue aussi ce détour. Être asexué c'est emprunter le circuit court. Alors je lui disais, mais pourquoi ce serait obligatoire ? Là, vous voyez, on affirme quelque chose, on essaie de le faire en général en termes de question pour éviter d'être oraculaire, mais tout de même pour avoir suffisamment d'autorité. Autorité pour laisser entendre que ce n'est pas absolument nécessaire par ce qu'on a été violé par son père que l'on devienne homosexuel. Alors me dit-il, je dois admettre que j'y ai trouvé un certain plaisir. À quoi je lui répondais que le viol ce n'était pas le concret de l'acte lui-même seulement, mais que c'était un plaisir forcé. C'est cela l'abus, et cela Gabriel Balbo l'a très bien montré, un enfant est guère en position de dire non. Et c'est cela l'abus, c'est-à-dire qu'il y a un rapport de force qui est tel que l'enfant ne peut que très difficilement dire non. C'est là que nous touchons quelque chose qui dans le trauma était hors langage c'est-à-dire que mon intervention a consisté à mettre en lumière cette impossibilité pour lui qui a été ancienne à dire non. Ce qui conduit à reconnaître et pour lui à imaginer après coup, que l'on puisse dire non. Et donc situer ce viol et pas seulement le nommer ou le faire répertorier par la justice, ou punir par la justice, mais rétablir le possible. Quand on dit à un adolescent que enfant il lui était impossible de dire non, c'est aussi poser le possible. C'est-à-dire rétablir imaginairement peut-être la chaîne du langage où on peut affirmer ou nier. Je m'appuis sur le texte de Jean Bergès qui parle de la dépression infantile dans le J.F.P. numéro 8, où il dit, le sein jusque-là extérieur au corps propre n'est perdu qu'au moment où il devient possible à l'enfant de former la représentation globale de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui procurait la satisfaction. C'est-à-dire que lorsque quelqu'un comme celui qui venait me voir, était en pleine dérive, avec ce risque de circuit court lié à ce viol, il importe de rétablir, comme on le peut, ce n'est pas toujours possible, de rétablir quelque chose qui dans le langage lui fasse penser, d'une autre manière peut-être par une variation imaginaire, lui fasse penser qu'il lui serait possible par exemple maintenant de dire non mais que ça lui était impossible. C'est-à-dire de faire quelque chose comme l'après coup de ce viol et de le faire entrer dans le langage, j'allais dire de le circonscrire de mots en lui disant qu'il n'était pas possible que dans la situation où il était il ait pu dire non, d'essayer par cette possibilité de faire jouer quelque chose qui est trop réel. Adulte maintenant vous pourriez dire non mais vous ne le pouviez pas et cela fait rentrer la chose dans quelque chose qui n'est plus la narration de ce qui est arrivé qui parfois est complaisante, mais de le cerner entre impossible situation et possible situation.

Le troisième exemple c'est la détresse perverse, j'appelle cela plutôt la détresse que l'angoisse, qui est la manière dont beaucoup de pervers viennent chez nous et qui se passe quand la mise en scène cesse, pour cause de maladie, de mort... Quand la mise en scène perverse n'est plus possible, alors la détresse et le circuit court sont à repérer. Qu'est-ce qu'il y a encore dans notre clinique ? Bien sûr la toxicomanie, je ne reviendrais pas sur l'interprétation de la toxicomanie comme jouissance Autre par rapport à la jouissance perverse mais en tout cas on pourrait dire que la toxicomanie, mais bien avant l'overdose, la toxicomanie est dans le circuit court de la pulsion de mort. Pourquoi ? En ce sens qu'elle va droit au but dans sa relation à la satisfaction. Dans la consommation de l'objet il y a déjà quelque chose qui est droit au but. Puisque l'objet toxique donne la satisfaction efficace, il n'y a pas de détour par ces malentendus pénibles entre partenaires sexuels, puisque c'est très compliqué la jouissance sexuelle finalement, il faut faire la cour, on a des malentendus, des rendez-vous manqués... la sexualité humaine ce n'est pas commode tandis que la toxicomanie qu'elle soit pharmaceutique ou qu'elle soit liée à la mafia c'est tellement plus commode, on est cool et zen avec le bon produit. C'est ce qu'on appelle un circuit court. Il y a bien là déjà quelque chose que nous pouvons écouter avec cet instrument freudien et lacanien.

Je voudrais terminer avec quelque chose qui va au cœur de notre écoute psychanalytique, c'est-à-dire quelque chose dont parle Lacan dans le séminaire R. S. I., et on peut dire aussi que la pulsion de mort freudienne est reprise par la catégorie du réel chez Lacan, c'est-à-dire notre façon d'écouter cette substitution des mots que nous entendons dans la cure, la métaphore, en gros un mot pour un autre, le lapsus, j'avais ce patient qui faisait le lapsus entre peur et père, toutes ces substitutions de mots dont Lacan dans R.S.I. dit par exemple à propos de la mé-

taphore qu'elle n'est pas l'analogie qui était réglée dans la scolastique par une commune mesure, dans la métaphore il n'y a aucune commune mesure entre deux signifiants qui viennent se substituer l'un à l'autre. C'est-à-dire qu'il y a un écart, que Lacan appelle erre, qui résonne pour nous comme errance et que je rapproche de dérive, on ne sait pas finalement si une métaphore va se boucler. « Un caillou riant au soleil » dit le poète surréaliste mais qu'elle est la relation entre le caillou, le riant au soleil et l'amour qu'il serait censé définir. Ceci est poétique certes, mais qu'elle est l'erre qui sépare l'amour de ce caillou, de ce rire, de ce soleil, c'est une question ? C'est réussi, mais qu'est-ce qui nous fait dire que c'est réussi poétiquement, je crois qu'il s'agit de faire un pas de plus dans la métaphore à la suite de Lacan, effectivement on ne s'attache pas au signifié, entre père et peur, on se dit oui le père fait peur etc., c'est un peu facile, on s'attache au signifié mais dès qu'on entre là-dedans qu'est-ce qui va les lier ces deux signifiants ? Qu'est-ce qui les rapproche ? On dira l'histoire du sujet, mais l'écoute analytique c'est peut-être celle qui à chaque fois nous introduit à quelque chose qui est l'erre, la dérive, le risque que les deux mots ne se rapprochent pas. Nous sommes dans cet écart là. Nous sommes le petit autre, le grand Autre, mais nous tenons aussi une place qui fait que c'est réellement que ces deux mots sont rapprochés par le patient. Et pas autre chose. C'est-à-dire quelque chose que les philosophes appelaient la contingence. On ne peut pas dire la contingence du signifiant. C'est la contingence entre les signifiants, la contingence qui forme la nécessité pourtant de la chaîne signifiante. Et la pulsion de mort avec ce qu'elle entraîne de dérive, d'errance, elle est au creux du risque de chaque signifiant de ne pas se boucler avec un autre. Et donc de ne pas accrocher ce grand détour qui nous conduit lentement vers la mort. À chaque jeu de mots nous avons à entendre ça c'est-à-dire à nous mettre non pas dans la position ludique surréaliste mais nous mettre dans l'étrangeté de ce que nous entendons. Exemple de ce travail à faire pour chaque jeu de mots, un patient qui est étranger qui parle une langue latine et qui me dit au lieu de purifier, pourrifier, parce qu'il a l'habitude de prononcer les u en ou, alors on pourrait effectivement remarquer le pourri, quelque chose qui n'est pas loin de faire index à la dépression qu'il est en train de vivre, au deuil en particulier qui a déclenché cette dépression dans son histoire familiale, purifier avec tous les rites religieux voire obsessionnels qui n'arrivent plus à le tenir, à retenir d'ailleurs sa dépression, on pourrait entendre vier, fier, vie et, et ne pas se fier à et c'est là que ça se décroche. C'est là que ça se décroche, le signifiant joue avec le signifié, ne pas se fier à, c'est-à-dire que là est-ce qu'il va se fier encore à l'analyste qui conduit sa cure ? C'est-à-dire que lorsqu'il me dit pourrifié il s'agit de faire attention à cette pointe de transfert qui est tout de même ce avec quoi nous tenons les mots de nos patients pour qu'ils fassent arrêt, et justement je me dis est-ce qu'il va décrocher? indépendamment des signifiés un petit peu macabres de son jeu de mots, ils ne sont d'ailleurs pas tous macabres puisqu'il y a époux rifié, il y a époux avec ses problèmes de mariage obsessionnels un peu compliqués, mais à qui se fier ? Non seulement le signifié nous dit qu'il y a une mortification qui est proche mais il y a quelque chose, puisque je vous disais que c'est un patient qui était étranger et qui me parle alternativement dans sa langue latine et en français, il y a dans ce pou qui est lié à sa langue d'origine, et purifier, il y a quelque chose qui glisse entre deux langues. Et c'est cela qui est intéressant parce que quand nous avons un patient étranger il y a toujours cette question « est-ce qu'il va bien entendre? » puisque je ne fais pas mon analyse dans ma langue maternelle. Et qu'est-ce qui va glisser entre les langues, les deux langues parfois c'est trois langues, et qui va échapper au capitonnage du signifiant ? Et c'est là qu'on pouvait repérer un risque de dépression, de circuit court, où le mariage se rencontrait avec la pourriture.

Pour conclure, la pulsion de mort, comment ça guide notre écoute ? Au-delà des signifiés. C'est quelque chose qui resitue le jeu des signifiants dans une contingence qui renouvelle notre écoute qui lui donne son poids de réel à l'intérieur de chaque métaphore. Cela engendre aussi quelques fois un type d'intervention qui n'est pas il est vrai seulement le relevé ou la scansion des signifiants, ce qui pourrait d'ailleurs être dangereux à certains moments. Mais qui implique de faire un certain nombre de phrases, de se mouiller et de marquer pour chaque patient à ses moments de dérive que les mots peuvent être des arrêts dans la dérive qui peut les amener au pire.

Jean-Jacques Rassial

La formation des habitudes

Pourquoi est-ce que je prends cette question de l'habitude? Pour un certain nombre de raisons que j'essaierai de vous commenter au fur et à mesure, mais déjà pour une raison, c'est que je crois que l'appropriation par Lacan de la théorie de la pulsion de mort bouleverse radicalement l'idée qu'on pouvait avoir de la pulsion de mort à partir des textes de Freud.

Chez Freud, l'invention de la pulsion de mort reste très équivoque, dans la mesure où très vite il va se trouver piégé par une formulation qui est la formulation d'une opposition entre Éros et Thanatos. C'est-à-dire qu'on mettra l'accent, dans un certain nombre de travaux... en particulier, comme vous le savez, la question de la pulsion de mort a divisé les analystes, alors il y a ceux qui ont rejeté complètement toute la partie freudienne portant sur cette théorisation de la pulsion de mort, mais ceux qui l'ont acceptée l'ont fait en forçant l'opposition entre pulsion sexuelle et pulsion de mort. Or ce que nous rappelle périodiquement Lacan dans ses Écrits, c'est que, si la pulsion de mort - à laquelle il donne un certain sens, que je ne suivrai pas forcément du début jusqu'à la fin - mais si la théorie de la pulsion de mort présente un intérêt, c'est de se situer non pas contre le principe de plaisir mais bien au-delà du principe de plaisir, c'est-à-dire d'être incluse, cette pulsion de mort, dans la dynamique érotique elle-même. Et je crois que ça c'est le point fort de ce qui peut être une conception lacanienne de la pulsion de mort, c'est-à-dire que la pulsion de mort ne s'oppose pas à la pulsion sexuelle, mais que la pulsion sexuelle contient en son principe même cette pulsion de mort.

Je crois que c'est pour cela que j'ai envie de tirer un fil à partir de la question de ces habitudes, tirer un fil qui est celui du constat que la pulsion de mort est à l'œuvre au quotidien pour nous: il n'y a pas des Sujets qui par moments seraient animés par la pulsion sexuelle, assimilée à une pulsion de vie - ça ce n'est pas très gênant- et qui à d'autres moments seraient agités par une pulsion de mort qui en serait l'opposé, mais nous sommes à chaque moment de notre vie tirés par cette dualité interne de la pulsion, c'est-à-dire la pulsion elle-même. Toute pulsion comprend des éléments qui la sexualisent et des éléments qui la mortifient. Et, me semble-t-il, la pathologie des habitudes en est l'un des signes les plus intéressants. Vous voyez que c'est sur un mode - pour que ce soit moins ennuyeux - un peu polémique, sur lequel je souhaiterais entrer dans le vif - façon de parler - du sujet.

Pour illustrer cela encore par une petite remarque préliminaire, mon intérêt pour la question des habitudes est venue d'une très vieille publicité qui témoigne bien à mon avis de ce que la formation des habitudes c'est l'exercice privilégié, dans le quotidien, dans le "normal", on pourrait le dire comme ça, dans cette "clinique du quotidien", dans la clinique de la psychopathologie quotidienne, c'est la manifestation la plus pure du travail de la pulsion de mort. C'est une publicité de la Sécurité Routière qui doit dater de 20, 25 ou 30 ans, et qui était: "Parcours habituel, parcours mortel". C'est quelque chose que chacun connaît, c'est-à-dire que, au mieux, il peut arriver à l'un ou l'autre, le jour où il a envie de sortir, de prendre l'air, d'y aller de quelque chose qui serait apparemment de l'ordre de son désir, de prendre sa voiture, et de se retrouver en moins de 5 minutes sur le parcours de son travail habituel, c'est-à-dire d'aller, effectivement, effectuer une espèce de déni de son désir, au bénéfice de son habitude, alors même que ce qu'il dit c'est qu'il a envie de faire autre chose que d'aller travailler.

Et ce que pointait la Sécurité Routière, c'est que, quand on se retrouve sur ce parcours habituel, sur ce parcours qu'on connaît, il suffit généralement d'une petite fantaisie... J'ai habité

longtemps Montpellier, alors à Montpellier - ça a changé - la Mairie était assez douée pour ce genre de fantaisie, il suffisait qu'il y ait un sens interdit qui change, ou qu'une rue à sens unique devienne une rue à double sens, pour que ça fasse boum dans tous les coins... C'est-à-dire que quand vous conduisez votre voiture en vous fiant à votre habitude de conduite, et bien c'est comme ça qu'il vous arrive, au moindre changement de décor, un accident plus ou moins grave.

C'est une idée importante, et peut-être essentielle dans ce que je voudrais dire: c'est que la formation des habitudes, la condition même de la formation des habitudes (et ça c'est bien examiné par Paul Guillaume), suppose, implique, de fait, qu'on le souhaite ou non, un "fading" du Sujet, un effacement du Sujet. Et de fait, la deuxième raison de mon intérêt de la formation des habitudes - je vais avancer des choses au fur et à mesure, on verra bien où ça s'arrête et où ça arrive - la deuxième raison est une raison beaucoup plus actuelle, beaucoup plus clinique, c'est le changement de la plainte à laquelle on a affaire.

C'est assez joliment décrit... je fais partie des gens qui trouvent que dans la littérature grand public sur la psychanalyse... il y a un livre très intéressant qui est paru, c'est le livre de Roudinesco. Et c'est le point de départ de Roudinesco et ça me paraît un point de départ très intéressant. Roudinesco est quelqu'un qu'on critique souvent, à juste titre, parce que son histoire de la psychanalyse est un peu petite histoire... Mais je crois que son dernier livre est un livre tout à fait stimulant et tout à fait juste: il y a un changement des demandes d'analyses, il y a un changement de la plainte.

Elle souligne, je le souligne aussi - il faut aussi que je fasse la pub de mon bouquin, je le souligne aussi dans ce que j'ai écrit récemment, c'est vrai que le thème dépressif domine sur le thème anxieux. C'est vrai que la plainte c'est la plainte dépressive par rapport à la plainte anxieuse. Et bien l'une des modalités de cette plainte, c'est le sentiment, qui surgit, qui peut surgir, pour un Sujet, d'être trop pris dans l'habituel. De ne plus avoir qu'une subjectivité effacée par ses habitudes, qu'elles soient professionnelles, conjugales, qu'elles soient cette façon d'être habité par de l'habitude.

Évidemment il y aura à jouer sur l'*habitus*, la question de l'*habit*, et la question de l'*habité*. Je crois qu'on entend de moins en moins, on a de moins en moins, me semble-t-il, dans les demandes d'analyse qu'on peut recevoir, de plaintes centrées sur un symptôme qui provoquerait directement ou indirectement une angoisse. Ou un symptôme qui serait immédiatement une réponse à l'angoisse. Et on a, statistiquement, ce n'est pas une donnée... comme ça... ça n'a pas changé du tout au tout... ça a évolué... on a de plus en plus une plainte quant au fait que le Sujet disparaît derrière ses habitudes. Ce sont les deux raisons pour lesquelles je me suis dit qu'il fallait s'intéresser à cette formation des habitudes.

Alors je vais essayer d'avancer en trois temps. Quelques remarques du champ de la psychologie, quelques remarques du champ de la philosophie, et de l'étymologie, et quelques remarques psychanalytiques.

Ce que je disais à l'instant concernant le fait que la formation des habitudes s'accompagne d'un fading du Sujet, de la subjectivité, c'est l'un des constats tout à fait essentiels de Paul Guillaume. Ce que nous dit Paul Guillaume de façon forte, et de façon tout à fait juste, et intelligente, c'est que les habitudes s'acquièrent à partir de quelque chose qui serait une globalité de conduite. La conduite envisagée dans sa globalité. C'est-à-dire qu'on n'acquiert pas les habitudes comme on acquiert des fragments de savoir distingués sur un mode élémentaire. C'est pour cela qu'il s'inscrit dans la conception de la Psychologie de la Forme, dans la Gestalt-théorie. Ce qu'il nous dit justement, c'est que - et ça va être accentué par la psychologie cognitive contemporaine - c'est qu'il y a deux modes de réception des informations: on peut recevoir les informations par éléments, par points distincts, par un certain nombre de perceptions, de signes de perception, dirait Freud, qui sont séparés les uns des autres, et assemblés par la machine cérébrale, la machine mentale, qui, à partir de ces acquisitions élémentaires, constituera une forme. C'était l'idée ancienne, l'idée behaviouriste. Or un certain nombre d'apprentissages, l'exemple le plus célèbre étant l'apprentissage du vélo, qui avait beaucoup intéressé Binet, déjà, dans une lucidité par rapport à cet enjeu...vous savez bien que si on apprend de façon décomposée chacun des gestes nécessaires à faire du vélo, on se casse la figure. Donc il y a quelque chose qui est à un moment une intégration globale d'une gestualité globale, qui, au contraire, ne supporte pas l'élémentaire. Dès qu'on revient à l'élémentaire, dans un certain nombre de conduites... on peut prendre le vélo,

on peut prendre la voiture aussi, si on commence à avoir une réflexion pour revenir à l'élémentaire au moment où il faut freiner, éventuellement changer de vitesse, on ne conduit pas longtemps. Et ça coûte cher. Pour le vélo c'est la même chose, si vous commencez à vous demander ce que vous êtes en train de faire, c'est-à-dire à décomposer chacun des gestes que vous faites, vous tombez. C'est assez radical. Et bien Paul Guillaume tire ce fil pour distinguer deux types d'apprentissage: et ces deux types d'apprentissage sont aujourd'hui tout à fait centraux dans l'approche pédagogique. Là-dessus, qu'est-ce qui pourrait nous poser problème? Au contraire on pourrait dire: mais écoutez c'est très bien on prend en compte le global plutôt que l'élémentaire, c'est un très grand progrès puisque le global c'est ce qui nous orienterait du côté de l'humanisme, d'une certaine conception de la personne, voire d'un personnalisme au sens quasi religieux du terme. Le personnalisme est quand même une philosophie fondamentalement religieuse. Je pense à Mounier, bien sûr, et à tout le courant de l'existentialisme chrétien.

Les apprentissages, par exemple, aujourd'hui, quand on les examine... le concept qui a été produit à partir de cette réflexion, de certains, de Paul Guillaume entre autres, je cite Paul Guillaume parce qu'il me semble le plus intelligent de l'affaire, le terme le plus fort c'est le terme d'*habituation*. L'habituation c'est aujourd'hui l'instrument privilégié pour tout ce qui est apprentissage. C'est-à-dire qu'il s'agit de mettre un Sujet dans une situation saisie non pas comme un cumul d'éléments mais bien comme une situation globale et globalisée. Or ce que je soutiendrai, c'est que, évidemment c'est le meilleur mode d'apprentissage, évidemment c'est par cette voie-là qu'on arrive à réaliser des gestes assez complexes, mais que c'est très précisément quelque chose qui se soutient d'un déni, en acte, et pas seulement d'une dénégation, d'un déni en acte du Sujet en tant que Sujet désirant.

Il ne faut pas se mettre à décomposer. Je pense que ce serait intéressant que sur ce thème Lolita Lopez, à propos du geste de l'alpiniste, puisse reprendre ce genre de réflexion, puisque c'est son sujet de thèse. Mais je crois que dans la globalisation de l'acquisition d'un certain nombre de gestes, on voit très bien que la dynamique, me semble-t-il (la dynamique qui est celle d'un effacement du Sujet désirant, donc d'un exercice à proprement parler de la pulsion de mort, oui d'un exercice positif de la pulsion de mort), est tout à fait perceptible. D'ailleurs on s'aperçoit très vite de cela parce que, dès qu'un Sujet perd cette globalisation, dès que pour une raison ou pour une autre, de surprise, voire de déficience, dès que cette conduite globale est attaquée, et bien ce qui surgit, c'est l'angoisse, c'est-à-dire le Désir. Il faut bien dire *"l'angoisse, c'est-à-dire le désir"*, puisque d'une certaine façon, l'angoisse (qui, nous rappelle à plusieurs reprises Lacan, n'est pas sans objet), et bien l'angoisse, c'est l'une des faces, la face évidemment affectée de refoulement, l'une des faces du désir, là-même où la dépression est son contraire.

Ce qui s'oppose à l'angoisse, ce n'est pas le désir, le désir est du même côté (il n'est pas du même côté, il est à l'inverse, mais comme sur une bande de Moebius), c'est-à-dire il est collé à l'angoisse, alors que ce qui est dans une autre logique, c'est la dépression. Et, me semble-t-il, une dépression qui est au cœur de la dynamique de l'habitude.

D'ailleurs vous voyez bien que quand l'habitude donne son nom à une position ou à un affect, (l'affect qui est nommé par "l'habitude", c'est un affect qui est nommé à partir d'un mot qui est celui de "haine"), ne l'oublions pas, c'est l'*ennui*. Je disais que j'allais être ennuyeux... C'est quand même une grande pathologie de (inaudible)... ce qu'il nous promet c'est un monde serein, sans sexe, et donc particulièrement ennuyeux. L'*ennui*, n'oublions pas que c'est la même étymologie que l'*ennemi*, dans un rapport à l'Autre qui est un rapport de *haine*, mais qui, évidemment n'est pas du tout du côté de l'*angoisse.* L'ennui et l'angoisse c'est le contraire, ça n'a rien à voir. Ce qui fait d'ailleurs qu'un Sujet qui voudrait se débarrasser du désir, de l'angoisse et du symptôme, ne peut que faire l'éloge de l'ennui, et de l'habitude.

On connaît tous un Sujet comme celui-ci. Il y en a un qui est tout de même célèbre, qui s'appelle Jean-Jacques Rousseau. JJR faisant l'éloge, entre autres dans les Rêveries, faisant l'éloge de l'ennui. Et vous vous apercevrez, si vous regardez les choses en détail, qu'effectivement, toute l'opération folle, (et je dirais... pas perverse, parce qu'on est dans la paranoïa, on n'est pas dans la perversion, même si ça peut avoir pour nous des aspects pervers), toute l'opération folle de l'éducation de l'Émile, anticipe sur cette éducation par l'habituation, par le bain de l'habitude. C'est l'horreur. (rires)

Mais en insistant sur cet aspect-là, ce que je pointe, c'est que c'est quand même un thème bien dominant dans les approches pédagogiques contemporaines: "on va s'ennuyer..." D'ailleurs c'est ce qui se passe, les enfants, de plus en plus, mettent de l'ambiance dans les écoles, c'est-à-dire qu'ils créent de l'angoisse. Parce que, profondément, ils s'y ennuient. Et l'école est un lieu... c'est quelque chose qui quand même devrait nous intéresser, c'est un lieu, on a tous passé... j'espère que c'est la même chose pour vous, sinon c'est inquiétant, on a toujours... souvent... passé des moments d'ennui extrême. D'ailleurs de temps en temps on se rebaigne dans cet ennui, on va à certains colloques où on s'ennuie (rires) profondément, sur le même mode, où on est là, il y a une espèce de parole, qui passe, qui glisse, qu'on oublie très vite, il y a un ronron, et c'est très affolant, dans les colloques, vous êtes... hier j'étais à un colloque, je voyais les gens... j'avais un texte écrit, je ne l'ai pas lu, je me suis dit "sinon ils vont franchement ronfler..." et on voit une espèce d'ennui qui pénètre... et qui me semble renvoyer assez précisément à l'ennui scolaire. Ce que je dis, c'est que l'ennui à l'école, ce n'est pas un accident, ce n'est pas quelque chose qui se produirait du fait que les profs seraient ennuyeux, c'est parce que précisément la pédagogie dans laquelle on baigne, celle de l'habituation, celle de se mettre dans le bain... Le grand truc que je reprochais à Dolto, je vous rappelle comment tout à l'heure je chantais les louanges de Dolto, c'est qu'à force de dire qu'il faut que l'enfant baigne dans un bain de langage, on a plutôt tendance à le noyer (rires)

Vous voyez bien d'ailleurs que l'un des modes sur lequel les analystes, d'une façon un petit peu posture, ou imposture, à un moment voulaient faire valoir que leur parole n'était pas du registre pédagogique, ça consistait -c'était une posture- il y a quelques années, à parsemer sa parole de longs silences, il fallait qu'il y ait de l'angoisse qui apparaisse, il fallait que la parole se détache comme "une voix de fin silence", comme diraient nos évangélistes...

Vous voyez je mets l'accent sur cet aspect psychologique parce que nous sommes en plein dedans. Et je crois que dans les pathologies de l'enfant, et en particulier dans les pathologies scolaires, aujourd'hui, c'est un trait qui devrait attirer notre attention au moins autant que les fameuses folies scolaires. Les enfants s'ennuient à l'école. Les taureaux s'ennuient le dimanche... (rires).

Je change de registre. C'est intéressant d'aller voir l'étymologie grecque - on a beaucoup parlé de l'étymologie latine d'"habitus". Moi j'aime bien aller voir l'étymologie grecque parce que ça vient nous interroger de façon très curieuse. Il y a deux mots qui voisinent, en grec, avec une nuance, pour les hellénistes - et de taille, puisque ce sont deux mots évidemment différents, puisque l'un commence par épsilonn ε, l'autre par êta η, deux types de "e" différents, deux mots qui voisinent, et qui, étymologiquement ont donné des mots pour lesquels on ne sait pas de quel côté vient l'étymologie, dans les deux cas ethos ἦθος et ἔθος est avec un esprit ouvert, donc il n'y a pas de h, mais on ne sait pas de quel mot ça vient. Ce sont deux mots voisins, qui ont donné entre autres "éthique", et "éthologie", c'est tout de même assez original, de penser que éthique et éthologie sont dans un voisinage, ça devrait nous interroger. Ces deux mots produisent "éthique", c'est ce qui m'intéresse, et "éthologie", au sens où l'éthologie c'est l'étude des conduites.

Qu'est-ce que c'est que ces deux mots? Je n'entre pas dans le détail, parce que je n'ai pas tout repris ici, j'en parle un peu dans le livre, et j'en ai fait un article un jour, mais je n'ai pas publié... Et bien l' ἦθος ce sont les mœurs, les coutumes, avec l'évocation d'une parole sur les mœurs, d'un discours sur les mœurs, d'un discours sur la morale. On attribue plus précisément l'étymologie ἦθος à l'éthique, il y a une utilisation, je crois que c'est Xénophon, je regarderai le Bailly, qui utilise ἦθος et ἠθικος (ethos et ethikos) dans le sens d'une parole sur la morale, et puis ἔθος c'est la conduite en tant qu'elle est acquise par l'habitude, une conduite qui n'est pas acquise par la parole, par une décision, mais qui est acquise par l'habitude.

Je pense que dans nos réflexions contemporaines... alors voyez, dans l'un et dans l'autre il y a l'idée de quelque chose qui s'inscrirait de façon un peu traditionnelle. Les deux mots se sont confondus ensuite, et apparemment il semblerait, d'après le Bailly je crois, ou d'autres références étymologiques voisines, enfin du grec, qu'au bout d'un moment on n'ait plus su distinguer les deux mots, que les deux mots soient confondus, aient donné, y compris pour les Grecs, apparemment, le même sens de... la même utilisation. Donc des mœurs, des conduites, quotidiennes, déterminées par de la parole, et des conduites déterminées par des habitudes.

Ça me semble tout à fait intéressant de le reprendre, parce qu'à mon avis les débats que vous avez sans doute entendus sur le sens de l'éthique, chez Lacan, (je pense entre autres aux travaux de Patrick Guyomard, ou aux travaux de Jean Allouche, sur l'édification de la psychanalyse etc. avec effectivement à la suite de Lacan la mise en avant de la question d'Antigone), me semble masquer cette difficulté.

Tout de même, soyons triviaux, soyons un peu triviaux: si l'Éthique de la psychanalyse, c'est ce qui désigne la pratique de l'analyste, et bien ce qui me semble l'un des risques essentiels de cette pratique, ça aussi j'essaie de l'aborder, c'est que cette pratique peut vite devenir une pratique ennuyeuse.

France Delville: - Pour qui?

J.J. Rassial - Oh pour les deux... (rires) On voit très bien comment l'analyste et l'analysant peuvent au nom du respect d'une éthique, qui me semble avoir légèrement basculé sur ce versant-là, s'ennuyer ensemble, voire être dans la complicité rousseauiste des ennuis, c'est quand même quelque chose qu'on voit quotidiennement: on voit, y compris dans les récits d'analyse, des patients nous raconter comment en fait ils s'ennuient. Il y a même quelques analystes dont je me demande s'ils ne sont pas morts de ça (rires), morts d'ennui... c'est ça la pulsion de mort. C'est ça la pulsion de mort à l'œuvre dans la rencontre, par exemple. Pourquoi? Parce que la psychanalyse c'est comme l'alpinisme, c'est une pratique à risque. C'est une pratique à risque parce qu'on est au plus près de l'angoisse et du désir, donc. C'est une pratique à risque pour l'analysant, mais aussi pour l'analyste. Et on voit bien comment il y a une protection contre ce risque, qui fait dériver le psychanalyste vers une position de fonctionnaire de la cure (rires), respectueux évidemment des règles qu'ils a reçues, ou qu'il a acquises, par dix ans de mauvaises habitudes...

C'est intéressant aussi de savoir ce qu'on appelle les mauvaises habitudes. Parce que vous voyez quand même que le premier "au-delà de la sexualité", c'est quand même l'onanisme. C'est quand même "les mauvaises habitudes". J'en parlerai la prochaine fois des "mauvaises habitudes". C'est pour ça que je voulais donner "la formation des habitudes" en deuxième titre, mais je préfère attaquer les choses autrement. Ça me semble une tension... vous voyez que je suis beaucoup plus près d'une réflexion philosophique, très très forte dans les enjeux de la réflexion sur l'Éthique - pas seulement l'Éthique de la psychanalyse - mais bien évidemment celle qui m'intéresse, celle sur laquelle je pense avoir quelques petites choses à dire, c'est cette fameuse Éthique de la Psychanalyse, où on peut se demander de façon tout à fait paradoxale - c'est une position qui m'opposerait assez radicalement à Patrick Guyomard, pour le citer, on n'a pas eu l'occasion d'en parler, on s'est croisés dans un colloque hier, ce n'était pas sur l'Éthique, c'était sur autre chose, mais j'aurais pu lui dire que sa façon de dériver sur le juridique me semblait en plein dans ces errements-là, pour ceux qui étaient à ce colloque, sa fascination pour le juridique m'inquiète... Et bien on voit très bien comment... la tension existe entre une Éthique de l'analyste centrée sur ce désir X, et une Éthique de l'analyste qui serait centrée sur quelque chose qui voisinerait quand même d'une façon curieuse avec une réussite du désir de non-désir de l'hystérique. Comment quelque chose pourrait être un engagement de l'analyste du côté d'une réponse adéquate à la demande de l'hystérique de fonder un désir de non-désir. De donner cette dynamique-là.

Deuxième piste de réflexion: comment est-ce que nous définirions aujourd'hui - non pas nous donnerions un contenu - mais quand même d'abord comment nous définirions la question éthique pour la psychanalyse. Est-ce que nous la définissons comme une *Éthique de la parole*, ou comme une *Éthique du faire*. Lacan insiste sur les deux mots, du *bien dire* et du *bien faire*, mais vous voyez que la logique du bien-dire et la logique du bien-faire, si ce que je dis n'est pas complètement idiot, ne sont pas des logiques qui appartiennent au même champ.

Je vais essayer d'avancer sur cette ligne, en essayant de ne parler pas trop longtemps pour une fois, comme ça on pourra discuter, sur la question de ce qui fait cette position, ce qui fonde cette position subjective, ce qui fonde cette tension, me semble-t-il, qui oppose désir, sujet désirant, et acquisition des habitudes. Y compris des bonnes habitudes.

Je disais tout à l'heure: l'habitude est une protection contre l'angoisse. Et la perte des habitudes est un facteur de déclenchement d'angoisse. Vous voyez bien d'ailleurs que la meilleure façon d'éviter l'angoisse de la rencontre analytique, c'est d'en faire une habitude. J'ai une expérience récente. Je suis venu à Aix vendredi,

donc j'ai déplacé tous mes rendez-vous de vendredi après-midi. Vendredi soir j'ai reçu sur mon portable un appel d'un patient, à qui j'avais évidemment dit... mais il y en a toujours un qui oublie, heureusement, quand même, à qui j'avais dit que je ne serais pas présent, que je serais absent, à la fois vendredi et lundi, aujourd'hui, et qui me téléphone, et qui me dit: « Je suis venu vendredi ». Je lui dis:

- Il me semble que je vous avais prévenu de mon absence.

Et lui:

- Oui mais je suis venu quand même... (rires)

Alors je lui dis:

- Écoutez, je suis désolé, vous avez trouvé porte close...

- Oui, mais ce n'est pas grave, de toute façon je vous paierai la séance (rires)...

Vous voyez ce que c'est que l'habitude. Là je n'ai rien dit parce que... ça va être amusant parce que... il va falloir que je trouve une réponse adéquate, si jamais il me paye la séance. Généralement c'est plutôt le contraire. C'est quand même extraordinaire... Si je vous dis que ce patient est plutôt sur le versant obsessionnel, ça ne vous étonnera pas... Mais c'est incroyable: quand vous déplacez les horaires des séances, vous avez toujours des gens pour venir à l'ancienne heure. De temps en temps il faut faire quelque chose, je pense qu'avec ce patient, un jour, il va falloir que je ne sois pas là par surprise. Ça m'est arrivé de le faire une fois, je pense que ça risque d'être nécessaire si on n'arrive pas à interpréter ce qui est en jeu-là. L'habitude c'est quand même quelque chose à quoi on tient, dans quoi on se réfugie. Et, me semble-t-il, les analystes aussi, c'est ça qui me semble plus inquiétant.

Mais ce sur quoi je voudrais lancer un nouveau fil, celui que j'ai lancé en évoquant la question de l'ennui, c'est qu'il s'agit certes d'une opération anti-anxieuse, anxiolytique, "la fonction anxiolytique de l'habitude", mais que c'est aussi un traitement de l'Autre, c'est aussi quelque chose qui instaure, je l'ai dit, un fading du Sujet, un effacement du Sujet, donc le Sujet, évidemment, s'il s'efface, il n'est plus dans l'angoisse. Je raconte toujours cette mauvaise habitude d'une patiente qui était venue me voir - ça me semble une pathologie très très intéressante - en évoquant le fait qu'elle avait un problème de frigidité. C'était tout à fait intéressant parce qu'il s'avérait que... très vite d'ailleurs dans son discours, on se disait cette frigidité, elle ne semble pas tellement organisée, avec le reste de la présentation. Cette femme n'était pas frigide au sens classique du terme, elle avait une tendance absolument irrésistible à s'évanouir à chaque fois qu'elle se retrouvait au bord de l'orgasme. Le plaisir montait, et à l'acmé du plaisir, dans les pommes! (rires) selon sa formule, très très adéquate! Vous voyez, c'est une réussite extraordinaire! Là c'est une réussite hystérique, pour le coup "désir de non-désir", parfaite! ce n'est pas l'absence de désir, ce n'est pas non plus l'absence de plaisir, c'est: le plaisir, au point où il voisine avec l'angoisse, la mort etc. on l'évite, on réussit superbement à l'éviter sans l'annuler, c'est-à-dire avec une opération de déni tout à fait remarquable, par l'évanouissement. Par ce fading. C'est un symptôme en or, ça.

Vous voyez comment le symptôme a disparu: le symptôme a disparu pour provoquer de l'angoisse. C'est-à-dire que la première fois où elle ne s'est pas évanouie, ça a été pour elle une expérience anxiogène absolument terrible, on pourrait dire, par rapport à cette notion d'habitude: *déroutante*. C'est intéressant, ce mot, aussi, qui vient de temps en temps, être dérouté: "je suis dérouté". Parcours habituel/parcours mortel. (rires) Il faut les attraper.

Ce que je dis c'est que par là-même il y a une opération qui est effectivement de fading du Sujet, mais qui est fondamentalement de négation, d'attaque forte, virulente et efficace, contre le fait qu'il y ait de l'Autre. Contre le champ de l'Autre.

Il n'y a rien qui soit plus unificateur et pacifiant - je suis toujours étonné que personne n'ait attaqué la question du PACS sur le fait que c'était de la pacification qui était visée par le PACS. J'ai dû le dire ici déjà: comment pacifier le sexuel. Le sexuel, c'est la guerre, c'est l'angoisse, c'est tout ce qu'on veut. C'est vraiment ce qui ne va pas. Sinon il y aurait un rapport sexuel. C'est vraiment le signe que le Désir, il est quelque chose qui vous perturbe.

La pulsion de mort dans sa forme la plus simple, la plus expressive chez Freud c'est la tension... le fait que le désir perturbe l'homéostasie de l'appareil psychique, et que l'appareil psychique, par la satisfaction, tend à retrouver sa stabilité, son équilibre. C'est ce qui fait que la meilleure solution... la meilleure forme de la satisfaction la plus absolue, c'est la mort. Quand Lacan nous dit "la jouissance suprême c'est la mort", c'est bien pour mettre ce Thanatos au cœur d'Éros.

Et bien ce qui est en jeu dans cette affaire, c'est non seulement une opération contre le Sujet, mais c'est une opération non pas contre l'objet mais contre le champ de l'Autre. Comment nous absenter du Champ de l'Autre, comment ne plus être sous le regard de l'Autre, comment faire en sorte que l'Autre ne nous taraude plus. C'est-à-dire qu'on annule le "Che vuoi", qu'on annule le fait que ça vienne de l'Autre nous demander: "qu'est-ce qu'on désire? "dans le fond.

Et il me semble que ça aussi c'est très sensible dans ce qui est le rapport... dans une clinique qui est tout à fait intéressante, à nouveau, celle de l'École... le cancre - vous savez le cancre de Prévert - et bien il est d'une efficacité pour nier l'Autre, pour mettre l'Autre en situation d'impuissance, pour s'appuyer, pour coller (évidemment un thème que j'ai abordé à propos des états-limite), pour soutenir, à la fois, la barre qui l'affecte, et en même temps, le Manque-dans-l'Autre, c'est-à-dire la défaillance de l'Autre... Pour le produire: c'est tout à fait opérant que l'habitude. L'habitude c'est le mode sur lequel à la fois le Sujet s'efface comme Sujet désirant, mais il efface aussi chez l'Autre toute possibilité d'être lui-même le lieu de la question.

Je pense à une autre clinique, c'est la clinique de l'endormissement. Les phénomènes d'hypersomnie, de gens qui d'un seul coup, sans qu'on puisse parler de catalepsie, ou de phénomènes neurologiques particulier, d'un seul coup s'endorment. Il y aurait probablement une clinique, aussi, d'un endormissement, ou d'un évanouissement de type neurologique, à aborder à travers ça, mais je n'en ai pas les éléments...

Celle à laquelle je pense, c'est..., ce sont ces sujets qui ont tendance à s'endormir à tous bouts de champs. Dès qu'il y a quelque chose qui joue... Mais c'est un phénomène qu'on peut avoir les uns ou les autres dans le quotidien. Moi j'ai eu ce phénomène à un moment, pas la première fois, mais la deuxième fois, quand le film Shoah est passé à la télévision...

F. Delville - C'était à trois heures du matin...

J.J. Rassial - C'est vrai qu'il y avait toutes les raisons objectives pour... il n'empêche que... l'effet d'endormissement était plus fort que quand ils ont passé Charlie Chaplin à trois heures du matin (rires) il y avait un effet de "l'endormissement défensif". Parce que pour le coup, le moins qu'on puisse dire, c'est que c'était plutôt anxiogène, ce film. Il y a des effets qui sont de ce type-là. Ce n'est pas trop le fil de.... Mais il me semble qu'il y a dans cet enjeu un enjeu effectivement d'effacement du Sujet, mais aussi un enjeu d'attaque, d'attaque portée contre le champ de l'Autre. C'est la même chose quand il s'avère par exemple - ça ne m'est pas arrivé de mon côté, mais ça m'est arrivé avec un patient - que l'un des deux s'endorme pendant la séance (rires). Mais je pense que c'est la même chose quand les analystes s'endorment, ça ne m'est jamais arrivé, mais franchement, il faut résister, des fois, il faut résister, il y a des effets d'endormissement, je crois que c'est l'une des raisons pour lesquelles Lacan est passé aux séances courtes (rires), l'obsessionnel trois quarts d'heure, on comprend que nos collègues qui sont dans la norme des 3/4 d'heure, de temps en temps succombent à l'endormissement (rires) quand vous écoutez un bon obsessionnel, en début de cure, bon... et tout ce qui n'irait pas dans le ronron de la parole... parce qu'ils parlent en général, et quand vous interrompez... "taisez-vous"!.. parce que ce n'est pas dans la règle. Et puis il continue son machin, il ne vous reste plus qu'à interrompre la séance, mais si vous êtes dans l'habitus IPéiste, vous ne pouvez pas, ils sont coincés les pauvres, ils faut y penser, et c'est normal que de temps en temps ils s'endorment. Cet endormissement, c'est effectivement une protection du moi contre le sujet, du moi contre le désir, mais c'est aussi une attaque directe, me semble-t-il, portée au champ de l'Autre, c'est-à-dire le meilleur moyen de nier l'autre. Le meilleur moyen de nier l'autre, c'est quand même de s'endormir. Alors évidemment ce qui apparaît c'est tout à fait autre chose, puisque le rêve comme gardien du sommeil n'est-ce pas... je vais juste

Vous voyez, ces trois idées: la formation des habitudes, la globalisation comme mettant en jeu une dynamique qui est celle de la pulsion de mort, la question de cette confusion sur l'Éthique, et enfin cette idée que... ce double effet de fading du Sujet, cet effet de fading du Sujet se double d'une tentative d'affirmer la - disons-le en terme un peu plus fort- la déréliction de l'Autre. Pas seulement la déréliction du Sujet, mais la déréliction de l'Autre.

Il y aurait à réfléchir sur les phénomènes d'endormissement dans les récits bibliques. On pense à Booz, mais on peut penser à Noé aussi, on peut penser à ce qui se joue probablement autour de Loth, il y a toute une série d'histoires de ce type-là... Je voudrais simplement conclure

sur l'idée que je donnais au départ: pourquoi est-ce intéressant, cette affaire de l'habitude, de la formation des habitudes? C'est qu'on ne va pas imaginer un Sujet qui n'aurait pas d'habitudes. On voit très bien que le Sujet qui tenterait, au plus près, surtout de ne pas succomber à l'habitus, c'est celui qui y tombe de la façon la plus directe. C'est lequel? C'est le pervers. Le pervers dit: je ne veux pas être orienté - c'est ce qu'il dit - par autre chose que mon désir. Or qu'est-ce que vous constatez, avec le pervers? Il suffit de lire "Les 120 journées de Sodome". Je ne sais pas si vous avez essayé de lire "Les 120 journées de Sodome", il faut essayer. Si vous y arrivez, vous aurez un diplôme. C'est d'un ennui, d'un ennui, terrible. Pourquoi? Parce que c'est exactement la même scène qui est, à chaque fois, selon laquelle Sade dit... son projet c'est d'introduire, un catalogue, de tous les fantasmes, et de rajouter, avec une petite variante, quelque chose qui modifie l'ordre des petits jeux pervers qu'il nous a donnés au départ. Ce n'est pas ce qu'on trouve dans d'autres textes de Sade, "La philosophie dans le boudoir" ou même dans "Justine", mais ce qu'on trouve dans "Les 120 journées...", c'est vraiment ça. D'ailleurs il ne l'a pas achevé, c'est inachevé: à la fin, ça finit par devenir du plus haut comique, c'est un livre comique, "Les 120 journées..." A la fin, au lieu d'avoir le récit d'une scène perverse, vous avez la même scène, mais on remplace la merde par le sperme, vous remplacez tel élément par tel élément, c'est une combinatoire absolument fabuleuse.

Mais vous voyez, le pervers c'est celui qui dirait, qui affirmerait: "Moi je suis un tenant du désir contre l'habitus".

Or il y échoue, très précisément, puisqu'il vient créer un habitus encore plus costaud, encore plus... Dans le genre annulation de l'Autre et annulation du Sujet, là il réussit son coup. C'est pour ça d'ailleurs que les pervers séduisent beaucoup les hystériques, parce qu'ils réussissent justement à annuler, paradoxalement... Alors même qu'il est censé être l'agent le plus pur du désir, il réussit à annuler le désir de... D'ailleurs les pervers sont très ennuyeux, dans les cures, rien de plus ennuyeux qu'un pervers, une fois qu'il vous a raconté son scénario, pfff...

Question - Quoi faire avec les pervers?

J.J. Rassial - Je ne sais pas si on les soigne... On peut arriver à démonter... Je raconte toujours que j'ai eu une superbe perversion sympathique, un fétichiste de la chaussure, qui est venu pour une raison simple, il avait une partenaire de prédilection, qui l'a plaqué, parce qu'un moment elle avait mal au pied (rires)... Je vous explique pourquoi: parce que son truc à lui, qui était lié à une scène qu'il répétait, avec la mère, mais... il savait tout... il n'y avait rien... son truc à lui, donc, après avec des prostituées, qui étaient très contentes de l'opération, c'était de faire marcher une femme avec des chaussures dépareillées. Avec des talons, non pas des chaussures de taille différente, mais avec des talons de taille différente, pour provoquer une boiterie. Évidemment c'est quelque chose d'une religiosité extrême, puisque évidemment, *boiter ce n'est pas pécher*, n'est-ce pas... (rires). Évidemment il y avait dans ce montage quelque chose de pathétique, de touchant...

Alors qu'est-ce qui s'est passé? C'est qu'effectivement la cure l'a obsessionnalisé: il est devenu collectionneur... (rires) Je ne suis pas sûr que ce soit un gain et qu'il ait guéri, mais il y a eu une espèce de modification... Je parle de cette perversion parce qu'elle est plutôt sympathique, les prostituées étaient ravies, ça les reposait un peu, même s'il fallait marcher... (rires) Parce que son activité à lui c'était de se masturber, n'est-ce pas. Voilà, il se masturbait en voyant une femme marcher avec des chaussures dépareillées, et boiter. Alors dans le genre ennuyeux, vous imaginez... Ce que je veux dire c'est que même là où on croit que l'on contre l'habitude, en définitive, l'habitude, c'est un exercice quotidien que... dans la psychopathologie de la vie quotidienne, nous avons une mise en avant quotidienne de la pulsion de mort. On peut constater ça chacun pour soi, il n'y a pas besoin d'aller sur un divan pour constater ça, on peut constater qu'il y a toute une série de choses que nous ne faisons pas pour d'autres raisons que justement cette habitude. Et comment on en vient à se construire en permanence des habitudes, c'est-à-dire à mettre en agent de nos conduites: la pulsion de mort.

Ça me semble le mode sur lequel on peut l'appréhender de la façon la plus freudienne possible. Et accessoirement la plus lacanienne. Si on aborde la pulsion de mort à partir d'enjeux qui évidemment l'impliquent, et particulièrement à travers la fameuse destructivité... Moi ça me fait un peu rigoler de réduire la pulsion de mort à la destructivité, parce qu'on retombe dans une espèce de point de vue moral. Où la Pulsion de Mort, ce seraient les Méchants, et Éros ce serait les Bons. Éros, ce seraient les

défenseurs de la Vie, et Thanatos... Je pense que cette transformation pulsion sexuelle/pulsion de mort, cette conflictualité, interne donc à la sexualité, le fait de les avoir chosifiées avec Éros et Thanatos, ça a été l'erreur de Freud, sur cette approche. D'ailleurs, on ne l'utilise plus, maintenant. D'abord parce que ça aboutit quand même à une illusion freudienne extraordinaire, puisque c'est la fin de "Malaise dans la Civilisation", ce texte d'une lucidité extraordinaire (c'est quand même un texte anticipateur comme on a rencontré peu de textes anticipateurs, il y a des trucs très savoureux... il écrit ce texte en 1929, et il y dit*: Quand les Bolcheviks auront fini d'exterminer les bourgeois, qu'est-ce qu'ils vont faire? Moi je vous fais le pari, ils vont s'exterminer entre eux....*

Les grands procès de Moscou, ça commence en 1934, c'est-à-dire que Freud anticipe ça de façon magistrale. Par contre, à cause de cette chosification d'Éros et de Thanatos, il termine sur une énorme bêtise, il parle de son espoir que, dans le champ du Social, les forces d'Éros dominent les forces de Thanatos. Il y a une espèce d'illusion, en 1929. Il a le droit de s'être trompé. Évidemment vous voyez, il n'y a pas eu... La guerre, ce n'est pas la guerre entre Éros et Thanatos, ce n'est pas d'un côté Éros de l'autre Thanatos, sinon on finit par dire des bêtises, sur la guerre. On finit par dire qu'Hiroshima, c'est la même chose que les camps, ce n'est pas vrai. Ou que Dresde c'est la même chose que les camps... Ce n'est pas vrai. Il y a là une idée de chosification qui me semble très problématique. Je vais m'arrêter là, et on peut en parler.

Transcrit par France Delville, non revu par Jean-Jacques Rassial

Jean-Pierre Benard

Jouissance et pulsion de mort

Le concept même de pulsion de mort, en tant qu'il réaliserait la capture d'un processus psychique fondamental apparaît dans l'œuvre de Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*, en 1920. On sait que ce concept a soulevé et soulève encore difficultés et oppositions. Lacan en disait d'ailleurs ceci en 1961 dans le séminaire *L'Identification* :

" *C'est pour Freud, nettement articulé, un principe qui enveloppe tout le détour de la vie, laquelle vie, lequel détour ne trouvent leur sens qu'à le rejoindre. Pour dire le mot, ce n'est pas sans motif de scandale que certains s'en éloignent, car nous voilà bien sans doute retournés, revenus, malgré tous les principes positivistes c'est vrai, à la plus absurde extrapolation à proprement parler métaphysique, et au mépris de toutes les règles acquises de la prudence.* "

L'extrapolation freudienne s'établit à partir du fait qu'il existe des phénomènes qui excèdent la domination du principe de plaisir. A ce moment là, de l'élaboration freudienne, le principe de plaisir est un principe qui suppose que toute augmentation de tension dans l'organisme est source de déplaisir, à quoi répondrait puissamment le principe de plaisir en rétablissant à chaque fois le niveau de plus basse tension. C'est cette détente, cette décharge qui serait source de plaisir. Mais Freud constate l'existence, dans les rêves de certaines personnes, de retour répétitifs d'éléments d'événements anciens douloureux que le principe de plaisir ne parvient pas à éliminer. A partir de là il conçoit l'idée qu'il existe dans l'organisme une tendance au retour à un état antérieur. Il s'appuiera en particulier sur la migration des animaux vers des sites occupés primitivement, pour en déduire une sorte d'aspiration de l'organique à retourner à son état premier : ***l'inanimé***, sous l'effet donc d'une pulsion de mort. Lacan en fait le commentaire suivant en 1955 dans le séminaire *Le moi dans la théorie de Freud* :

" *Il y a quelque chose qui est distinct du principe du plaisir et qui tend à ramener tout l'animé à l'inanimé — c'est ainsi que Freud s'exprime. Que veut-il dire par là? Qu'est-ce qui le force à penser à ça? Ce n'est pas la mort des êtres vivants. C'est le vécu humain, l'échange humain, l'inter-subjectivité. Il y a quelque chose dans ce qu'il observe de l'homme qui le contraint à sortir des limites de la vie. Il y a sans doute un principe qui ramène la libido à la mort, mais il ne l'y ramène pas n'importe comment. S'il l'y ramenait par les voies les plus courtes, le problème serait résolu. Mais il ne l'y ramène que par les voies de la vie, justement.* "

Cet éclairage reprend par ailleurs, la même ambiguïté que celle qui est présente dans le texte de Freud, et que Lacan pointera en 1971 dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* :

" *Le monde dit inanimé n'est pas la mort. La mort est un point, est désignée comme un point terme, comme un point terme de quoi? de la jouissance de la vie.* " Notons qu'ici, il s'agit plus de la pulsion de mort comme visant un retour à quoi que ce soit, mais d'un point de visée de la vie elle-même, prise sous le joug de la jouissance.

Mais ce n'est pas seulement la pulsion de mort qui se présente comme une extrapolation freudienne, puisque le principe de plaisir lui-même fait figure d'une sorte d'extrapolation, d'application à l'organique d'un principe qui vient de la thermodynamique : le principe de constance, de retour à l'équilibre, dont il se servira pour en faire un principe biologique d'homéostasie gouvernant en partie l'appareil psychique.

Il n'y a donc, a priori rien, dans ce qu'avance Freud au sujet de la pulsion de mort qui nécessiterait pour le suivre autre chose qu'un acte de foi. C'est ce à quoi renvoie le terme utilisé par Lacan de métaphysique. Freud

nous proposerait ainsi de le suivre dans cette voie où la vie dont on ne sait pas ce qu'elle est, se trouverait prise dans une définition qui la coince entre les deux extrêmes d'un dualisme absolu : pulsion de vie – pulsion de mort, et qui trouverait sa raison dans une évolution biologique parfaitement hypothétique.

Freud nous présente donc l'humain comme soumis à des pressions qui lui viennent des temps les plus anciens de l'évolution, antérieures même à l'apparition de ce qu'on appelle le monde animal. En poussant à peine les choses, on pourrait en conclure que la pulsion de mort est identifiable à une sorte d'idéal minéral, dont le biologique, l'organique aurait gardé la mémoire.

Que signifie donc, chez Freud, la notion de processus psychiques (ou animiques comme il est dit dans certaine traduction) ? En 1933, il répond à Einstein au sujet d'une question posée par la Société Des Nations à des hommes éminents : *Pourquoi la guerre ?*, et il dit ceci : " *on ne s'est pas encore familiarisé avec la représentation selon laquelle le développement culturel est bien un tel processus organique. Les modifications psychiques qui vont de pair avec le processus culturel sont évidentes et dénuées de toute ambiguïté. Elles consistent en un déplacement progressif des buts pulsionnels et en une limitation des motions pulsionnelles. Des sensations qui, pour nos lointains ancêtres, étaient source de plaisir sont devenues pour nous indifférentes ou même insupportables; il y a des fondements organiques aux changements de nos canons éthiques et esthétiques. […] les positions psychiques que le processus culturel [donc organique] nous impose se voient opposer par la guerre un démenti des plus criants; c'est pourquoi nous devons nous révolter contre elle, nous ne la tolérons tout simplement plus, ce n'est pas seulement un refus intellectuel et affectif, c'est chez nous autres pacifistes une intolérance constitutive, une idiosyncrasie amplifiée pour ainsi dire à l'extrême* ". Nous n'irons pas plus loin dans les méandres de la pensée Freudienne quant à sa conception de l'organique.

Malgré son caractère profondément hypothétique, Lacan n'abandonnera jamais le concept de pulsion de mort, dont il fera encore mention en 1977 dans le séminaire *Le moment de conclure* : " *La science est liée à ce qu'on appelle spécialement pulsion de mort* ". Pourquoi cette constance lacanienne? Nous pouvons avancer à cela plusieurs raisons. La première tient à cette sorte de crédit que Lacan faisait à Freud de savoir de quoi il parlait, quand bien même il le dirai sous une forme à mettre au compte de ce que Lacan nomme le mythe freudien. Pour Lacan, Freud avait sa petite idée, et il cherchera à savoir avec quoi celui là se la forgeait. Deuxièmement il paraît difficile d'évacuer purement et simplement une question concernant la mort, dont le paradoxe tient pour Lacan a ce qu'on en peut rien dire, mais que dans le même temps elle semble constituer une sorte de savoir énigmatique au principe même d'un certain nombre de nos difficultés. Il dira par exemple en 1955 dans le séminaire *Le moi dans la théorie de Freud* :

" *La vie n'est prise dans le symbolique que morcelée, décomposée. L'être humain lui-même est en partie hors de la vie, il participe à l'instinct de mort.*". Mais surtout Lacan va trouver dans *Au-delà du principe de plaisir* ce qui va lui permettre d'exploiter le concept de pulsion de mort, d'en renouveler la portée, tout en conservant la même appellation. Ce qu'il va trouver ce sont essentiellement le " fort-da ", la répétition et la jouissance. Ces points constituent pour lui ce qui va lui permettre d'intégrer ce concept dans sa théorie, en le saisissant par le bout du langage. Il dira ainsi en 1954 dans le séminaire sur les *Ecrits techniques de Freud* :

" *Ce jeu de la bobine s'accompagne d'une vocalisation qui est caractéristique de ce qui est le fondement même du langage du point de vue des linguistes, et qui seul permet de saisir le problème de la langue, à savoir une opposition simple.* ". Quant à la répétition, Lacan l'aura toujours articulée comme répétition signifiante. Pour que la notion de cycle ou d'alternance puisse être posée par le parlêtre dans la nature, sous la forme des cycles solaires ou lunaires par exemple, il aura d'abord fallu qu'il puisse le faire sous l'effet d'un ordre symbolique dont il est porteur en tant qu'inscrit dans le langage. Mais la répétition à l'œuvre dans ce qu'avance Freud engage ce phénomène de répétition vers un horizon très particulier. Lacan le reprend de la façon suivante en 1969 dans *L'envers de la psychanalyse* :

" *Ce qui nécessite la répétition, c'est la jouissance, terme désigné en propre. C'est pour autant qu'il y a recherche de la jouissance en tant que répétition, que se produit ceci, qui est en jeu dans le pas du franchissement freudien — ce qui nous intéresse en tant que répétition, et qui s'inscrit d'une dialectique de la jouissance, est proprement ce qui va contre la vie.* ",

et quelques lignes plus loin : *" Il suffit de partir du principe du plaisir, qui n'est rien que le principe de moindre tension, de la tension minimale à maintenir pour que la vie subsiste. Cela démontre qu'en soi-même, la jouissance le déborde, et que ce que le principe du plaisir maintient, c'est la limite quant à la jouissance.* "

L'opération lacanienne sur le texte freudien aura donc conduit à substituer, à ce que Freud considère comme de l'organique, les effets sur l'humain de son inscription dans le langage. Disons schématiquement que Lacan aura substitué au biologique freudien, l'organe langage pour tenter de trouver en celui-ci les ressorts de ce qui tend à conduire l'homme à sa perte, " *retour à l'inanimé. L'inanimé. Point d'horizon, point idéal, point hors de l'épure, mais dont le sens à l'analyse structurale s'indique. Il s'indique parfaitement de ce qu'il en est de la jouissance.* "

A l'occasion de cette substitution on voit que le concept de **jouissance** vient strictement à la place de ce que Freud nomme précisément **pulsion de mort**.

Néanmoins le rapport de Lacan à Freud n'est pas si simple car si dans *Au-delà du principe de plaisir*, ce principe est un principe de moindre tension, Freud va faire évoluer considérablement la portée de son concept en 1924 avec ses considérations sur le masochisme :

" *Il n'est pas douteux qu'il existe des tensions s'accompagnant de plaisir et des détentes déplaisantes. L'état d'excitation sexuelle est l'exemple le plus frappant d'une augmentation d'excitation qui s'accompagne ainsi de plaisir.* ", de même du plaisir peut être produit à l'occasion de la réalisation de ces fantasmes : " *être bâillonné, attaché, battu de douloureuse façon, fouetté, maltraité d'une façon ou d'une autre, forcé à une obéissance inconditionnelle, souillé, abaissé* ". Dans ces fantasmes masochistes " *on découvre facilement qu'ils placent la personne dans une position caractéristique de la féminité et donc qu'ils signifient être castré, subir le coït, ou accoucher.* "

Laissons de côté l'idée que Freud se fait de la condition féminine, pour voir, ainsi qu'il le souligne lui-même, qu'il cesse de référer le principe de plaisir à un principe de moindre tension dans son rapport à du quantitatif placé sur un plan énergétique, pour ancrer maintenant son concept de principe de plaisir sur un plan purement qualitatif en rapport avec la notion de plaisir prise dans le champ des satisfactions, quand bien même il s'accompagnerait d'augmentation de tension ou de douleur. La finalité du principe de plaisir va s'en trouver déplacée : " *La conclusion de ces considérations, c'est qu'on ne peut se dispenser de désigner le principe de plaisir comme gardien de la vie* ". Freud s'est engagé dans une voie dualiste telle qu'elle s'exprime en 1923 dans *Le moi et le ça*, où il va faire correspondre ce qu'il observe cliniquement de l'amour et de la haine avec ses deux variétés d'instincts : l'instinct de vie et l'instinct de mort. C'est avec ce dualisme complexe qu'il rendra compte d'une part de l'ambivalence et d'autre part de la possibilité de transformation de l'un en l'autre.

Il est certain que Lacan a lu les écrits de Freud qui succèdent à l'*Au-delà du principe de plaisir*, et qui témoignent d'un changement d'orientation. Pourtant en 1971 dans *Le savoir du psychanalyste*, il continuera encore à ne considérer le principe de plaisir que comme un principe de moindre tension :

" *Le principe du plaisir est une référence de la morale antique; dans la morale antique, le plaisir, qui consiste précisément à en faire le moins possible, otium cum dignitate, c'est une ascèse dont on peut dire qu'elle rejoint celle des pourceaux, mais ce n'est pas du tout dans le sens où l'on l'entend. Le mot pourceau ne signifiait pas, dans l'Antiquité, être cochon, ça voulait dire que ça confinait à la sagesse de l'animal.* ".

On peut d'une part avancer que Lacan tenait à ce concept, non pas tant au niveau du principe de plaisir lui-même, que de son *au-delà* introduit par Freud avec la répétition à laquelle Lacan tient tant. Mais peut-être aussi parce que, s'engager à la suite de Freud dans sa nouvelle orientation, l'eut amener à céder sur cette question hautement subversive de la jouissance. Car l'opération freudienne aboutit finalement à rabattre sa pulsion mort sur une banale opposition amour – haine, avec laquelle se perd cette opaque tendance à l'annihilation, recouverte maintenant par la notion d'ambivalence.

En effet si on suit Freud dans sa nouvelle orientation, disons hédoniste du principe de plaisir, on voit que l'au-delà, introduit précédemment ne tient plus. Car s'il introduit le masochisme dans le principe de plaisir bien qu'il comporte une augmentation de tension sous la forme d'une douleur, on ne voit plus bien en quoi la répétition de traumas anciens, qui eux aussi sont douloureux, devraient venir s'inscrire comme un au-delà du principe de plaisir. Plus rien n'interdirait de les considérer

rien n'interdirait de les considérer comme un produit d'une sorte de masochisme primaire par exemple.

Peut-être est-ce en ce point que nous pouvons repérer un certain étonnement de Lacan en 1971 :

" *...il est étonnant que Freud, avec le chemin qu'il avait déjà frayé, n'ait pas cru devoir le pointer purement et simplement. La jouissance qui est vraiment dans l'ordre de l'érotologie à la portée de n'importe qui — il est vrai qu'à cette époque les publications du marquis de Sade étaient moins répandues — c'est bien pourquoi j'ai cru devoir, histoire de prendre date, marquer quelque part dans mes Ecrits la relation de Kant avec Sade. Si, à procéder ainsi pourtant, je pense tout de même qu'il y a une réponse, il n'est pas forcé que pour lui, plus que pour aucun d'entre nous, il ait su tout ce qu'il disait. Mais, au lieu de raconter des bagatelles autour de l'instinct de mort primitif, venu de l'extérieur ou venu de l'intérieur ou se retournant de l'extérieur sur l'intérieur et engendrant sur le tard, enfin se rejetant sur l'agressivité et la bagarre, on aurait peut-être pu lire ceci, dans l'instinct de mort de Freud, qui porte peut-être à dire que le seul acte, somme toute, s'il y en a un qui serait un acte achevé — entendez bien que je parle comme l'année dernière je parlai, d'un discours qui ne serait pas du semblant, dans un cas comme dans l'autre, il n'y en a pas ni de discours ni d'acte tel — cela donc serait, s'il pouvait être, le suicide.* "

On pourrait dire, que par rapport à la pulsion de mort, Freud considère la répétition comme un témoignage de la présence d'une pulsion de mort dans l'appareil psychique, dont un de ses avatars est la haine ; alors que pour Lacan, avec la répétition en tant que processus propre à l'être parlant, la pulsion de mort est un effet même du langage dans son lien structurel avec la jouissance selon une pente mortelle.

Curieusement c'est avec la question des perversions qu'une divergence apparaît. Freud affadi quelque peu son concept avec ses remarques sur le masochisme, alors que Lacan prendra appui du discours sadien pour montrer comment se dévoile dans le scénario mis en scène par Sade cet horizon de la pulsion de mort, de la jouissance, sous la forme de la seconde mort. On ne trouve pas chez Lacan une opposition duelle entre pulsion de vie et pulsion de mort, mais plutôt l'exposé d'un mouvement général de l'être parlant vers la jouissance ; mouvement marqué par une limite, un point de rebroussement, qu'il identifie au principe de plaisir, et dont le franchissement entraîne les plus graves conséquences.

En 1959, dans le séminaire sur l'*Ethique de la psychanalyse*,

Lacan va nous proposer d'étudier avec lui la pièce de Sophocle : *Antigone*, écrite 441 avant notre ère. Si le terme de pulsion de mort reste présent dans le discours lacanien, il convient de noter qu'il vise à cerner ce que Lacan nomme : " *le redoutable centre d'aspiration du désir* " (p 288). Redoutable, à ce moment là du procès lacanien, parce que dans son rapport avec la notion de pulsion de mort ce qui est visé dans la radicalité du désir est bel et bien la mort.

L'affaire pourrait sembler ainsi être entendue : évitons donc d'aller dans cette zone obscure du désir, dans son voisinage avec l'aspiration à sa propre disparition. Mais ce n'est pas là que nous entraîne Lacan. Avec Antigone il va nous amené vers ce qu'il appelle la deuxième frontière, celle du beau ; frontière qui nous sépare de cet au-delà où le désir nous porte. L'essence de la tragédie, nous dit-il, consiste en la réalisation de la catharsis, de la purgation, de certaines passions, et parmi celles-ci : la pitié et la crainte. Ce sont ces deux passions qui nous retiennent dans un en-deçà où le désir nous appelle. Le miracle que réaliserait la tragédie se situe en ce point où Antigone dans le moment même où elle va entrer dans le tombeau de sa condamnation, émet une lamentation, un ultime gémissement qui désignent tout ce que comme femme elle n'aura pas accompli. Mais sans doute apparaît-elle alors belle de son iméros énargès, de son désir visible, dans la non renonciation à ce à quoi elle est destinée. Et devant cette splendeur, le chœur est censé fondre, oublier, dans une identification imaginaire à ce semblable, sa pitié et sa crainte, pour pouvoir, dans l'apaisement qui s'en suit de ces passions purgées, suivre l'inflexible jusqu'au bout de son destin de " *victime si terriblement volontaire* " (p. 290)

C'est sur ce chemin que Lacan nous invite à la suivre et à le suivre pour nous faire d'une manière quelque peu étonnante cette proposition finale :

" *Je propose que la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir.* " (p. 368)

Étonnante si on se souvient que Lacan avait énoncé précédemment : " *Mais Antigone mène*

jusqu'à la limite l'accomplissement de ce que l'on peut appeler le désir pur, le pur et simple désir de mort comme tel. Ce désir, elle l'incarne". (p. 329).

Mais sans doute ne doit-on pas oublier cette mention : " *au moins dans la cure analytique* ". Ce qui semble laisser entendre qu'il ne s'agit pas pour chacun de se laisser porter par cette chose désir vers son horizon d'annihilation, de mort supposée nirvanique, mais de garder présent à l'esprit que le symptôme se présente comme la douleur de ne pouvoir atteindre à cette fin. Ce qui s'y oppose prendra le nom d'impossible, autre manière de dire la castration ; limite, dite par Freud Principe de plaisir, sur lequel bute la répétition dans son aspiration vers une impossible jouissance.

Gilbert Levet

Silence, on jouit !

Je vais d'abord, en guise d'introduction, reprendre quelques repères historiques sur ce concept très complexe et très controversé de la Pulsion de mort, - sur ce que pourrait être son avenir, à défaut de son destin.

Puis, je me propose de vous exposer ce que j'ai moi-même compris des différents concepts que recouvre ce vocable de Pulsion de Mort. Je m'aiderai, très brièvement pour conclure, d'un cas clinique, cas clinique qui a donné son titre à ce travail : « Silence, on jouit », et qui me permettra, peut-être, d'aborder le silence, ou au moins un certain silence, comme manifestation de la Pulsion de Mort.

Déjà, veuillez noter l'ambiguïté même du vocable « Pulsion de mort » : la mort, c'est l'arrêt. Mais « pulsion » est un substantif dérivé d'un verbe d'action, le verbe «pousser » précisément. C'est donc un peu comme si en disant «pulsion de mort », on disait «mouvement de l'immobile», ou mieux peut-être «courant du gel ».

C'est une femme qui, la première, exprime l'idée de la pulsion de mort, en référence à la tendance à la destruction. Elle s'appelle Sabina Spielrein. Ses parents la trouvent un peu agitée et l'envoient se faire soigner dans une clinique suisse où travaille Karl Gustav Jung. C'est lui qui va la soigner, et, bien qu'il ait dit le contraire plus tard, ils tombent amoureux l'un de l'autre.

Elle va, dans cet élan, alors qu'elle est, au moins au début, toujours internée, entreprendre ses études de médecine, puis, ses études de psychiatrie. C'est l'époque où Freud et Jung sont encore maître et disciple ; Elle s'intéresse donc aussi à la psychanalyse. Elle a pris l'habitude de relire ses textes à Jung, que se soit sa thèse de psychiatrie ou les conférences qu'elle va bientôt donner dans les milieux psychanalytiques. Elle est brillante et très créatrice et elle invente la pulsion de mort dix ans avant que Freud n'en reprenne sinon l'idée, du moins l'expression.

Dans la liaison très orageuse qui la lie à Jung, il est beaucoup question de vol d'idées : elle se plaindra de retrouver les idées exposées dans sa thèse ou dans d'autres travaux dans les articles et ouvrages de Jung sans qu'il soit fait la moindre mention de son nom à elle. Elle s'en ouvrira dans une lettre à Freud et voudra qu'il prenne parti. Il évite, peut-être par sens politique, car, à cette époque, il espère encore que Jung reprendra le flambeau du mouvement psychanalytique international.

C'est 10 ans plus tard, empêtré qu'il est dans sa première théorie des pulsions, mal à l'aise face à des thérapies qui n'aboutissent pas comme il le souhaiterait, en but à des rêves où il ne retrouve pas le désir, et observant son petit-fils Ernst qui joue avec un bobine qu'il lance avec des « ooooo » et la ramène avec des « aaaaa », - qui semble jouer à se faire du mal -, bref, c'est alors que Freud décide d'aller au-delà du principe de plaisir, qui n'était jusque là limité que par le principe de réalité, vers ce qui va devenir la pulsion de mort dans la seconde topique.

Pour coller au titre de notre séminaire de l'année, « les Destins de la pulsion », je voudrais simplement rappeler que le Docteur Freud s'est d'abord intéressé à la biologie. Ses premiers travaux portent sur les anguilles, puis sur les propriétés anesthésiantes de la cocaïne. Et ce n'est que par un concours de circonstances, pour plaire à sa fiancée Martha qui souhaite le voir s'installer sérieusement dans la vie, qu'il rencontre un psychiatre nommé Bleuer qui lui présente un premier cas d'hystérie.

Bien avant les années 1915-1924, les années qui nous intéressent ce soir, le Docteur S. Freud avait en 1895 voulu jeter les bases d'une théorie de psychologie scientifique. Le fameux « Entwurf » qui passionne tant Lacan dans le séminaire sur l'Ethique. Sa pensée, sa théorie métapsychologique ont donc des fondements épistémologiques voire directement scientifiques. Ce sont ceux de la physiologie et de la biologie, en particulier la biologie envisagée sous l'angle de l'économie et de la quantification des énergies psychiques, de la description de poussées, poussées qui sont dites « pulsions », forces diverses qui partent de points précis, avec des buts, des objets, des trajets, etc..

La pulsion de mort est donc à comprendre dans le cadre de cette épistémologie biologique, mais aussi dans le cadre de la culture religieuse intime de l'auteur, où un Adam, né façonné dans de l'argile inanimée, retourne, non pas dans un paradis animé, mais dans un espace inanimé.

J'anticipe ici un peu sur ce que je dirai plus loin mais vous savez peut-être que les pulsions, ce que l'on appellera « les pulsions de vie » et « les pulsions de mort », ont été presque toujours présentées dans un cadre dualiste - sans doute le même cadre que celui qui, dans les religions, oppose le bien et le mal.

Il est vrai que l'on peut opposer vie et mort, sauf que la pulsion de mort n'a rien à voir avec la mort elle-même. Freud a eu dans son œuvre des tentatives pour passer d'une métaphysique dualiste à une métaphysique moniste. Je ne suis pas sûr que l'univers moniste soit facilement accessible à notre pensée. Pouvez-vous, par exemple, imaginer un bon dieu sans un mauvais dieu, qu'on l'appelle « démon », « Satan », « diable » ou ce que vous voulez, et ce dans la religion de votre choix. Et bien, pourtant, la pulsion de mort a plus à voir avec un univers moniste que dualiste.

Avec Lacan, on sort totalement du champs de la médecine et de la biologie, voire de la croyance métaphysique, pour entrer dans les champs de la linguistique, du structuralisme et de la philosophie, et en particulier celle de Heidegger et Kojeve. Dans ce champ, le concept freudien de pulsion de mort n'existe plus en tant que tel. Ce qui advient, c'est une liqueur mortelle appelée « la jouissance ». Lacan, en ce situant sur le terrain du signifiant, échappe, lui, au dilemme univers moniste / univers dualiste. Il y échappe d'autant plus que son frère est entré dans les ordres.

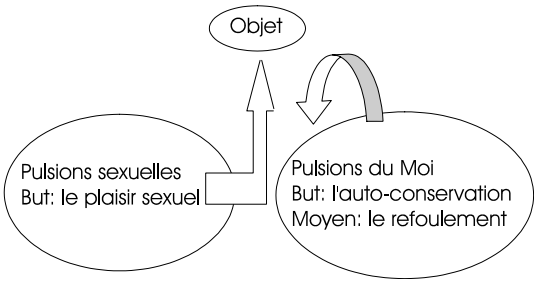
Pour en finir avec mon introduction, à la question « Quel destin pour cette pulsion de mort ? », je pense que la psychanalyse a encore beaucoup de révolutions à vivre et qu'elle sera influencée par d'autres courants. Si les analystes acceptent de ne pas rester dans l'inanimé, sous le prétexte de ne pas perdre leur âme, ou par peur des sbires d'une idole, peut-être, subiront-ils les influences d'autres courants de pensée, pourquoi pas le cognitivisme, et peut-être que la psychanalyse poursuivra son œuvre créatrice.

***

Je voudrais maintenant reprendre un peu l'histoire des pulsions.

Le mot « Pulsion » apparaît en 1905 dans la première version d'un ouvrage intitulé « Trois essais sur la théorie sexuelle ». A ce moment là, et ce concept restera toujours vrai dans la théorie freudienne, je cite : « La pulsion est donc l'un des concepts de la démarcation entre le psychisme et le somatique ». 5 ans plus tard, dans un article sur les troubles psychogènes de la vision, S. Freud introduit la distinction bien connue entre pulsions sexuelles et pulsion d'auto-conservation.

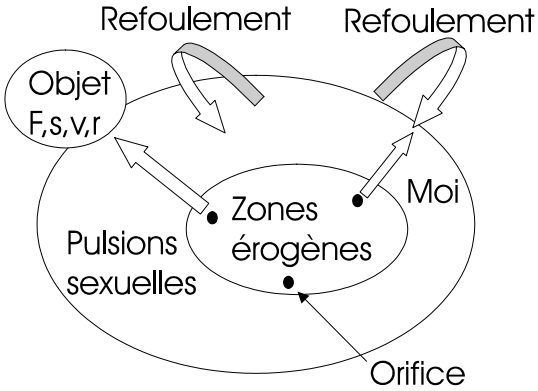
Dans les années 1910 on a donc un schéma relativement simple :



En 1914, Freud écrit l'article « Pour introduire le narcissisme » où cette pulsion sexuelle qui partait du Moi pour aller vers l'Objet, peut maintenant, de la même manière, aller du Moi

vers le Moi, c'est-à-dire prendre le Moi pour l'Objet. Lacan utilisera plus tard cette proximité entre l'Objet ou le Moi comme objet de la Pulsion, par les identifications : un trait de l'objet est arraché et incorporé au Moi.

Une des conséquences est que le moi est alors topologiquement re-situé. Il est maintenant, en quelque sorte, englobé dans le flux des pulsions. Ce que je représente sur ce schéma. Les forces d'auto-conservation restent opposées aux pulsions sexuelles par le moyen du refoulement.



(Lacan rappelle ce que dit Freud de l'indépendance de l'objet vis-à-vis de la pulsion, et de l'interchangeabilité de l'objet. L'objet est un creux désigné de façon non représentable : objet a).

En 1915 Freud écrit ce fameux article nommé : « Pulsions et destins des pulsions ». Cet article est considéré comme inaugurant une véritable théorie des pulsions. Dans cet article, il organise vraiment le système : une pulsion, ça a une poussée constante, une source qui est une zone érogène, un but qui est la satisfaction de la pulsion et enfin un objet.

Mais vous sentez déjà qu'appliquer cette définition un peu mécaniste à la pulsion de mort en tant que « pulsion » stricto sensu, est très délicat. Par exemple, la zone érogène de la pulsion de mort, c'est quoi ? Est-ce une même zone qui engendre la pulsion sexuelle et sa réaction, la pulsion de mort ? Si je peux me permettre un jeu de langage à partir du titre de notre séminaire de cette année, « Les destins de la pulsion de mort », vous voyez qu'une interprétation hâtive serait de considérer que, en plus du destin possible de chaque pulsion qui peut-être soit le refoulement, soit la sublimation, soit le renversement, soit le retournement sur la personne propre, on pourrait rajouter la pulsion de mort comme destin des pulsions sexuelles : en quelque sorte, un cancer de la pulsion sexuelle. Et là on serait dans une grande erreur, - aussi grande que celle de confondre la Pulsion de Mort avec les pulsions destructrices ou les pulsions de meurtre. D'ailleurs Lacan voulait rebaptiser le texte « Pulsions et Destins de la Pulsion » par « Les Pulsions et leurs vicissitudes ».

Il convient aussi de se souvenir que ce qui est important dans la pulsion, ce n'est pas tant l'objet que la zone érogène. Lacan le dit tellement bien avec « la boucle de la pulsion » qui rate l'objet, qui lui-même est interchangeable, et revient à la zone érogène.

Continuons. En 1920 sort enfin l'article « Au delà du principe de plaisir » qui est donc le texte inaugural de la Pulsion de Mort. Vous entendez peut-être d'ailleurs comme la traduction française de ce texte est cocasse, qui introduit la Pulsion de Mort par un « Au delà… » !

Il faut noter que Freud précise que, bien que novateur, ce qui est dit dans cet article n'abolit pas la théorie précédente des pulsions. Par contre, bien plus tard, dans « Malaise dans la culture » il dira de cette pulsion qu'elle n'était, au départ, qu'une une simple spéculation qui, avec le temps, a étendu son emprise sur lui.

« Au-delà du principe de plaisir » contient beaucoup d'éléments qui semblent assez disparates ; ceci est dû au fait que Freud avance dans son raisonnement par étapes de sorte que la Pulsion de Mort est abordée de plusieurs façons différentes. C'est ce que j'essaierai de développer maintenant.

A la lecture de ce texte sur l' « Au-delà du Principe de Plaisir » on peut entendre au moins quatre concepts qui ramènent à des éléments de la pulsion de Mort :

Premier concept : La compulsion de répétition qui est une manifestation de la Pulsion de Mort. « Ca répète ». Que signifie et que recouvre cette expression ?

Freud lui-même a eu du mal à accepter la compulsion de répétition. Déjà, avec le petit Hans, dans les « Cinq psychanalyses », il avait

flirté avec cette idée mais alors, il n'était pas prêt à la théoriser. D'accord « ça répète », mais tout « répète » : la pulsion, toute pulsion, de quelque zone érogène qu'elle vienne, répète, au point que l'on peut dire que la pulsion, c'est la répétition et que la répétition c'est la pulsion.

Alors, c'est quoi la question ? Cette répétition-là a ceci de curieux : c'est qu'elle bloque sur quelque chose de particulier, souvent métaphore d'autre chose et qui est souvent très difficile à cerner.

Le sujet qui était dans le métro à la station Saint Michel lors de l'attentat et qui, depuis, toutes les nuits, se réveille en sueur alors que les morceaux de chair sanguinolents de la voisine du siège d'en face, le percutent, lui, que répète-t-il ? Avons-nous là, une illustration de ce que Freud développera du masochisme, en 1924, quatre ans après le texte de « l'Au delà ? Ou bien avons nous là le spectre de la Chose ? - « Das Ding », comme disait Freud.

La Chose désigne un objet. Cet objet, qui n'a jamais existé, et qui, néanmoins est perdu, ou bien comme le dit Lacan dans l'Ethique qui n'a jamais existé mais que l'on cherche à retrouver ; cet objet pousse à la jouissance ; quand je dis « pousse » je devrais dire « pulse » à la jouissance. La jouissance que l'on pourrait appeler « retrouvaille ». Donc la répétition pousse à la retrouvaille avec l'objet perdu. Et comme cet objet est justement perdu, il faut des « pistes pour le retrouver, ces pistes ce sont des objets a : voix, feces, regards, etc.

Mais la Chose ne pousse pas qu'à la jouissance : on la retrouve aussi dans le trait unaire. Et Lacan dit que la répétition commençait au comptage, c'est à dire à l'un. Et dans le cas de l'Un, comme dans le cas de la répétition, ce qui répète, in fine, ce qui insiste, c'est justement le signifiant ou la chaîne signifiante.

Ce qui répète c'est le signifiant. Mais Freud amorçait déjà çà lorsque, très tôt, en 1895, il découvre que « les hystériques souffrent de réminiscences ». Certes à l'époque il pensait plus à l'effet du réel qu'à l'effet du signifiant.

Deuxième concept Dans la Pulsion de Mort il y a rétablissement à un état antérieur. La question est de savoir ce qu'est cet état antérieur.

Ce peut être d'abord cet état plus calme qui précède la pulsion. C'est à dire l'état dans lequel est l'organe et en particulier sa zone érogène, avant l'excitation. Car le but de la pulsion est justement de lever cette excitation. Mais cette hypothèse est douteuse en ce qui concerne la Pulsion de Mort, car alors la Pulsion de Mort n'apparaît que comme le destin d'une autre pulsion. En effet on sait que pour « calmer » une pulsion on a déjà un certain nombre d'outils, comme le refoulement, la sublimation, voire même le Principe de Plaisir. On ne voit pas ce que la Pulsion de Mort apporte de neuf si on la comprend dans ce sens.

Si ce n'est pas cet état d'avant la Pulsion, ce peut être, autre hypothèse, cet état d'avant la Chose, cet état où l'objet perdu n'est pas encore perdu et où comme le dit le poète:

« Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté ».

La Chose étant directement lié à la mère primordiale, c'est en cela que je ne sais plus quel auteur disait que la Pulsion de Mort ouvre la porte des mères.

Mais cette état d'avant la Chose n'existe pas. C'est un peu comme en astrophysique : on ne peut pas dire avant le big bang, car, justement le temps commence au big bang donc toute notion temporelle est inadéquate dès lors que l'on voudrait aller … vous voyez que même à dire c'est difficile !

De la Chose il ne reste que le manque générateur du plaisir et des substituts d'objets que Lacan appellera les objets a et qui encore sont liés aux orifices. Resterait-il donc quelque chose d'autre ?

Enfin ce peut être cet état de nirvana, cet état d'inanimation, où plus rien ne pousse et qui n'en est pas la mort pour autant. Car, il ne faut tout de même pas l'oublier : il ne peut y avoir de Pulsion de Mort que chez un être vivant. Il faut de la vie pour qu'une pulsion, fut-elle de mort, n'agisse.

Christiane Lacôte, développant son idée de ce qu'elle nomme très justement « la voie courte » ou « la voie longue » et citant il y a peu, ici-même J. Lacan, rappelait que : « c'est

derrière cette nécessité de passer par les chemins de la vie que le principe qui ramène le sujet à la mort est repéré. Il ne peut pas aller à la mort par n'importe quel chemin. Il ne peut y aller que par les chemins longs de la vie ».

Vous voyez donc que cette Pulsion de Mort, loin d'être du côté de l'autodestruction, revêt au contraire, des aspects de pulsion d'autoconservation ! Comme si c'était une pulsion au-dessus des pulsions et, à ce titre, qui n'a pas vocation à s'imposer aux autres, mais, plutôt à être une sorte de bruit de fond, l'orchestre qui répond, dans un concerto, aux divers instruments solistes, solistes comme les pulsions sont partielles.

Le troisième concept, c'est le lien entre le langage et la répétition. Ernst, le petit-fils de Freud, en balançant la bobine-maman à travers la pièce ne fait pas que jouer à l'absence et à la présence. Il parle aussi. Il joue à se faire mal et il le parle. L'éloignement de sa mère, joué dans le lancé de la bobine, s'accompagne d'un « ooo » traduit par « fort » qui signifie loin. De même pour le moment qui mime le retour, ponctué d'un « aaa », « da » traduit par ici. La pulsion de mort peut se détecter dans cette combinaison du dire et de la jouissance liée à maman-bobine-La Chose.

A priori la pulsion n'a pas besoin de la parole. Elle peut vivre, en particulier la pulsion sexuelle, sans la parole. D'ailleurs la parole n'interviendra le plus souvent que sous la forme de l'interdit : ne te touche pas le fait-pipi ! met les mains sur le drap ! ne touche pas, c'est caca ! ne crache pas ! ne regarde pas ! etc. Ces paroles là agissent et se mêlent à la pulsion pour influer sur son destin.

Dans le texte sur la Verneinung, la dénégation, qui date de 1923, Freud renforce ce qui a été déjà approché du lien entre langage et Pulsion de Mort, entre symbolisation et Pulsion de Mort. Et ce lien, Christiane Lacôte le rappelait ici même il y a peu, n'est pas dans le dire mais dans la forme du dire, dans la dénégation par exemple.

Le quatrième concept c'est que la Pulsion de Mort bouleverse aussi l'idée que le rêve n'est que la réalisation d'un désir inconscient. Dans le rêve, il peut aussi être question de la répétition, de la jouissance, donc de la pulsion de mort. Si l'on reprend le rêve de la victime du Métro St Michel dont je parlais plus haut. La victime ne peut pas symboliser, en particulier elle ne peut pas symboliser ces morceaux de chair sanguinolents et gluants de la voisine du siège d'en face qui la percutent et la maculent. Il y a quelque chose d'inassimilable, d'inadmissible dans le registre symbolique, et dès lors qui fait retour, irruption, dans le rêve.

Le rêve peut me servir de transition avec quelques éléments d'une analyse.

Je vais tenter de montrer les deux Pulsions, Mort et Vie qui sont, comme le dit Freud en 1933, conjuguées et opposées.

Cette analysante a eu deux longues séries de rêves, à l'opposé l'une de l'autre. Bien sûr, je ne retiendrai de ces rêves que ce qui est nécessaire à mon propos d'aujourd'hui.

La première série constitue des rêves de maison. Elle démarre par un rêve inaugural d'une petite maison, vue de loin, au bout d'un chemin, la route d'accès étant barrée par des vaches, et l'interprétation portera sur une expression « Silencieuse, comme une souris ». Puis, au fur et à mesure des rêves, le long de l'analyse, les maisons vont être de plus en plus claires, les fenêtres vont s'agrandir, les portes aussi, on pourra voir dedans par les baies, jusqu'au jour où elles seront habitées. Ces maisons, métaphores de son inconscient s'égayent comme la vie.

A l'inverse, la seconde série est nimbée d'eaux glauques, de marécages, toujours la nuit, le froid, la pluie, les méduses. Une fois, l'analysante, à demi surnageante dans cette eau froide, se voit confier un enfant, « peut-être moi » dit-elle, enfant qu'il faut porter sur une autre rive, sous la pluie. Cette eau qui ralentit le mouvement de la marche, qui lui glace les os, c'est ce Thanatos à l'œuvre. Notez que ce ne sont pas les eaux qui menacent l'enfant, mais les autres, à l'extérieur. Thanatos c'est la difficulté à sauver l'enfant, c'est la barque celtique qui emmène le héros vivant à l'ouest, vers le couchant.

Gabriel Balbo

Un très intéressant retournement pulsionnel

Les textes de Freud qui sont ceux que j'utiliserai aujourd'hui pour vous, et auxquels, si vous le voulez, vous pourrez vous reporter, et puis, également, ce que dit Lacan de la pulsion dans son Séminaire "Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse", car il y reprend "Pulsions et destin des pulsions", et je crois qu'on peut en faire une lecture... j'en ferai une lecture assez littérale, même si, cet après-midi, dans cette lecture, je vous dirai quels sont les points que je trouve personnellement discutables...

La question de la pulsion. Si vous avez l'occasion de vous y intéresser, il faut savoir que, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, c'est une préoccupation de toute la littérature et de toute la philosophie de langue allemande. La pulsion, et l'instinct, et leurs différences.

Ceux que ça intéresse n'ont qu'à relire - c'est reparu aux Editions Folio 10/18 - "Naissance de la Tragédie" de Nietzsche. Vous verrez qu'il n'est question que de l'instinct et de la pulsion. Puisque que tout ce qui regarde ce qu'il appelle la disposition apollinienne par opposition à ce qui est dyonisiaque, c'est tout simplement une opposition que nous appellerions, nous, pour ce qui regarde l'apollinien: la pulsion de mort, et pour ce qui regarde le dyonisiaque: la pulsion de vie.

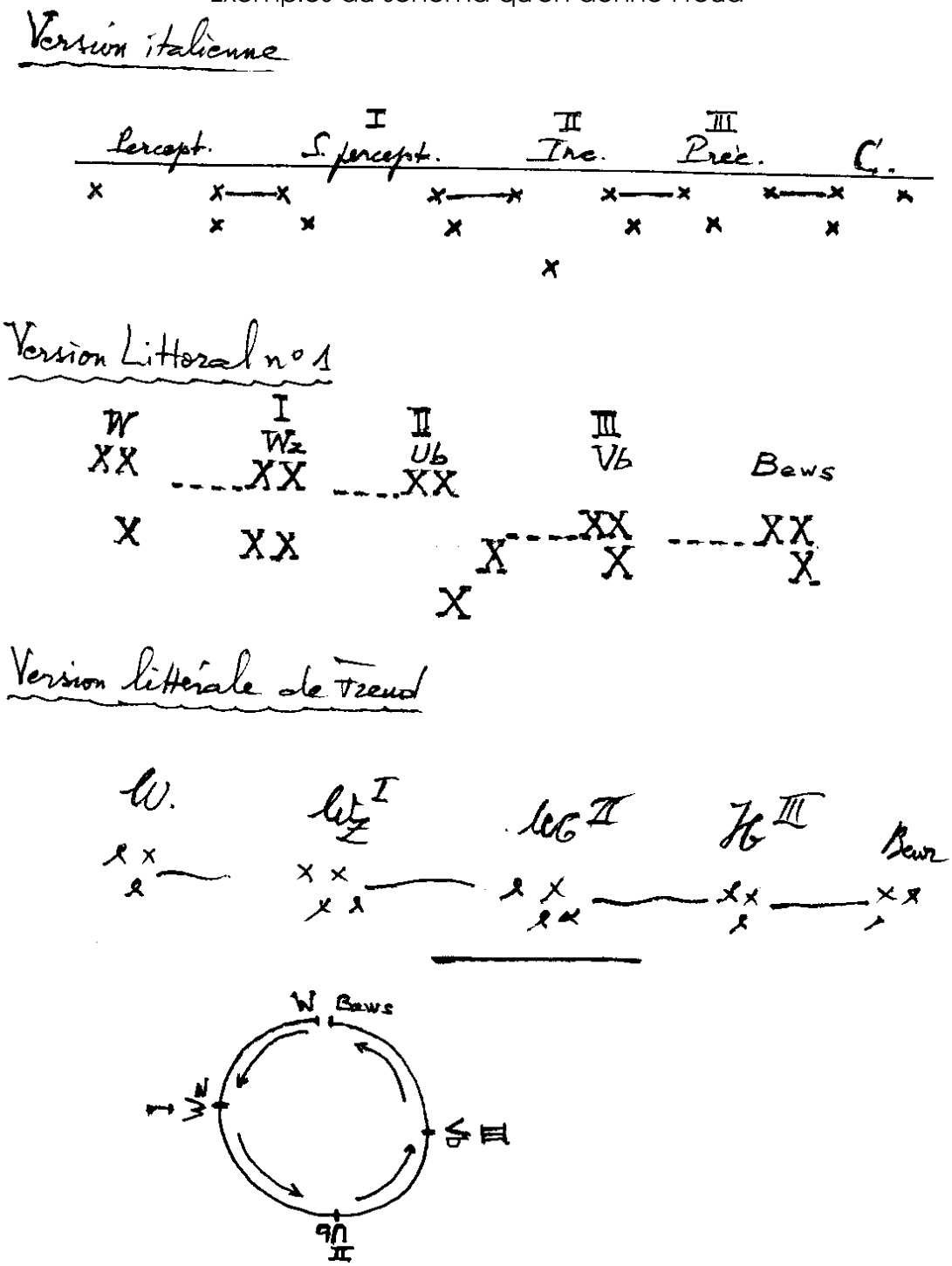
Pour Nietzsche, la sublimation de la confrontation que connaissent l'apollinien et le dyonisiaque, dans l'art, cette sublimation c'est la musique. La musique, mais la musique pure. Car dès qu'il y a des paroles, pour lui c'est déjà quelque chose qui n'arrive plus au sublime dyonisiaque. Nietzsche était un musicien remarquable, un chef d'orchestre, et aussi un pianiste qui faisait l'admiration de Wagner, qui était loin de jouer du piano aussi bien que lui. Donc toute la philosophie et toute la littérature allemande sont baignées de cette question du somatique. Bien entendu Freud va en être imprégné lui aussi, il n'y avait pas de raison qu'y échappe tout ce qui regardait la médecine.

Au tableau je vous ai fait deux dessins, le premier qui est le manuscrit G, datant de fin 95/début 96, on ne sait pas bien la date, et puis ce qu'on appelle en français la "Lettre 52". De toutes les lettres écrites par Freud à Fliess, cette Lettre 52 est de fin 1996. Grosso modo ces deux schémas ont un an d'écart. Dans l'œuvre complète des lettres de Freud à Fliess, la Lettre 52 est en réalité la Lettre 112, cela vous donne une idée de ce que l'on a dans "Naissance de la Psychanalyse", publié au PUF. Il ne s'agit que d'un fragment. Et c'est particulièrement caviardé.

Ceux qui le peuvent, et qui s'intéressent à ces Lettres, parce qu'il faut s'y intéresser... se reporteront à l'édition complète allemande, qui existe, et a été traduite en italien. Pour ceux qui pratiquent la langue italienne, vous avez toutes ces lettres en italien, elles ont été traduites en italien.

Alors je vous ai fait ici le schéma grosso modo tel que Freud l'a dessiné lui-même. Si vous vous reportez à la version qu'en donne le N°1 de la revue "Littoral", vous vous apercevez que ça n'a plus rien à voir avec ça: le schéma de Freud le voici, et là vous avez le schéma italien, avec une croix, qui tombe, en bas de l'Inconscient, on ne sait pas pourquoi, ce n'est pas du tout dans le dessin de Freud, fait de sa propre main, vous voyez toutes les croix changent de place, les traits varient complètement, vous avez des croix énormes qui, par rapport aux petites qu'avait faites Freud, donnent l'impression de je ne sais quelles... ici vous avez un décalage, trois strates de croix, ce qui n'est pas du tout le cas dans la version littérale ici.

Lettre 112, dite en français "Lettre 52" (1896)
Lettre relative aux "Wahrnehmungszeichen"
Exemples du schéma qu'en donne Freud

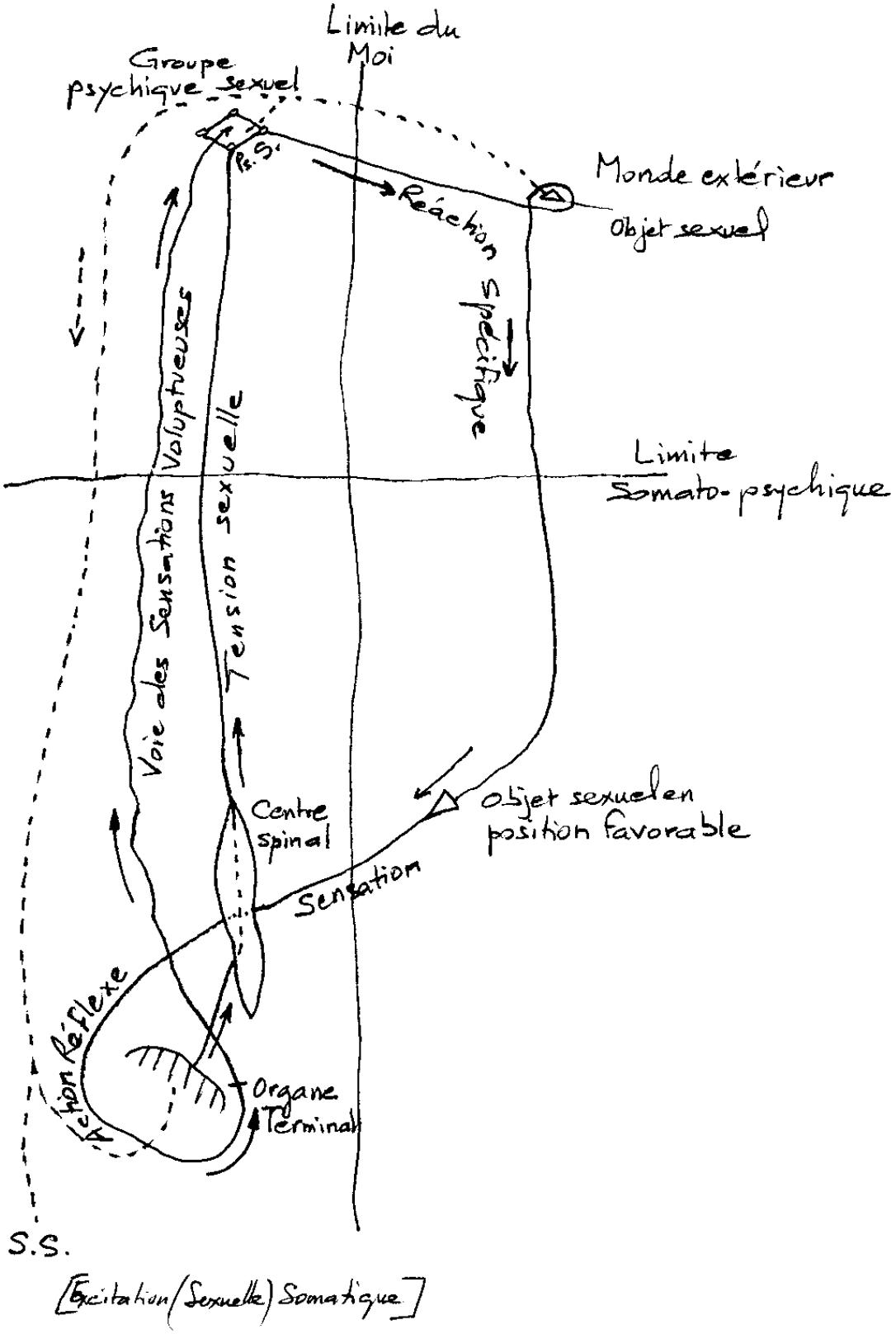


Au fond j'ai repris un schéma qu'avait fait Laplanche dans un de ses ouvrages pour le Moi, le Ça, le Surmoi et l'Inconscient, pour bien montrer qu'en effet la perception et la conscience sont certainement au plus près - c'est le même schéma mais arrondi - au plus près l'une de l'autre, et probablement complètement - comment dirais-je - inaccordables, l'une et l'autre. C'est-à-dire qu'il est probable que tout ce qui regarde la perception est quelque chose qui s'emmagasine plutôt du côté de l'Inconscient et des inscriptions, et que c'est par tout un travail qui fait que se produit comme une remontée du temps que ça arrive à la conscience. Ce n'est pas vrai qu'on ait directement accès à ce qui nous stimule. Cette idée est reprise dans le "Bloc-notes magiques", où Freud montre qu'il faut que nous ayons un pare-excitations. Si nous

n'avions pas ce pare-excitations, il est probable que nous vivrions constamment un traumatisme.

On s'en rend compte quand on travaille avec certains patients dans les hôpitaux psychiatriques: en raison d'une baisse de ce qui les protège de l'excitation venant de l'extérieur, on est

Manuscrit G (1895)
Schéma sexuel



porté à prescrire des médicaments qui les calment. Parce qu'ils sont soumis à un afflux de quelque chose du perceptif, qu'ils n'arrivent plus à maîtriser. Dont ils n'arrivent plus à se rendre maîtres. Ce qui veut dire que chez eux la conscience et la perception sont certainement très très près. Alors qu'habituellement il y a ce pare-excitations... (retour au schéma) qui, grosso modo pourrait se situer à cet endroit-là.

Disons que ce qui intéresse Freud, et ce qui intéresse les psychanalystes, c'est bien entendu cette question de la pulsion. Pourquoi? Parce que c'est tout le rapport que nous allons devoir établir avec ce dont à la fois nous nous dissocions, mais avec quoi nous ne pouvons pas nous séparer complètement, et qui est le somatique. Quand, à propos des pulsions, Freud parle de notre "mythologie", je trouve l'expression assez excellente, même si Lacan la critique. Lacan dit "Je préfère parler de fiction" au sens que Bentham lui donne. Je crois que c'est la même chose au fond, que ça revient au même. Mais je crois que le propos de Freud est simple: quand il parle de "mythologie", que veut-il dire? Il veut dire que quand on commence à s'occuper de ce qui vient du somatique, en Psychanalyse, il va falloir s'en occuper en fonction de certains concepts. Faute de quoi la Psychanalyse se perd, et l'on retombe dans ce qui est au fond le domaine du médical, aujourd'hui je dirais du Génétique etc.

Et c'est là l'intérêt du Schéma G, dessiné aussi par Freud, à propos du travail qu'il a fait concernant l'hystérie, mais aussi la mélancolie, c'est que tout ce qui regarde le pulsionnel, c'est-à-dire ce qu'il appelait à l'époque l'excitation sexuelle somatique - SS en bas - et qui venait aussi d'un organe terminal qui était probablement la zone corporelle intéressée. Pour qu'on puisse s'en occuper en psychanalyse, il fallait que, que de tout cela, quelque chose soit représenté dans la psyché. Et c'est pourquoi vous avez tout en haut le Groupe Psychique Sexuel, groupe composé de représentations, lesquelles représentations sont ce qu'exige du psychisme la pulsion pour pouvoir être abordée.

Autrement dit, concernant la pulsion, ce sont des représentations dont on peut s'occuper. Ce n'est pas de la pulsion proprement dite. Et d'une certaine manière, quand, dans "Pulsions et destin des Pulsions", Freud va reprendre la question de la pulsion elle-même, d'une façon plus approfondie, il va le faire, évidemment, en donnant à la pulsion, et à ce qui la caractérise, des concepts parfaitement articulables.

Mais, puisqu'il y met des concepts, ce faisant, on est, évidemment, déjà à distance. A distance énorme de ce qui est seulement le corps. Ce corps qui est pour nous toujours une énigme, qui l'est considérablement, ça ne s'arrête pas, c'est toujours énigmatique, un corps, pour nous, ça relève... pour Lacan, le corps, c'est le Lieu Imaginaire par excellence, même s'il y a là un Réel qui a sa propre logique. Et nous savons que, justement, c'est par opposition, ou par confrontation, à cette logique, que l'Imaginaire qui est le nôtre, et tout ce qui concerne également la Symbolique, le Symbolique qui est le nôtre, vont avoir à être confrontés, à être articulés.

C'est cela qui fait que c'est si difficile finalement, pour ce qui regarde la psychanalyse, de s'occuper du corps. Toute la psychosomatique est là pour nous le montrer.

Dans ce schéma d'ailleurs, à cet égard, ce qui est très intéressant c'est que vous avez une croix... C'est un schéma qui est repris chaque fois que l'on travaille l'hystérie, curieusement c'est le schéma qui est repris, pour expliquer l'hystérie. Or quand Freud fait ce schéma ce n'est pas tellement l'hystérie qui l'intéresse, ce sont plutôt toutes les questions relatives à la mélancolie. Puisque ce qui, évidemment, le préoccupait à ce moment-là, c'était de savoir où le mélancolique arrivait à foutre toute son énergie, qu'est-ce qu'il en faisait, où la casait-il, où la coinçait-il, à quel endroit arrivait-il... comment faisait-il pour s'en débarrasser? C'était cela, la question que Freud se posait à propos de la mélancolie. C'est d'ailleurs la question que l'on peut se poser toujours, quand on a affaire aux mélancoliques. On se demande: "Mais enfin, toute cette énergie d'ordre pulsionnel, corporel, où donc cette diablesse de bonne femme, ou ce diable d'homme, arrivent-il à la coincer? En quel lieu secret mettent-ils toute cette énergie qui, vous le savez, quand on a affaire aux mélancoliques graves, est considérable. Puisqu'on connaît aussi tout le sadisme profond, violent, qui est le leur, avec tout l'entourage. C'est quelque chose qui est terrible, de vivre avec un mélancolique. Probablement est-ce aussi difficile que de vivre avec un enfant autiste. Ce n'est pas loin, probablement, d'ailleurs.

Donc vous voyez qu'ici il y a une limite somato-psychique, étonnante, et puis au-dessus,

vous avez une limite du moi. Il y a un... (retour au schéma) il y a un champ étrange qui est du côté de l'objet sexuel, qui est en dehors du moi, et qui est en dehors, aussi, du somatique. Mais on ne sait pas bien si c'est seulement du monde extérieur dont il s'agit, c'est peut-être de ce qui représente, là, quelque chose de l'avancée du corps à l'extérieur, du monde extérieur, qu'il faudrait probablement s'occuper, pour ceux qui s'intéressent à la psychosomatique. Vous voyez tout le schéma de Freud est très intéressant, il y a une circularité des excitations qui tournent autour de l'objet sexuel et des sensations voluptueuses, et qui, bien entendu, sont reprises au niveau de ce groupe psychique, de représentations. Il y a là quelque chose de très intéressant, et à l'époque de ce schéma, pour ce qui concerne la mélancolie, et l'hystérie, Freud parlait d'une anesthésie. Finalement c'est comme ça qu'il s'expliquait les choses: toute cette excitation, tout ce qui vient du soma, devait bien quelque part subir comme une anesthésie pour se manifester si peu.

Le premier graphique, le premier abord de ce qu'il en est de la question du sexuel, c'est-à-dire du corporel chez Freud, je dirais qu'évidemment dès cette époque il se dissocie de tous les travaux que faisaient, sur les mêmes pathologies, Charcot et d'autres. Qui eux ne s'intéressaient pas tant à ce qui était proprement la sexualité. Ce que Freud va saisir dans son propre champ de réflexion.

Dans ce schéma, il est quand même intéressant de constater que finalement, l'effet correspondant à celui de la mélancolie est un deuil bien sûr, mais un deuil de quelque chose de perdu, dit Freud à l'époque. Et vous allez voir comme c'est intéressant, cette perte concerne très précisément la vie pulsionnelle, ce sont ses termes, c'est une perte de la libido. Voilà ce qu'il dit dès 1895 à propos du manuscrit G. Or la libido, qu'est-ce que c'est, comment la définit-il à ce moment-là? Et bien c'est l'énergie psychique de la pulsion sexuelle. Par énergie psychique qu'est-ce qu'il entend? Le GSP, c'est-à-dire le Groupe Psychique de Représentations.

Donc ce qui est représenté de la pulsion au niveau psychique, c'est ce que Freud appelle à ce moment-là, la libido. C'est un terme qu'à ce moment-là il affecte à ce groupe-là. Vous voyez que la libido n'est pas - c'est déjà très intéressant - n'est pas à confondre avec ce qui est en bas, c'est-à-dire l'excitation sexuelle somatique. Avec la sexualité pure et dure.

Car Freud est comme tout le monde, l'être humain est loin d'avoir une sexualité seulement, seulement, équivalente, de même valeur, et avec les mêmes succès que, par exemple, un lapin, à ce niveau-là, on est, pfff...(rires) on ferait bien, si on voulait vraiment accéder... à une sexualité, quelque chose d'extraordinaire, c'est dans la cuniculture qu'il faudrait se lancer (rires), là à ce niveau, on est très en retard... on est des gens qui pensent... alors lorsqu'on commence à penser, c'est-à-dire qu'on a des Groupes de Représentations, c'est fini...

Comme dira Lacan, le rapport sexuel, c'est-à-dire H/F, avec le rapport, la barre de la fraction = 1, vous comprenez... (rires), ça, jamais on ne le connaît.

Mais que voulez-vous, c'est aussi ce qui fait la différence entre nous et un lapin, ou un chien: c'est que, quand vous voyez des chiens copuler dans la rue, ce qui est très intéressant c'est qu'en effet ils ne pensent absolument pas... (rires) vous voyez la tête du chien qui est en train d'accomplir sa satisfaction, la chienne remue la tête pareillement, et puis voilà, c'est fini, au revoir, on ne se reverra plus jamais, c'est tout simple, on est loin, très très loin, mais vraiment à un monde, à une cosmologie, on est loin de cette réussite-là. Nous, nous pensons. C'est-à-dire que nous avons des Groupes Psychiques de Représentation, ça change tout.

Je crois que c'est cela qui intéressait Freud: de s'apercevoir qu'au fond, cette sexualité allait conditionner notre vie psychique. Et pour ceux qui connaissent "Un tramway nommé désir", le film, ou la pièce au théâtre, on s'aperçoit qu'en effet, chez l'être humain, la sexualité, c'est quelque chose... ça n'a rien à voir, évidemment, avec ce qui se passe du côté des animaux.

Donc ici la libido est définie d'une façon très particulière, que, d'ailleurs, dans son séminaire sur "Les 4 concepts fondamentaux", Lacan reprend, tout compte fait. On le verra tout à l'heure.

Voici donc pour Freud le point d'origine de sa préoccupation concernant l'excitation sexuelle somatique. Et à partir de là évidemment il va passer à ce schéma que vous avez ici, et qui est donc celui de la Lettre 52 - dite 52 en France - qui est la lettre relative au "Wahrneh-

mungszeichen", c'est-à-dire aux perceptions-signes. "Zeichen", en allemand, c'est plus qu'un signe, c'est ce qui gratte, ça indique bien l'idée d'une trace.

Dans cette lettre, de quoi s'agit-il? Il s'agit de savoir, justement, ce que l'on fait des perceptions. Et déjà à ce moment-là, au moment de la Lettre 52, Freud va distinguer deux types de perception, de stimulation: celles qui viennent du monde extérieur, celles qui viennent du monde intérieur. Celles qui viennent du monde intérieur sont des sollicitations, des excitations, des stimulations, permanentes, qui ne s'arrêtent jamais. Même quand vous dormez vous allez encore vous mettre à rêver, c'est-à-dire que vous n'avez jamais... vous ne connaissez, comme disait Lacan, ni nuit ni jour, au niveau des excitations internes.

Tandis que les excitations externes, grâce au pare-excitations, vous pouvez vous les épargner, vous pouvez les fuir. Cette épargne, cette fuite, vous ne pouvez pas les faire concernant l'excitation interne. Cette excitation interne, elle est permanente.

Cela dit, c'est évidemment l'excitation externe qui, dit Freud, va donner, à l'être humain, l'idée du temps. En effet cette excitation qui peut s'interrompre, que l'on peut interrompre, qui n'est pas constante, donne l'idée d'un "avant", d'un "après", d'un "pendant", donc donne l'idée de quelque chose de temporel.

Tandis que l'excitation interne ne porte aucun Sujet à avoir ce type de pensée: ce n'est pas le corps lui-même, par ses sollicitations, qui vous donne l'idée du temps. Sauf, sauf, quand vous tombez malade. Alors là, soudain, vous allez incontestablement avoir le souvenir du temps où vous n'étiez pas malade, et l'espérance d'un temps où vous serez guéri. La maladie est bien quelque chose sur quoi vous allez vous replier, et qui va faire que là aussi, d'une certaine façon, vous allez connaître et apprécier la valeur du temps.

Alors que se passe-t-il dans cette Lettre 52, quel est son intérêt?

C'est la question de la réécriture, dit Freud, de l'inscription. De ce qui est perçu. C'est cela qui intéresse Freud dans ce schéma. Les inscriptions qui se suivent l'une l'autre représentent l'accomplissement psychique d'époques successives de la vie, c'est à la frontière de deux de ces époques que la traduction du matériel doit s'effectuer. Alors, qu'est-ce que ça veut dire, ça?

Ça veut dire que vous avez des inscriptions qui se font à un certain niveau, soit au niveau de la perception, soit au niveau des perceptions-signes, soit au niveau de l'inconscient, soit au niveau du pré-conscient, soit au niveau de la conscience, mais que, bien entendu ces inscriptions, elles vont s'emmagasiner. Et elles vont devoir - pour que la charge d'excitation qu'elles portent s'amenuise, ou soit réduite - être traduites d'un système dans l'autre. Autrement dit, dans le schéma freudien, c'est ce qui vous explique ces traits horizontaux qui sont la transcription, la traduction, la réécriture - tous les termes vont revenir - qui se font nécessairement, ces inscriptions, d'un système dans l'autre.

Alors qu'est-ce qu'une psychonévrose? Et bien c'est quelque chose qui se produit quand certaines traductions ne se sont pas effectuées. Quelle est la règle? C'est que chaque traduction inhibe, permet de réguler, ce qui vient ensuite. Et donc, du coup, ce qui est porté par ces inscriptions va perdre d'un certain pouvoir. Si au contraire ça n'est pas traduit, des choses vont passer, sans être traduites, d'un système à l'autre, et, il s'établira... comment dirais-je, pour faire image? Ce qu'on connaît actuellement à propos des étrangers: est-ce qu'ils vont s'intégrer complètement dans notre culture, ou bien est-ce qu'ils vont rester étrangers, avec leurs coutumes, leur religion? Gros problème, ça. C'est le schéma de la Lettre 52. Faut-il les "traduire"?

Au fond, c'est étonnant qu'aucun Ministre de l'Intérieur n'ait eu cette idée: "On va traduire les étrangers qui viennent chez nous"... (rires) Imaginez, Chevènement disant: "on va les traduire". Ça peut s'imaginer, simplement vous n'avez qu'à prendre le pays qui est voisin du nôtre, l'Italie: dès que des étrangers arrivent, immédiatement, par décret, règlements, lois, etc. l'étranger va tout de suite, pendant un an, être payé, non pas à ne rien faire, ni à travailler dans une entreprise, mais à apprendre... il va devoir apprendre, absolument, la langue italienne. Alors si vous allez en Italie vous allez voir des marocains, des noirs, qui parlent italien, avec leur façon, c'est assez beau à entendre, même assez musical, mais... qu'est-ce que ça veut dire, ça? On le comprend très vite: c'est que du coup, grâce à cela, sans le dire de cette façon - mais nous, nous ne pouvons l'interpréter que comme

cela - un refoulement se met en place. C'est-à-dire que la langue qu'on les oblige à apprendre refoule la leur. Et du coup il est vrai que ces étrangers vont s'intégrer, par la langue. Les Italiens ont une longue pratique, de ça. Ceux du Sud qui montaient dans le Nord apprenaient le patois piémontais et autre, et vous voyez comme ça des Piémontais au teint basané, aux cheveux noirs etc. c'est-à-dire des gens du midi qui vous parlent le piémontais comme plus aucun Piémontais qui est là de famille ne le parle, c'est-à-dire que vous avez des Piémontais qui sont plus Piémontais que les Piémontais encore. Et ça, c'est le but recherché.

Alors dans son schéma 52, c'est ce que dit Freud. Simplement, lui, il dit: "La défaillance de la traduction, c'est ce qui va s'appeler un refoulement. Quand la traduction ne se fait pas, il va falloir refouler quand même... Alors que la traduction posait beaucoup moins de problème.

Alors tout cela, toute cette traduction, n'est pas si difficile avec des perceptions ordinaires. Et donc le refoulement se produit. Et par conséquent on sait quoi faire quand il y a un certain déplaisir des choses, dû aux inscriptions. Mais quand l'inscription, c'est-à-dire quand ce qui s'inscrit est d'ordre sexuel, là c'est plus difficile. D'abord parce que le sexuel ne provoque pas nécessairement que du déplaisir, dit Freud, et puis il y a une autre chose, très intéressante, qu'on oublie nous-mêmes: c'est que, à partir de la naissance, et à mesure que l'âge avance, la force de la sexualité - la force de l'organisation génitale de la sexualité - ne fait qu'augmenter. Et ça, c'est une donnée qui est vraie, qui va aboutir à ce qui se produit à l'adolescence.

Alors certaines inscriptions auront beaucoup plus de difficultés que d'autres à êtres traduites, c'est-à-dire assimilées, à entrer dans un système. C'est ce qui fait que du coup des déliaisons vont se produire, des traductions seront boiteuses, qui vont se passer, d'un système à l'autre. Autrement dit, quand se produisent certaines psychopathologies, c'est toujours concernant la sexualité qu'elles se mettent en place. Et à ce moment-là, qu'est-ce qui, pour Freud, explique la répétition, c'est-à-dire le symptôme, ce qui se répète sans cesse? Justement: ces inscriptions sexuelles. C'est-à-dire ce qui est de nature sexuelle.

Il est intéressant que dans cette lettre quelque chose concerne déjà la répétition, c'est-à-dire quelque chose qui préoccupe déjà Freud, car il se demande en effet pourquoi c'est si difficile de réduire les symptômes des patients dont il s'occupe. C'est qu'en fin de compte le symptôme insiste, et il insiste parce qu'il est sexuel. C'est le sexuel qui explique la répétition. Cette insistance. Il y a là quelque chose de très important, à noter, puisque 24 ans plus tard, 25 ans, quand il va écrire l'"Au-delà du Principe de Plaisir", il va se produire chez lui un renversement complet, ce ne sera plus la pulsion sexuelle ni la sexualité qui expliqueront pour lui la répétition et l'insistance symptomatique, ce sera au contraire la pulsion de mort.

Je vais vous en lire un passage, et vous allez voir que finalement on va retrouver cela dans ce que Lacan en dit. "Si un événement actuel a éveillé un certain déplaisir, alors l'inscription du souvenir de cet événement, dans un registre suivant, contient un moyen d'inhiber la déliaison de déplaisir lors du nouveau réveil. (C'est-à-dire de la nouvelle inscription) Plus c'est remémoré, plus la déliaison de déplaisir est inhibée, c'est-à-dire plus il est difficile de se débarrasser du déplaisir. Mais il y a un cas pour lequel l'inhibition ne suffit pas, c'est si ce qui s'est passé a délié un certain déplaisir comme actuel, et s'il délie, lors de la nouvelle inscription, un nouveau déplaisir, alors le premier déplaisir n'est pas inhibable par le second déplaisir. Le souvenir se comporte alors comme quelque chose d'actuel, cas possible que pour ce qui regarde le sexuel. Les grandeurs d'excitation que ceci délie augmentent intrinsèquement avec le temps, c'est-à-dire avec le développement sexuel. Autrement dit il y a un facteur qui vient à l'encontre de la traduction et de la déliaison du déplaisir - par déliaison il faut entendre "ce dont on se débarrasse, on se délie du déplaisir" - et bien ce qui fait qu'il est très difficile de réduire l'importance du sexuel, c'est qu'avec le temps, ce sexuel augmente, il y a un développement sexuel."

Entendez "développement" pas seulement au sens de "stade", mais au sens de ce qui croît, de ce qui se développe.

D'autant, rajoute-t-il, que pas toutes les expériences sexuelles délient du déplaisir, la plupart produisent du plaisir: "La reproduction de la plupart sera alors liée au plaisir qui lui est non-inhibable, un tel plaisir qu'on ne peut pas inhiber constitue une compulsion. "

Voilà: "Si une expérience sexuelle est remémorée avec une différence de phase, alors se produit, lors de la libération de plaisir, de la compulsion, et lors de la libération de déplaisir,

un refoulement. C'est-à-dire que pour qu'il y ait refoulement, il faut qu'il y ait déplaisir. Sinon il y a compulsion, et la compulsion, c'est bien ce qui se maintient de ce qui est sexuel." Ce qui est intéressant dans ce texte de Freud, c'est qu'il se donne déjà une explication de cette compulsion, de ce qui se répète.

Vous aurez la photocopie de ce que "Littoral" a traduit de cette Lettre 52, car elle se trouve dans le N°1 de la revue, qu'il est peut-être difficile de trouver. Y-a-t-il des questions à partir de ce que j'ai dit jusqu'à maintenant? Je peux parler indéfiniment mais je tiendrai mieux le coup si vous posez des questions.

Caroline Boudet-Lefort- Pourquoi y-a-t-il du sadisme de la part du mélancolique? Qu'est-ce que c'est que ce sadisme?

Gabriel Balbo - Quand on s'occupe de mélancoliques ce qui est très impressionnant c'est que le mélancolique - mais très gentiment, parce que le mélancolique n'est pas méchant - est dans le ... comment dirais-je... il est dans cette "puissance du don"... c'est comme l'histoire corse: "Nous on est vraiment gentils, les coups de couteaux on les donne..." (rires)
Si vous voulez c'est ça le mélancolique, vous avez cette gentillesse qui fait que l'entourage n'en peut plus. Si vous poussez un peu les questions auprès de l'entourage, il n'y a qu'une hâte, c'est que le mélancolique guérisse, ou qu'il en finisse... Toujours. C'est vrai que c'est très, très, difficile, de vivre avec quelqu'un qui réduit... qui a un délire de petitesse. Puisque ce qui caractérise le mélancolique c'est ce délire de petitesse, qui met tout l'environnement familial dans une situation impossible. Avec l'angoisse que peut-être demain on va retrouver la personne mélancolique - la mère ou le père - dans un état grave parce qu'elle aura fait une tentative de suicide...
J'avais à Turin une mélancolique qui était une infirmière. Ça frappe beaucoup les infirmières en ce moment la mélancolie je ne sais pas pourquoi. Évidemment elle me dit - son mari est médecin - et elle me dit: "Nous avons un très grand appartement, et... de toute façon, avec tous les placards que nous avons, j'ai ma boîte.... j'ai ma boîte... de médicaments, donc je sais qu'un jour je mettrai fin à mes jours." Elle en était à sa 40e tentative, toutes plus graves les unes que les autres, des injections de je ne sais plus quelle substance qu'elle allait se procurer à l'infirmerie, à l'hôpital. De tout elle s'était sortie.

Danièle Chauderon - Excusez-moi, je ne comprends pas bien en quoi c'est du sadisme puisque c'est contre elle-même qu'elle le retourne..

G. Balbo - Mais ce n'est pas seulement contre elle qu'elle le retourne... Et ça ne fait rien à l'environnement, ça?

D. Chauderon - Si bien sûr...

G. Balbo - Et bien voilà!... D'ailleurs, le mélancolique qui, tout à coup n'a plus un environnement de spectateurs, c'est-à-dire de gens qui s'identifient au discours qu'il tient... la mélancolie devient déjà moins intéressante. Et d'ailleurs Freud compare la mélancolie à l'anorexie, il dit: "Finalement, cette absence d'appétit qu'on trouve chez le mélancolique (à l'époque, il n'avait pas écrit "Deuil et Mélancolie") c'est curieux, on la retrouve chez les anorexiques. Mais vous savez comme moi qu'une anorexique privée de son environnement peut aussi renoncer à ce symptôme. Pareil pour l'hystérie, pareil pour l'épileptique, pareil pour le spasme du sanglot: si vous n'avez pas tout cet environnement qui se mobilise, tout ce chœur antique - relisez Nietzsche vous allez voir - si vous n'avez pas tout ce chœur qui reprend le drame qui se déroule, et bien ça s'arrête.
Toutes les dépressions et mélancolies actuellement sont des symptômes que l'on a de plus en plus, beaucoup, beaucoup, chez les enfants. Ce qui est tout à fait étonnant et intéressant c'est qu'on a beaucoup d'enfants très dépressifs, voire un peu mélancoliques. J'en ai un à Paris, à 14 ans, il y a de cela quelques années, il avait fait une cure avec moi, là il est revenu, mais c'est: "Ah vraiment, si j'étudie les maths comme ça et que je n'ai pas de meilleures notes (il pleurait) il y a de quoi se flinguer!" Je dis:
- Vraiment? Pour des mathématiques? A ce point-là?
- Ah mais oui, il n'y a pas de raison...
Il était d'une sincérité impressionnante.
Vous vous dites: "Que faire pour empêcher ça?" Et d'un seul coup vous défaillez dans le transfert, c'est très intéressant, vous vous dites "Je vais m'en occuper", mais c'est la dernière des choses à faire évidemment. Et puis, s'occuper de quelqu'un qui vient vous dire des choses pareilles... Il faut l'écouter, et c'est vrai que c'est

poignant... Jamais pour des maths moi personnellement je n'aurais pensé à la mort... (rires)
D. Chauderon - Au Japon il y a de plus en plus de gosses qui se suicident parce qu'ils n'arrivent pas à répondre à l'exigence des parents...

G. Balbo - En effet, c'est cette pulsion d'emprise, cette manière de se rendre maître de l'enfant qu'ont les parents actuellement. Mais ce n'est pas seulement les parents, c'est l'École, il faut avoir au moins 13 de moyenne... A une époque, moi qui ai fait des études, et que vous voyez... je n'étais pas... j'étais très bon en français, en histoire, nul en maths bien entendu, en physique n'en parlons pas, en chimie... l'algèbre ça allait parce que j'apprenais les formules, alors je les appliquais... j'ai quand même un Bac Mathématiques Élémentaires, avec ça, et un Bac philo. Mais j'avais un prof de maths qui me disait: "Écoutez, Monsieur Balbo, quand on a fait les dessins que vous faites pour la géométrie dans l'espace, ou bien ce n'est pas vous qui les faites (c'était un grand professeur), quand on a fait ces dessins-là comme vous les avez faits, avec des couleurs, on voit tout de suite la solution du problème, ça crève les yeux... Je disais: "Il faudra que j'évite de mettre de la couleur... parce que visiblement, ça m'empêche de voir..." (rires) Elle me dit: "Ce n'est pas possible..."
C'était de l'hébreu pour moi. Bon. Mais on passait... Je veux dire, vous faisiez des études, vous étiez bons en français, on disait "Il est nul dans des tas de matières, mais c'est un littéraire..."
Et vous arriviez... (changement de côté de la cassette) ... alors ça devient véritablement de la névrose obsessionnelle... commandée... si jamais il y a un bouton, du réchaud, qui n'est plus à 18, mais à 16, c'est le drame, il faut faire quelque chose... c'est assez impressionnant, ça tue un peu l'originalité, hein, ce genre de...

Donc pour la mélancolie et pour la question des enfants... le suicide des enfants ça existait... les "Minutes du mercredi", à Vienne, nous apprennent qu'en Autriche et en Hongrie du temps de Freud il y avait des enfants très jeunes qui se suicidaient, les Allemands ont beaucoup connu ça à la fin du siècle dernier. Ce n'est pas par hasard que Durkheim avait fait sa thèse sur le suicide. Pour Freud, les enfants se suicidaient parce que les professeurs n'étaient pas assez homosexuels avec eux... Vous avez ça très bien démontré... vous n'avez qu'à lire les Minutes du mercredi, c'est parfaitement bien étayé, c'est comme Freud savait faire quand il avait de l'humour.. probablement, hein, si les profs étaient plus amoureux des enfants dont ils s'occupent dans les lycées on n'aurait pas ces drames... (rires) Voilà, en gros... Autre question concernant ces schémas?

Auditrice - Quand vous expliquez l'évolution depuis la perception jusqu'à la conscience par une série de traductions, et finalement les psychonévroses comme des défaillances de la traduction, est-ce que ça correspond avec une certaine démarche de la psychanalyse à ses débuts, où il s'agissait d'aller retrouver quelque chose qui aurait manqué, qui aurait été perdu au niveau du sens? Vous dites ensuite qu'il y a eu un retournement quand la répétition a été reliée à la pulsion de mort. Est-ce qu'à ce moment un retournement est intervenu dans la clinique psychanalytique, qui aurait été plus lié à une nouvelle image de la répétition?

G. Balbo - Votre question est vraiment très intéressante parce qu'en effet, à cette époque-là, il n'est pas encore question de la pulsion de mort. Du tout. Il n'y a pas de dualisme pulsionnel en place. Il n'y a que la question de la sexualité qui préoccupe Freud dans sa démarche avec les hystériques. C'est l'époque où bien entendu: père/pervers, fille/hystérique. Il est convaincu à ce moment-là que le père est vraiment un pervers, et que probablement il a fait les choses la nuit, sans que jamais sa fille ne s'en rende compte. Ce qui fait des troubles particuliers, exemple: cet amour du sommeil, ou le fait de s'endormir. Quand vous suivez un cours et que vous vous endormez, c'est que votre père a dû, tandis que vous dormiez, faire des choses avec vous. Alors, sans que vous vous en rendiez compte... J'avais un analysant comme ça à Turin, il avait défloré sa cousine, et bien entendu elle ne s'était rendu compte de rien, elle n'avait rien ressenti, et plusieurs nuits de suite... Bien entendu elle dormait sur les draps parce qu'il faisait chaud, son corps était nu et se présentait, dans la position qu'il fallait, donc tout allait bien. Elle ne s'est jamais rendu compte de rien. Alors, est-elle hystérique? Voilà toute la question. Pour Freud c'était ça, il n'y avait pas encore la théorie du fantasme, et de sa prégnance. On était - il était - à un moment où le réel du corps, de l'excitation somatique, c'était vraiment quelque chose qui pour lui était du côté de la pathogénie, de ce qui était la cause des symptômes qu'il observait. Ensuite, quand il com-

mencera à élaborer l'hystérie à partir simplement de l'imaginaire d'une séduction, c'est évidemment une tout autre pathologie qui va se mettre en place. Une tout autre théorie aussi, une tout autre technique. C'était quand même l'époque où vous touchiez la tête d'une hystérique, et ça allait mieux.
La pulsion de mort, c'est quelque chose qui est arrivé en 1920, ça n'est pas concomitant... on a souvent dit que c'était concomitant au cancer qu'avait Freud à la mâchoire, mais non, 1920 ce n'est pas encore le moment du cancer. C'est quand il se sent compte qu'en réalité ce qu'il avait jusque-là expliqué par la sexualité ou la pulsion de vie ne lui sert pas, ne répond pas à ses attentes concernant la répétition.

La même personne - Par exemple il est revenu sur certaines analyses qu'il avait faites au début, enfin... assez tôt, il en a reparlé après, une fois qu'il avait élaboré un certain nombre de concepts qu'il n'avait pas exposés à l'époque. Est-ce que... je ne sais pas du tout, c'est une question que je pose, est-ce que la pulsion de mort a fait intervenir un tournant dans la technique psychanalytique de Freud?...
G. Balbo - Ça c'est une question, je ne sais pas, il faudrait en effet pouvoir relire, ou trouver des documents concernant sa technique... on sait que vers les années 25/30/35, lui qui parlait beaucoup, et qui interprétait énormément (vous avez ça dans l'Homme aux Loups comme dans l'Homme aux Rats: « ... là je lui dis ce que j'ai dit à l'Université hier soir... ») vous avez une époque où il ne disait absolument plus rien, il écoutait, sans rien dire...

Et c'est un sociologue américain, Abram Kardiner[1], qui, faisant une analyse avec lui à Vienne - c'est ce qu'on faisait, on allait à Vienne, puisque les séances avaient lieu tous les jours - raconte qu'il était dans l'hôtel où étaient les Américains, tandis que les Anglais étaient dans un autre hôtel, et ils se retrouvaient entre eux. Et les Anglais apprennent que Freud qui ne dit jamais rien parle à cet Américain. Alors ils l'invitent à prendre le thé. Il raconte combien il était heureux d'être un Américain invité par des Anglais à prendre le thé, mais il se rend compte que ce n'était pas pour lui offrir le thé qu'ils l'avaient fait venir, c'était pour savoir ce que Freud pouvait bien lui dire à lui, qui était Américain... C'est l'histoire anglaise du gorille qui enlève une française, et les deux anglaises qui prennent le thé disent:
- Mais qu'est-ce qu'il lui trouve de mieux qu'à nous? (rires)
Qu'est-ce qu'il a de mieux que nous pour avoir droit à la parole du Maître? C'est d'ailleurs à son propos que Freud a beaucoup parlé - et traité - de la "durcharbeitung" - de ce qu'il faut faire passer de la cure à l'extérieur. C'est-à-dire: "Faites en sorte que ce que vous travaillez ici trouve une application à l'extérieur, sinon pourquoi venir? "

Alors quelle est la technique? Est-ce que, quand il a élaboré cette question de la pulsion de mort et surtout sa Deuxième Topique, sa technique a changé? C'est bien possible, puisque la valeur qu'il va donner à la pulsion de mort, ce n'est pas tous les analystes de l'époque, et même après, qui vont la reprendre. Si vous discutez avec des analystes de l'IPA en Italie par exemple, ils se demandent comment on peut faire de la psychanalyse en s'occupant encore de la pulsion, qui est un concept pour eux aberrant, et ne présente aucun intérêt. C'est vous dire que même cette question de la pulsion n'est pas quelque chose qui, encore aujourd'hui, va à ce point de soi. Ce sont les représentations qui comptent un point c'est tout, et, dans les représentations, le représentant. C'est-à-dire ce qui est mandé par quelque chose d'Autre. On ne s'occupe que de ça, c'est tout, on ne cherche pas à aller plus bas.

Freud au contraire est toujours du côté de cette limite entre le psychique et le somatique, c'est toujours là que vous le voyez, c'est dans toute l'œuvre de Freud, c'est toujours à la limite, aux frontières, qu'il travaille. Que ce soit l'"Interprétation des rêves", que ce soit les "Trois Essais", que ce soit la "Métapsychologie", que ce soit "Pour introduite le narcissisme", "Au-delà du principe de plaisir", que ce soit tout ce qui regarde la paternité etc. avec l'identité et l'origine, c'est toujours quand un problème est rencontré par lui aux limites de ce qu'il a jusque-là étudié qu'il va se mettre à travailler la chose. Jusqu'à grosso modo la Troisième Topique, puisque dans "Wo es war, soll Ich werden, le Ich" dont il parle n'est plus du tout le "moi", c'est le "je".

Elisabeth Blanc - Mais justement la question qui est posée, est-ce que la pulsion de mort n'a

[1] "Mon analyse avec Freud", Collection *Documents pour la psychanalyse*, Belfond, 1978.

pas apporté quelque chose à la mise en place subjective?

G. Balbo - Ça c'est sûr. Parce que d'un seul coup, le "moi" choit, n'est plus du tout ce qui était maître chez lui. Ah! c'est incontestable. Et puisque le "Ich", le "Je", le Sujet, vient en scène, et bien vous allez avoir toute l'Ichspaltung, c'est-à-dire toute la division du Sujet, qui va faire partie de cette dernière phase du travail de Freud, les dix dernières années, travail dont on peut dire qu'il pourrait s'agir déjà d'une Troisième Topique. Où le Sujet, le Je, sont essentiels.

Brigitte Giraud - Quel lien pouvez-vous faire entre la pulsion de mort et la question du masochisme primordial?

G. Balbo - Ah, voilà, effectivement quelque chose de très intéressant. Parce que c'est vrai que, s'il n'y a pas la pulsion de mort, il y a très vite, très très vite, la question du masochisme, et du sado-masochisme, qui se pose à Freud. Et on peut se demander si, tout compte fait, ce n'est pas cela, la pulsion de mort, à ce moment-là. D'ailleurs, en 1924, le problème économique du masochisme, c'est incontestablement un article qui fait suite à Au-delà du principe de plaisir, où on voit bien que la pulsion de mort travaille. Vous savez, c'est ce que Freud dit, je crois, dans une des premières conférences, pas les Nouvelles Conférences, mais les premières, il dit combien le métier d'analyste est difficile, combien au fond il faut s'occuper des parents.
Parce que, contrairement à ce que l'on croit, il s'occupait énormément de jeunes filles. Mais elles avaient 12-13 ans, 14-15 ans, c'étaient des ados. Pareil pour les jeunes gens. Et tout ce qu'on appelle la Psychosomatique aujourd'hui, c'est-à-dire les troubles de l'estomac, de l'intestin, le prurit, tout ce que vous voudrez, déjà, à l'époque, quand vous lisez les *Études sur l'Hystérie*, vous vous apercevez qu'il s'en occupait beaucoup. Que beaucoup de ces symptômes, déjà, étaient à l'ordre de sa pratique. Alors, dans une conférence, il dit: « Mais au fond on a affaire aux parents, il faut sans cesse s'en débarrasser, les analysants nous disent... qu'est-ce qui va mieux etc. depuis que je viens vous voir... », on entend ça tout le temps... « Vraiment, je peux même dire que ça va moins bien...»
« Alors, dit Freud, quand on fait la somme de ce qui ne va pas, et qui devrait normalement conduire un analysant, ou une analysante à se dire: "Ça va bien comme ça, j'en ai assez donné, je fous le camp, vu les résultats que j'ai", et bien, dit-il par bonheur pour nous, praticiens, il y a le masochisme (explosion de rires) qui fait qu'ils continuent à venir, malgré tous les résultats, et surtout grâce à l'absence de résultats... »
Avec cet humour qui était le sien...
C'est quelque chose qui devait déjà le préoccuper, c'est vrai qu'il s'en occupe dès ces lettres-là, qu'il parle du sado-masochisme comme de quelque chose qui est vraiment de l'ordre du profond, et qui est, c'est vrai, la pulsion de mort retournée contre soi. Ça c'est sûr.
Vous avez cette très belle formule de "Au-delà du principe de plaisir", quand il dit: "Maintenant la vie n'a plus la mort facile". C'est-à-dire la pulsion de vie n'arrête pas de faire des détours pour éviter la mort alors qu'au fond c'était plus facile avant. Et le masochisme, ça revient à cela. Il est primaire.
B. Giraud - Parce que Lacan n'a aucun concept pour... il reprend cette question de la libido, il dit: "Qu'est-ce que c'est que la libido?" Il dit que c'est un organe.

G. Balbo - Oui.

B. Giraud - Et à propos de la pulsion sexuelle, enfin, du sexuel, il dit: au fond qu'est-ce que c'est qui pousse, qu'est-ce que c'est que cette constance, dans la pulsion, cette force constante, dont vous avez parlé tout à l'heure? Et il dit au fond ce n'est plus quelque chose d'individuel, c'est quelque chose qui a un rapport avec l'Espèce, avec cette survie on pourrait dire, de l'Espèce, qui fait que dans cet instinct de reproduction, instinct inné, finalement on va disparaître, et là il fait le lien avec ce que Freud avait déjà vu, entre la sexualité et la mort, c'est-à-dire qu'on ne vient que s'inscrire dans une chaîne de façon anonyme, donc ça serait quelque chose d'assez énigmatique, qui, à la fois, dans la sexualité, est l'expression de ce qu'on croit être le plus intime et le plus personnel...

G. Balbo - Oui, oui...

B. Giraud - ... et qui, en même temps, est une tentative de s'inscrire dans une lignée...

G. Balbo - ... dans une lignée... dans une colonne, comme disent les livres... oui c'est vrai, c'est vrai que c'est le moment d'ailleurs dans son Séminaire où il invoque le fait, la mort, à propos de la sexualité, Lacan reprenant le texte de

Pulsions et destin des pulsions, ça je pense qu'il faut le voir cet après-midi, il vaut mieux s'appesantir un petit peu là-dessus, Lacan montre combien la théorie des pulsions est chez Freud quelque chose d'exemplaire par l'absence complète de réponse définitive qu'il donne aux questions qu'il pose. C'est toujours, chez Lacan comme chez Freud, le fond de la démonstration. Mais il y a un moment, chez Freud, où apparaît la pulsion de mort. C'est-à-dire, c'est bien ce qui... ce serait ça, d'ailleurs, la répétition: pourquoi ne pas mourir très vite? C'est sûr que si l'enfant qui naît savait ce qui l'attend, il y en aurait peut-être beaucoup qui décideraient d'en rester là. Parce que vraiment c'est loin d'être si facile...

D.Chauderon - La mort subite du nourrisson, vous pourriez...

G. Balbo - Ah ça c'est très difficile, on ne sait pas bien... Quand vous dormez, c'est périodique, vous arrêtez de respirer. Tout le temps. Depuis votre naissance vous arrêtez régulièrement de respirer, ça dure quelque secondes, et puis hop à nouveau la respiration reprend, il y a une relance, cérébrale, psychique, qui fait que vous reprenez votre respiration. Et pourquoi chez certains enfants, très petits en général, cette relance s'arrête, ne se fait pas? Ou peut-être se fait-elle, mais la réponse ne vient pas quand même... Je ne sais pas. On commence à... Évidemment, actuellement, vous avez l'explication qui serait génétique ou du côté du génétique, ou quelque chose de cet ordre... C'est d'ailleurs cela aussi que nous dit Freud quand il parle de "mythologie", et cela également que dit Lacan quand il parle de "fiction". Il le dit déjà dans le Séminaire "La relation d'objet": que si jamais on veut revenir à l'organique, c'est qu'on est un analyste complètement fou. Il le dit comme ça, dans la "Relation d'objet", dans la deuxième leçon. Il dit "...mais un analyste qui voudrait comme ça revenir à une explication du symptôme qui serait purement organique, de revenir à l'organique, au corps, serait totalement fou. " Vous voyez, c'est quand même bien aussi de ce retour-là qu'il s'agit avec la pulsion de mort... C'est de cette folie-là dont il s'agit quand même. Et ce que disent Freud et Lacan à cet égard, c'est que la Psychanalyse a quand même à définir son champ, à côté de l'organique. Certes des relations se produisent sans cesse d'un lieu à l'autre, mais qu'on n'aille pas nous dire qu'il faudrait s'occuper du corps, vraiment...

D. Chauderon - Non parce que, justement, le fait de pulser, pour la pulsion de mort il n'y a pas de zone, de zone dans le corps, d'où ça viendrait, de quel endroit du corps? Par exemple pulsion orale ou des choses comme ça...

G. Balbo - Oui, ça c'est très juste, oui c'est vrai, tiens on n'y pense jamais, c'est exact, il y a bien ces zones érogènes d'où les pulsions viennent, ces bords, et puis c'est vrai que la mort n'a pas de lieu. Encore que... telle maladie gravissime ou mortelle serait peut-être un lieu que se donnerait la pulsion de mort...

D. Chauderon - ... partielle...

G. Balbo - ... partielle... Oui?

Jean-Louis Rinaldini - On en a parlé déjà, je pense que la spécificité de ce concept de pulsion de mort, c'est bien qu'il subvertit la notion même de pulsion: on n'est plus dans le même cadre pulsionnel... C'est bien pour ça que c'est la débandade chez les Freudiens... ils ne peuvent pas suivre

G. Balbo - C'est vrai qu'on est obligés de penser la (inaudible), c'est-à-dire un autre lieu, on ne sait pas lequel, ça vient d'ailleurs, où? C'est ce que vous disiez aussi...

J.L.Rinaldini - ... et Freud insiste, il dit: "C'est une spéculation, c'est spéculatif, ce que j'avance..."

G. Balbo - Oui, oui...

J.L.Rinaldini- C'est-à-dire qu'il y a un saut épistémologique...

G. Balbo - Oui, oui...

J.L.Rinaldini - Est-ce qu'on ne pourrait pas dire que ce saut que fait Freud, au fond, c'est ce qui permet à la théorie d'avancer, que cette théorie, c'est une forme de fiction, Lacan disait "La théorie, c'est le délire d'un seul..."

G. Balbo - Oui, oui...

J.L.Rinaldini- Ça pose toute la question de ce que c'est que la théorie, au fond...

G. Balbo - Ah mais alors là, vous prêchez un convaincu, puisque, prenez "Construction et reconstruction en analyse", c'est un texte remarquable. A un moment donné, dit Freud, il vaut mieux faire une reconstruction, c'est délirant, ça n'a plus rien à voir avec la levée de l'amnésie infantile, qui ne donne aucun résultat, on reconstruit complètement, on invente quelque chose, tant pis, ça fera peut-être un peu délirer l'analysante ou l'analysant, mais ça va avoir des effets, c'est certain...

E. Blanc - C'est ce qui s'est passé dans l'Homme aux Loups...
G. Balbo - C'est ce qui s'est passé dans l'Homme aux Loups.

Une auditrice- Ça n'est pas sans danger.

G. Balbo - Ah, ça n'est pas sans danger. Mais, comment dire... c'est la question qui m'était posée tout à l'heure de la technique, Freud n'est pas quelqu'un, n'était pas quelqu'un... quand il disait "Je m'en fous complètement, de la thérapie, ça ne m'intéresse pas, c'est le fonctionnement de la psyché qui fait ma passion", il y avait quand même bien cette idée de la guérison qui le relançait tout le temps... Dans "Analyse achevée et inachevée", c'est bien ce qu'il dit, comment se fait-il qu'au fond plutôt que de guérir comme je le veux, j'ai des analysants qui guérissent comme ils veulent eux-mêmes? (rires) Ce n'est quand même pas facile pour un Freud d'être médecin...

D. Chauderon - Heureusement...

G. Balbo - C'est la question de la technique qui a été posée...

D. Chauderon - La guérison, qu'est-ce que ça veut dire? Ça voudrait dire revenir à un état antérieur, ce n'est pas possible

G. Balbo - Non, absolument

Auditrice - A un moment il parle de passé, le passé de la douleur névrotique est maintenant banale...

G. Balbo - Oui, c'est ça, vous étiez jusque-là une hystérique souffrante, maintenant vous êtes hystérique mais vous ne souffrez plus... (passage inaudible) ... qui lui permettait de cheminer sûrement aussi, très difficile cette question de la pulsion et de la reconstruction... parce que ça aussi... d'un seul coup vous avez là quelque chose également, de la pulsion de mort, qui est à l'œuvre. Ça ne compte plus finalement la levée de l'amnésie infantile, ça ne donne aucun résultat, allez, on construit quelque chose.
C'est vrai que l'Homme aux Loups, ça n'a pas donné que du meilleur. Autre question? Ce sur quoi je voudrais, là, cette matinée, insister, c'est en tout cas sur cette préoccupation qui était celle de Freud, qui est celle de la Psychanalyse en général, c'est la répétition, c'est ce qui insiste. Ça va tourmenter Lacan jusqu'à la fin, pour qu'à la fin il dise: mais finalement, qu'est-ce que c'est la fin d'une analyse? C'est dans "L'insuccès d'une bévue, c'est l'amour", et bien il va dire, tout compte fait, c'est de s'identifier à son symptôme. C'est-à-dire d'en faire quelque chose, quoi. De prendre son symptôme, et, avec lui, de créer quelque chose...
D. Chauderon- Vous ne croyez pas que certains créateurs, c'est ce qu'ils font, sans passer par un psychanalyste?

G. Balbo - Sûrement...

D. Chauderon - Pourquoi d'autres gens n'y arriveraient pas?

G. Balbo - Tout le monde n'est pas un artiste. Vous avez un ouvrage qui vient de paraître de Didier Hubermann qui s'appelle "Ouvrir Vénus", (Gallimard), c'est très intéressant, parce que Didier Hubermann travaille justement la question de l'inconscient, et du principe de non-contradiction en peinture. Or Botticelli, - puisque c'est de la peinture de Botticelli dont il s'occupe - vous avez dans la peinture de Botticelli, et notamment il prend une oeuvre en particulier, vous avez comme ça cette apparence très douce, et aimable, et pacifiée, des peintures de Botticelli, et puis en même temps une sauvagerie, un cavalier qui pourchasse une femme qui est Vénus, à la fin il la terrasse, lui ouvre le dos, sort ses viscères, les chiens mangent les viscères, c'est une peinture assez effrayante, il n'a pas fait que celle-là, d'ailleurs... Et en même temps c'est l'histoire d'un beau mariage: "Tu vois, si jamais tu ne veux pas m'épouser, dit le prétendant, vois ce qui peut t'arriver..." Du coup elle l'épouse. Et c'est un rêve, car elle préfère le malheur du lit à celui du couteau. Didier Hubermann qui travaille très bien à la question des images, et là se sert beaucoup de Freud et de Lacan, montre très bien comment cette peinture, et la Peinture

Italienne en général, à l'âge baroque, a été construite comme des rêves... Où vous avez la mort, mais la vie sans arrêt présente. Dans le même tableau. Tout est sympathique, et puis en même temps, c'est l'horreur. Mais comme dans un rêve, dit l'auteur.

D. Chauderon - Certains créateurs ont peur de faire une analyse parce qu'ils ont peur de perdre leurs facultés créatives
G. Balbo - Là je ne sais pas, je peux difficilement vous répondre, je n'ai que deux cas dans ma pratique, qui se sont, en trente ans, produit: une femme peintre, qui, depuis qu'elle a fait une analyse, fait toujours de la peinture, vend des tableaux, alors que jusque-là elle ne voulait pas les vendre. Et en plus elle fait de l'analyse. Mais elle voudrait n'avoir comme analysants que des peintres. Et eux ne veulent pas. Et pour avoir des peintres en analyse, elle invente de les voir en groupe, pour parler du travail. Quand ils se rendent compte que c'est un piège, et qu'ils ont été dupes, ils lui disent "Ah non non non, ce n'était pas pour cela qu'on était venus..." (rires)

Auditrice - Monsieur Balbo, j'aimerais revenir sur la répétition. Dans la répétition, n'y-a-t-il pas tentative d'annuler la chose première qui n'a pas encore été répétée, pour pouvoir justement maîtriser l'effet premier de cette chose? Et justement après avoir répété, et avoir essayé d'annuler cet effet, est-ce qu'il n'y a pas l'effet de se reconstruire? Et c'est au moment justement où on n'arrive pas à reconstruire autre chose, qu'il y a cette pulsion de mort, qu'elle se développe, pour annuler cet effet, justement?

G. Balbo - Oui oui, c'est très bien. Vous savez, il faut avoir, c'est notre travail, énormément de respect, pour ce qui insiste, comme ça, c'est-à-dire pour un symptôme. C'est toujours le résultat d'un très beau travail. Les gens qui n'ont jamais de symptôme ne peuvent pas se rendre compte de ce qu'il y a de grand et de beau à avoir des symptômes psychiques. Comme disait Freud, c'est quand même l'issue que le malade a trouvée au conflit qui était le sien. Il n'y a pas à s'attaquer au symptôme, jamais, c'est à respecter. Alors on comprend aussi, concernant ce "beau"-là, que le Sujet y tienne, et ne veuille y renoncer - je dirais - que s'il a trouvé mieux. Ou s'il croit trouver mieux. Ce n'est pas rien, la symptomatologie n'est pas quelque chose qu'il faut négliger, c'est pour cela que la compulsion à la guérison est quelque chose de difficile.

J'ai eu, à propos de la pulsion de mort et de la guérison, puisque c'est de cela qu'il s'agit, toute une discussion dernièrement, à Paris, dans un groupe de travail, contre des analystes qui, actuellement, ont décidé de mettre en place un test qui ferait qu'en interrogeant une femme nouvellement enceinte, et à partir de deux critères, on pourrait tout de suite savoir si l'enfant qu'elle attend n'aurait pas 90% de probabilités d'être autiste. Donc on interviendrait, tout de suite, pour enrayer l'autisme.

Ça, moi je suis contre. D'abord parce que c'est plus psychologique qu'autre chose, ce genre de procédure, et puis je ne tiens pas non plus à me priver d'autistes... (rires), un autiste de 3, 4, 5, 7 ans, c'est très intéressant, ça m'apprend beaucoup de choses, alors si nous n'en avons plus, qu'allons-nous devenir?... Vous voyez je vous réponds d'une façon un peu abrupte, avec l'autisme, parce que c'est vrai, l'acharnement thérapeutique existe, concernant ce type de maladie. On le comprend, mais ce n'est pas si sûr ni si éthique que l'on doive à ce point s'acharner pour que ça n'ait jamais lieu. Je ne vois pas pourquoi d'ailleurs ce genre de test, à coup sûr, nous permettrait d'enrayer, comme ils disent, cette maladie.

Auditrice - Concernant la peinture de Botticelli, n'y-a-t-il pas la représentation de la perversité?

G. Balbo - Chez Botticelli?

La même - Avec cette pulsion de mort et cette pulsion de vie qui s'entrecroisent sans arrêt avec beaucoup de force?

G. Balbo - Peut-être.

La même - Pourrait-on dire que c'est dans la perversité, dans cette pathologie-là, que les pulsions de vie et de morts sont les plus fortes, presque en équivalence, s'entrecroisant sans arrêt?
G. Balbo - Possible. Il faudrait que je me repenche sur la peinture de Botticelli, que je ne connais pas au point de pouvoir vous répondre...

La même - Parce qu'il y a cette douceur mais aussi cette agressivité, dans une équivalence...

G. Balbo - Oui, mais qui était la vie d'un Toscan sous la Renaissance. La délicieuse Flo-

rence, la délicieuse Toscane, et puis, comme disait Somerset Maugham, 80 années d'assassinats, de meurtres, de révoltes, et ça donne la Renaissance italienne, et il compare cela aux siècles de tranquillité Suisse, qui n'ont jamais donné, dit Somerset Maugham, que "coucou clock" (rires) dans le "Fil du rasoir"... C'était la vie à l'époque, en Italie. Il n'y a qu'à voir comment Dante est obligé de fuir Florence pour aller se réfugier à Ravenne, où il mourra. On lui dit "à cause du poème que vous avez écrit l'autre jour, on va vous prendre, et vous brûler, fuyez..." Alors il fuit.

Auditrice - La pulsion de mort est nécessaire pour la pulsion de vie.

G. Balbo - Et oui, aussi. On peut peut-être s'arrêter là.

(Transcrit par France Delville, non revu par Gabriel Balbo)

Roland Chemama

Quelle place la pulsion ménage-t-elle au sujet ?

J'ai donc choisi pour titre :« quelle place la pulsion ménage-t-elle au sujet ? ». Or une idée qui pourrait paraître curieuse, mais qui n'est sans doute pas fausse, une idée relative à ce titre lui même, m'est venue pendant que je réfléchissais à ce que je souhaitais vous dire. Cette idée c'est que mon titre n'était peut-être pas sans rapport avec un certain embarras que j'avais pour répondre à votre invitation.

Il y a quelques mois Élisabeth Blanc m'a proposé d'intervenir dans le cycle de conférence de cette année. Or je suis toujours content de venir parler à Nice, et je l'étais d'autant plus qu'un événement imprévu m'avait empêché de le faire l'an dernier. J'ai donc accepté tout de suite. Or ce n'était peut-être pas si évident.

Pour des raisons qui restent difficiles à élucider aujourd'hui j'avais d'abord cru comprendre que le cycle était consacré à la pulsion. La pulsion en général. Or le concept de pulsion est un concept qui a ceci de particulier, me semble-t-il, que dans son sens psychanalytique il ne peut être qu'une construction, une construction destinée à rendre compte de notre expérience, mais qui nous en éloigne sans doute un peu plus que d'autres concepts. Comparez le par exemple avec tous les concepts, freudiens ou lacaniens, qui décrivent le travail du rêve, par exemple ceux de condensation et de déplacement. En ce qui concerne ces concepts l'analyste peut avoir l'impression de se trouver au plus près de son expérience, comme si les associations du rêveur conduisaient directement, sans forçage, à saisir le processus primaire à l'œuvre. Ce n'est pas pour rien qu'on parle du rêve comme de la voie royale de l'inconscient. Est-ce qu'il en est de même en ce qui concerne la pulsion ? Sans doute pas. Il sera sans doute assez clair, durant mon exposé, que pour parler de la pulsion il faut s'engager dans une construction théorique plus problématique, il est assez clair qu'on se trouve au cœur de ce que Freud désignait comme métapsychologie. Or il y a quelque chose qui est frappant lorsque l'on entre dans ce domaine. Lorsque l'analyste réfléchit à ce niveau là il va moins se fier à ce que lui apprend son expérience directe. Sans doute parce que nous nous trouvons ici à un plus haut degré d'abstraction nous allons avoir tendance à nous référer essentiellement à des textes, notamment les textes de Freud et de Lacan. De là sans doute la protestation subjective. Quelle place la pulsion ménage-t-elle au sujet cela veut peut-être dire d'abord : « quelle place le thème que vous avez choisi cette année me permet-elle d'occuper ? ». Dois-je reprendre avec vous, de façon systématique, l'élaboration de Freud et de Lacan ? Ou bien est ce que je pourrai, à l'aide de mon expérience, trouver une autre place, une place à partir de laquelle je pourrais interroger cette élaboration elle même ? Eh bien il est clair que je vais m'appuyer sur quelques textes essentiels. Cependant je les découperai à ma façon. C'est d'ailleurs sans doute ainsi que le sujet procède, dans le meilleur des cas, par rapport au discours de l'Autre.

La seconde remarque, par rapport au choix de mon titre, c'est que je n'avais pas bien entendu, au départ, que vous aviez décidé de travailler plus spécifiquement sur la pulsion de mort. Bon. Cela ne pose pas un problème insurmontable. Je vais avoir à rappeler que Lacan a pu dire que « toute pulsion est virtuellement pulsion de mort » (Écrits p 848). Vous savez cependant que chez Freud la notion de pulsion de mort renvoie à une compulsion de répétition, que Lacan, nous le verrons, a pu lire comme le fonctionnement automatique d'une chaîne signifiante, un fonctionnement dont au fond on pourrait dire qu'il pourrait aussi bien se passer de tout sujet. Cela ne fait donc que donner plus d'acuité à notre interrogation.

Une dernière remarque, enfin, à propos de ce que j'ai prévu de vous dire. J'ai su, là aussi dans un second temps, que vous articulez votre questionnement avec l'Au delà du principe de plaisir d'une part, et d'autre part avec L'Éthique de la psychanalyse. Pour ma part, comme je suis parti dans une autre direction je me référerai plutôt - directement ou indirectement - à l'article de Freud sur les pulsions au début de la Métapsychologie, ainsi qu'au séminaire de Lacan sur les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. En somme là encore, je prendrai les choses à partir d'un point un petit peu déplacé par rapport à l'axe principal de votre séminaire. Et je me dis qu'après tout cet écart permettra d'ouvrir quelque chose, de la même façon qu'un écart entre deux signifiants peut ouvrir la place du sujet.

*

Alors ce qu'on pourrait se demander, d'abord, c'est ce qui peut conduire un psychanalyste à recourir à ce concept de pulsion.

Évidemment poser cette question, ça pourrait nous amener à reprendre toute l'histoire de la psychanalyse.

On sait de quelle façon Freud, pour rendre compte de la névrose avait d'abord pensé à une séduction précoce, un traumatisme sexuel. Il avait du cependant renoncer à chercher dans ce type de phénomène - qui peut bien sûr exister - enfin il avait du renoncer à y chercher la cause exclusive et universelle de tous les troubles névrotiques. Et comme en même temps la pratique analytique faisait surgir des fantasmes sexuels visiblement présent dès l'enfance, il avait du concevoir que c'était du côté de l'enfant lui même qu'existait une sorte de force qui avait une valeur et un sens sexuel. Autrement dit, en deçà de la génitalité, quelque chose donc qui était du même ordre, c'est à dire d'ordre sexuel, semblait agissant. Ce quelque chose, vous savez qu'il l'appelait trieb, en allemand, c'est à dire pulsion, et non pas instinct, puisque un instinct va droit à son but. Ici nous avons plutôt quelque chose qui peut prendre les formes les plus diverses puisque les représentants de la pulsion peuvent être refoulés, puisqu'il peut aussi y avoir sublimation, etc.

Alors ce que je vous rappelle ici c'est le B A BA de la théorie psychanalytique. Est-ce que ça se rattache facilement à notre expérience quotidienne ? Disons que c'est une hypothèse très cohérente pour penser ce qui, chez un même individu, peut se manifester à des niveaux différents. On parle par exemple de la pulsion orale. Il est certain qu'elle ne se présente pas de la même manière chez l'adulte que chez le nourrisson. Mais après tout il peut y avoir, chez l'adulte comme chez le nourrisson une certaine avidité, une gloutonnerie par rapport à la vie en général qui peut donc se maintenir même de façon très métaphorique. En somme le concept de pulsion est une construction, mais une construction que notre expérience peut rendre nécessaire.

Est-ce là le seul aspect de notre expérience qui appelle à la construction de ce concept de pulsion ? Vous savez que non. Quand quelqu'un vient nous voir pour demander une analyse il n'est pas rare qu'il se mette assez vite à évoquer quelque chose comme une contrainte qui le pousse à répéter ce qui lui est pénible, ou encore ce qui peut constituer un danger à différents égards. Je ne parle pas seulement de compulsions très déterminées comme celles de l'obsessionnel. J'évoque plutôt cette dimension plus générale de la compulsion, celle qui va faire que le sujet semble toujours répéter les mêmes erreurs, les mêmes faux pas. Vous pouvez reprendre là dessus le chapitre III de l'Au delà du principe de plaisir. Freud parle, à cet égard, d'une compulsion de destin, mais vous savez que la tradition psychanalytique a élargi celle-ci jusqu'aux dimension d'une véritable névrose de destinée.

Alors, vous voyez, ce double éclairage pourrait nous amener à reprendre, comme si elle allait de soi, l'opposition entre pulsions sexuelles, ou encore pulsions de vie, d'un côté, et de l'autre pulsions de mort. D'un côté il y aurait les pulsions qui tendent à constituer des unités toujours plus grandes, que ce soit l'union des individus dans l'accouplement ou celle des gamètes dans la fécondation. De l'autre il y aurait des pulsions qui tendent à l'autodestruction, et qui peuvent se retourner en agression.

Cette opposition est-elle cependant très satisfaisante ? Peut-on la maintenir sous cette forme ? Ce n'est pas du tout sûr.

Le lecteur de Freud pourrait s'étonner, en effet, de voir les pulsions sexuelles s'inscrire du côté de la liaison, alors qu'avant 1920 elles apparaissaient plutôt comme un principe de déliaison, principe qui est à l'Œuvre dans le processus primaire. Or c'est sur cela que Lacan nous a appris à mettre l'accent. Il nous a plutôt appris à voir que les pulsions sexuelles elles même n'ont rien d'unificatrices, de pacificatrices. D'abord

les pulsions sexuelles, au sens des pulsions partielles freudiennes, la pulsion orale, la pulsion scopique, ce que vous voudrez, eh bien ces pulsions se développent en quelque sorte chacune pour son compte et si on pense que l'amour, en tant qu'adressé à la personne totale pourrait soutenir une pulsion génitale totalisante on s'aperçoit dans le texte de Freud lui même que amour et pulsion sexuelle fonctionnent très différemment. C'est même à partir des pulsions partielles freudiennes que Lacan a introduit l'objet a, en ajoutant au sein et à l'objet anal le regard et la voix. Ensuite l'objet des pulsions sexuelles est toujours un objet perdu. Le sein ce n'est pas quelque chose qui viendrait combler un besoin de nourriture. C'est bien en cela d'ailleurs qu'il reste objet de la pulsion même au delà de la satisfaction du besoin. Ce qui donne sa valeur au sein dans la pulsion sexuelle, c'est qu'il est l'objet du sevrage. Et celui-ci lui même préfigure la castration, c'est à dire la loi qui règle notre sexualité en commandant certains renoncements. Vous voyez qu'on est loin ici d'une fonction qui se définirait essentiellement par l'unification.

Que faire de toutes ces remarques ? On pourrait sûrement s'attarder beaucoup plus sur la question générale des rapports entre pulsions sexuelles et pulsions de mort chez Freud. Christiane Lacôte cite par exemple, dans son livre sur L'inconscient (p 70), un passage où Freud montre comment le moi peut s'approprier la libido, la désexualiser ou la sublimer et finalement la mettre au service de tendances instinctives opposées. En somme plutôt qu'à une opposition simple on aurait affaire à une transformation qui infléchit le sens même de la pulsion. Mais comme je suppose qu'elle a du vous parler de tout cela je n'y insisterai pas.

Je vais plutôt vous proposer quelques idées assez simples que je vais ensuite développer un peu. Je dirai ceci : si l'on peut parler, avec Lacan, de « l'affinité essentielle de toute pulsion avec la zone de la mort » c'est que la pulsion sexuelle, elle aussi, a rapport avec une perte. Cette perte elle-même est liée à la place déterminante du langage. Et c'est à partir de là qu'on peut commencer à poser, sous différentes formes la question de la place que la pulsion pourrait ménager au sujet.

*

Nous en venons donc à cette idée qui peut paraître paradoxale : il y a une perte liée à l'existence même de la sexualité.

Comment le concevoir ? Eh bien ni Freud ni Lacan n'hésitent à se référer à un fait très général. Seuls meurent, au sens strict, les organismes qui se reproduisent sexuellement. Les organismes qui se reproduisent par scissiparité ne connaissent pas la mort individuelle.

Evidemment on ne peut en rester à ce fait universel. Le lien entre la sexualité et la mort, qui existe aussi chez l'animal, ne prend sa valeur que chez l'homme, qui en a la connaissance. Bien sûr cette connaissance peut être refoulée. Elle insiste pourtant dans le discours le plus quotidien. Lorsqu'un homme et une femme parlent des enfants à venir peuvent-ils tout à fait oublier que la loi de la succession des générations c'est celle qui fait disparaître les plus anciennes au fur et à mesure de l'arrivée des nouvelles ? On croit un peu trop facilement, lorsqu'un homme refuse d'être père que cela peut s'expliquer seulement par une crainte de s'engager, par un souci de préserver sa liberté, que sais-je ? En réalité quand on écoute bien on perçoit souvent autre chose. Si l'accession à la paternité inquiète tellement certains sujets c'est sans doute parce que cette paternité soulignerait la proximité des zones de la sexualité et de la mort, la perméabilité entre les deux. Et c'est dans doute cela qu'ils essayent d'éviter de percevoir.

On peut ainsi dire que si c'est en quelque sorte naturellement que la mort est liée à la sexualité, c'est néanmoins le signifiant qui révèle à l'homme le sens mortifère de la sexualité, disons de la libido. Disons que l'existence même du langage, qui fait que nous n'allons pas directement à nos objets de satisfaction, indique assez cette dimension d'une perte fondamentale. Et je pense là dessus à un rêve récemment raconté par une analysante. Elle se trouvait avec un homme qu'elle avait jadis aimé, il y avait entre eux un désir qui fonctionnait bien, mais près du lit, il y avait quelques plumes, et la seule association qui pouvait lui venir c'est qu'elle allait y laisser des plumes.

N'allons pas trop vite, cependant. Si je développais à partir de cela un fragment clinique, je m'engagerai presque nécessairement dans une voie qui est celle de l'élaboration qu'un sujet peu faire à partir des signifiants qui lui viennent dans une cure. Or je suis loin d'en être là. Je voudrais plutôt reprendre quelque chose qui paraît essentiel dans certains développement de

Lacan sur la pulsion et essayer de vous indiquer en quoi ces développement sont essentiels pour notre pratique. Eh bien ces développement vont dans le sens d'un questionnement assez radical de la place du sujet dans la pulsion. Comment le concevoir ? Ce n'est pas si simple pour nous. Dans cet exposé je ne cesse de faire comme si je parlais toujours d'un sujet. Or, en toute rigueur lacanienne il y a une zone où on ne peut pas parler de sujet. Comment celà ?

La première approche, ce pourrait être de reprendre la question de la compulsion de répétition, dans une perspective lacanienne cette fois. Lacan parle plutôt, d'ailleurs, d'un automatisme de répétition. Et pour en rendre compte il met en place une suite de termes dont l'enchaînement dépend d'une loi très simple qui exclut un certain nombre d'assemblage. Or une telle écriture va mettre en place une sorte de mémoire symbolique qui aura des conséquences très précises dans un certain nombre de transcriptions ultérieures. Cela montre assez bien comment peut fonctionner une répétition purement logique, qui produit des effets sans qu'aucun sujet ne s'en mêle.

Une telle approche serait pourtant peut-être trop générale. Il me semble qu'il vaut mieux ici spécifier notre questionnement, et puisque j'ai commencé à en parler, reprendre la question des pulsions sexuelles en tant que pulsions partielles.

Mais celles-ci elles mêmes, comment les aborder en ce qui concerne la question du sujet ? Nous pourrions reprendre la première lecture que Lacan a pu faire de la pulsion, dès lors qu'il l'a liée à la demande. Comme je vous l'ai dit les objets partiels freudiens ne sont pas à penser comme les objets d'un besoin biologique. Ils sont tout de suite pris dans une demande, et une demande qu'il faut peut-être situer avant tout du côté de l'Autre, incarné en l'occurence par la mère. C'est assez clair en ce qui concerne l'objet anal. Mais même si lui aussi demande quelque chose, par exemple au niveau oral il y a aussi une demande qui est faite à l'enfant de se laisser nourrir. Je ne vais pas plus loin pour ne pas compliquer les choses, mais le poids de cette demande est tel qu'on peut dire que le sujet s'y évanouit. C'est ce qui fait que Lacan peut écrire la pulsion ainsi, par exemple dans Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient Freudien : $ × D. La pulsion c'est ce qui fait que le sujet s'évanouit devant la demande.

Subversion du sujet, cependant, date de 1960, Quelques années plus tard, dans le Séminaire XI, Les quatre concepts, Lacan va présenter les choses d'une manière plus complexe, et il faut à présent que j'y arrive.

*

Lacan reprend la présentation des pulsions que Freud donne dans Pulsions et destin des pulsions. À vrai dire il reprend cette présentation sur plusieurs leçons de son séminaire et bien entendu je ne vais pas vous exposer tout cela. En revanche, pour ceux que cela intéresse, le séminaire XI sera l'objet de journées d'études de l'Association Freudienne l'été prochain.

Je vais alors seulement à un point, qui m'intéresse plus particulièrement. Vous savez sans doute que Freud présente trois temps du développement de la pulsion, en particulier à propos du couple sadisme-masochisme d'un côté, à propos de la pulsion scopique de l'autre. Je vous lis juste quelques lignes consacrées à cette pulsion dans l'article de Freud « Ici aussi dit Freud (p28), on peut proposer les mêmes stades que dans le cas précédent :

a) Regarder, comme activité dirigée sur un objet étranger.

b) Abandon de l'objet, retournement de la pulsion de regarder sur une partie du corps propre ; en même temps : renversement en passivité et instauration d'un nouveau but : être regardé.

c) introduction d'un nouveau sujet auquel on se montre pour être regardé par lui. ».

Vous voyez donc comment ça fonctionne chez Freud. Freud part d'une pulsion qui a un but actif : regarder. Il pose un second temps où ce but se renverse dans le but contraire, but passif : être regardé. Et c'est pour satisfaire ce but que va être cherché un partenaire. Il s'agira d'être regardé par ce nouveau sujet.

Que pourrait-on amener à partir de tout cela ? Ce qui semble-t-il intéresse plus spécialement Lacan c'est le troisième temps. C'est à partir de ce temps là qu'il va être amené à définir la pulsion comme un se faire : se faire boulotter, ou sucer, se faire chier, se faire voir, se faire entendre. Mais il va aussi insister sur ce que Freud désigne comme un « nouveau sujet ». Plus exactement Lacan va nous dire que ein neues Subjekt il faut l'entendre ainsi : non pas qu'il y en aurait déjà un, le sujet de la pulsion, mais qu'il est nouveau de voir apparaître un sujet (p 162). Tout se passe comme si dans les

deux premiers temps on n'avait pas de sujet, ou alors, on trouve aussi cela chez Lacan, comme si on avait un sujet acéphale, un sujet non subjectivé, un simple appareil (p 168). En tout cas si on le prend dans la formulation la plus tranchée cette affirmation est bien difficile à saisir. D'abord nous savons à peine comment en parler. Par exemple en parlant du troisième temps de la pulsion j'ai failli dire que le sujet trouve une personne extérieure pour le regarder. J'ai bien sûr évité cette formulation pour ne pas contredire par avance Lacan. Et par ailleurs ça pose des questions théoriques importantes. Pourquoi est ce que ce ne serait pas déjà un sujet qui interviendrait dans les premiers temps de la pulsion. Pourquoi ne pourrait-on pas dire : le sujet cherche à regarder un objet étranger ? Ou encore le sujet cherche à être regardé ?

Eh bien je pense devoir tout de suite vous proposer une solution. En fait Lacan répond à un problème qu'on peut retrouver chez Freud en un autre point du texte. Mais il y répond avec ses instruments à lui, et cela va orienter très différemment toute notre interrogation sur la pulsion.

De quoi s'agit-il ? Je vais vous lire encore quelques lignes de Freud (p 36). « Originairement, tout au début de la vie psychique, le moi se trouve investi par les pulsions et en partie capable de satisfaire ses pulsions sur lui même. Nous appelons cet état le narcissisme, et nous qualifions d'auto-érotique cette possibilité de satisfaction. ». C'est sans doute à propos de cette idée que Lacan évoque (p 164), cette représentation d'une seule bouche qui se baiserait elle-même, une pulsion orale qui se refermerait sur sa satisfaction.

Eh bien cette dimension là, il me semble qu'il faut déjà nous demander si la psychanalyse permet d'en saisir quelque chose. Ce serait, si vous voulez la dimension d'une pulsion qui viserait une satisfaction directe, et je dirai non dialectisée. Eh bien il me semble que dans un premier temps cette satisfaction ne s'indique dans une cure que par des points de résistance particuliers. Je pense par exemple à ce que l'on peut supposer d'une jouissance du corps à la fois très forte et qui ne pourrait pas se dire. Mais je laisse pour l'instant cette question en suspens.

En tout cas, on peut se demander pourquoi Lacan insiste tellement, dans le séminaire XI, sur l'idée d'un temps qui serait en quelque sorte un temps d'avant le sujet. Eh bien il me semble que c'est surtout pour montrer qu'il ne suffit pas qu'il y ait pulsion pour qu'il y ait sujet. Il faut qu'il y ait l'Autre, à écrire avec un grand A, cet Autre que vous connaissez bien, cet Autre du langage. Nous le savons d'ailleurs que c'est à partir de l'Autre que se constitue le sujet. Disons alors qu'ici, pour avancer quant à la question de la pulsion, Lacan procède à une double opération. D'une part il affirme que ce temps du narcissisme et de l'autoérotisme, c'est un temps sans sujet. Pour qu'il y ait sujet il faut qu'il y ait la dimension de l'Autre. D'autre part il force le texte freudien pour confirmer sa thèse. Le sujet apparaît au niveau de ce partenaire qui chez Freud va être introduit dans le troisième temps de la pulsion. Mais chez Lacan on glissera de ce petit autre au grand Autre, de même qu'on glisse de l'expression « un nouveau sujet » à l'idée selon laquelle il est nouveau qu'il y ait un sujet.

Je vais devoir à présent accélérer un peu mon rythme afin d'en venir à quelques questions. Vous lirez ou vous relirez le séminaire XI sur lequel je continue à me repérer.

On ne s'étonnera pas qu'après avoir parlé de la pulsion Lacan en vienne à parler de l'aliénation. Je ne vais pas présenter la structure formelle de l'aliénation telle que Lacan la développe. Disons que l'aliénation veut dire que si l'homme se constitue dans le langage il y perd toujours quelque chose. Je crois pouvoir dire que je suis ceci ou cela. Mais le point sur lequel je m'arrête, c'est toujours le point où je me fige. Eh bien il en est ainsi dans la pulsion. Si nous voulons penser une pulsion où le sujet ait sa place nous devons forcément la rapporter à l'Autre du discours. Mais en même temps on pourra comprendre que cette dépendance de l'Autre puisse laisser au sujet une place bien limitée. Qu'en sera-t-il de la pulsion orale chez un sujet à qui la mère n'aura cessé de répéter, chaque fois qu'il pleurait, qu'il devait avoir faim ? Son désir risque de disparaître tout à fait. Il y a ainsi un manque constitutif de l'aliénation. Et pour faire tout de même un lien avec la pulsion de mort, que vous étudiez plus précisément je rappellerai que Lacan parle là dessus du recouvrement de deux manques. Le manque lié à l'avènement du sujet dans sa relation à l'Autre recouvre ce qu'il appelle le manque réel, ce manque qui est réel, je cite « parce qu'il se rapporte à quelque chose de réel, qui est ceci que le vivant, d'être sujet au sexe, est tombé sous le coup de la mort individuelle.

D'ailleurs, pour continuer à avancer rapidement : Comment le sujet pourra-t-il alors s'en

sortir ? Eh bien cet exemple que je viens de prendre, celui d'une réponse maternelle sur le versant du besoin de nourriture, cet exemple donc est intéressant. Car il se peut que le sujet n'ait pas alors d'autre réponse que l'anorexie. Plus exactement il ne peut se soutenir comme sujet qu'en montrant, dans son refus de nourriture que c'est de tout autre chose qu'il s'agit pour lui.

Lacan nomme séparation ce temps qui vient répondre à l'aliénation. À sa prise dans le désir de l'Autre le sujet répond en mettant en jeu sa propre disparition. Il peut aller, dans l'anorexie, jusqu'à risquer la mort. Ainsi la question posée à propos de l'Autre, qui est toujours la question « qu'est ce qu'il me veut ? » se trouve prolongée par une seconde question : « peut-il me perdre ? »

C'est en relation avec la question « peut-il me perdre ? » que Lacan amène le thème de la séparation. Cette question peut se présenter sous différentes formes, y compris dans la cure, dans ce qui peut pousser le sujet à se demander, en interrompant l'analyse, si l'analyste peut le perdre. Mais il faudrait prendre le temps de montrer qu'il y a de toutes autres formes de séparation. La séparation, telle que Lacan en parle au départ c'est le sujet lui même qui se fait objet pour le désir de l'Autre. Mais la séparation, quand on parle de la pulsion orale, c'est aussi ce qui va constituer le sein comme objet perdu, autour duquel la pulsion ne fera que tourner. Ainsi l'objet en tant qu'objet cause du désir est amené ici d'une manière intéressante. C'est d'abord le sujet lui-même qui peut valoir comme objet, ce qui se conçoit si le désir est d'abord le désir de l'Autre.

Il faut aussi relever, au point où nous en sommes, que pour commencer à amener la question du sujet dans son lien avec celle de la pulsion, Lacan se réfère à la perversion. C'est que celle-ci constitue un montage plus complexe qu'on pourrait croire. Lacan reprend ici l'analyse de Sartre sur un voyeur surpris dans son activité. Ici l'objet, ce n'est pas le spectacle regardé. C'est le voyeur lui-même. Dès lors que l'Autre le surprend le sujet est en quelque sorte identifié à l'objet regard. La dimension de l'Autre est, me semble-t-il, toujours présente. Ce peut être par l'intermédiaire d'un tiers réel, et je pense par exemple au Grec que Sacher-Masoch introduit dans sa relation avec Wanda, ça peut être un Autre plus immatériel. De toutes façons c'est toujours parce qu'il y a l'Autre, et qu'il y a donc la possibilité d'être objet pour l'Autre que le sujet apparaît.

Il serait bien sûr erroné, dans la perspective lacanienne, de faire de la perversion la vérité ultime de la pulsion. Pourtant la cure conduit bien le sujet à reconnaître de quelle façon son être n'est pas ailleurs que dans l'objet a. Vous vous souvenez de l'article « Subversion du sujet » : le sujet n'est rien d'autre qu'un tel objet. Interrogez l'angoissé de la page blanche, il vous dira qui est l'étron de son fantasme ». On considère alors que si le pervers présentifie l'objet a le sujet névrosé, lui, organise son fantasme à partir d'un objet a qui est un semblant. La névrose obsessionnelle a rapport avec l'objet anal. Cela ne veut pas dire pour autant que l'obsessionnel soit coprophile. Cependant il reste bien des questions. Je vais essayer, pour finir, d'en poser quelques unes.

Ces questions sont surtout relatives à ce qui est le plus important pour nous, à savoir ce qui se passe dans la cure. Vous avez vu que je me suis déjà interrogé sur la façon dont pouvait se manifester, dans une psychanalyse, cette dimension d'une pulsion acéphale, d'une pulsion sans sujet. Mais qu'en est-il, d'une façon plus générale de la pulsion dans la cure ? Comment se manifeste-t-elle ?

Une des choses qui pourraient nous guider c'est l'opposition entre amour et pulsion. Lacan, je l'ai déjà un peu dit, souligne le fait que la pulsion est toujours partielle. Nous n'avons pas à supposer une pulsion génitale totale, qui concernerait l'être aimé dans son intégralité, et qui serait au service de la reproduction. Or il est vrai que lorsqu'une cure s'avance suffisamment loin le sujet se trouve confronté à cette dimension de la pulsion partielle, parfois de façon assez crue, comme lorsque des rêves par exemple viennent mettre en jeu une dimension exhibitionniste, liée à un registre anal, chez un sujet qui pensait être très loin de représentations de ce type. On peut même dire que la place même du sujet est indiquée par cette dimension du partiel. Vous savez que certains psychanalystes ont développé l'idée d'un amour génital, d'une fusion entre les partenaires où ils jouiraient tous deux, en même temps et de la même façon d'une jouissance commune. Il faut bien dire qu'une telle représentation nous apparaît le plus souvent comme idéalisée, voire normative. J'ai en revanche l'impression d'en apprendre davantage sur la pulsion lorsqu'un analysant - je pense à un analysant en particulier - lorsque cet analysant donc en vient à percevoir que ce type

de représentation ne correspond à rien pour lui. Ce qui se détache plutôt pour lui, c'est à la fois la blancheur laiteuse du corps de sa partenaire et l'impression floue mais insistante d'être regardé. Ainsi se manifeste à la fois la dimension de la pulsion partielle - voire des pulsions partielles - je prends tout à fait au sérieux cette évocation du lait - et la dimension du sujet comme venant se prélever sur ce qu'il avait cru pouvoir imaginer d'un rapport sexuel.

Vous voyez d'ailleurs que ce que j'évoque dans cette dernière partie concerne non seulement la cure, mais la fin de la cure. Alors je ne ferai que vous signaler une dernière question. Au delà de ce que j'examine aujourd'hui il y a certaines questions que l'on pourrait se poser à partir de la dernière leçon du séminaire, de la fin du Séminaire XI. Dans cette leçon Lacan énonce une thèse qu'il a reprise bien souvent. La cure, en tant qu'elle est soutenue par le désir de l'analyste va dans le sens inverse de l'idéalisation, elle conduit le sujet à se repérer par rapport à l'objet a. Mais après tout ce repérage, c'est sans doute d'abord un repérage par rapport à un objet inscrit dans des scénarii langagiers, disons dans des fantasmes. Qu'est-ce qui conduit alors Lacan à articuler qu'après ce repérage, l'expérience du fantasme fondamental devient la pulsion. « Comment, dit-il, un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? ». J'aurais plutôt envie, pour ma part de laisser cette question ouverte. Mais vous voyez qu'en fin de compte c'est bien un sujet qui se trouve interrogé sur ce qui peut le pousser encore lorsqu'il perçoit mieux à quel objet a il s'était jusqu'alors réduit. Il y a sans doute là pour le sujet une place qui n'a rien de confortable. C'est pour interroger cette place que Lacan avait imaginé la passe, c'est à dire une certaine façon de questionner sur la fin de l'analyse. Eh bien avec ou sans procédure de la passe cette question reste pour nous essentielle.

Houchang Guilyardi

Pulsion de mort et clinique du fracas
Lésions, sutures et jouissances

Evidemment vous avez bénéficié d'exposés théoriques soutenus sur ces questions. Bien qu'elles paraissent venir, d'après Freud lui-même, à la fois directement d'une spéculation c'est-à-dire d'une élaboration théorique, mais aussi, insiste-t-il d'emblée, sur l'expérience, l'expérience clinique dans un sens large, nous constatons qu'il s'est avéré extrêmement difficile, à travers tout le siècle, de faire correspondre ces notions de pulsion, et de pulsion de mort très spécialement, avec la clinique.

Les questions sur les pulsions vont un peu dans tous les sens. Nous en avons, à l'origine, de nombreuses catégories, qui ont été progressivement on peut dire délaissées. Pulsions d'emprise, d'autoconservation, d'agression... il y en a un certain nombre comme ça, qui se retrouvent encore dans les dictionnaires, ou dans certains circuits analytiques, mais en général elles sont peu employées. La pulsion de mort elle-même revient de manière récurrente sans que l'on sache très bien ce qui est mis là-dessous, une chose ou son contraire. Nous avons vu soutenir en effet des positions tout à fait inverses: aller vers la mort, empêcher d'aller vers la mort, faire le détour; ne serait-ce que pour ce qui concerne les suicides et les mélancolies, les commentaires sont d'une disparité remarquable.

Aussi je vous proposerai d'en passer par des points cliniques. Et spécialement, puisqu'elle semble nous y désigner souvent quelque chose de plus cru, de plus brut, de plus violent, d'aller vers ce qu'il en est de l'approche médicale, de la clinique médicale, que nous pourrions qualifier de "clinique du fracas".

Nous en avons déjà un peu parlé l'année passée, à propos de points malgré tout pas aussi fracassants, cela dit. Aussi je vous propose, non pas quelques vignettes, mais des fragments cliniques.

Madame F. a 35 ans. Elle se retrouve allongée dans un service de réanimation. Elle a pris le fusil de son mari, et s'est tiré une balle dans le visage. Sans aucun antécédent personnel d'aucune sorte est-il dit, mais nous apprendrons ensuite qu'elle a effectué une tentative de suicide par absorption de médicaments seulement 3 semaines avant. Il s'agissait d'une époque durant laquelle je faisais quelques enseignements à ce sujet, et je répétais que ceux qui se suicident avec des fusils, des armes à feu, ce sont les hommes, alors que les femmes choisissent d'autres façons, par exemple médicamenteuses. Elles m'ont fait mentir puisque nous avons reçu en quelques jours trois femmes qui avaient fait de même. En France ces suicides se commettent au fusil. Aux États-Unis c'est au revolver. C'est moins grand, plus maniable. Un fusil, il faut le prendre à distance, ce qui fait que... ça rate un peu. Il suffit d'un petit mouvement d'un côté ou d'un autre et ça enlève une partie du visage, un peu au-dessus, en dessous, à côté, et après ces gens peuvent figurer dans des films comme "Freaks"... Ces chirurgiens recollent les morceaux, prennent un lambeau de peau du bras, un bout de péroné, remplacent de l'os, là un morceau de mandibule... Je vous dis tout ça, déjà pour vous embêter (rires), et aussi pour mentionner que la société dans laquelle nous évoluons, fonctionne sur la nécessité du déni. C'est-à-dire que les vieux, il ne faut pas les voir, les fous, il ne faut pas les rencontrer - dans une certaine mesure les enfants non plus - et les malades et les blessés, il ne faut pas contempler leur fracas non plus, la fonction de l'hôpital comportant, à côté de ses fonctions traditionnelles de soins, pour partie une fonction "masquée" qui consiste à cacher la blessure et la crudité du réel, les aboutissements de certaines violences, de certains points de déni et de

forclusion, dans ses effets, les plus saignants. C'est une pratique du translucide avec des meurtris qui eux-mêmes se cachent.

Cette femme n'était pas défigurée: les chirurgiens de ce service sont extraordinaires. Ça c'est un lieu commun, on dit toujours ça, en tout cas elle n'était pas trop défigurée. Certains suicides que dans ces lieux on appelle "par traumas balistiques", donnent en effet des visages absolument détériorés, elle ne l'était pas tellement, et d'ailleurs assez jolie. Puis elle a quitté ce service de réanimation pour le service de chirurgie maxillo-faciale et reconstructrice, dans laquelle elle ne présentait pas spécialement de symptôme. L'infirmière note: "*soins de cicatrice propre... ne manifeste pas le moindre sentiment d'angoisse, ou de crainte pour l'avenir. Souriante, s'interrogeant sur les raisons de son geste, sans en comprendre le pourquoi, ni l'utilité*."

Je vous passe ce que font les chirurgiens, quand même, et la question qui m'est posée par les infirmières et les médecins, c'est: "Est-ce qu'on la laisse sortir cette dame?" Qu'est-ce qui s'est passé? Personne n'a rien compris à son geste, elle s'est tiré un coup de fusil, est-ce qu'on laisse la sortir? Comme ça, tout simplement?

Vous savez très bien que ça arrive très souvent, dans les hôpitaux, des histoires... pas similaires, mais enfin, pour des tas de tentatives de suicides, il y a un psychiatre, un psychologue, (un psychanalyste c'est plus rare) qui passe, éventuellement, et naturellement il n'y a pas vraiment de suite à ça, on laisse faire... Évidemment si après sa sortie quelqu'un ressort et se suicide vraiment quinze jours après, quelles sont les responsabilités, que se passe-t-il? C'est un autre débat, laissons-le également de côté.

Comment comprendre l'acte de Madame F.? Lorsqu'on lui pose des questions elle ne répond à rien: tout est banal, il n'y a pas de problème. Il n'y a rien à dire. Ce que je vous propose de considérer comme un raptus suicidaire dans une phase d'une mélancolie met en jeu plusieurs personnes, naturellement ce n'est pas celle-ci qui peut dire, c'est peut-être un autre du circuit, qui ne se trouve pas autant pris dans l'obscurité de son histoire mélancolique.

En réalité nous nous apercevons que cette femme a cessé de travailler quelques années auparavant, qu'elle a arrêté son travail à cause de ce qui a été appelé une myélite. Une myélite, une atteinte nerveuse et musculaire, et elle n'a plus jamais travaillé. Mais c'était très banalisé, une maladie médicale, son mari travaillait, réussissait très bien dans sa profession, dans la campagne n'est-ce pas, petite ville de France, un boulanger, dont l'affaire grossissait, s'étendait, se multipliait. Et trois semaines avant le coup de fusil, elle commençait à ne plus pouvoir parler, ne plus pouvoir, même, pleurer, ce que nous reconnaissons comme signe majeur de mélancolie.

Par ailleurs, il se trouve qu'elle est... qu'elle fait partie... je veux dire "faire partie" au sens d'être une partie d'un ensemble, d'une famille qui est en train de poursuivre une saga particulière. Son père, à elle, était entrepreneur de Travaux Publics. Il était censé être trop gentil avec les ouvriers, et a investi énormément, puis a subi la crise de 74. Et a fait faillite. Mais il n'a jamais cédé. "N'a jamais cédé", ça veut dire quoi? Ça nous met directement dans l'ambiguïté, puisque Lacan, au terme du développement, non seulement de son travail, mais de la question de la pulsion de mort, arrive à cette même formule éthique de la psychanalyse: "Ne pas céder sur son désir". Alors ce monsieur se trouve en 74 en faillite. Il perd son entreprise, il perd sa maison. Et il ne s'est jamais remis de cet échec, et n'a jamais cédé. Jamais cédé, c'est-à-dire qu'il devait quitter cette maison, mais même avec un certain nombre de condamnations, personne n'a jamais réussi à le déloger. C'est le cas de le dire. Une bataille sur 20/25 ans, scandée de procès, finalement, le propriétaire s'est retourné contre l'État, et l'État contre ce monsieur. Et depuis quelques mois se précise son expulsion, mais adoucie par l'effacement pur et simple de l'ensemble de ses dettes, et son relogement par la municipalité. Et bien Monsieur refuse. Il refuse le tout en bloc, et toute la famille participe. Un frère de Madame F. a effectué une tentative de suicide, une sœur aussi, une tante, ça part de tous les côtés: "plutôt la mort" semble crier chacun des membres du Grand Tout. On ne cède pas.

Madame F. n'a pas compris pourquoi elle a fait ça, elle reste interdite, mais la participation familiale est permanente, bien qu'ils n'habitent pas ensemble, les contacts sont quotidiens avec sa mère, sa sœur, etc. Ils se voient, partent en vacances ensemble, sauf cette fois, elle n'a pas pu. Est-ce que le père " ne cède pas sur son désir"? Est-il "lâche", comme le dit son gendre, puisqu'"il fait la fête, il picole", il continue à vivre dans cet état de déchéance? Et toute la famille est braquée. Un frère a menacé le Maire

et le Préfet de se suicider. Que faire avec Madame F, avec cette famille?

Et la pulsion, la pulsion de mort? Son rapport au réel n'a pas toujours été mis en avant. Comment relier cette question pulsionnelle aux instances du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire? Il est clair que dans cette famille une position imaginaire est prévalente, impérieuse, une option générale sur laquelle, que ce soit conscient ou inconscient, il n'est pas question de céder.

La pulsion de mort a parfois été reliée à ce qu'il en serait d'une épure du désir. L'épure du désir jusqu'à la mort. De même la question du dualisme présent dès l'origine, pulsion de vie/pulsion de mort, autant Freud que Lacan ont fini par l'inscrire dans ce qui n'apparaissait plus comme tel, mais comme un seul mouvement pulsionnel. La pulsion par excellence. De même le retour à l'état antérieur, ou de moindre tension, a été remis en question par Freud et Lacan, dans l'élévation de tension, en passant par le moindre déplaisir, et le moindre pâtir, ce qui a mené sur la voie du concept de Jouissance. Je vous rappelle que Lacan avait souhaité inscrire son nom sous le titre du "Champ de la Jouissance". Il aurait aimé que l'ensemble de son travail se déroule sous ce titre, et manifestement, il s'est arrêté, il le dit lui-même, tout comme Freud, dit-il, également, il s'est arrêté sur cette question, de la Jouissance dans ce qui apparaît comme un mélange, un entrecroisement complexe de différentes définitions des Jouissances... entre la Jouissance Autre, la Jouissance Toute, le Plus-de-jouir, la Jouissance féminine, qui constituent dans le cheminement de Lacan, des points extrêmement difficiles, et sont maintenant devenus des dogmes, répétés à l'infini, malgré ses souhaits et ses critiques répétés envers les "dévots de l'écriture". Nous recevons des formules psalmodiées, sorties de leur contexte d'élaboration, pour faire loi, et qui, dans leur schématisme, risquent de bloquer notre travail, et de figer le "progrès" lacanien. Ceci participe d'un léger problème de l'utilisation redondante des formules de Freud et de Lacan et ces dernières années en particulier des dits de Lacan, si bien qu'à force un certain nombre de gens commencent à rejeter, à ne plus pouvoir lire, à être dégoûtées des formules lacaniennes, et de Lacan, comme si le travail en était évidé dans une salade de mots.

Je continue sur les ambiguïtés de la pulsion de mort. A côté de ce qui serait développé comme Un, comme unification, comme aboutissement unaire de la pulsion, tout un mouvement présente la pulsion de mort comme ce qui irait vers la division subjective, ce qu'avait avancé Jean Pierre Besnard. L'épure imaginaire de la pulsion est contredite d'emblée par Freud qui énonce que la pulsion est de toute façon partielle et ne s'envisage que d'un abord partiel. Qu'il y ait quelque chose d'un détour est une constante du parlêtre quoi qu'on fasse. Et les tentatives de suicide le montrent bien, et les propos de Madame F. vont dans ce sens-là également.

Je vais vous parler de quelques traits chez Monsieur D., grand mélancolique, je dis grand mélancolique parce qu'il s'agit d'une carrière de plusieurs décennies. Un monsieur de 60 ans qui se trouve dans la plus grande crise mélancolique de sa vie, la phase la plus intense et la plus longue. Il travaillait Outre-mer 2/3 mois et revenait à la maison. Comme le dit sa femme, c'était un célibataire de fait six mois de l'année. Monsieur D. a subi tous les traitements de la mélancolie. Il lui a été prescrit pas loin de l'ensemble des médicaments anti-dépresseurs, de grandes séries d'électro-chocs - appelés maintenant "électro-convulsivo-thérapie", qui effectuent vous ne le savez peut-être pas un très grand retour un peu caché, depuis une dizaine d'années, et se pratiquent maintenant dans la plupart des hôpitaux généraux et même des hôpitaux psychiatriques - Monsieur D. se trouve donc dans un état d'immobilisme, d'arrêt prononcé, et il se pose une nouvelle fois la question d'une cure de sismothérapie - autre terme. Le moment est particulier. Car, comme à chaque fois, dans ces phases, un monde imaginaire se referme sur lui-même. Ils n'ont pas d'enfants, sont fâchés avec à peu près toute la famille, il a perdu son travail, et ses amis, et le monde s'est réduit à 6/7 personnes, 10 en comptant large, un frère... Bon. La plupart des membres de ce circuit - et sans être cynique j'y inclurai le chien, qui y tenait une place éminente- viennent de décéder ces dernières années. Le monde étant enclos et organisant sa jouissance à travers ses différents membres, se trouve amputé de ses éléments essentiels, et se rétrécit, et ne restent en face à face que, à peu de choses près, Monsieur D. et sa femme. Femme qui, jusqu'à l'âge de 30 ans dit-elle, était timide et soumise. Ayant rencontré de très importants problèmes sur la colonne vertébrale, elle, si active, a été totalement immobilisée durant plusieurs années. Et son mari s'est occupé d'elle. A ce moment-là elle a réagi dit-elle, elle s'est redressée, dans

tous les sens, et c'est son mari qui est devenu dépendant, et elle dominante, précisant: " Dans ma famille, ce sont les femmes qui dominent." En tous cas, lorsque je les reçois, dès que le Mr D., dans un état à peu près hébété, dit un mot, il reçoit une claque morale, verbale, et réintègre son immobilité. Ils ne peuvent pas se passer l'un de l'autre, semblent constituer un seul lieu. Elle se plaint qu'il ne lui dise pas bonjour le matin, mais à qui dire bonjour? C'est un peu lui-même, c'est à peu près lui-même? Ils paraissent faire un, ou vases communicants. Si, prenant appui sur le traitement, ou les entretiens, Monsieur réémerge, il commence à être d'une violence énorme envers elle. Donc le traitement est modifié, et il replonge. Un conflit d'allure paranoïaque qui se déclenche immédiatement dès qu'il y a sortie de la léthargie. Nous constatons l'extrême embarras des praticiens avec ces situations mélancoliques. L'électro-convulsivothérapie, vous savez ce que c'est: c'est déclencher une crise d'épilepsie. C'est-à-dire un orgasme qui viendrait traverser un corps phallique - et que c'est ainsi que le sujet sort d'un état où la jouissance ne traversait quasiment plus le corps - de manière à ce que le sujet puisse participer à nouveau à une jouissance. C'est en cela qu'il était en effet en danger de mort, et que de fait un certain nombre de mélancoliques meurent réellement par fracas physiques, ou par suicides. La reprise de cette jouissance corporelle permet éventuellement de commencer à en sortir.

Il y a un procédé à la mode ces derniers temps, c'est la luminothérapie. On balance de la lumière, ou du soleil, sur ceux qui veulent rester dans l'ombre, et on vend à cet effet des lampes, qui font un peu de soleil. Bon. De toutes façons il y a la nécessité d'une intervention d'un tiers situé en dehors de ce monde clos, qui permette à la fois de limiter l'emprise irrespirable du Grand Autre tout en relayant en quelque sorte la prise en charge massive par un néo-Grand-Autre qui viendrait placer du tiers, et permettre à la fois le transfert et que quelque chose parvienne à se dénouer de cette bataille entre les protagonistes, pris ou non dans un débat paranoïaque.

Monsieur D. a bénéficié de quelques diversifications psychothérapiques, et a pu se rendre compte de plusieurs aspects de sa relation et de sa vie, son emprisonnement, mais surtout de toutes ses impossibilités. De son impuissance majeure. De son impuissance que je qualifierais d'Impuissance-Toute, spécialement en regard de ce qui circule d'imaginaire chez lui et dans l'ensemble de son circuit, de Puissance-Toute. Et encore, même s'il sortait un peu de cette Impuissance-Toute, il apercevrait l'étendue immense du chemin à parcourir. Qu'est-ce à dire? Dans son état absolument désastreux et délaissé, il a pu élaborer ce qui l'a mis dans une colère violente vis-à-vis de sa femme, qui a redoublé d'assauts. Laissé seul une demi-heure, il a avalé l'ensemble de la pharmacie. L'évidence de cette Toute-Impuissance ne lui apparaissait offrir qu'une seule issue. Vous voyez: de l'usage de la psychothérapie. Dans certaines situations.

Vous constatez que je ne donne pas de recettes, j'évoque la crudité et la complexité de ces abords. Monsieur D. s'est trouvé lui aussi en réanimation, il en a réchappé de justesse, et le problème perdure. Le chemin est long: comment à la fois suppléer et permettre d'élaborer... de perlaborer.

Que nous dit cette femme? A côté de l'amour immense qu'elle porte à son mari, lors de la tentative de suicide, ce qui l'a particulièrement touchée, c'est qu'en fait il a voulu la quitter. C'est ainsi qu'elle l'a traduit: "Il a voulu me quitter". Et ça c'est une chose qu'elle ne pouvait pas envisager. La question imaginaire, c'est qu'elle dit très simplement avoir une double vie: elle le dit devant lui puisque cette double vie, on peut en parler: c'est que la nuit, elle rêve, elle est dans un autre monde. Elle précisera même un peu plus tard: "C'est ma vie". Ses rêves, c'est sa vie. Ajoutant: "Qui n'a pas de double vie?"

Ce que j'essaye de dire c'est que dans toutes ces questions, dans toutes ces histoires, il y a une vie de rêve, une vie merveilleuse, et que le parlêtre est spécialement doué pour rêver le jour, comme le dit Lacan: "L'homme qui pense, rêve".

Que ce soit par exemple pour les hommes du côté de la puissance, du pouvoir, pour les femmes du côté d'un amour, des romances comme celles qui se lisent tous les jours, et la télévision parvient à nous faire ingurgiter des images de rêve, comme ça, dans toutes les directions, tous les jours... Dans toutes ces questions nous sommes dans le rêve, et le rêve merveilleux. En partie réalisé, en partie halluciné, jour et nuit. Lorsque la famille se réduit, que peu d'interventions extérieures sont capables de venir pénétrer cette coque solide, de plus en plus dure et fermée, avec la disparition des uns et des autres, il ne peut y avoir que des interventions externes de fracture, ou internes de retour de ce qui a été

rejeté des fondateurs pour permettre de sortir de l'hébétude et de l'inanimé qui approche.

De son mari sa femme dit: "C'est un doux rêveur" qui s'est laissé plumer dans son travail, et quand il s'est réveillé, c'était trop tard, il a piqué une colère et il est retombé dans son impuissance. C'est donc un doux rêveur qui ne rêve plus, tandis que sa femme rêve encore. Ne pouvant plus rêver il en vient là à s'effondrer dans l'absence complète de désir, puisque la distance lui est devenue insurmontable entre rêve et réalité.

Dans les fracas de la médecine, nous voyons cela très habituellement. Cette intervention d'un Symbolique surdéterminé, ou d'éléments de réel, qui viennent faire chuter de façon incachable cet idéal et cette image de rêve. Nous le rencontrons en permanence. Alors pour ce monsieur, c'est à suivre.

Je continue sur la pulsion de mort, qui est censée être quelque chose, à l'origine, d'Idéal également. D'Idéal-minéral. Vous voyez que nous sommes un peu dans les mêmes questions. Et au fond cet Idéal-minéral rejoint un idéal scientifique. Pour le nommer: l'entropie - on n'en parle plus tellement depuis une dizaine d'années je crois - était un concept prévalent dans la médecine, dans la science, voire dans la Psychanalyse jusqu'à il y a 10 ou 20 ans. Pourtant Lacan également - puisqu'il a décidément été voir dans toutes les questions - l'a critiquée. L'entropie prescrit que toutes les forces, toutes les activités se dégradent, et que les corps se dissolvent. La formule de la moindre tension allait dans le même sens. L'entropie constituait un dogme absolu, provenant du même système de physique et de thermodynamique. Elle était décrite comme une loi de la vie, de l'être humain, tout s'orientant vers la dégradation inéluctable, l'abaissement des tensions, envisagé comme mort. Alors que nous savons bien... et les psychanalystes étaient en première ligne là-dessus, pour dire que c'est absolument faux, que c'est exactement le contraire, puisque la vie se développe, les liens se multiplient, que la mobilité des liens se complexifie et s'assouplit: c'est ce qu'on appelle la néguentropie.

Alors au fond qu'est-ce que souhaitait mettre en avant Freud avec la question de la pulsion? Pour envisager des éléments de réponse qui pourraient tenir le coup, il faut en considérer le contexte. En fait la question de la pulsion a suivi les débuts de la Psychanalyse. Freud a d'abord commencé à parler des rêves. Et a commencé à développer des éléments de Métapsychologie, des références conceptuelles sur lesquelles s'appuyer. C'est à peu près à ce moment qu'il a commencé à développer la question pulsionnelle. Nous pouvons considérer que la Métapsychologie, les Topiques, la question pulsionnelle, ont été déroulées sur à peu près les 50 premières années du siècle, que la question pulsionnelle était au cœur même de la Psychanalyse. Pour promouvoir quoi? Qu'il s'agit d'une conception dynamique. Parce que la pulsion, c'est ce qu'elle veut dire d'abord: c'est qu'existe une poussée dynamique, qui vient s'opposer à un Imaginaire immobiliste, de la science, voire de la dégradation, que je viens de dénoncer sous le terme d'entropie, qui estime, comme trop souvent à l'heure actuelle, avec certains théoriciens de la génétique, que tout est écrit par avance, écrit dans les gènes, comme autrefois, dans les religions précédentes, le prononciamento énonçait que c'était écrit dans le ciel, et qu'on ne pouvait rien faire, qu'on ne pouvait pas bouger, et qu'il fallait s'en remettre aux prêtres. Je ne vous dis pas ça par hasard, cet imaginaire procède d'une conception mélancolique correspondant à un éprouvé d'impuissance totale, d'une situation face à laquelle le sujet s'estime foncièrement impuissant, et il se tient une toute-puissance qui n'est pas toute négative, qui nous dit ce que nous devons faire, et qu'il y aura un avenir. Destituant les religions, la prise en charge des mélancoliques a été revendiquée par la science de cette façon: "endogène" représentant le concept et le terme pour les vraies mélancolies dans la psychiatrie scientifique, avec cette fois un avenir heureux non pas après mais avant la mort.

Avec tous ses avatars, le concept de pulsion a pu valoriser pendant ces 50 années la position dynamique, par rapport à la statique et au fatalisme. Ensuite, après guerre, le temps de se remettre de la terreur et de l'annihilation, avec le redémarrage de la psychanalyse sous poussée de Lacan, c'est-à-dire dans les années 60/80, avec le développement de la troisième Topique, Réel/Symbolique/Imaginaire, et de certains concepts renouvelés de métapsychologie, l'objet a, le grand Autre, la psychanalyse avait véritablement hérité et intégré la question dynamique jusqu'au concept de jouissance dont Lacan aurait voulu qu'on l'appelle le "champ lacanien". Et sur lequel il s'est arrêté. Certains considèrent qu'il s'est fourvoyé dans la Topologie, nous n'allons rien décréter, ce que nous constatons c'est la difficulté des abords de la Jouissance,

qui étaient également rendus difficiles par réserve et pudeur clinique, car, à l'époque, Lacan, et tous ceux qui se tenaient autour considéraient comme excessivement déplacé de parler de "cas". Bien qu'il faisait lui-même des "présentations de malades", personne ne s'autorisait à présenter des "cas". Par ailleurs un des grands embarras est la rupture de Freud, d'emblée, avec la médecine, obligatoire, rupture qui a perduré à travers le siècle, car même lorsque la psychanalyse a été admise sous les auspices de la psychiatrie, sauf exception, c'est-à-dire en France dans les années 70/80, c'était pour la faire rentrer dans le rang de la médecine, puis avec le clash de Lacan avec les médecins en 1966, l'ensemble de la Psychanalyse est restée, sauf exceptions, "extraterritoriale", spécialement à la médecine.

C'est dire que tout le Réel médical, tout le Réel de la question clinique, de ces cliniques du fracas, a été presque entièrement laissé de côté, et les psychanalystes ont été priés d'aller voir ailleurs, et ils ont très volontiers abandonné l'ensemble aux diplômés de la Science. C'est-à-dire qu'au cours de tout le siècle, la Psychanalyse s'est gardée à l'écart d'une clinique immense, où il suffit de se baisser pour ramasser sur les mines (c'est aussi un vaste champ de mines) de Réel - et là c'est la profusion - et ce n'est que dans les dernières années que le mouvement des psychanalystes s'autorise à nouveau et en tant que psychanalystes - pas sous le titre forcément de psychanalystes, mais dans une démarche analytique - à s'autoriser d'aller considérer cette clinique.

Le concept de pulsion valorisait également la question économique, moindre tension, augmentation, diminution, ce qui a été abandonné chez les lacaniens, conservé dans certains circuits non-lacaniens, considérant que ça n'apportait pas grand-chose et qu'il valait mieux envisager les aspects topique, et dynamique. C'est un peu laissé en plan, c'est regrettable, bien que cette option n'offre peut-être pas autant de développements intéressants, mais il n'est pas possible de la laisser de côté, puisque manifestement elle intervient.

Du même mouvement que la question de la Jouissance, des Jouissances, il semble que Lacan ait buté sur un point qu'il a pourtant lui-même tout à fait dénoncé, sous le titre: *de la "Père-version"*, et qui a peut-être constitué un marais dans lequel il s'est retrouvé lui-même un peu englué. Ce tricotage autour des questions de pulsion de mort, principe de plaisir, de moindre déplaisir, pourrait trouver tout un développement autour de la question de la Jouissance, en considérant d'un côté les retours du Réel, de l'autre le retour de la barre symbolique, ou justement du déni symbolique. Sans devenir médecins, les psychanalystes, parfaitement à leur place devraient s'autoriser, il me semble, à aller s'affronter à la clinique médicale.

Ce que je vous ai dit là, est-ce que ça parle de la pulsion de mort? Je ne sais pas. En tout cas, Lacan dit que la pulsion de mort tourne autour du signifiant "mort". Et ajoute: est-ce que croire en sa mort, est une "profession de foi"? En tout cas ça parle de la mort. Ça parle de la mort, et ce signifiant traverse les réalités physiques, sociales, politiques. Et la psychanalyse a laissé ça à peu près de côté. L'urgence de la question létale se pratique au niveau des médecins, et souvent son accès se situe dans un stade, dans une phase, dépassés, et les psychanalystes se sont résolument placés en amont .

Troisième élément clinique:

Ce n'est pas intentionnel mais il s'agit encore d'une histoire mélancolique. Mme C. m'est adressée parce que... elle n'a plus envie de rien, elle n'est plus ce qu'elle était: très active, elle ne pleure d'ailleurs quasiment pas... Les liens à son père sont complexes. Catholique fervent, il régit une famille nombreuse, et l'ensemble de la vie est réglé par des devoirs. Devoirs, rituels, derrière lesquels on ne sent aucune réalité. Quelques années auparavant, la mère était malade, elle est morte un peu délaissée par ce père, qui accusera sa fille d'être responsable du décès. Puis le père tombe également malade. Elle le soigne, elle va tous les jours s'occuper de lui, et comme il ne veut pas aller à l'hôpital, elle le lave, lui passe "le pistolet", fait sa toilette intime, tout ceci dans une demande qui ne s'est jamais démentie au long de sa vie - au long parce que cette femme est déjà plusieurs fois grand-mère - une demande d'affection de la part de son père. Et de reconnaissance. Un amour qui ne vient toujours pas. Ce père finit par décéder, en n'ayant pas, bien sûr, donné ce qu'elle souhaitait, et cette fin qu'elle attendait comme un soulagement s'est avérée encore plus terrible, infernale, l'accentuation majeure d'un état mélancolique, dans lequel tout est de sa faute, et elle totalement incapable de réagir, de parler, de dire.

Ce qu'il s'agira, à travers plusieurs années d'extrêmes difficultés, de parvenir à comprendre, c'est que, sous la face de cette famille,

d'amour, de piété et de devoir, cette fille qui a toujours voulu à la fois être choisie et respectée, finit par comprendre qu'elle n'avait pas été choisie, ni aucun autre d'ailleurs, simplement utilisée, et utilisée dans des rapports extrêmement malsains, où étaient mêlées dans le devoir des situations incestueuses, dans lesquelles elle a plongé sans comprendre. Peut-on dire qu'elle était en place d'amour? En place de l'objet d'amour, de semblant d'objet, sous l'apparence de générations qui se transmettent, un père qui dit être "un chaînon de la chaîne", une femme et des enfants, une vie dans laquelle - pratiques religieuses - s'imposent toutes choses que ce père n'aimait pas faire, et cette fille, la seule qui ressemble à sa mère, allait être mise en rivalité majeure avec elle, mais comme soutien, dans une bataille contre cette mère.

Et peu à peu, il fallait se rendre compte que rien ne saurait compenser cet amour, encore une fois, merveilleux et imaginaire, qu'elle attendait, qui a été refusé, n'est jamais venu. Pour elle, également, le problème c'est qu'il n'y avait plus d'espoir. Elle avait attendu ça pendant plus de 50 ans, jusqu'au dernier instant. Mort, c'était perdu à jamais. Cette fois c'était inéluctable, on ne pouvait pas y revenir. Ce n'était pas la mort de son père, c'était la mort de cet espoir. Il la tenait avec des développements d'une perversion habile par cet espoir. Alors elle s'occupait de lui, et il s'en servait, maître de la jouissance. Dans quel rapport d'objet de jouissance était-elle prise puis délaissée?

L'Autre organise, maîtrise, réduit l'autre dans une relation exclusive, "toute canaillerie consiste à vouloir être l'Autre de quelqu'un", dit Lacan.

Une fois cet espoir tombé, après des années de maîtrise et d'initiative de la part de son père, elle chute dans une situation d'incapacité extrême. Peut-on la qualifier de délirante, pensant qu'elle n'arriverait à rien, qu'elle n'arriverait pas à en sortir, qu'elle n'arriverait pas à parler. A tel point que j'ai même passé sur le fait qu'elle avait également eu un cancer du sein. Et qu'une femme suractive comme elle pouvait rester trois mois sur une chaise sans bouger.

Ce qui passe de l'Imaginaire de l'Autre qui gère le monde dans ces cas-là, c'est que... par exemple on dit qu'il existe un secret de famille dans les histoires de forclusion, de psychose. Le secret, c'est quoi? C'est qu'il y a en effet une puissance occulte, d'autant plus puissante qu'elle est invisible, qu'on ne peut la voir, la comprendre, elle est ailleurs, elle a été ailleurs, on ne peut pas la saisir, attraper de représentant de la représentation. Seulement subir les effets de son action. Et la puissance occulte se développe éventuellement dans l'abusif. Le Grand Autre vient manier toute la question, sans qu'on s'en rendre compte, et bien qu'on participe à un Imaginaire, encore une fois, merveilleux. Dans ces situations mélancoliques, formuler une demande d'analyse est naturellement impossible, puisqu'ils ne sont pas en situation de désirer une telle entreprise, surtout pas de demander, car la demande est immédiatement située dans le climat de la maîtrise de l'Autre meurtrier, et que ça serait lui offrir les quelques éléments de sujet désirant qui lui restent, et risquer d'aboutir à compléter le danger .

Face à ces puissances occultes, déniantes, perverses, avec la forclusion au bout de la perspective, la forclusion d'un tiers, justement, la seule possibilité d'acte réside dans l'intervention d'un autre, tiers, qui fasse limite, arrêt à ce déferlement. Il ne semble pas être jusque maintenant dans l'option analytique d'intervenir, d'être directif. L'analyste attend la demande. Or les mélancoliques ont besoin de se sentir portés, étayés, sont en train de s'enfoncer, et ne peuvent pas s'appuyer, car ils sont dans le gouffre, et que si quelque chose bouge, ils glissent.

Les thérapeutes de tous les temps, qu'ils soient religieux, catholiques, musulmans, juifs, bouddhistes... que ce soit du côté médical, psychothérapique, du côté analytique, toute la question est pour eux d'offrir cette position de l'Autre en se démarquant de l'abus manipulatoire, de soutenir la position limitante symboligène, et de ne pas tomber dans quoi?

Dans son complet déversement, dans son envers, que Lacan dénonçait comme le discours du Maître, et qui se voit très bien par exemple pour les religieux, partant du côté névrotique, symbolique, obsessionnel, versant sur la face perverse.

Qui peut dire, par exemple et pour revenir à des questions plus générales, ce qu'aurait donné la dernière guerre mondiale, ou ce qui a conduit à la guerre mondiale, si les autorités religieuses des différents pays et des différentes obédiences avaient fait leur travail de garants du Symbolique, et s'étaient opposés au déferlement pervers? Qui peut dire si par exemple la guerre n'aurait pas fait 30 millions de morts de moins? Ou n'aurait pas duré 5 ou 10 ans de moins? Puisqu'elle a duré environ des années 30 aux années 50? Et bien les dirigeants religieux n'ont pas su... n'ont pas pu... car ils sont là pour trico-

ter entre le Symbolique et la Réalité, ils n'ont pas pu porter de limitation efficiente.

A l'heure actuelle se pose la même question, pas uniquement pour les religieux, mais pour toutes les catégories censées s'occuper de ces questions: dans la police, la justice, la médecine, dans la psychanalyse, dans la politique.

Un dernier fragment clinique: une jeune femme, E., qui apparaît comme ça, jeune... qui a ... quel âge a-t-elle? Vers 45 ans... et la particularité d'avoir un abonnement aux cancers. Un premier à l'âge de 14 ans, elle a eu un Hodgkin. Enfin elle ne dit pas "j'ai eu un Hodgkin", elle dit "j'ai eu Hodgkin". Elle répète toujours cette formule.

Dans une situation familiale particulière - elle a "eu Hodgkin" - et a changé du tout au tout. Elle s'est mise à travailler, de dernière de la classe elle est devenue première, d'une place non déterminée elle a eu plein d'amis, "et même un petit copain", précise-t-elle. Je survole. Au cours de sa carrière, elle a absolument voulu avoir un enfant. Elle n'y parvenait pas, alors de manière extrêmement soutenue elle s'est infligée durant huit années des piqûres d'œstrogènes. Et a développé un cancer de l'utérus. Sans enfant. Quelques années après, un cancer du sein. Une chose était également tout à fait remarquable dans cette circulation: son futur père, lorsqu'elle n'était pas encore née, vivait en Égypte, et, à l'âge de 20 ans, lui qui était quand même, disait-elle, assez près de ses sous, ne se sentait pas bien, il est allé faire le tour des médecins, en disant "Écoutez, je suis malade, trouvez-moi ce que j'ai." Alors les médecins ont fait des examens... "Et bien non, vous n'êtes pas malade..." A la fin il y en a un qui lui a dit: "Vous êtes malade!" Il lui a donné quelques poudres de perlimpinpin, et bon, ça a été, il s'est marié, et là ça a commencé à ne pas aller, lui qui devait beaucoup écrire, il a eu la crampe de l'écrivain, s'est fait licencier de son travail, et puis sa femme est allée avorter à l'étranger, lorsque la patiente avait 10 ans. On n'a jamais su si c'était une infidélité ou pas, dit-elle... bref le père avait bien vu qu'il était malade et après cet événement il s'est retrouvé dans un état paranoïaque caractérisé, avec des constructions classiques, qui ne cèdera jamais... Il écrivait à nouveau mais partout, tout était trahison, il considérait qu'il y avait un ensemble de gens occupés de sa perte, et que pour que les autres aillent bien, il fallait que lui aille mal.

Et sa fille confirme: "Au fond il y avait quelque chose de vrai là-dedans, quand il avait un problème les autres se sentaient mieux."

Ce père malade, personne n'a su le comprendre et l'aider à élaborer. Et elle, a "eu Hodgkin" à peu près simultanément à ce déclenchement, dans une participation... comment dire, dans une identification? Quelque chose vient s'abattre sur elle, qu'en première approximation nous pouvons qualifier comme une forclusion, ayant cessé d'être étayée. (Quelqu'un dans la salle demande ce qu'est la maladie d'Hodgkin)

- La maladie d'Hodgkin est décrite comme un cancer des éléments blancs du sang.

J'émets l'hypothèse d'un état de forclusion qui a cessé d'être étayé, et qui est venu au jour massivement avec la nécessité de s'organiser d'une façon différente. Un médecin avait quand même fait le minimum - c'est-à-dire, vous savez comment ça marche, il faut trouver un nom, il faut trouver un responsable - il l'a fait, c'est ainsi que pratiquent aussi les psychothérapeutes traditionnels: par exemple un marabout vous dira: "Je sais qui c'est, quelqu'un vous a jeté un sort, et je ne vous dirai pas son nom. Je vais l'écrire sur ce papier, je vais le mettre dans ce liquide, il va se dissoudre, et ce liquide vous allez en faire ceci cela..."

C'est une première étape, de nomination, pratique de base de la médecine. Une fois que le mal a reçu un nom, on peut commencer à s'organiser. Évidemment, ce qui a été nommé est quelque chose de plus ou moins figé, localisé, et à partir de là on essaie de combattre ce mal. Vous reconnaissez là un des fondements de l'organisation de la médecine.

Ce que disent les psychanalystes c'est qu'à partir de ce point d'appui signifiant, nous allons élaborer cette question, la perlaborer, ce qui constitue une démarche métaphorique, longue. Mais qui ne produit pas forcément l'arrêt du processus, extrêmement pénible, et parfois mortel à court terme. Et qui ne produit pas l'aspect magique demandé, l'aspect instantané qui participe du rêve exigé dans cet Imaginaire de Totalité, ce totalitaire merveilleux, dans lequel le temps ne doit pas se compter.

Il s'agit de nommer le responsable, et de le combattre. Avec une grande vigueur. C'est ce qui est fait pour les cancers. La médecine utilise une grande quantité de termes par ailleurs, pour des maladies qu'elle combat avec plus ou moins de vigueur et plus ou moins de succès. Il existe des maladies rares aisément combattues, et des

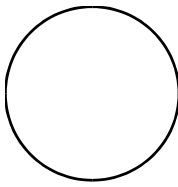


Schéma 1

maladies très communes et très chroniques pour lesquelles la médecine n'apporte pas grand-chose. Et ce que je dis n'est pas un propos de psychanalyste marginal, c'est du nouveau Président du Comité consultatif d'Éthique français, précisant que l'on s'occupait avec des moyens considérables de maladies dont on trouvait dix cas dans le monde, mais que certains problèmes banaux quotidiens, articulaires ou je ne sais quoi, eh bien ça, en fait, on ne savait pas les traiter efficacement, mais on les traitait énormément avec une grande consommation de l'argent des uns et des autres.

Je reviens à E. : que dit-elle de ses cancers? "A chaque fois, ils la font bouger."

Dans l'enfance, à l'école elle a complètement changé. Après le cancer de l'utérus, son mari est parti, ça a bougé (rires). Et après le troisième cancer, cette fois elle essaye de comprendre quelque chose. Alors le tout c'est maintenant d'arriver à bouger sans en passer par là. Je dis ça également pour dire une chose qui va à l'envers de la conception la plus commune dans la Société et même chez les psychanalystes, alors que théoriquement ils le savent très bien, mais le laissent par défaut: c'est que la maladie c'est le mal, et par exemple le cancer, ce n'est que du négatif, et qu'il faut absolument éliminer tout ça. Alors que ça fait quand même un siècle que dans les textes du moins, les psychanalystes serinent que dans le symptôme se tiennent des éléments essentiels du Sujet. Par exemple un résumé de ses ancêtres, de la Symbolique qui lui a donné la vie, dont nous pouvons tirer la conclusion très simple et très banale que dans le symptôme se tient une part de la vérité et des fondements du Sujet. Et que si nous jetons l'ensemble du symptôme, nous jetons une part essentielle de son héritage symbolique. Est-ce que c'est révolutionnaire de dire ça? C'est d'une banalité élémentaire.

Mais le cancer, comme le disent certains patients, "ça a été la chance de ma vie!" Et il faudrait quand même considérer que les maladies comportent quelque chose de fondamental. A ne pas jeter. Bon. Alors je vais aller vers la fin, vous en avez assez? (Rires) Je vais en terminer dans peu de temps...

Sur l'Imaginaire et la paranoïa. Le développement scientifique rejoint le développement analytique: tenir la bride sur le cou de l'Imaginaire. C'était pour quoi faire la science? C'était pour dire que les constructions c'était bien joli mais il fallait quand même s'occuper des Faits parce que les constructions de la pensée c'était vraiment beaucoup trop souvent n'importe quoi. La Psychanalyse n'a pas pris les choses autrement.

Lacan a insisté très lourdement sur les excès de l'Imaginaire. Il ne faudrait quand même pas oublier que l'Imaginaire a une tendance. L'Imaginaire a une tendance:

Tendance à faire un rond. (rires) A faire un cercle. Ou une sphère. La tendance de l'Imaginaire est totalitaire: nous sommes bien d'accord. Pour chacun. Il ne faudrait pas qu'à force nous oubliions les repérages de base.

Alors, après, effectivement, cette tendance rencontre dans un certain nombre de circonstances des déconvenues évidentes. Par exemple une barre vient casser cette harmonie.

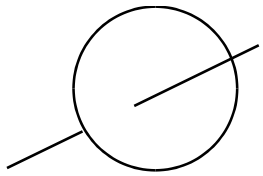


Schéma 2

Toujours. Mais le sujet ne s'en remet jamais et essaie d'halluciner. D'halluciner que... ça n'est pas arrivé...

Même celui qui a un cancer, ou une fracture de quelque chose, essaie quand même de s'imaginer que le cercle se maintient, le cercle du rêve. Et de reconstituer à nouveau ce cercle. De manière, s'il le faut, hallucinatoire. Ou bien de réduire le monde pour qu'il n'y ait rien qui fasse effraction. Et l'image est ressuscitée. L'image de Tout-Amour, de Toute-Puissance, Toute-Réussite. Il suffit parfois de pas grand-chose, pour ça: d'aller vers une chose à laquelle le sujet tient. Pour certains, une certaine voiture, et se sentir les rois du monde. D'autres trouver tel homme, telle femme, telle réussite financière, et le rêve les enveloppe de nouveau.

Comme ça, tout de même, la réalité du Symbolique ou du Réel reviendra d'un côté ou d'un autre, si ce rêve est trop massivement cadenassé, elle surviendra sous forme de fracture. Nécessairement... l'année dernière je vous ai parlé de ce couvreur, qui travaillait comme un petit oiseau sur les toits, Monsieur Courage, et bien il y a avait une surdétermination d'histoires de morts, dans sa famille et dans son village, parce que comme dit l'autre "on n'est pas couvreur, on naît couvreur". Il y a des villages comme ça, et il a échappé de justesse à la mort, laissant une dent imaginairement morte. Et une chute dé-

pressive considérable. Alors que d'autres, de sa famille ou de son village, sont effectivement décédés. Nous pouvons appeler ça le "signifiant incarné."

Dans toutes ces histoires du corps, le signifiant est là, mais énigmatique, holophrastique. Et il peut être repris dans une configuration hypocondriaque, avec une élaboration, qu'elle soit personnelle ou médicale, considérable. On peut y consacrer 20 ans, 30 ans, les finances de la Sécurité Sociale... Et l'organe, le choix de l'organe, c'est le lieu où des conditions sont réunies pour que le trait puisse passer ou revenir. Naturellement ce rond imaginaire sans barre, c'est la figure du déni, c'est-à-dire mettre quelque chose de côté, afin de ne garder que cette idée de complétude. Identifié à cette idée, du rêve, un sentiment d'exaltation moïque nous traverse. De mégalomanie ou de mégalomoïe, si vous me permettez, puisque la question de l'Imaginaire c'est la question du Moi. La même que Freud reprenait à partir de la pulsion de mort...

Le sujet installé, institué, statufié dans une telle position, le risque, qui approche, le met dans une situation insupportable. A partir de la mégalomoïe, dès qu'approche du Réel ou du Symbolique qui pourraient venir gêner ce cercle - mettre en danger sa fermeture rêvée - se développe ce qu'on appelle la paranoïa. La paranoïa consiste en effet à réduire et impliquer l'ensemble des systèmes signifiants à une vision mégalomoïque imaginaire. Que rien ne soit situé en dehors, et que tout en participe. Selon la sthénicité, les violences seront plus ou moins intenses, ou la balance penchera plutôt du côté dépressif, somatique, avec l'intermédiaire de la paranoïa dite sensitive, qui comporte cet élément dépressivo-névrotique.

De là un énorme empilement de systèmes sociaux, figés, dans la certitude de soi-même, dans la satisfaction et la violence qu'ils exercent contre les hétérogènes. Hétérogènes à chaque groupe. Les effets délétères considérables ont historiquement meurtri l'ensemble des civilisations. Particulièrement redoutables sur le plan politique parce que la question du traitement de la paranoïa y est extrêmement difficile à réaliser, surtout si votre position est de sujétion, de dépendance, de vulnérabilité par rapport à la personne ou au système d'une telle configuration. L'arrêt ne peut venir que par une limitation par le Symbolique, ou par une fracture par le Réel. Je vais tout de même m'arrêter là. Je vous remercie.

Daniel Cassini

En commentaire de la projection de "L." film de Georges Sammut et Daniel Cassini "Laure, la sainte de l'abîme"

Ce texte est l'hommage amical d'un homme à la multiplicité d'une femme appelée Colette Laure Lucienne Peignot. Toujours dans le cadre de ce séminaire, nous aurions aussi bien pu choisir d'évoquer et d'honorer une autre Colette; Colette Thomas, taraudée par Antonin Artaud comme Laure le fut par Georges Bataille.

Sous le pseudonyme masculin de René, Colette Thomas publia dans les années 50 un livre aussi singulier que désormais introuvable et dont le titre et le contenu font rhizome avec les écrits de Laure: Le Testament de la fille morte.

* * *

L'épigraphe de cet ouvrage figure au tableau:

"If the devil tells you something is too fearful to look at, look at it. If he says something too terrible to hear, hear it. If you think some truth unbearable, bear it!"

G.K. Chesterton

C'était la règle dans les familles bourgeoises: Colette peignot avait étudié la musique. Avant que d'abandonner cet art, elle passait dans sa jeunesse des semaines entières de Bach à Debussy, de Schuman à Ravel, de Rameau à Manuel de Falla, de Mozart à Stravinsky. Stravinsky dont elle écrit qu'il était toute sa fièvre, Bach sa seule morale.

* * *

De la vie sans égards de Colette Peignot l'on peut s'autoriser à dire, après coup, qu'elle est construite comme une fugue. Une fugue de mort, avec un motif central qui s'amplifie, s'enrichit sans cesse, rencontre, s'assimile, rejette, et puis demeure à la fois intact et changé. Une fugue dans laquelle un thème, la mort et ses imitations successives forment plusieurs parties qui semblent se fuir et se poursuivre l'une l'autre. Une fugue de mort au plus près de la répétition et de la douleur d'exister.

J'avance ici un terme qu'il convient d'accueillir simultanément en allemand et en français, celui de Trieb-ulation. Triebulation ou les aventures et les dérives de la pulsion de mort que Colette Peignot, à l'instar de Mara et de son Journal d'une femme soumise, de Nico la tzigane junkie, d'Unica Zurn, la sombre compagne d'Hans Bellmer, ou d'Anna di Gioia, l'inoubliable héroïne de "Diabolus in musica" ont souverainement incarnée. "Le chemin qui conduit à notre ciel personnel, écrit Nietzsche dans le Gai savoir, passe toujours par la volupté de notre propre enfer."

C'est à l'occasion du départ au front de son père que Colette Peignot associe le plus complètement sa notion de sacré, terme essentiel de sa mythologie et qui met en communication deux éléments distinctifs: la notion de mort et le partage avec d'autres.

La petite fille a douze ans en 1915 lorsque son père Georges et ses deux oncles André et Rémi meurent à la guerre. Un an après, le député Louis Barthou, ami de la riche famille Peignot intitule "Contagion sublime" l'éloge funèbre qu'il prononce en souvenir des frères Peignot. A cet éloge, digne d'une envolée du maire de Champignac, on nous pardonnera de préférer "L'épigraphe sur un monument aux morts de la guerre" que Benjamin Péret envoya au concours de l'Académie française et qui, une nouvelle fois, consacre la lucidité du poétique sur le poli-

tique - mais qui, dans cette assemblée, en doutait?

"Le général nous a dit: le doigt dans le trou du cul
L'ennemi
est par là. Allez
c'était pour la patrie.
Nous sommes partis
Le doigt dans le trou du cul"

Là où, suprême d'élégance et d'ironie un Jacques Vaché écrit dans l'une de ses plus belles lettres qu'il "objecte à être tué en temps de guerre", innombrables sont ceux qui, tels le père de Colette Peignot, ont fait délibérément le sacrifice de leur vie - pour faire jouir en martyrs un Autre qui n'existe pas, objecteront les mauvaises langues que répugne à l'horizon de toute vie de groupe le sacrifice total qu'exige la Patrie de ses enfants.

Si l'on a toujours raison de se révolter, l'on a par contre toujours tort de ne pas se mettre à boîter quand d'aventure l'on entend une marche militaire. Boîter n'est pas pécher, vous le savez.

"Toutes ces douceurs de la famille endorment trop l'idée du sacrifice à la patrie... Comme les poitrines doivent se dilater plus librement sous la mitraille" professe Georges Peignot qui ne veut pas être considéré comme un demi-français, un embusqué, alors même que son frère préféré, André, a été tué en septembre 1914, dans la Somme. "J'envie ceux qui se battent, j'envie ceux qui souffrent, tellement ils me paraissent grandis par la dure vie qu'ils mènent pour une si belle cause."

Pour lier cette perte brutale, la petite Colette compose une comptine, une ritournelle par laquelle elle marque le territoire qu'elle s'en va, à travers un jeu identificatoire et fantasmatique, occuper et frayer sa vie durant.

" Ils sont morts, morts, morts
André et Rémi
Ils sont morts, morts, morts
Papa, André et Rémi."

A la jouissance du tragique, cette ritournelle répétée ad nauséam par la jeune fille, allie le tragique de la jouissance dans les affinités que celle-ci entretient avec la souffrance. Au sacrifice du père et de ses deux frères, répondra en écho, en écorps, la dépense sacrificielle de Colette peignot, ce qu'on pourrait appeler son masohéroïsme, cette jouissance sur laquelle elle ne cèdera jamais, elle qui, bien plus tard, ira jusqu'à désigner crânement son agonie du terme de "corrida fleurie".

* * *

Le 6 août 1934, à 31 ans, Colette peignot est hospitalisée dans une maison de santé à St Mandé, la clinique Jeanne d'Arc. Pour "dépression avec angoisse et anxiété". Cette crise grave que traverse la jeune femme est déclenchée par la relation amoureuse qu'elle vient de nouer avec Georges Bataille et alors qu'elle vivait depuis plusieurs années une relation stable avec Boris Souvarine, le rigoureux et intègre fondateur de la "Critique Sociale", la revue du cercle Communiste démocratique.

"Le difficile pour l'heure, écrit Souvarine, c'est qu'elle a un complexe de culpabilité à mon égard et que ma vie suscite en elle une sorte de remords bouleversant, donc le contraire du calme".

Cet épisode tardif que vit douloureusement Colette Peignot, la renvoie à un autre, vécu dans son adolescence et sur lequel, dans l'ordre de ses triebulations, il convient de s'arrêter..

Boris Souvarine dit à ce sujet: "Au cours des scènes effroyables du lundi, tout le passé lui est remonté à la gorge, et notamment l'abbé Pératé, cause originelle de tout le mal. "

Après le choc provoqué en 1915 par la disparition de son père et de ses oncles, Colette doit en affronter un autre au moins aussi dévastateur. celui de la confrontation contingente avec la jouissance de l'Autre. Ce traumatisme que va encaisser Colette Peignot, ce réel impossible à supporter, inassimilable, qui vient faire effraction et saturer ou excéder les capacités d'élaboration et de défense d'un sujet adolescent,, cette jouissance qui, dans son fond, renvoie à la chose irreprésentable a pour origine un homme de religion. Dans l'univers compassé de foi chrétienne et d'argent qui est celui de la famille Peignot, un abbé est venu, surtout après la disparition de Georges Peignot, occuper une importance grandissante auprès de Suzanne, la veuve. A la fois confesseur, confident, homme de confiance et pique-assiette, le religieux séduit d'abord la soeur aînée de Colette, Madeleine, qui a 17 ans, avant que de porter ses regards et ses mains sur l'adolescente.

Dans "L"histoire d'une jeune fille", Laure écrit ceci:"Cette question d'abbé me causait une gêne intolérable, un dégoût dont je n'osais parler à personne. Que pouvais-je dire? Quels mots employer? J'avais de grandes inquiétudes sexuelles qu'aucun dictionnaire ne satisfaisait, j'ignorais même "comment on fait les enfants",

mais je n'identifiais pas mes inquiétudes avec les manœuvres du prêtres". Soumise à plusieurs reprises aux attouchements de l'abbé, Colette dit encore: "Je m'accusais à lui de mauvaises pensées sans oser dire que lui-même les provoquait par son attitude avec ma sœur surtout quand elle restait dans sa chambre jusqu'à deux heures du matin et revenait le peignoir tout défait auprès de moi qui n'avais cessé de grelotter de peur...

J'étais traquée de tous côtés. A qui parler? Comment parler?

A cette édifiante vignette qui ne doit à aucun moment masquer la forêt du fantasme, il faut ajouter pour la bonne bouche, si l'on peut dire, le meilleur, à savoir le pire: une capture signifiante de l'ordre de celle qui peut infléchir le cours d'un destin, en masquer l'horizon, en déterminer, entre la logique du tout et du pas tout, la structure. L'abbé dont l'emprise funeste s'est étendue très longtemps, sur toute la famille Peignot, s'appelait, rappelez-vous ce qu'écrivait Boris Souvarine: Pératé. Qu'il y ait eu du père dans cet abbé lubrique et peloteur, du Pératé de surcroît, voilà bien ma foi une fourberie très réussie et pas drôle du tout, dont Laure inconsciemment a pâti, jusqu'à la rejouer dans les propos délirants, où domine l'autodestruction, qu'elle tient durant plusieurs semaines dans la maison de santé, avant que d'entreprendre une thérapie avec Adrien Borel, membre fondateur de la Société Psychanalytique de Paris, et qui, ironie des images détournées, tient dans notre film le rôle de l'infâme Pératé.

* * *

En 1929, Colette Peignot a 26 ans. Pendant 6 mois elle va vivre à Berlin, cloîtrée dans l'appartement d'un médecin appelé Edouard Trautner La jeune femme a sans doute rencontré cet homme, engagé à gauche, poète, essayiste, écrivain, dans un sanatorium à Leysin dans les Alpes Vaudoises où elle est allée soigner la tuberculose contractée auprès de son oncle Lucien et qui l'emportera neuf années plus tard.

De la relation de Colette Peignot avec Trautner, Georges Bataille auquel nous devons, avec son ami Michel Leiris, la publication posthume des "Ecrits de Laure" contre l'avis de la famille Peignot, écrit sobrement ceci: "Elle se parait à l'époque de Berlin avec une recherche... bas noirs, parfums et robes de soie des grands couturiers. Elle vivait chez Trautner., ne sortant pas, ne voyant personne, étendue sur un divan. Trautner lui fit porter des colliers de chien, il la mettait en laisse à quatre pattes et la battait à coups de fouets comme une chienne. Il avait une tête de forçat, c'était un homme relativement âgé, énergique, raffiné. Un jour il lui donna un sandwich...

Ce casse-croûte qu'évoque Bataille est un sandwich dont l'intérieur est beurré avec la merde dudit Trautner. Celui-ci, vous l'avez compris, est un pervers bon teint, qui, à vouloir la femme toute, ne l'atteint qu'à échouer dans le champ pesant, ritualisé, de la perversion. En ordonnant à sa compagne de manger ce sandwich, c'est son êtron, avec un accent circonflexe sur le e, que le pervers, dans sa passion de l'être, donne à déguster à Laure.

Excrément ou grosse voix, qui hurle, menace, intime, vocifère ou cingle, Trautner tente de se faire équivaloir à l'objet afin d'assurer la jouissance de l'Autre, plein, non barré. Avec une docilité proche de celle qui lie un hypnotisé à son hypnotiseur, objet et idéal confondus, Laure se prête aux jeux du médecin allemand sans en être totalement la dupe cependant, puisqu'au bout de six mois elle met fin au procès de désubjectivation que Trautner lui a intenté vainement, lui qui voulait faire exister l'hommelle S(A)= la farce majeure.

* * *

La perversion l'ennuie, notre Colette. "Une nuit je me suis enfuie. C'était trop, trop parfait dans le genre". Il n'empêche que durant six mois, Laure a partagé la vie et accepté les pratiques sadiques de Trautner à travers une mascarade masochiste mâtinée d'humiliations sexuelles répétées quotidiennement. Est-ce à dire qu'en posant la question "Mais que veut Laure avec Trautner?" on pourrait y répondre facilement en déclarant par exemple que le désir féminin étant d'essence masochiste il vise à jouir de la douleur et à se faire le martyr de l'Autre? Cette thèse freudienne posée, frayée, puis relativisée et abandonnée par le fondateur de la psychanalyse se résout plutôt en partie dans le fait que dans un couple, la femme comme le masochiste se mettent à la place de l'objet, agalma ou déchet. Et que la place de la femme dans le couple sexuel n'a pas pour cause directe son désir propre mais le désir de l'Autre. A partir de là, l'on peut retenir ces propos tirés d'un "Congrès sur la sexualité féminine" et où le masochisme prétendument féminin apparaît comme "un fantasme du désir de l'homme", d'où la complaisance avec laquelle Laure peut

accéder aux exigences excrêmes d'un Trautner qui la pousse à des concessions apparemment sans limites, la jouissance souplémentaire des femmes peut-être? Ces concessions ne s'inscrivent pourtant pas dans le code d'un contrat masochiste en bonne et due forme par lequel le contractant réclame son droit, son devoir et sa dose de jouissance réglementée et où ce qui est recherché est l'angoisse de l'Autre. Par-delà le fantoche Trautner, Laure vise autre chose, à travers un questionnement adressé à un Autre absolu derrière lequel se profile la figure d'un père idéal.

Dans les appendices aux écrits de Laure, deux fragments méritent d'être retenus, qui renvoient, autant sinon plus qu'avec Trautner, à une clinique du fantasme." La vie décomposée, me dissoudre, et puis ce doute de soi jusqu'au tréfonds, l'instinct de mort, le besoin de malheur et de punition, se sentir bafouée, être bafouée."

Et encore, et surtout:"Laure avait retrouvé Dieu. Ce n'était pas un être humain, elle en fit un héros, un saint. Alors elle voulut qu'il lui fît mal, elle inventa d'être battue, rouée de coups, d'être blessée, d'être victime, d'être bafouée, et puis de nouveau adorée et sanctifiée."

Comment ne pas penser à la lecture de ces quelques lignes au célèbre "Un enfant est battu" et à son deuxième temps, celui où un sujet, féminin, en l'occurence également, est battu par le père dans une équivalence où se vérifie l'équation être battu = être aimé par l'Autre, et dans lequel se manifestent des vestiges inconscients propres à satisfaire la culpabilité oedipienne tout en assurant un plaisir décliné sur un mode régressif.

* * *

Arrivé à ce point, que dire de la passion amoureuse qui, durant 4 ans, a uni et désuni Laure à celui que Boris Souvarine nommait "le détraqué", André Breton, non sans une pointe d'envie, "un très grand satyre" et que pour ma part j'appelle "son directeur d'inconscience": Georges Bataille.

Georges Bataille qu'à plusieurs reprises Laure nomme le Dieu Bataille et avec lequel, entre ratage et ravage, elle a formé jusqu'à la fin de sa vie une scandaleuse et impossible communauté. S'il n'y a pas de limites aux concessions qu'une femme fait pour un homme de son corps, de son âme ou de ses biens, alors s'explique ce passage du "Coupable" où Bataille évoque sa maîtresse disparue. "La douleur, l'épouvante, les larmes, le délire, l'orgie, la fièvre, puis la mort, sont le pain quotidien que Laure a partagé avec moi et ce pain me laisse le souvenir d'une douceur redoutable mais immense...

"Jamais personne", écrit ailleurs Bataille, "ne me parut comme elle intraitable et pure, ni plus décidément souveraine!"

* * *

L'amour de Laure et de Bataille s'est dépensé, épuisé, en un potlach amoureux dans lequel chacun des partenaires a reconnu en l'autre l'incarnation de sa part maudite, celle qu'il faut impérativement dilapider et mettre en jeu à n'importe quel prix et sans calcul. Pour tenter d'en indiquer les contours, l'on peut, par approximation, recueillir les propos de Laure, racontant la montée de l'Etna effectuée en 1937 avec son compagnon.

" C'est assez terrifiant. Je ne peux y penser sans trouble et je rapproche de cette vision tous mes actes du moment. Ainsi il m'est plus facile de serrer les dents... si fort à se briser les mâchoires".

Si l'expérience de Laure nous bouleverse, en ce qu'en elle se manifeste de façon exacerbée, exorbitante, l'amplivalence du féminin, et cette part de pulsionnel qui chez une femme échappe à la médiation phallique, son insubordination, elle a au premier chef bouleversé Bataille auquel elle écrit dans une lettre exprimant la difficulté de leur relation: "Je t'ai tout livré de moi-même. Pour moi qui suis au-delà des mots, j'ai trop vu, trop su, trop connu, pour que l'apparence prenne forme. Tu peux faire tout ce que tu veux, je n'aurai pas mal".

Et dans une autre lettre:

"J'ai haï notre vie, souvent j'ai voulu me sauver, partir seule dans la montagne (c'était sauver ma vie), maintenant je le sais..."

Cette vastité-vastitude de Laure, Georges Bataille l'affronte sans répit pour la dévaster lui qui n'a de cesse d'entraîner sa compagne dans ses débauches et de la tromper avec des femmes qui, selon les termes mêmes de l'écrivain, "ne la valent pas". "Les amants sont condamnés sans fin à ruiner l'harmonie entre eux, à se battre dans la nuit. C'est au prix d'un combat, par les plaies qu'ils se font, qu'ils s'unissent, soutient Bataille dans l'Alléluia!"

Je propose d'appeler "Lauromachie", c'est-à-dire l'art de combattre Laure dans l'arène du couple la conduite de Bataille littéralement mis au défi et débordé par une femme ayant pris au

pied de la lettre l'un de ses préceptes "le possible veut qu'on aille avec lui jusqu'au bout", et qui, en un ultime potlatch, l'acte d'une vraie femme, lui "offre" (entre guillemets) avant de mourir, ses textes dont Bataille révèle que la lecture de tous ces écrits entièrement inconnus de moi, provoqua sans aucun doute l'une des plus violentes émotions de ma vie".

* * *

Comment un homme tel que Bataille, fasciné par cette photo terrible montrant un jeune et séduisant Chinois livré dans le réel au travail du bourreau dans le supplice dit "des cent morceaux" ne l'aurait-il pas été par cette Femme à la fois une et partagée- déchirée qu'était Laure, emportée dans un mouvement de va-et-vient, de l'ordure à l'idéal et de l'idéal à l'ordure, tandis que n'en finit pas de ne pas résonner le rire silencieux de Thanatos.

* * *

Dans les écrits de Laure, à savoir dans les textes composant le Sacré, un chiffre apparaît qui se répète à plusieurs reprises. Le chiffre 8. Laure y consacre commentaires et poèmes. L'un des plus remarquables dans sa concision est sans doute celui que vous découvrirez dans le film gentiment sale qui va vous être présenté. J'en propose un autre:

Le 8 infernal revint me prendre au lasso
Je rampe le long de ses contours
Je vogue dans ses méandres
Je saute hors du cercle
et retombe dans l'autre
Je reste étranglée au milieu
Mon visage est là
figé anguille dauphin ver de terre
Et qui donc voyant ce signe fatal
songerait à m'y découvrir
voudrait m'en délivrer

Si ce que Laure écrit se soutient parfaitement de lui-même, pourquoi cependant ne pas s'autoriser à y ajouter un grain de sel analytique et considérer qu'avec une extraordinaire prescience, celle qu'enviait Freud aux écrivains et aux poètes, Laure a capté dans ce 8 contraignant quelque chose de l'ordre de l'éternel retour du même.

Laure qui par ailleurs indique que "c'est en soi que l'on porte l'opposition la plus dangereuse" n'a-t-elle pas figuré intuitivement à travers ce chiffre obsédant la prise du sujet parlant dans le circuit du discours, sa capture par la répétition au cœur même de ce qui se situe au-delà du principe de plaisir, à savoir notre vieille partenaire la pulsion de mort articulée à l'insistance de la chaîne signifiante. Avec ce 8 et sa structure moebienne, Laure trace l'impossibilité qu'il y a pour elle, comme pour chacun, à se soustraire au destin que lui fait l'inconscient. En utilisant les moyens qui sont les siens - poésie et écriture - Laure dessine les contours d'un huit intérieur, elle cerne un réel présentifiant la pulsion de mort en tant que négativité impliquée par le signifiant et qui, en une rencontre éternellement manquée, nécessairement manquée, avec une jouissance perdue, circule en continuité avec les pulsions partielles, faisant le tour du vide de la Chose pour l'une, faisant le tour de l'objet pour les autres.

La grandeur tragique d'une Laure vient de ce que, affrontée à un huit constrictor, elle a su en faire, si j'ose m'exprimer ainsi, un ouit nietzschéen dont elle a épousé les contours en un acquiescement somptuaire et ruineux ouvrant sur une éprouvante connaissance par les gouffres, infini turbulent autant que térébrant, dénudation suppliciante du sujet. Bien avant elle, un certain palindrome latin dont la forme est aussi le fond n'indiquait-il pas déjà: "Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu".

* * *

Peut-on appeler délivrance ce qui fait coupure dans la vie de Laure, sa mort au domicile de Georges Bataille à St Germain en Laye, le 7 novembre 1938, à 8h15 du matin? "Un prisonnier s'évade en sautant le mur à l'endroit même où il devait être exécuté" signale Laure juste à la suite du poème sur le huit infernal.

* * *

Semblable-dissemblable, très exactement à celle d'Angelus Silesius, la rose de parole que nous tend Laure depuis son lit de mort est sans pourquoi?

Mais laissons plutôt à son grand ami Michel Leiris le soin de conclure, lui qui surnomma fort à propos Colette Peignot "la Sainte de l'Abîme". Le saint étant celui qui remplit une double fonction: se faire déchet, et créer le désir.

"Laure était une créature qui depuis des années entretenait avec l'ange de la mort des rapports si familiers qu'elle semblait lui emprunter un peu de sa familiarité."

* * *

Un court texte de Bernard Noël s'intitule "Le château de Hors." Il précède "Le château de Dans" et forme avec lui les deux autres volets du "Château de Cène. (Souvenez-vous, ceux qui ont lu et qui, audace suprême, lisent encore, du flamboyant:

-Attention, me murmure-t-elle, c'est sans doute l'esprit qui souille la chair!""

Sur le même mode, il me paraît fructueux de prénommer l'Hors, l'Hors du tout, celle qui à corps et à écrits, a réussi, en excès même de son hystérie, à faire exister une sacré, pas toute, pas moins grande que l'immensité, dissonante femme!

Oui, Laure Peignot a joué à dissiper sa vie; oui, passionnéfollement, elle l'a saignée à blanc.

Là sa souveraineté; là notre vertige.

Ici, faute de mots, s'interrompt l'hommage.

Par chance, et même si je me suis appliqué à vous donner l'impression du contraire, je n'ai presque rien compris à cette femme. L'inverse, quelle outrecuidance, n'aurait abouti qu'à médire de la vérité, à lui nuire là où, en toute amitié, seule l'amidisance se sera imposée.

Tant l'Hors se prouve que... s'éprouve, c'est à des points de suspension - ce moment où le langage et le savoir n'ont plus cours - que je laisserai le soin de prolonger ces lignes; à la manière, un peu, dont un Giacinto Scelsi - obsédé lui aussi par le chiffre huit - modulait à l'infini le son d'une seule note:

Laure

.....
.....

France Delville

En commentaire de la projection de « Laure, la sainte de l'abîme »

Si la pulsion de mort est cet opérateur inconscient qui ménage la "bonne distance au Manque" pour assurer de manière vivable la question de l'être, contrairement à certaines apparences, elle est essentiellement du côté du sens, se nourrissant du Signifiant tout en le soutenant, et ce versant symbolique de la pulsion ("c'est l'écho dans le corps qu'il y a du dire", dit Lacan), paradoxalement semble ôter du Signifiant, du Sens, du Symbolique, à ce qui serait une "pulsion de vie"...

Pulsion de vie - autre contradiction - qu'on ne réussit à définir, mais qui semble être à l'œuvre en permanence dans l'inconscient comme référent dans la visée de l'être, de l'existence. Pulsion de vie comme conglomérat d'Imaginaire: comment, en permanence inconsciemment, on se figure la vie, quels sont ses visages successifs inconscients... Repères imaginaires dans un mouvement vers de l'eksistence. Car le "vouloir vivre" comme pur mouvement, pure tendance, ne peut exister en soi, on est toujours dans une "relation d'objet". En termes philosophiques, toute conscience est conscience de quelque chose, et ce "quelque chose", c'est la mort. "Toute conscience est conscience de la mort", dit fondamentalement la Philosophie, et Freud est venu refonder sur l'organisation psychique du Sujet ce constat, s'attaquer à l'amont du concept, en quelque sorte. L'objet fondamental, c'est la menace d'inexister un jour, qui fera, effectivement, des détours, par l'arc de la Vie, du Temps: de bios (βίος), qui signifie "vie, cours et durée de la vie, mais aussi subsistance, fortune, monde, humanité, société, conduite, biographie et demeure", tandis que bios (βιός) signifie "arc". Pour la survie des hommes préhistoriques, l'arc du chasseur devait bien représenter la subsistance. βιόω, c'est à la fois vivre et gagner sa vie, Nature et Culture... Mais "la vie" c'est avant tout ce qui échappe, c'est une béance, l'arc alors est une "dérivée", au sens mathématique. C'est ce que notre époque contemporaine pointe abondamment, et Freud fut nécessairement en phase avec cette acceptation - du Manque - quand il n'en est pas l'un des catalyseurs. "Nécessairement", car la découverte de l'inconscient, essentiellement ouvre du manque-à-être.

" La métaphysique, autrefois, se définissait comme la science de l'être. Nous ne connaissons que de l'existence, naissant et mourant, toujours en mouvement ( ) qu'est-ce que la vérité, une recherche toujours en haleine " , écrit Brice Parain. La pulsion, c'est le mouvement par excellence, un mouvement plus ou moins régulier qui donne "pulsation", la pulsation étant le rythme, donc la couleur de chacun, sa possibilité de signifier dans un certain lien au sens, et pas un autre: une certaine histoire. Signifier d'abord la mort, car c'est elle qui "change la vie en destin", c'est-à-dire lui donne une direction possible: une interprétation.

Laure Peignot, dans tout cela? La fréquenter, c'est être jeté à tout instant dans un paradoxal qui fait écho au caractère paradoxal de la pulsion de mort. Pourquoi alors ne pas faire "travailler" ensemble ces deux ambiguïtés, au sens de deux matières vivantes s'éclairant l'une l'autre?

Car dans le parcours de Laure, une rage de vivre nietszchéenne lutte, s'arc-boute, contre la tendance mortifère du social dans le sens ou le Groupe (la psychologie des masses, son agent nivelant) fait barrage au désir du Sujet. Y compris la Guerre. A première vue ce qui mobilise Laure semble l'extrême opposé d'un fading du Sujet. Pourtant elle se soumettra à d'Autres. Ses amants. Pour traiter la question de l'amour, comment une dépersonnalisation peut malgré tout laisser vive la Question? La laisser vivre, cette question, jusqu'aux derniers instants, justement... Laure, la mort a prise toute crue... Alors?

C'est le côté paradoxal du dynamisme de la pulsion de mort, cette infatigable poseuse de questions archaïques, pulsion de mort comme quasi-pensée souterraine cherchant à se penser elle-même et pourtant à y échapper, poisson-pilote du Sujet tentant sa libération, et pourtant enterrant sa larve, lorsque les éléments sont contraires... Ne cherchant qu'une chose, pourtant: se soustraire à l'emprise de l'Autre.

C'est bien la question de la Philosophie dès les premiers temps, la psychanalyse y arrive par la voie d'une observation qui se théorise, et qui le dit ainsi: "A la place de qui pâtissez-vous?"

En questionnant, organisant, avec la rapidité du temps-réflexe, et l'air de dormir, la pulsion de mort est gardienne d'une place. Freud observera, et fort heureusement (s'il ne l'avait pas fait, la psychanalyse n'existerait plus, laissant la place à toutes les techniques Coué de la reconstruction d'un moi faisant l'impasse du manque) que cette place n'est pas forcément maintenue "par plaisir", mais que ce qui doit être conservé, c'est avant tout le Sens de cette place, qu'on va très vite appeler le Signifiant. Un espace de sens, le bâton qui tient écartées les mâchoires du crocodile...

Un sens qui est "produit", comme toute chose soumise à un "agent", ce qui en fait un objet, un "produit", qui, comme tel, existe, persiste, se conserve, et trouble. C'est une plus-value dans le paysage psychique, le produit d'une interrogation, qui, à son tour, interroge. Lorsqu'il se donne à voir, c'est sous la forme de ses effets, car, grain de sable, il enraye la mécanique, la machine. C'est le dysfonctionnement qui est perçu. Parfois, il s'agit de véritable blocage, d'immobilisation. La machine s'arrête, c'est-à-dire le parlêtre. Elle bat l'air de ses ailerons inutiles, de ses mots devenus insignifiants. Sauf que le signifiant a ceci de riche que le bruit des ailerons est aussi, pour qui veut bien écouter, un "signifiant..." Et à l'infini: feuilletage entre signifiance et insignifiance, dans leur inséparable tissage défensif.

Signifiant crypté qui pourra s'écouler des années, tel un sang, sans livrer ses secrets, mais cet écoulement même - rivière héraclitéenne du courant vital du Sujet - dira la quête elle-même, et sera "l'écho dans le corps qu'il y a du dire"... Ce jus, ce sang, cet écoulement, c'est ce que donne à voir Laure, en mots, en larmes, en douleurs, en cris, rivière torrentuelle creusée au fond d'un canyon vertigineux...

Et conservé en termes particuliers, aberrants c'est-à-dire spécifiques, contrairement à ce qui du moi s'enferre dans le mimétique, termes particuliers qui, en tant que signifiants, seront producteurs de jouissance.

A la fois fureur d'exister, de représenter (quelque chose, contre La chose), et gardienne des outils de la Représentation (de l'être, seule et unique représentation sous de multiples avatars), c'est-à-dire des signifiants conducteurs: les tropes du destin. Faire de la vie, la mort, l'amour, son métier ("Métier de vivre" dit Pavèse), c'est passer par les nombreux stades (ou plutôt stases, ex-tases, stades de l'existence) par lesquels le besoin d'exister rejoue la soumission au signifiant pour s'en libérer.

En tant qu'ayant été prise dans le champ de l'idéologique (entre communisme et retour au sacré etc.), et pas toute seule, Laure est à la fois un témoin et un acteur affectés, très affectés, doublement témoins, intellectuels et psychiques. Ce qui ne peut nous surprendre. Son oeuvre en le journal de voyage de cette question de l'être et de la mort, de l'amour et de la mort, de l'être et le temps etc.

LAURE est considérée comme un grand écrivain par des écrivains reconnus comme grands, il est dit qu'elle a eu "sur Leiris et Bataille une profonde influence par le caractère d'exigence extrême qu'elle apporte dans sa révolte, et par sa SOIF D'ABSOLU."

Lorsque vivre est à ce point "vivre contre": contre une famille, une société, considérées comme abjectes. A ce moment l'on devient ce qu'on appelle un révolutionnaire: quelqu'un qui veut changer la vie... Pour une partie de ces révolutionnaires-là, il s'agissait de retrouver la pulsion comme un élément de vérité (en Allemagne le mouvement Sturm und Drang annoncera ce but, Drang signifie pulsion).

Pulsion, pour Laure et ses amis, comme mouvement inconscient branché sur les forces signifiantes interdites par le social castrateur, et, pour ce faire, hypocrite. Ils ne veulent pas manger de ce pain-là, ce qui produira non une anorexie mais une boulimie, d'expériences. Le biographe de Bataille, Michel Surya, parlera d'*avidité*. Forces psychiques fondamentales qu'ils savent "hégéliennement" liées à la mort. <u>Alors: ne pas exclure la mort, ne pas exclure le ver dans le fruit. Mais est-ce comme Manque?</u>

Pas du tout sûr qu'il s'agisse de castration symbolique au sens freudien, et pourtant ils se réfèrent à Freud, ce qui pourra apparaître comme un nouveau paradoxe, mais l'on connaît les ruses du système de défenses. Ce nouvel objet qui se précise: s'affronter à la mort, il

semblerait que ce soit pour constituer une nouvelle Jouissance. Selon cette hypothèse, la pulsion de mort comme soumission à une jouissance liée à de la soumission - liée elle-même à de l'insoutenable (dans l'enfance de bataille, dans l'enfance de Laure), cette douleur qui s'épanouit en fleur du mal, et se recherche, telle une drogue, continuera d'agir comme inexorable fureur à vouloir sortir du labyrinthe... De l'enfance à la mort, chez Laure comme chez Bataille, vacillation entre jubilation de l'extase et dépression. Cela fait écho au Saint pécheur du Judaïsme: Shabataï Tsvi. L'auto-anéantissement, mais pour traverser l'Expérience. Se faire "déchet", mais pas "rien". Que cela puisse se clamer, à un autre, à l'Autre, que cela soit entendu. Dans la sublimation, souvent, c'est la vie imaginaire qui vient se nouer pour fonder du symbolique structurant. La différence, c'est qu'ici, on est dans la réalité du risque, on est dans la recherche du Réel, d'une dimension spéciale où, à traverser ce réel, de l'excrément, par exemple, la vie se déréalise, rejoint la dimension du cauchemar: ce trou, lorsqu'il broye ou calcine le signifiant. L'invite, le défi, qui permettent de rencontrer cette dimension d'abysse font passer le sujet en quête par des phases de déstructuration presque totale. Etre capable de l'écrire n'est là, semble-t-il, que pour indiquer ces phases de délire perceptif, les noter: "Journal d'un voyage dans les zones infréquentables..."

Pourtant quelle sorte de libération étaient recherchée? Les surréalistes parlaient de "sexualité libre, détravée de toute entrave sociale", de "valorisation du problème sexuel moteur de la révolution", de la "recherche d'une libido généralisée et polymorphe, conçue comme un retour à l'innocence de la pureté originelle", de "culte de l'amour fou et idéalisation de la femme..." Et que cherchait Bataille, qui ne se voulait pas surréaliste? En faisant peur, en ne laissant personne en paix, y compris soi-même. Il faut "*dénuder la vie et la pensée jusqu'à l'extrême",* jusqu'à "*l'évanouissement du réel discursif*". *"Volonté de tout dire – et de dire l'impossible de tout dire, que révèle le non-savoir",* dit un exégète.

Cette dernière phrase fait bien écho à tout le discours contemporain sur le manque, avec Freud comme initiateur. C'est un peu la clé de ce qu'on appelle une épistémè, avec Leiris, Bataille, Lacan, Derrida, tous les autres... Mais Bataille et Laure, dans cette histoire, Laure et Bataille, peu importe l'ordre... Pour les deux c'est le mot TOUT qui est important. Face au mortifère état des choses, à la mortifère société, chercher la VIE/TOUTE, toutes voiles dehors. Si à l'origine la MORT creuse la vie comme un ver - mort du destin mortel et mort par la constitution même du langage - alors il faut danser avec la mort, la sucer, l'être, l'avoir, la mettre dans sa poche, la regarder en face, se faire voir par elle, et écouter ses confidences, et se faire entendre, par le cri. La violer parfois, jusqu'à faire l'amour à un mort, sa propre mère morte, qu'on le fasse ou qu'on le dise. Mais: "Se maintenir à hauteur de ce qui effraie" dit Marmande à propos de Bataille. Avec avidité. Oui, c'est la soif du TOUT.

D'abord la mort première, la châtration selon la Nature: c'est, pour Bataille, un père syphilitique, aveugle, paralysé, qui sera abandonné sur un champ de bataille, sous les bombes, qui mourra en 1915. Mère dépressive. Séminaire de Saint-Flour, éloge fiévreux de la Cathédrale de Reims. Fièvre non anodine. Il s'agit de Bataille et non de Laure, dira-t-on. Mais comment parler de Laure sans parler de Bataille, à beaucoup d'égards c'est la même quête, sauf qu'il est un homme et elle une femme, effectivement ce n'est pas anodin... Dans la passion amoureuse "LA femme" est réputée se donner particulièrement TOUTE...

Peut-être y-a-t-il une fièvre masculine, une fièvre féminine, peut-être est-ce la fièvre féminine qui fait le plus souvent exploser le thermomètre, et la personne avec...

Bataille, en tous cas, après la tentation de la vie religieuse, perd la foi, cette foi-là en tout cas, mais s'en cherche d'autres, peut-être la trouve-t-il en partie en 1922 avec la découverte de Nietzsche, sorte de jumeau pour philosophie "paradoxale", puisque entre la vie et la mort se glisse le rire. Quête intellectuelle, oui, mais en laissant la vie déborder dans les voyages, la curiosité, l'excès... *cante jondo* à Grenade, tauromachie, à Madrid Bataille voit mourir le jeune torero Manuel Granero, le crâne éclaté d'un coup de corne dans l'œil. Grâce à Alfred Métraux ce sera la découverte de Marcel Mauss et du sacrifice, du don sans fin (le potlatch), découverte parallèle de la débauche (*Le Joyeux Cynique*), mais en quelques mois, patient du psychanalyste Adrien Borel, Bataille va devenir le premier écrivain français psychanalysé. Devenir selon lui-même plus viable, plus ouvert, mieux capable d'écrire. C'est Borel qui l'a incité à rédiger *Histoire de l'œil* , lui aussi qui lui a

montré les photos d'un supplicié chinois, que Bataille s'exerce à regarder en face, *jusqu'à une forme d'extase glacée qu'il transformera en "expérience ".*

1928: *Anus solaire, Histoire de l'œil...* comment ouvrir au soleil l'œil pinéal? A l'utopie éthno-esthétique succèdera l'activisme politique, l'utopie théorico-militante au CCD de Boris Souvarine. C'est là qu'il rencontre Colette Peignot, puis sera importante toute cette période de réflexion autour de Hegel avec Alexandre Koyré, le Séminaire de Kojève sur *La Phénoménologie de l'esprit*, en compagnie de Queneau, Lacan, Caillois, Klossowski, Raymond Aron et Merleau-Ponty....

A propos du couple maître/esclave Bataille se positionne: si la faille est constitutive de l'être, *elle ne va pas sans la nostalgie d'une séparation douloureuse avec le monde animal et sans l'angoisse où, dans la fêlure, se trouve abandonnée la conscience*. Publiée en 1932, "La Critique des fondements de la dialectique hégélienne", qu'il rédige avec Queneau, déclare la pensée nécessairement ouverte à la sociologie, à l'ethnologie, aux théories de Freud, dont l'introduction est une opération "qui ne peut aller sans dégâts ni sans casse ". Apparemment chez Hegel le traitement du maître et de l'esclave n'avait pas pour but l'expression de la nostalgie, ce n'était pas une négativité sans emploi mais le moteur de l'Histoire.

Alors interroger la pulsion de mort ici, en compagnie de Laure et Bataille, deux chercheurs du "monde", c'est le faire autour de la phénoménologie, dans ces lieux même où l'on a (Heidegger le faisait déjà), commencé à écrire autrement "ek-sistence", "ek-stase", et où, pour certains, ce ne fut pas une simple manière de parler. Des mathématiciens, et d'autres, dont Colette Peignot, peut-être, se sont peut-être trop penchés sur le Trou Central, n'en sont pas revenus... De quelle distance à l'abysse trop peu adaptée s'agit-il?

Lorsque Laure rencontre Bataille, ce qui compte pour lui c'est "la dépense et l'excès, avec ce qu'ils impliquent de jouissance et de souveraineté acquise dans la transgression (..) beaucoup plus que toute analyse de la pénurie ou de l'accumulation selon des méthodes classiques ou marxistes."

Une impatience d'agir contemporaine du début de leur liaison conduisent ces deux-là à manifester en 1934 dans la rue aux côtés des antifascistes. Autour de la Revue *Acéphale* (religion, sociologie, philosophie),du Collège de sociologie, Bataille, Caillois, Leiris se proposent d'étudier la présence du sacré dans les faits sociaux. Entre idéologie et sacré se lève une question brûlante, celle du Maître. Après la disparition de Laure, en novembre 1938, une déclaration hostile aux accords de Munich marquera la fin du Collège. Isolé, malade, Bataille fera l'expérience d'une *méditation sans objet*, puis surviendra la rencontre avec Blanchot, et le premier tome d'une *Somme athéologique.*

Entre l'angoisse et une extase déprise de la morale, des valeurs, et de toute idée de Dieu, l'homme peut encore viser au "pur bonheur" et au "système inachevé du non-savoir" : tels étaient les titres de tomes à suivre. Bien sûr se soustraire à la "servitude dogmatique, au mysticisme", l'"expérience" étant la mise en question de ce qu'un homme sait du fait d'être...

Mais l'ardeur à désobéir ne se trouve-t-elle pas prise dans une répétition symptomatique, et marquer ce que la pulsion de mort fixe, pétrifie, à savoir une certaine représentation génératrice de jouissance, et toujours la même dans sa signifiance? Quelle nouvelle servitude la question tropique (topique tropique) n'engendre-t-elle pas, sauf à y faire coupure? Et quand l'ardeur est si grande, désignant la "nécessité", une coupure est-elle envisageable, sauf à engendrer la sublimation qui produit l'œil sublime du "Chien Andalou"?

Voyage au bout du possible, dit Bataille, comme si le possible avait un bout, comme s'il n'était pas consistance à répétition, consistance/mirage ne faisant que reculer, et ne pouvant laisser ouverte qu'un nanoseconde la fameuse béance. A la dire, cette faille, l'ouverture est toujours invoquée, mais, sauf au moment du suicide ou de l'hystérie de conversion, est convoquée du même coup la force de la supporter, et c'est la pratique du poète, qu'il soit Rilke, Nietszche, Artaud, Bataille, ou Laure, dette à la faille acceptée, mais la pulsion de conserver la faculté de dire, le temps en tout cas, de dire, les maintient quelques instants à la bonne distance. Zénon d'Elée nous apprendrait que l'on ne peut parler du manque que lorsque par les mots on l'a déjà comblé...

La bonne distance? Et si Laure ne l'avait pas trouvée? Si elle en était morte? Est-ce pour cela qu'on appelle "La Sainte de l'Abîme"? Comme pour dire qu'elle avait ouvert son corps au seul Aimé, le Grand Autre? Alors, dans sa Logique, elle aurait fait le "pas de trop" vers cet abîme,

l'enjambement fatal: son territoire abandonné au Grand Autre pour qu'il puisse donner libre cours à son Désir, imaginaire, qui est toujours désir de Mort, désir du sans fin, du sans limite. Désir de l'Autre, Absolu, où il n'y a de place que pour UN SEUL. Acéphale de la pulsion contre Boiteux de la part manquante, dans un duel à mort, dont l'artiste est aussi un toréador...

Artiste comme curseur (dirait Jean-Jean Condom) des diverses distances au trou central, forme particulière d'abysse puisqu'elle est avec bord, c'est le Trou avec un Nom, l'impossible à dire pris dans RSI, alors ce qui manque est intégré comme manquant, et non comme nouvelle jouissance... Le quatrième nœud n'est-il pas présent chez Bataille, chez Laure, dans cette jouissance à dire la "souveraineté sans issue", à bonne distance de la castration. Peut-être Sartre aussi s'est-il tenu à distance plus que respectable du Manque (quoique sa terminologie reprise de Husserl, Heidegger etc. adopte elle aussi la nouvelle écriture de "l'ex-sistence"), ce qui ne l'empêchera pas d'ironiser sur Bataille et son "expérience dénudante que porte la certitude de devoir mourir" dans son article (*Un nouveau mystique* ...)

Au-delà de l'allergie de Sartre à tout ce qui ressemble à une transcendance, à tout ce qui, selon sa propre définition, déborderait la conscience, l'enthousiasme au sens étymologique était bien dans la logique de Laure, Bataille, Leiris, les Surréalistes, dans leur désir de retour au sacré, l'accueil du θεος, l'ouverture au Grand Autre, fait partie de l'aventure... Face à la mort ambiante, à l'hypocrisie, rechercher ce qu'ils appellent la vie, l'amour, à n'importe prix, même lorsque ce prix est élevé, même lorsque la mort fait partie du contrat.

Ardeur en tout cas à déborder la fausse maîtrise, ce qui mène au choix de la passion contre celui de la raison, *de la dépense contre celui de l'accumulation, de l'instant – c'est-à-dire de la poésie, contre le projet.* Laure semble avoir pris tout cela au pied de la lettre, comme les Saints: ne pas lésiner. Jusqu'à en mourir? Sans se hasarder à interpréter sa maladie puis sa mort, le don d'elle-même aux risques de la vie et de l'amour ont été manifestes...

"De l'érotisme, il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort " écrivit Bataille. Son "Gilles de Rais" perdu dans l'ivresse répétée du meurtre ne vient-il pas faire écho au meurtre répété, peut-être, de Laure, mais contre elle-même, habitée d'un Autre inassouvi?

Le Nom-du-Père: "trope du destin"... Comment oublier le père et les oncles de Laure renvoyés au statut de chair à canon, et ce Pératé, père-raté, révérend incestueux, rabaissant le sexuel à de la viande... Cela ne peut-il commander la quête d'anéantissement dans l'amour fou, dans l'humiliation... deux faces de la captation. On pense à Portier de Nuit, pour sa recherche d'une jouissance de l'humiliation, jouissance d'être cet objet de l'Abject qui exponentie l'ek-sistence. Dans ce genre d'affaire, le prix, on le sait, ne se compte pas.... Que cela rate, c'est bien le minimum, seule la castration peut faire limite à l'angoisse, paradoxalement. Ce paradoxe de l'angoisse invisible mais bien là dans le libertinage, angoisse de l'Objet Majeur qui se dérobe, peut-être est-ce Lacan qui l'a le mieux évoqué... (Dans le Séminaire VII, P.12):

" ... bien que l'expérience de l'homme du plaisir se présente avec un idéal d'affranchissement naturaliste, il suffit de lire les auteurs majeurs - je veux dire ceux qui ont pris pour s'exprimer là-dessus les voies les plus accentuées dans le sens du libertinage, voire de l'érotisme - pour s'apercevoir qu'elle comporte une note de défi, une sorte d'ordalie proposé à ce qui reste le terme, réduit sans doute, mais certainement fixe, de cette articulation, qui n'est autre que LE TERME DIVIN. "

Il n'est pas étonnant que le Surréalisme ait parfois frôlé la dimension mystique. A inviter les Forces que la morale bourgeoise tente de parquer, on joue à l'apprenti sorcier, ce n'est pas du tourisme que ce genre d'expédition dont on ne sait comment l'on reviendra, ni même si l'on reviendra. Le retour visé à un Age d'or (et celui de Bunuel en fut l'emblème) fit de l'hymne à l'amour fou une force subversive capable de détruire la mort annoncée produite par l'ordre établi... Ce genre d'expédition vers une sorte de "vérité de soi-même" fut la religion de Laure aidée par Bataille... Les cris, la débauche, la douleur, les vertiges, les larmes, les révoltes, la langue calcinée de Laure pourraient évoquer ce qu'on appelle le masochisme dans le voisinage de la mort, sa familiarité, parut naturelle à cette femme... Mais il serait tellement simpliste d'enfermer dans le dé à coudre d'un diagnostic le μη φυναι (plutôt ne pas être) d'Oedipe finissant.

Il est vrai que "la douleur d'exister" sait où trouver son "punch avec du Léthé"... L'appel de l'Autre, chant des Sirènes, surtout lorsqu'il

"veut" notre anéantissement. Quelle pente délicieuse, comme une mort dans les glaces... Autohypnose qui laisse agir admirablement ce désir de notre mort prêté à chaque instant à l'Autre. La pulsion de mort première ne se voit-elle pas dans la compulsion de téter, d'être seulement une bouche, d'être aussi seulement un déchet, d'offrir son dos, de ne pas y être. Cette pulsion de mort a toute une grammaire, au mode passif: se faire voir, entendre, se faire... se faire faire, Galathée pour Pygmalion etc.

Alors, masochisme, toute une vie à chercher une solution entre pousser et tirer, repousser et se plaindre?

Car le verbe "pello", d'où vient pulsion, signifie pousser mais aussi heurter, repousser, chasser, et "pulso" va jusqu'à bousculer, heurter, pousser violemment, avec force, secouer, agiter, poursuivre. "Poursuivre" est intéressant. On y entend le "conatus"de Spinoza (qui est tout autre chose qu'une "pulsion de vie", comme le traduisait J.J. Rassial...) Si "persévérer dans son être" est un symptôme, cette persévérance semble plutôt l'apprentissage permanent de la cohabitation avec ce symptôme...

Mais pello c'est aussi "porter une plainte", interroger avec insistance,"être demandeur en justice", et "accuser". Manière de dire, de chercher les mots, cela remplit des pages, construit le Livre... Repousse la mort... La symbolise. On joue avec les poids de la dette, qui passe d'un plateau sur l'autre, d'une interprétation à l'autre. Mais lorsque la mort réelle insiste, ou la souffrance réelle, l'humiliation réelle, dans un corps-viande?

Cette menace de mort réelle ne peut-elle devenir jouissance irrésistible, marquant la mesure, la monnaie, de ce que le sujet prétend qu'on lui a fait, sa vérité à lui, à elle... accusation... manière de pointer, dessiner, mettre en scène, le crime d'en-face, de l'Autre: fixer le prix du crime. A chaque transgression jetée à la face du Ciel, le silence de Dieu venant manifester la Vérité, c'est-à-dire le Silence de Dieu.

Pour repousser, chasser cet autre silence (celui qui recouvre aimablement le petit crime quotidien, silence convenu, complice, organisé par ceux qui veulent jouir en dormant, par petits sursauts somnambuliques), les saints transgresseurs, telle Laure s'il faut l'appeler sainte, "oscillant entre l'extase et la mélancolie", feront résonner en permanence l'Infini Silence du Réel, ce sera leur art, leur jouissance comme on dit, la mort réelle à côté de cela perdant de son poids, comme s'il y avait une petite mort, la mort banale, et la Grande Mort, celle jouée par les grands acteurs du Métaphysique. Lorsque Luca organise sa mort, sa noyade, on est dans cette problématique du refus de l'Oedipe: refuser de se soumettre, même par-delà... Le coup de cymbale rythmée de cette "pulsus"-là, qui est la demande de/en justice, est une compulsion rageuse à faire exister un Juge qui n'existe pas, Dérision absolue... Projection du Néant en cinématoscope...

Si le royaume de Danemark est pourri, il faut disparaître, pour que seul s'inscrive le refus d'être un mort-vivant. C'est dans ce sens que Laure semble assumer, choisir sa mort. La reprendre à son compte... Auparavant: l'avoir fait savoir, cette mort, à son de trompe, par ses mots pour leurs oreilles, sa lente dégradation pour leurs yeux...Adresser son désir à l'Autre, pour être de lui reconnu, et, par la même occasion, de Bataille, Souvarine etc. peut-être...

Laure veut se faire voir, entendre, mettre en position d'esclave, pour pousser ce cri de l'esclave qui est l'holophrase de l'Inhumain... "Fondons-nous pour avancer cela sur le cri, en tant que râle de la mort ou de l'orgasme, vagissement de la naissance, lieux primordiaux de la tentative de lien à l'objet, nouage lacanien à l'"objet a" car le cri laisse apparaître l'oreille comme béance", écrit Juranville.

L'Objet étant le Réel du Sujet pour l'Autre, Laure s'entoure d'objets, poursuit des objets, c'est ce que montre le film de manière intéressante. Bataille et elle voulaient "réaliser" leurs utopies. Soyons-leur reconnaissants, comme à d'autres, de si bien démontrer l'impossibilité de cette réalisation, tout en faisant vibrer sur notre horizon d'époustouflants mirages. Pourquoi "mirages"? C'est que dans cette recherche de "plénitude", dans ce domaine, "qui cherche trouve", le Manque se retourne comme un gant, il n'est plus perte mais objet rutilant. Il peut même devenir objet choyé de toute une génération de philosophes de la conscience malheureuse, devenir la balle que se lance et se relance une littérature qui en fait son "veau d'or"... "Ça manque de manque", se plaignit un jour Lacan. Le Manque est traître: son souci demande une grande vigilance.

Lorsqu'il devient nouvel objet cause du désir, sans aucune médiation, le corps propre n'y résiste pas. Mort réelle ou délire... Mort comme

délire? La Laure du film y ressemble. Orgasme dans la Mort. Tomber amoureux de sa mort, s'en délecter, cela existe, Searles le montre dans le chapitre "L'inéluctablité de la mort". Certains la sertissent dans la littérature, d'autres la prennent au pied de la Lettre. Si la Vérité devient Beauté (par étourderie?) rien ne sera alors trop beau, c'est-à-dire trop cruel, pour offrir sa jouissance à la Gorgone. Mort je t'M. M. comme Mort.

Si pour Lacan tous les éléments de la pulsion de mort se rassemblent dans le cri de Munch, où la voix se distingue du langage, le cri faisant le gouffre où le silence se rue, c'est bien dans ses cris que Laure réussit à vomir l'abysse où elle s'est brûlée, et merci à l'actrice, Isabelle, de nous avoir porté ce cri. Laure creusée, nécrosée, pour dire aux hommes, de la société, de la religion, de la politique, de la guerre, et aussi à ceux de son corps et de son sexe, que c'est la Mort qui est la grande impératrice du Monde. La Dette à l'Amour serait-elle principalement à la charge des femmes?

Une autre femme, et autrement, Lou Andréas Salomé, s'est colletée à cette dette. C'est à elle que, l'hiver 1912, Freud a parlé de la "souveraineté de la pulsion de mort", pulsion qu'elle lui avait justement rappelée, dans son *Dank an Freud.* Dette à Freud, pour l'avoir aidée à repenser le monde... Lou Salomé dont les nazis vinrent, quelques heures après sa mort - parce qu'elle avait été psychanalyste - brûler la bibliothèque...

Jean-Jacques Rassial

Au-delà de la sexualité

Au-delà de la sexualité, c'est un titre qui m'était venu la dernière fois que j'étais venu, il y a quelques mois, je ne sais pas comment il m'était venu, mais je l'avais noté tout de suite en sortant d'ici, en me disant c'est un titre pas mal pour parler de la pulsion de mort, puisque c'est une façon d'interpréter l'"Au-delà du principe de plaisir", sur un mode moderne.

Alors je vais essayer d'en dire quelque chose, d'accentuer un peu le constat que je faisais la dernière fois, qui est un constat classique, mais auquel il faut donner toute sa portée. J'avais parlé la dernière fois de la formation des habitudes comme exercice de la pulsion de mort. Ce qui me semble tout à fait intéressant dans notre modernité, c'est de considérer que plus encore qu'avant, la sexualité, ça apparaît comme une pratique un peu désuète. C'est-à-dire que la sexualité, ça n'intéresse plus grand-monde. Je veux dire que ce n'est pas le thème dominant de ce qui vient agiter les demandes d'analyse. Il y a des raisons, évidemment, structurelles, à cela, et il y a des raisons accidentelles. Mais je crois que nous devrions, en tout cas du côté de notre pratique, essayer d'en tirer un certain nombre de conséquences. Ce que je veux dire - je vais essayer d'avancer de façon un peu plus... posée, un peu plus tranquille, en avançant sur des questions un peu plus théoriques, c'est que, alors que l'ensemble de la doctrine freudienne est construite sur ce premier temps qui est le primat du Principe de plaisir, et le fait que l'organisation du monde est celle qui est imposée par ce que Freud désigne à un moment comme le moi-plaisir, ce qui fait retour dans notre modernité (et ça je crois que c'est une constat freudien), ça n'est pas quelque chose qui s'opposerait au Principe de plaisir et qui prendrait la suite du Principe de réalité, mais c'est bien évidemment ce que Freud repère comme pulsion de mort, à une place tout à fait interne à la logique du plaisir lui-même, et non pas en opposition, et que dans notre modernité, nous sommes, effectivement, dans un primat de l'"Au-delà du principe de plaisir", très concrètement dans un primat de l'"Au-delà de la sexualité."

J'avais conclu la dernière fois en disant qu'il y avait un témoignage très vif de cela qui était le livre de Houellebecq, "Les particules élémentaires", où l'on voit bien cette espèce d'orientation qui serait celle de "comment se débarrasser de la sexualité", puisque évidemment, ce qui caractérise le sexuel, c'est qu'il est toujours traumatique. Ça aussi, c'est une affirmation ancienne, que le sexuel fait trauma pour le sujet, et évidemment, à partir de là, il y a toutes les raisons pour essayer de s'en débarrasser.

Alors je vais essayer de reprendre les choses un petit peu en ordre, pour essayer de voir ce qu'il en est - et autour d'une clinique, un petit peu spécifiée - de l'intolérable du sexuel. Mais je rappelle cette affirmation qui me semble centrale et qui me semble définir la position lacanienne, dans l'approche de la pulsion de mort. D'une certaine façon on peut simplifier les choses en disant qu'il y a trois positions par rapport à la pulsion de mort: une certaine doctrine plutôt d'influence américaine, qui n'en tient aucun compte, qui considère que la pulsion de mort est une invention tardive et parallèle de Freud, et qui utilise l'ensemble des outils de Freud, des instruments, des concepts, de Freud, sans tenir compte de la pulsion de mort. Une deuxième position, qui me semble remarquablement mise en avant par Mélanie Klein, qui réduit à mon avis la pulsion de mort (ça je l'avais évoqué la dernière fois), à quelque chose qui viendrait en opposition claire, non seulement à la pulsion

érotique, mais à ce qui serait supposé comme pulsion de vie. Alors que je rappelais que Freud n'oppose pas Thanatos à Bios, mais il l'oppose à Éros. Et qui a pour conséquence... on en voit la formulation dans tout un courant français, qui va de Green certainement, mais aussi à Guillaumin, et les travaux de Guillaumin sur ce plan sont tout à fait intéressants pour... qui assimilent la pulsion de mort à ce qui serait une pulsion de destruction, une destructivité qui viendrait en opposition franche et nette à ce qui serait l'unification érotique. Ce n'est pas une idée anti-freudienne parce que chez Freud il y a une ambiguïté sur le statut de la pulsion de mort. Il y a une ambiguïté, et Freud va osciller entre l'utilisation de la pulsion de mort comme, effectivement, au-delà du principe de plaisir, contenue dans la logique même du plaisir, et la pulsion de mort comme se détachant, pour être l'agent des déliaisons que les pulsions érotiques avaient liées. Donc ce n'est pas une position qui me semble anti-freudienne, mais qui ne prend qu'une partie de ce que propose Freud, alors qu'effectivement Lacan prend l'autre partie, l'idée qu'effectivement... (c'est sur cette voie que je m'avancerai personnellement), la place même de la pulsion de mort est inscrite dans la logique quasi-mathématique du principe de plaisir, la tendance - il faut parler de tendance à ce moment-là - qui est appuyée sur le principe de plaisir, de maintenir l'homéostasie de l'appareil psychique. C'est-à-dire que l'appareil psychique tendrait à sa propre homéostasie, il tendrait à réduire tout ce qui ferait tension, à supprimer la tension, il tendrait, cet appareil psychique, à sa propre entropie. Et donc cette entropie de l'énergie psychique qui tendrait à disparaître d'elle-même, ne serait pas quelque chose qui s'opposerait au principe de plaisir, mais quelque chose qui en serait la stricte conséquence logique.

Très tôt Freud évoque ce paradoxe à propos de la sexualité en disant (c'est dans les "Trois essais...", donc en 1905) qu'il y a tout de même ce paradoxe extraordinaire de l'activité sexuelle du Sujet, qu'elle est censée mener à une satisfaction, mais que cette satisfaction est totalement partielle, alors qu'elle se présente comme devant être une satisfaction globale et totale. La preuve étant que le Sujet, après l'acte sexuel, et après un temps de satisfaction - que Freud assimile à ce temps de repos, mais qu'il définit déjà comme un temps de satisfaction, ce qui est déjà inscrire le nirvanâ, ou ce qu'il inscrira ensuite sous le registre de l'effet de la pulsion, ce qu'il inscrit déjà au cœur même de la sexualité), et bien le Sujet, après un temps de repos, va voir son appareil psychique à nouveau perturbé par le désir. Et il en est tout à fait étonné, et il considère que c'est un paradoxe qui est paradoxe difficile, et sur lequel il ne s'arrête pas en 1905, mais qui va être relativement central dans ce qu'il développera par la suite. Le paradoxe qui viendra se concrétiser par l'invention de la pulsion de mort en parallèle, en opposition dialectique certainement, avec la pulsion érotique, mais pas en opposition fondamentale, simplement en construction parallèle, et bien elle est exactement symétrique - ça c'est l'interprétation de Lacan - à l'opposition dialectique là aussi, effectivement articulée... les deux pôles étant articulés l'un à l'autre, entre le Désir et la Jouissance.

C'est-à-dire qu'il y a une difficulté psychique entre le résultat de la production du Sujet qui est d'en faire un Sujet désirant, donc qui agit à partir de son Manque, Manque qui est nommé par la Castration, et puis ce que viserait le Désir, qui serait une Jouissance, une réconciliation, une réparation supposée, de ce Manque. En termes freudiens, c'est l'opposition (ces termes désir et jouissance sont des termes plutôt lacaniens), c'est l'opposition plus stricte entre excitation et satisfaction. Le paradoxe de l'affaire c'est que la satisfaction de l'excitation, c'est, et ça n'est que, la suppression de l'excitation. Vous voyez qu'on a là un problème logique tout à fait central, et c'est ce problème logique qui, me semble-t-il, est réglé, est théorisé par la Théorie de la Pulsion de Mort.

C'est-à-dire percevoir comment le phénomène d'extinction de la libido, de suppression de la tension libidinale, n'est pas un phénomène qui viendrait en opposition à la libido elle-même, mais qui serait, d'une certaine façon, en termes aristotéliciens, la Cause Finale de l'excitation libidinale. L'excitation libidinale viserait à sa propre extinction. C'est quelque chose qui s'inscrit tout à fait dans la série des Paradoxes de la Physique, du problème de l'Entropie.

Je crois que c'est à partir de là qu'on peut essayer de voir ce qu'il en serait de l'exercice moderne de la pulsion de mort. J'avais évoqué la dernière fois la question de la formation des habitudes, là il semble que ce qui vient à faire modernité, c'est très précisément le fait que ce paradoxe de la vie sexuelle, du côté homme et

du côté femme, dans des termes certainement différents, n'est pas temporisé, n'est pas, non seulement refoulé, mais refoulé grâce à une temporisation, qui dirait un temps... un temps pour le désir, un temps pour la jouissance, parce qu'après tout, le mode sur lequel les choses sont promises à l'enfant... *un temps pour le désir/un temps pour la jouissance*, pour une jouissance qui évidemment doit laisser la place à une relance du désir, mais que ce conflit interne au Principe de plaisir (il faut vraiment entendre le titre "Au-delà du principe de plaisir", et non pas "Contre le principe de plaisir", sinon on passe complètement à côté de Freud) produit immédiatement un insupportable, et un inacceptable, de la sexualité, et plus précisément me semble-t-il dans ce que nous constatons des pathologies d'aujourd'hui, (c'est ce qui à mon avis a changé depuis les constats que faisait Lacan dans "La signification du phallus", que l'impuissance était intolérable au bonhomme, à l'homme, que c'était quelque chose qui était vraiment intolérable à l'homme) et bien je ne crois pas du tout, je crois que ce qui est insupportable aujourd'hui, pour les deux sexes, pas seulement pour les femmes - ça c'était déjà dit par Freud et repris par Lacan - mais aussi du côté masculin, ce qui est insupportable, radicalement, c'est la satisfaction.

C'est-à-dire, en termes plus précis, c'est l'orgasme.

Il y a une grande théorie de l'orgasme, comme vous le savez, sur laquelle il faudra revenir, probablement, je ne l'ai pas fait, là, c'est celle de Reich. Je pense que là, ce qu'on peut dire, et je pense que la clinique nous le confirme, c'est que l'orgasme a un double caractère, pas le même, d'être à la fois insupportable, ça renvoie au poids de Réel qu'il peut avoir, et inacceptable, ça renvoie au poids de Symbolique, et et au poids d'atteinte du Symbolique qu'il produit.

Je crois que c'est cela qui me semble caractériser la clinique sexuelle à laquelle nous avons affaire quand par hasard, par inadvertance, le Sujet met en avant sa sexualité dans sa demande. C'est, me semble-t-il, ce que constatent nos collègues sexologues qui eux ont pour singularité de n'accepter les gens que par ce... ils commencent à élargir d'ailleurs un peu leur pratique parce qu'ils se rendent compte que s'ils ne s'intéressent au Sujet qu'à partir du moment où il est engagé dans la sexualité, ça commence à restreindre un peu leur population, puisque évidemment, je vous ai dit, la sexualité, ça intéresse de moins en moins de monde.

Ce que je vais essayer de voir c'est comment avancer dans un premier temps (il y en a trois)... c'est ce qui est inacceptable et insupportable dans l'orgasme du côté masculin et du côté féminin. C'est insupportable et inacceptable pour les deux sexes sur deux modes: en tant qu'expérience propre, du côté masculin comme du côté féminin, l'expérience de l'orgasme du côté masculin associée comme on le sait à l'éjaculation, en tout cas dans un voisinage certain, et aussi du côté féminin, mais aussi ce qu'il y a d'insupportable dans l'Orgasme de l'Autre. Du côté masculin comme du côté féminin. Et il me semble précisément que ce qui est insupportable dans l'Orgasme pour Soi, comme par rapport à ce qui serait Jouissance de l'Autre, c'est à chaque fois que cet orgasme présentifie cette dimension pulsion de mort, dans la sexualité.

Alors je vais avancer quelques idées. Du côté masculin, qu'est-ce qui met le Sujet en position de difficulté quant à sa propre jouissance? Fondamentalement c'est là que c'est le plus simple, c'est le fait que la condition de sa Jouissance, c'est la Castration. C'est-à-dire qu'il s'agit là de répéter quelque chose qui est la castration qu'on a envie de dire "pénienne". C'est-à-dire, le constat évidemment auquel il faut se rendre, du côté masculin au moment de l'éjaculation, c'est que, éjaculant, dans l'orgasme, dans l'orgasme masculin, le pénis renonce, ou le Sujet renonce, à faire valoir le pénis comme phallus. C'est même la condition de cet orgasme. Vous savez que justement, le refus, ou l'impossibilité de cette renonciation, ça provoque ce qu'on appelle le priapisme qui est... au-delà du problème neurologique qu'il peut révéler, dans un certain nombre de cas, il ne faut pas négliger cet enjeu-là, est aussi quelque chose qui caractériserait un refus hystérique de l'accomplissement, dans la jouissance, de la castration. C'est ce qui se repère par exemple dans la clinique du surmâle dont parle Jean Pierre Winter dans "Les errants de la chair", où il voit une clinique assez remarquable de l'hystérie masculine.

C'est tout à fait intéressant, ces quatre plaintes du côté masculin, que j'évoquerai à la Fac... il y a un intolérable, de ce qu'il en est de cette castration, dont on sait qu'elle est la condition même de l'activité sexuelle. Donc on a un certain nombre de Sujets qui vont se présenter par exemple avec une pathologie qui me semble directement associée à cet enjeu-là, ne pas

payer le prix de la castration (inaudible)... à la question de l'orgasme de l'autre, j'y reviens dans un instant mais déjà dans la question de sa propre jouissance. Le type de pathologie qui est nettement associée et qui est une pathologie dont on a l'impression que c'est la seule à la limite qui aurait plutôt tendance à s'amplifier du côté de ce qu'on constate dans la clinique, ce sont les pathologies du type éjaculation précoce. C'est-à-dire le fait d'essayer d'atteindre cet orgasme sans payer le prix de la sexualité. C'est-à-dire d'une activité sexuelle. Comment, c'est bien le cas de le dire, court-circuiter l'acte sexuel. Comment court-circuiter l'exercice sexuel. C'est bien du registre d'un court-circuit, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est aller au plus court, c'est couper la voie au coït.

Or c'est vrai que dans ce qu'on a comme plainte concernant la sexualité, c'est le seul type de pathologie où j'ai impression que le nombre de plaintes n'a pas diminué, ça on en a pas mal. Ce qui est fondamental dans cette position, en deçà de ce que je vais évoquer dans un instant, qui serait du côté d'une peur de l'organe féminin, classique, c'est quelque chose qui est le fait de pouvoir y aller, dans cette affaire, directement, de la jouissance, la plus sollipsiste possible, de l'orgasme, le plus sollipsiste possible, sans payer le prix du coït. Sans que cette castration soit offerte à l'autre. C'est à la limite se castrer par avance pour ne pas subir cette castration.

Le deuxième versant de cet insupportable et de cet inacceptable de l'orgasme évidemment du côté masculin, c'est l'insupportable de l'orgasme féminin, là aussi on est dans quelque chose de classique, qui va au-delà, me semble-t-il, du traditionnel fantasme qui ne manque pas de se retrouver dans ces pathologies, qu'on désigne comme le fantasme du "vagin denté", de cette espèce de bouche monstrueuse qui aurait pour effet évidemment de ne pouvoir faire qu'une chose c'est mordre, qui renvoie évidemment à toute une fantasmatique sur laquelle nos collègues kleiniens se régalent parce qu'ils aiment bien en voir toutes les variations possibles, ils n'ont pas tort d'ailleurs, c'est très intéressant, mais ça me semble aller bien au-delà de ça. ce qui est en jeu dans cette horreur de l'orgasme féminin, que l'on rencontre dans la clinique de façon tout à fait forte, et qui vient se dire dans une peur de la monstruosité féminine, au-delà de quelque chose qui serait génitalisé, c'est le fait de l'insaisissable, de l'impossibilité, dont parle Lacan, assez longuement, de l'impossibilité, du côté masculin, mais, nous dit-il aussi, du côté féminin, de maîtriser cette jouissance féminine par du Savoir. Lacan insiste déjà dans "Encore", puis il le reprendra à plusieurs reprises, sur le fait qu'effectivement de cette jouissance supplémentaire, du côté féminin, les hommes n'en disent pas grand-chose mais les femmes non plus. Sauf qu'elle est "supplémentaire". Et il me semble qu'il y a, dans cette affaire, quelque chose de tout à fait important, et essentiel, c'est que si le désir s'organise toujours à partir d'un ensemble de représentations, à partir du S2, à partir du savoir (Savoir supposé à l'Autre comme Savoir attribué par le Sujet à lui-même), et bien la jouissance, dans sa formule exemplaire de la Jouissance Féminine, est perçue comme échappant, comme par définition attaquant, toute tentative ou tout essai de maîtrise par du savoir, par une production de savoir, que ce savoir soit un savoir médicalisé... les Américains ont passé des années avec des expérimentations dont s'est gaussée, c'est un de ses textes un peu amusants, pour une fois, ce n'est pas quelqu'un de très amusant, mais dont s'est gaussée Colette Chiland, en évoquant toutes les expérimentations que les Américains ont faites, en prenant de préférence des femmes frigides, pour essayer de voir comment ils allaient produire de l'orgasme avec des montages... avec une perversion - si vous connaissez ces textes - c'est absolument extraordinaire, on soumet une femme - volontaire, mais enfin... - à quelque chose comme quarante orgasmes successifs, pour voir dans quel état elle est après (rires), je ne vous dis pas...

Ce qui est tout à fait étonnant, c'est qu'ils n'en tirent strictement aucun savoir. Sauf quelque chose qui aurait à voir avec du ravalement biologique, du style que quarante orgasmes de suite chez une femme ça provoque une certaine tumescence de... enfin... (rires) vous voyez le genre de description, non non il faut aller lire ces textes, on est horrifié...

Vous voyez il y a quelque chose qui est, pour l'homme.... je crois, l'insupportable de la perte, qui est beaucoup moins lié à quelque chose qui serait la production d'un fantasme, qui pourrait se renverser dans un certain type de savoir, en tout cas sur le fantasme, que le caractère immaîtrisable de cette jouissance féminine par du savoir, ou par la production de signifiant ou de représentation... alors je crois que ça a un certain nombre de conséquences mais je vou-

drais simplement les poser tout à l'heure en conclusion. Je vais essayer de ne pas être trop long pour une fois, parce que je pense que là je m'avance sur un terrain où ce serait quand même bien qu'on en discute.

Du côté féminin, il y a une double expérience, là aussi, d'Inacceptable de l'Orgasme, pour soi-même, comme pour l'autre... Vous connaissez la formule que Lacan donne de la frigidité, quand il dit qu'une femme frigide, ce n'est pas une femme qui ne jouit pas, c'est une femme qui jouit mais qui n'en veut rien savoir... Je donne souvent cet exemple clinique que j'ai déjà dû évoquer avec vous (je l'évoque souvent, ça m'avait semblé une espèce de solution remarquable, comme quoi l'inconscient, c'est mieux que la raison hégélienne, pour ruser...), de cette femme qui était venue me voir en formulant les choses en termes de frigidité, et d'impossibilité d'accéder à l'orgasme. Pour m'expliquer que c'était beaucoup plus intéressant que ça ce qu'elle vivait: c'est qu'à chaque fois qu'elle sentait venir l'acmé orgastique, elle tombait dans les pommes. Il y avait quelque chose qui était du registre de l'anticipation du fading du Sujet. Or si on ne sait pas grand-chose, du côté homme, comme du côté femme de ce que c'est que l'expérience de l'orgasme féminin, on en sait une seule chose d'une certaine façon, c'est que ça porte atteinte à ce qu'il en serait de la subjectivation affirmée, c'est à proprement parler - au sens où (le seul à en dire quelque chose c'est Moustafa Safouan) où c'est la présentification même de l'effet de la pulsion de mort, que cet évanouissement subjectif. Cet effacement subjectif. Qui évidemment revêt un côté intolérable, pour le moi, c'est une atteinte absolument dramatique, tragique même on a envie de dire, du moi. Le moi est atteint par cette disparition subjective. Et je crois qu'il y a dans les logiques de la frigidité féminine, ou des tentatives féminines d'éviter l'orgasme, que ce soit... il y a deux façons d'éviter l'orgasme pour une femme: il y a la frigidité, et la chasteté. Ça, c'est un moyen encore plus efficace, là, on ne risque pas, c'est plus reposant. Vous voyez qu'il y a toutes les raisons possibles... on voit une espèce de relance des idéologies de la chasteté: "comment essayer de payer le prix d'une dette au social sans passer par la sexualité... "

C'est quand même étonnant le moment où on a vu surgir un certain nombre de demandes d'adoption qui venaient de femmes qui ne mettaient même pas en avant quelque chose qui serait de l'ordre d'une stérilité. C'était "Comment avoir des enfants sans avoir besoin de passer par cet acte barbare qui consistait à entretenir un coït minimum avec un homme"... comment on pouvait passer par d'autres procédures... C'est venu à propos de l'adoption mais c'est venu aussi à propos aussi des PMA. Il faut savoir que l'une des indications de PMA, qui a été acceptée, je trouve que c'est... alors qu'on connaît bien l'étiologie psychosomatique de cette pathologie, c'étaient les vaginismes graves. On sait très bien que le vaginisme est quelque chose qui est assez typiquement une bonne solution pour éviter l'engagement dans la sexualité. Et je crois qu'il y a cette dimension première de l'insupportable du fading du Sujet, l'insupportable de cet effacement du Sujet, qui porte atteinte au moi, qui porte atteinte à l'image, qui est d'ailleurs assez souvent formulée de façon très très explicite, avec des formules très hystériques en général, mais qui est: "Je refuse de m'y perdre". Il y a quelque chose d'insupportable dans cette perte de conscience. C'est bien sur le mot de "conscience" qu'il faut s'attarder.

Mais il y a aussi, ça on l'oublie souvent, il y a aussi quelque chose, du côté féminin, de l'ordre de l'insupportable de la jouissance masculine. On a tendance à gommer cela, on a tellement mis en avant, avec Lacan, le caractère supplémentaire de la jouissance féminine, qu'on a oublié qu'il y avait aussi un insupportable du phallique. Et alors c'est un insupportable paradoxal. C'est-à-dire que ce qui est insupportable dans l'affaire, ça n'est pas, justement, sauf dans certains cas qui nous orientent du côté de la première horreur, ou l'horreur de la jouissance en tant que telle, c'est l'insupportable de la détumescence masculine, là aussi. C'est l'insupportable de la dévirilisation, qui serait conséquente à l'orgasme masculin.

J'avais reçu quelque temps une patiente, qui le formulait dans ces termes stricts... elle éprouvait tout un plaisir à l'acte sexuel, avec son conjoint, mais, disait-elle, « ... *d'un seul coup, quand il a joui, lui, et bien c'est impossible. A ce moment-là, je ne sais plus ce que je fais avec lui, je ne sais plus pourquoi je suis encore là, j'ai envie de le quitter.* » Et pourtant ça marche, ce n'est pas un couple qui se casse la figure, mais il y a quelque chose qui non seulement renvoie à quelque chose qui serait parallèle de l'insupportable de la détumescence, mais vraiment il est ravalé au rang du "il n'y a plus

d'homme". Il n'y a plus d'homme. Pour un temps il n'y a plus d'homme. Alors comme le monsieur n'est pas atteint d'une pathologie sexuelle stricte, ça se relance, mais elle évoquait, se répétant, ce moment-là, si bien que toute la question pour elle était de retarder au maximum ce moment d'orgasme, aussi bien de son côté à elle que de son côté à lui d'ailleurs.

C'est une clinique à laquelle nous avons à nous intéresser... Parce qu'aujourd'hui, c'est la clinique qui me semble - sur le plan de la clinique sexuelle, si on rencontre des plaintes - c'est une clinique beaucoup plus importante que la clinique de ce qui serait une panne du désir. Ce qui est en panne, ce n'est pas le désir. Ce qui est insupportable c'est ce qui serait enjeu d'un accomplissement, d'une satisfaction de ce désir, qui aboutirait à l'orgasme. Or vous voyez bien que la solution par rapport à cela, elle est impliquée, déjà, dans un certain style de position. C'est le deuxième point. C'est tout de même la mise en avant d'une double opposition. Il y a une opposition classique, qui va être reprise, qui n'est pas nouvelle, qui est "l'amour contre le désir". L'amour contre le désir, c'est ce qu'on perçoit, très tôt, Lacan l'explicite, c'est qu'évidemment, le désir met l'autre, ou met le Sujet lui-même, en tout cas articule un Sujet et un Objet. C'est-à-dire qu'il y a dans le désir quelque chose qui est la mise en avant d'une dimension d'objet de l'un ou de l'autre, voire de l'un et de l'autre.

Une partie, comme vous le savez, de la dimension amoureuse, pour Freud, se situe de ce côté-là: c'est l'amour par étayage. L'amour par étayage sur l'objet, quelque chose qui ferait de l'amour un affect, ou un sentiment - il faut mieux parler de sentiment que d'affect - qui serait d'une certaine façon associé au désir. Mais, nous dit-il immédiatement, l'amour ça n'est pas que cela, et l'amour comprend une autre part, qui, évidemment... dont on peut constater qu'elle est une part qui est dominante, qui vient légitimer l'amour, qui est une part narcissique. Et la part narcissique, elle a cette singularité qu'elle ne supporte pas la différence. C'est-à-dire que l'amour est une tentative d'effacer la différence. Après tout on aime toujours l'autre comme un autre soi-même. C'est quand même un peu problématique sur le plan de la sexualité. Ce qui vient en opposition, alors là, nette, à la logique sexuelle. C'est-à-dire on aime l'autre en tant qu'il est le même, et non pas en tant qu'il est différent. Alors que le désir, et bien il s'organise autour du fait que les manques se complèteraient, que l'autre est désirable en tant qu'il est différent. L'autre est aimé en tant qu'il est le même, et il est désiré en tant qu'il est différent. Donc il y a une opposition classique entre l'Amour et le Désir, dont on sait que ça organise assez bien la vie de l'obsessionnel et de l'hystérique depuis très longtemps, l'obsessionnel ayant généralement fait le choix de se partager entre un objet de désir et un objet d'amour, ça va, il a le Grand Autre d'un côté - sa bourgeoise, comme dit Lacan - et puis de l'autre côté il a la... prostituée, dirait Freud. Le ravalement de l'objet de désir par rapport à l'objet d'amour qui est mis en avant. Du côté de l'hystérique, ça ordonne la plainte, vous savez que Lacan là aussi donne une formule, l'une des formules: "Pourquoi est-ce que tu m'aimes là où je voudrais que tu me désires, et pourquoi tu me désires là où je voudrais que tu m'aimes?" C'est-à-dire "Comment je vais me défausser à partir de cet enjeu?" Et bien: "Là où tu fais montre de ton désir, je te demande des preuves d'amour, mais là où tu fais montre de ton amour, je te demande de te montrer désirant."

Ce qui évidemment met l'autre au cœur d'une difficulté majeure, si le désir et l'amour sont en opposition. Cette opposition désir/amour n'est pas originale, elle est classique.

Ce qui me semble tout à fait intéressant et peut-être moderne, c'est que jusqu'à présent on mettait l'Amour du côté de la Jouissance. On mettait l'amour clairement du côté de ce qu'il en serait d'un nom de la Jouissance de l'Autre, dans le double sens, comme vous le savez, d'une jouissance attribuée à l'Autre, mais aussi du fait de jouir de l'Autre, et sur un mode qui ne serait pas prisonnier de la Jouissance Phallique, qui serait dégagé de la jouissance phallique, voire qui serait archaïque par rapport à la jouissance phallique, qui renverrait donc à cette dimension de la Jouissance symbiotique avec la Mère, dont l'amour garderait la trace, ou serait la tentative de répétition, la tentative de refaire de l'Un. Mais de faire de l'Un, évidemment avec la Mère. Pour les deux sexes. Donc, usuellement, le désir s'opposerait à l'amour, ou l'amour s'opposerait au désir, comme la jouissance s'oppose au désir, ou le désir à la jouissance. Or il semble que l'amour et la jouissance, dans un certain nombre de cas, c'est quelque chose qui me semble là aussi intéressant dans la clinique, moderne, du Sexuel, l'amour et la jouissance viennent en opposition. C'est-à-dire que l'amour serait la possibilité - je vais expliquer un petit

peu ça - de l'idée d'une jouissance qui échapperait... donc une jouissance qui renverrait à la pulsion de mort - mais qui échapperait à la satisfaction. Comment est-ce qu'on pourrait concevoir une jouissance qui ne soit pas du registre de la satisfaction, qui soit détachée de son implication pulsionnelle? La jouissance, tant qu'elle est la satisfaction suprême, et bien elle révèle, elle montre, elle suit, son origine pulsionnelle - le fait qu'on passerait d'une satisfaction pulsionnelle à quelque chose qui serait une sur-satisfaction pulsionnelle qui serait l'impuissance, satisfaction d'un ensemble pulsionnel, et pas seulement d'une pulsion partielle. Alors que précisément, dans l'Amour, il y a la tentative d'aboutir à un état de jouissance symbiotique hors pulsion. Ce n'est pas du "Au-delà de la pulsion", ce n'est pas du "contre la pulsion érotique", c'est quelque chose qui serait une tentative d'un "Amour Hors-Pulsion". C'est évidemment particulièrement réussi dans l'amour de Dieu, qui trouve là toute sa raison: évidemment non seulement on a affaire à quelqu'un qui ne témoigne pas de désir, puisqu'il n'est pas voué à ce qui fait exister du Sujet, puisqu'il n'a pas besoin d'exister, puisque c'est quelque chose qui le caractérise, mais non seulement il n'est pas lié par le désir, mais en plus il n'est pas lié par la satisfaction. Et ça, ça me semble une figure tout à fait intéressante, d'un Dieu qui ne demande rien, qui ne se réjouit pas, qui ne demande pas à se réjouir. Je crois qu'il y a quelque chose là qui est assez singulier de notre théologie implicite moderne, je crois qu'il y a des "théologies implicites" comme il y a des épistémologies implicites, il y a une conception générale, ensuite on y met ce qu'on peut, mais il y a une conception... il y a un Dieu qui fonctionne, qu'on le veuille ou pas, dans notre inconscient, et bien ce Dieu est caractérisé par le fait aujourd'hui que non seulement il n'est pas désirant, mais en plus il n'est pas pulsionnel, il n'est pas dans le champ de la pulsion. Il n'est pas "*dans le champ de la pulsion de mort"*: il n'est pas dans le champ de la Pulsion. Il est hors pulsion. D'ailleurs son évidence aujourd'hui c'est que le monde, il s'en fout, ça ne l'intéresse pas, c'est ce qu'on peut constater comme cette désimplication de Dieu par rapport au monde, qu'on retrouve chez un certain nombre de théologiens, mais en particulier, quand même (il faut y revenir, parce que je crois que là, il y a une théologie très solide de notre modernité), chez Karl Barth. C'est chez Barth qu'on a l'explicitation de ce dégagement de Dieu par rapport à son obligation d'existence, par rapport à son caractère d'ordonnateur de la pulsion, le fait qu'il est complètement dégagé de cette contrainte d'existence.

Je crois que c'est important parce que je ne suis pas convaincu que quand (là je parle des adolescents) les jeunes aujourd'hui nous parlent de leurs questions, de leurs enjeux et de leur définition de l'amour, ils parlent de la même chose que nous. J'ai l'impression que ce qui est attendu de l'amour ne vient pas du tout à la même place, ou avec la même fonction, que ce qui pouvait en être attendu il y a encore une vingtaine ou une trentaine d'années. Non seulement par ce qui serait une opposition au désir, qui, elle est classique, mais par le fait que cet amour est un amour qui ne proposerait pas une autre solution pulsionnelle que la satisfaction sexuelle. Je crois qu'il est là à une place beaucoup plus radicale, ça se perçoit, me semble-t-il, là, pour le coup de façon tout à fait remarquable dans "Les Particules élémentaires", dans le type de question qui est posé par l'ensemble des personnages du livre de Houellebecq.

C'est ce qui, à mon avis, nous oblige à essayer d'aller sur le terrain d'interroger ce que Joyce McDougall interroge, et qu'elle appelle les "néo-sexualités". L'idée de Joyce McDougall - qui y a touché dès ses premiers travaux - au début, McDougall, centrait un certain nombre de pratiques sexuelles en les articulant à quelque chose qui serait une espèce de réussite de la perversion. Une espèce de perversion généralisée qui serait liée... on ne serait pas loin de dire à une défaillance de l'organisation... de la fonction du Nom-du-Père, elle, elle parle d'une défaillance de l'organisation oedipienne, et on est dans une proximité théorique. Ce qui est tout à fait intéressant dans les derniers travaux de McDougall, c'est qu'elle ne réduit plus ces néo-sexualités à quelque chose qui serait du registre de la perversion. Et ça je crois que c'est tout à fait important. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de produire une sexualité qui serait la <u>réalisation</u> explicite et officielle du fantasme, il s'agit d'inventer une sexualité hors fantasme. C'est-à-dire de trouver... d'inventer un certain nombre de pratiques sexuelles qui seraient dégagées de la construction fantasmatique. Qu'est-ce que ça veut dire à ce moment-là? Je vais probablement conclure là-dessus: qu'est-ce que c'est que cette sexualité, ou ce type de pratique sexuelle (pas sûr qu'on puisse parler de sexualité, on peut parler de pratiques sexuelles, donc qui englobent tout aussi bien des pratiques que

l'on appelle des "pratiques traditionnellement sexuelles" dans la mesure où elles impliqueraient une copulation, mais sous une forme qui serait, je dirais, dégagée de la logique oedipienne), qui implique aussi toute une série d'autres pratiques, elle évoque le *percing* par exemple, comme une pratique tout à fait clé de cette affaire. Vous voyez pourquoi je reviens vers un "Au-delà de la sexualité": c'est que du côté homme comme du côté femme, (c'est le point qui semble le point important, parce qu'à la limite si c'était simplement du côté femmes, on se dirait qu'on est dans un accomplissement de ce qui serait une espèce d'hystérisation dont on voit les prémisses mais aussi l'évolution...), du côté homme comme du côté femme ce qui est dominant là c'est la rencontre avec le masochisme primaire. Non pas avec le masochisme secondaire, hystérique, d'une façon telle que ça mettrait le sujet en position d'une renonciation seconde à sa subjectivité pour se faire valoir en tant qu'objet... (changement de côté de la cassette) .... s'appuie sur quelque chose qui serait... une expérience dont on peut se demander si elle vient vraiment, comme le pense Freud, se constituer en fantasme. "Un enfant est battu". On est avec ce fantasme dit originaire dans quelque chose qui me semble beaucoup plus avoir affaire - ce n'est pas une idée nouvelle ça aussi, on trouverait cette idée chez Laplanche, Pontalis, dans leurs travaux - avoir affaire avec l'origine du fantasme plutôt qu'avec le fantasme originaire, quelque chose qui serait la base sur laquelle a pu ou n'a pas pu se construire le fantasme. Dans la mesure où cet enfant est battu, on va le retrouver tout autant évidemment dans la perversion, dans la névrose, que dans la psychose. C'est-à-dire qu'on aurait comme ça, sur la scène sociale, et sur la scène sociale du Sexuel, une espèce de généralisation de ce qui serait l'autorisation donnée à un masochisme primaire qui n'aurait plus besoin... qui n'aurait pas nécessairement à être refoulé, si précisément ce masochisme primaire (sa logique, son inscription, sa valeur), c'est d'inscrire au début même de la sexualité, au début même de l'émergence libidinale, d'inscrire son destin, qui est celui que j'évoquais dès le départ, qui est le destin de la pulsion de mort. C'est-à-dire qu'on aurait dans ce masochisme primaire, préfantasmatique, qui se formulerait dans ce type d'expérience, on aurait, <u>inscrit dans la vie du Sujet, mais sans qu'il soit besoin dans le social aujourd'hui de le refouler, quelque chose qui serait son destin, qui serait le destin de sa mort.</u>

J'ai été très touché, sensible - même si effectivement ce n'est pas quelque chose de très nouveau, de très original, mais qui me semble quand même dans l'actualité intéressant, beaucoup moins par ce qui est en jeu à un niveau individuel que par ce qu'il en est de l'interprétation sociale - par cet épisode dont vous avez entendu parler il y a deux jours, de cette jeune fille enceinte, qui a réussi, comme ça se voit assez souvent, à dissimuler sa grossesse, y compris à deux infirmières qu'elle a vues le matin même du jour où le soir elle a accouché dans les toilettes d'un enfant, déchet, qu'elle a jeté dans un sac plastique et qui est mort. Vous avez lu cela, on en a beaucoup parlé, ce qui est tout à fait étonnant c'est que personne ne parle... tout le monde s'est précipité sur la culpabilité des infirmières, du système scolaire, mais personne n'a parlé d'infanticide. Ségolène Royal a été remarquable en disant: l'incompétence des enseignants a produit deux victimes, la mère et l'enfant. Moi je trouve ça sidérant, on voit quelque chose qui est un crime, même si évidemment il y a toute une série de circonstances atténuantes, il ne s'agit pas d'envoyer la gamine en prison, mais il y a quelque chose qui est du registre d'un infanticide, et qui est là, comme ça, banalisé au nom de tout à fait autre chose... Je trouve que ça vient inscrire quelque chose d'une autre morale sexuelle où, vous le voyez, cette position, tout de même, tout à fait folle, de cette jeune fille, est renvoyée comme une question qui n'est pas de propos, au profit d'une culpabilisation de ces infirmières, qui n'ont pas vu ce que cette fille ne voulait pas montrer.

Voilà, je m'arrête là-dessus, parce que ça me semble un phénomène au niveau de ce qui est perçu, dit, et évoqué autour de ça, je vous conseille de regarder les journaux, je n'ai vu dans aucun journal la mise en avant de quelque chose qui serait du registre d'un infanticide, le mot n'apparaît nulle part, dans l'ensemble des commentaires, j'ai regardé le Monde, Libération, Nice-matin, tout ce qui me tombait sous la main (Nice-matin ce n'est pas étonnant...) mais le Monde et Libération qui en général disent des choses un peu intelligentes... le mot d'infanticide n'apparaît pas. Et je trouve que ça, c'est tout à fait intéressant de ce qui est en jeu dans ce type d'affaire. Voilà, je m'arrête là.

Transcrit par France Delville, non revu par Jean-Jacques Rassial.

Jean-Louis Rinaldini

Qui a tué Roger Ackroid ?
ou pulsion de mort et fiction du sujet

Lorsque nous avons décidé de placer la question de la pulsion de mort comme thème de travail de cette année, il y a maintenant de cela dix mois, il m'est venu à l'esprit ce titre « Qui a tué Roger Ackroyd ? » en référence au roman policier d'Agatha Christie « Le meurtre de Roger Ackroyd ». C'était un titre choisi sous la forme d'un clin d'œil. Beaucoup de lecteurs savent aujourd'hui qui a tué Roger Ackroyd :l'assassin c'est le narrateur. Les plus avertis sont même en mesure de donner son nom : le docteur Sheppard.

L'originalité du procédé en a fait un des romans les plus célèbres de l'histoire littéraire. La fortune du livre dépasse même les limites du genre policier. Il a ainsi été l'objet de nombreuses études, qui ont pris appui sur lui pour traiter des problèmes théoriques qu'invite à poser la particularité de sa construction. Le livre a notamment été commenté par Roland Barthes, Gérard Genette, Algirdas Julien Greimas et Umberto Eco, ainsi que par de nombreux écrivains, dont Raymond Chandler et Alain Robbe-Grillet. A la veille de sa mort, Georges Perec préparait un article à son sujet.

Ce qui est intéressant, c'est que le meurtrier c'est celui qui dit « je », qui raconte le récit, le narrateur, celui qui dit son histoire, qui expose l'énigme. D'autant que l'on peut démontrer que la solution proposée (le meurtrier est le narrateur) qui est expédiée en quelques pages par Hercule Poirot, on peut démontrer que l'assassin n'est pas le narrateur. On peut ainsi dire que la vérité est à la fois déguisée et exhibée, puisque chaque phrase du livre peut se lire de deux manières différentes, selon la solution qu'on décide de faire prévaloir. Il n'y a aucun mensonge dans le récit de Sheppard, mais il n'y a pas non plus de vérité, puisque nous avons affaire à deux textes en même temps. Le « je » est naturellement porteur de soupçon, et celui-ci ne doit pas seulement s'entendre au détriment de l'accusé, mais aussi à son avantage.

Là se situe la contradiction majeure du Meurtre de Roger Ackroyd. L'ensemble des dernières pages du livre revient à faire endosser au narrateur cet énoncé : «Je suis un menteur ». Il reprend implicitement à son compte le paradoxe d'Epiménide, à mesure que son énonciation se trouve progressivement déstabilisée.

Car c'est bien le paradoxe d'Epiménide - et non une vérité enfouie - qui se trouve au cœur du Meurtre de Roger Ackroyd et de sa lecture. Paradoxe qui se lit sous sa forme longue : « Epiménide le Crétois dit "Tous les Crétois sont des menteurs" » et sous sa forme abrégée : « je mens ». On sait que ce paradoxe du Crétois a suscité pendant très longtemps des interrogations logiques, tendant à le présenter comme insoluble. En effet, si Je dis que je suis un menteur, mon énoncé s'annule et je dis la vérité. Mais, la disant, je suis donc un menteur et mon énoncé s'annule, etc.

Comme l'a montré Lacan ce paradoxe n'est pas insurmontable, à condition de prendre la peine de distinguer le sujet de l'énoncé et celui de l'énonciation. « Je mens » est prononcé à la fois sur le plan de l'énoncé et sur celui de l'énonciation, et le pronom « je » condense deux sujets au point d'en faire disparaître un derrière l'autre. Le « je » qui prononce la formule diffère du « je » de « je mens ». Dès lors, l'un est en mesure de dire le vrai dans le même temps où l'autre est déclaré menteur. On peut donc dans ce roman policier, comme dans la cure analytique relire le texte en y cherchant le texte caché.

Mais le titre de mon intervention pouvant paraître énigmatique j'avais rajouté « ou comment la pulsion de mort se déploie dans la fiction du sujet » et par un lapsus calami il se trouve que « du sujet » a sauté !

L'autre point d'accroche de mon intervention c'est ce qui me semble faire question p.277 du séminaire sur l'éthique, lorsque Lacan réfère la pulsion de mort au rapport de l'homme au signifiant, de ce qu'il voudrait détruire ou méconnaître de ce rapport. Je cite deux courts extraits page 277:

« Ceci complique singulièrement, encore que ce ne soit sans doute qu'une de ses phases, le problème de notre désir. Disons que, pour celui qui vous parle, c'est là que se situe la révélation du caractère décisif, original de la place où se situe le désir humain, dans le rapport de l'homme au signifiant. Ce rapport doit-il le détruire ? » et plus loin :

« Je pense que vous avez pu entendre dans ce qui vous a été rapporté de la méditation d'un disciple de Freud, très fin, ouvert, cultivé, mais pas autrement génial, que c'est là précisément que tend la question du sens de la pulsion de mort. C'est très exactement en tant que cette question est liée à l'histoire, que le problème se pose. C'est une question pour ici et maintenant, et non pas ad aeternum. C'est parce que le mouvement du désir est en train de passer la ligne d'une sorte de dévoilement, que l'avènement de la notion freudienne de la pulsion de mort a son sens pour nous. La question se pose au niveau du rapport de l'être humain avec le signifiant comme tel, en tant qu'au niveau du signifiant, peut être remis en question tout cycle de l'étant, y étant compris la vie dans son mouvement de perte et de retour. »

C. Lacôte s'était demandé si je ne faisais pas subir un écart au texte parce que Lacan à ce moment là parle du discours des mathématiques.

Je constate que Freud parle de spéculation concernant la théorisation de la pulsion de mort, spéculer c'est un emprunt savant au latin speculari qui signifie observer, guetter, espionner, être en observation avant de signifier créer des théories. Dans son sens premier il s'articule à speculum, terme de médecine, instrument d'observation dont l'intérieur forme miroir mais avec l'idée d'écarter pour voir.

Après tout, la lecture, l'interprétation dans le transfert c'est signifier un écart !

Lacan a reformulé la chose par le sujet supposé savoir qui définit le transfert.

Supposer c'est poser dessous. L'analysant pose sous le dire ou la présence de l'analyste certains éléments de son passé, et il suppose que le thérapeute sait cela: que l'autre sait cela, que l'autre c'est cela. Sous le thérapeute, un affect du patient; sous un affect ou un signifiant du patient, un fragment du thérapeute: genre mille-feuille.

L'interprétation va servir à cela. A écarter les feuilles du mille-feuille, mais surtout à signifier cet écart.

D'ailleurs je rappelle que Claude Lévi-Strauss pour dégager la notion de structure en dit ceci :

« Ce qui importe aussi bien sur le plan spéculatif que sur le plan pratique, c'est l'évidence des écarts, beaucoup plus que leur contenu ; ils forment, dès qu'ils existent, un système utilisable à la manière d'une grille qu'on applique, pour le déchiffrer, sur un texte auquel son inintelligibilité première donne l'apparence d'un flux indistinct, et dans lequel la grille permet d'introduire des coupures et des contrastes, c'est-à-dire les conditions formelles d'un message signifiant. »[1]

Il est temps maintenant que j'abatte mes cartes. Hannah Arendt approchait le récit comme ce qui permet de résister à la mort car il implique une mémoire.

Et Lacan dans le séminaire VII p. 272 :

« Le véritable inconnu c'est ce que, en l'homme, nous appelons l'inconscient, c'est-à-dire la mémoire de ce qu'il oublie. »

et p. 276 :

« Le discours des mathématiques […] est un discours qui n'oublie rien. C'est par là qu'il se différencie du discours de la mémorisation première qui se poursuit en nous à notre insu, du discours mémorial de l'inconscient dont le centre est absent, dont la place est située par le il ne savait pas qui est proprement le signe de cette omission fondamentale où le sujet vient se situer. »

Ce que je voudrais soutenir, c'est que dans la fiction du sujet si nous posons que le sens de la mort est inscrit par le signifiant, la pulsion de mort est à repérer y compris comment cela se dévoile dans la cure et surtout en début de cure, dans la difficulté du sujet, sa résistance (?), son impossibilité, à en passer par le signifiant, voire sa volonté de détruire le rapport au signifiant auquel il est immanquablement soumis en tant qu'être parlant. Et cela pour une raison simple, c'est qu'il y a quelque chose qui est à l'œuvre,

[1] Claude Lévi-Strauss, La Pensée sauvage éd. Plon, p. 100.

ce quelque chose c'est quelque chose qui se répète, c'est le meurtre du père, et pourquoi ce meurtre du père se répète-t-il sinon qu'il y aurait pour le sujet une méconnaissance du père mort, ce qui a pour conséquence d'instaurer le retour du temps des Mères face auquel le sujet, répondant en miroir par son attente, s'installe lui-même dans la mort.

Parce qu'une autre opération préalable au meurtre du père n'a pas été effectuée ou demeure inaccomplie, c'est là comme un bruit de fond, c'est le meurtre de la mère.

J'avancerai donc deux hypothèses : la pulsion de mort comme forclusion du sujet de l'énonciation et comme échec du meurtre de la mère c'est-à-dire du meurtre de la haine primordiale.

LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ COMME FORCLUSION DU SUJET DE L'ENONCIATION

C'est une réalité à laquelle nous sommes confrontés surtout en début de cure l'analysant veut dans son récit rechercher une explication causaliste à sa souffrance, son symptôme, il veut comprendre, il veut savoir la vérité. Je me répète un peu mais cette question est extrêmement importante parce que fondamentalement éthique c'est de savoir par exemple, si la conduite de la cure doit être une activité mémorisante et spéculative s'appuyant sur la répétition organisée par le transfert, ce qui revient à postuler une adéquation entre savoir et vérité ou s'il convient d'abandonner cette possible adéquation d'un savoir à la vérité.

Il résulte que le gain de savoir conscient obtenu au cours d'une telle analyse c'est un gain dans le savoir qu'on a imaginé à la place de la vérité, et non pas un gain dans la vérité. La reconstitution historique (combler les lacunes et rétablir une chaîne causale), qu'un patient peut considérer comme son acquis dans l'analyse, n'a pas nécessairement de rapport avec la vérité qui, dans cette analyse, a effectivement opéré. Car le gain de savoir de l'analysant dans la cure n'est pas isomorphe à la vérité mais à un savoir qu'il a imaginé être sa vérité

En effet, la division dans le langage produit la place de la vérité de telle sorte qu'elle est supposée être un savoir et ainsi imaginée. Et cette inévitable imagination c'est cela même qui constitue le corps dont on sert la jouissance.
Il n'est pas sûr que Freud lui-même n'ait pas échappé à cette conception.

Et c'est intéressant de constater que c'est cela même qui est à l'œuvre dans un roman policier, ou dans la lecture imposée au lecteur qui est conduit à ne pas interpréter autrement que par les indices qu'on lui aura présentés.

Par exemple, il est intéressant de se demander dans quelle mesure la pièce de Sophocle (Œdipe roi) ne participe pas, dans la mise en place de la psychanalyse, à l'influence souterraine d'un modèle policier. Il ne peut en effet être considéré comme anodin que les trois oeuvres littéraires les plus marquantes de la théorie psychanalytique - Œdipe-roi, Hamlet et « La lettre volée » - soient toutes trois des oeuvres policières. D'autant que d'autres œuvres à valeur fondatrice, comme *Totem et tabou* et *Moïse et le monothéisme* - qui sont des récits d'enquête sur des meurtres - et, à un moindre degré Gradiva, reposent sur des schémas apparentés.

C'est un véritable modèle de vérité qui est ici en cause, modèle fondé sur ce que le mythe d'Œdipe propose doublement, avec l'histoire du sphinx et la recherche de l'assassin de Laïos : la production du sens s'apparenterait à la résolution d'une énigme. Cette assimilation implicite, perceptible dans les enquêtes policières freudiennes, conduit inévitablement à penser l'interprétation dans la filiation de l'herméneutique, cette forme majeure de production du sens qui continue à peser de tout son poids sur la psychanalyse et son système de représentations.

Le roman policier d'énigme représente le modèle où la signification univoque est étroitement liée à une forme déterminée d'investigation. C'est moins la recherche en tant que telle d'un assassin que cette représentation selon laquelle une vérité serait quelque part inscrite, au-delà des traces complexes de sa dissimulation, vérité qu'une enquête minutieuse, fondée sur une lecture juste des indices, permettrait de porter au jour. Lacan d'ailleurs nous dit en 1960 dans un compte rendu du Séminaire de l'Éthique que « toute vérité a une structure de fiction ».

L'histoire criminelle la plus célèbre de la littérature, celle qui fonde en même temps le roman policier (puisque c'est le premier texte littéraire ayant clairement cette structure), et la psychanalyse, c'est Œdipe-roi. Tous les éléments du roman policier y figurent, notamment un meurtre, un assassin, un enquêteur et une enquête, laquelle sert de trame à l'histoire. Et

l'on y trouve même cette particularité narrative, qui donnera lieu plus tard à de nombreuses variations, que l'assassin – dissimulé grâce au procédé du déguisement par fonction - s'y confond avec l'enquêteur. On sait que Freud, dans une lettre à Fliess du 15 octobre 1897, s'appuie, pour avancer l'hypothèse du célèbre complexe, sur la pièce de Sophocle. Celle-ci est réputée prouver la culpabilité d'Œdipe en racontant comment, après une longue enquête, il arrive à la conclusion qu'il est le meurtrier de son père et l'amant de sa mère. Mais cette version des événements est-elle indiscutable ?

A priori, l'affaire du meurtre de Laïos est pourtant simple. Rappelons les faits marquants de la pièce. A la suite d'une épidémie mystérieuse qui décime la population de Thèbes, le roi Œdipe époux de Jocaste, consulte l'oracle de Delphes, qui exige, pour mettre fin au fléau, que soit découvert l'assassin de l'ancien roi, Laïos. Œdipe prononce alors contre l'auteur de ce meurtre une malédiction. Il interroge le devin Tiresias, qui esquive la question dont il connaît la réponse, ce qui conduit Œdipe à le soupçonner d'avoir, en compagnie de Créon, frère de Jocaste, commis le meurtre.

Jocaste met alors en doute la clairvoyance de Tiresias et prend pour exemple la prédiction qu'il a faite à l'endroit de son propre fils, soupçonné de devoir un jour tuer son père. Or celui-ci est mort à un croisement de chemins, tué par des brigands. A cette mention d'un croisement de chemins Œdipe est pris d'angoisse et fait revenir de la campagne, afin de l'interroger, un serviteur qui a assisté à la mort de Laïos. Ce serviteur est celui qui avait été chargé de se débarrasser d'Œdipe à sa naissance.

A ce moment arrive de Corinthe un messager qui vient informer Œdipe de la mort de celui qu'il croit son père, Polybos. Comme Œdipe s'inquiète d'un risque qui demeure, celui d'avoir épousé sa mère, l'envoyé corinthien le rassure, en lui disant qu'il est un enfant trouvé et que Polybos n'était pas son père. Ainsi se referme sur Œdipe le piège de la fatalité, Jocaste se pend et Œdipe, s'appliquant à lui-même la malédiction qu'il a proférée, s'exile de Thèbes après s'être aveuglé.

Je passerai assez vite là-dessus mais je voudrais signaler ces quelques points.

Par sa structure policière, ce texte incite inévitablement à des lectures minutieuses, voire tatillonnes et plusieurs auteurs ont, depuis Freud, remis en cause la lecture traditionnelle qui en est faite. C'est-à-dire qu'on peut lire dans les « écarts », la vérité n'étant pas celle qui se donne comme univoque à partir de ce qui fait signe.

Une première forme de remise en cause est due à Marie Balmary, dans *L'Homme aux statues*. [1]

L'accent porté sur Œdipe-roi, nous dit-elle, a pour conséquence de mettre en lumière les fautes du fils, Œdipe, en oubliant les fautes du père, Laïos. Marie Balmary rappelle que la malédiction portée sur le fils vient des crimes perpétrés par le père. Laïos, en effet, après avoir perdu son père, le roi Labdacos, s'était réfugié auprès du roi Pélops. Là il s'y prit de passion pour le fils de celui-ci, le jeune Chrysippe, qu'il enleva, suscitant la malédiction de Pélops et provoquant le suicide de Chrysippe. Il s'agit en fait de la transmission de la faute originelle de génération en génération.

Marie Balmary remarque alors que toute l'histoire se présente sous un jour différent, puisque ce n'est plus un destin aveugle qui est à l'origine de la tragédie d'Œdipe, mais une faute commise par son père : le rapt d'un fils de son hôte, le viol homosexuel de celui-ci et son suicide. D'autant que cette première faute se double de deux autres. Laïos viole l'interdit d'engendrer que les dieux avaient formulé à la suite de ses crimes. Et enfin - troisième faute -, ayant malgré tout engendré un fils, il contredit son acte de donner la vie et expose son fils à la mort.

Ces trois fautes auraient laissé des traces dans la pièce de Sophocle. Laïos avait séduit et poussé au suicide le fils d'un autre : son propre fils le tue, séduit sa femme et la mène à la mort. Il n'avait pas respecté l'interdit de procréer: son peuple, victime d'une mystérieuse épidémie, ne peut plus procréer et meurt. Il avait enfin déchiré l'articulation des pieds de son fils : celui se crève les yeux. Ainsi Œdipe-roi serait-il incompréhensible sans les empreintes qu'ont laissées

[1] *L'Homme aux statues*. Freud et la faute cachée du père, Le Livre de Poche, 1994.

dans son intrigue et dans les mots mêmes de la pièce les crimes du père d'Œdipe.

Cette première critique de Freud ne remet pas en cause la culpabilité d'Œdipe, mais tend à la relativiser, en la situant par rapport à la culpabilité de son père, dont elle serait le prolongement et le produit. Puis il y a ceux qui mettent en doute la responsabilité même d'Œdipe dans l'assassinat de Laïos.

C'est sans doute à Voltaire que l'on doit d'avoir le premier exprimé des réserves quant à la culpabilité d'Œdipe, dans une lettre datée de 1719 :

Œdipe demande s'il ne revint personne de la suite de Laïos à qui on puisse en demander des nouvelles ; on lui répond « qu'un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant sauvé, vint dire dans Thèbes que Laïos avait été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit mais en grand nombre ».

« Comment se peut-il faire qu'un témoin de la mort de Laïos dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué Laïos et toute sa suite ? [...] 1

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, si l'énigme du sphinx n'avait pas été plus aisée à deviner que toutes ces contradictions » .[1] Puis il y a ceux qui doutent de la responsabilité criminelle d'Œdipe et s'en prennent au manque de rigueur de la pièce de Sophocle, qui pose le problème du nombre des agresseurs de Laïos sans le résoudre.

Le problème du nombre des assaillants d'Œdipe est d'autant moins évitable qu'il est posé par Œdipe lui-même dans la pièce de Sophocle. Lorsqu'il demande à Jocaste de faire revenir le témoin du meurtre, Œdipe déclare :

« C'étaient des brigands, disais-tu, qui avaient, selon lui, tué Laïos. Qu'il répète donc ce pluriel, et ce n'est plus moi l'assassin ; un homme seul ne fait pas une foule. Au contraire, s'il parle d'un homme, d'un voyageur isolé, voilà le crime qui retombe clairement sur mes épaules ».[2] Ce à quoi Jocaste répond

« Mais non, c'est cela, sache-le, c'est cela qu'il a proclamé; il n'a plus le moyen de le démentir : c'est la ville entière, ce n'est pas moi seule qui l'ai entendu ».

Et Œdipe d'insister :

« Tu as raison ; mais, malgré tout, envoie quelqu'un qui nous ramène ce valet. N'y manque pas ».[3]

« Si nous étions dans le genre du roman policier », écrit Sandor Goodhart dans un raisonnement implacable, « nous pourrions à ce point nous attendre à ce que le témoin soit convoqué et interrogé sur l'affaire pour laquelle on l'a convoqué ; la vérité, du coup, se serait éclaircie. Mais [...], dans l'intervalle entre la convocation du témoin et son arrivée, le messager corinthien a fait son apparition et déplacé l'action vers la question de l'origine d'Œdipe [...]. Sur le sujet pour lequel il a été convoqué, le sujet dont dépend la solution du mystère de la pièce, il n'est simplement jamais interrogé »

Comme le remarque Shoshana Felman, qui a repris toutes les pièces du dossier,[4] l'enquête établit bien qu'Œdipe est le fils de Laïos mais nullement qu'il est son meurtrier. Voyant l'invraisemblable prédiction commencer à se réaliser, Œdipe en déduit qu'elle est sur le point de se réaliser intégralement. C'est par un saut logique qu'il en déduit sa responsabilité dans le meurtre de Laïos, mais cette affirmation, en toute rigueur, et surtout en toute rigueur policière, reste à démontrer.

Shoshana Felman ne va pas jusqu'à se mettre en quête - seul moyen de l'innocenter définitivement - du véritable criminel. Elle montre bien cependant les liens profonds qui unissent la découverte freudienne de l'inconscient à un genre littéraire fondé sur les illusions de la conscience et la duplicité de toute connaissance de soi. « La théorie analytique n'est peut-être, après tout, rien d'autre que la conséquence structurale de cette découverte narrative - vécue et écrite par Freud – de l'imbrication inconsciente, de l'implication auto-subversive, du policier dans le criminel, de l'interprète dans l'interprété, des enquêtes de la vie dans les quêtes de la mort, de la logique théorique du doc-

[1] Lettre 111, in OEuvres Complètes, 11, éd. A. Beuchot, Paris, 1830 (« Lettres écrites en 1719, qui contiennent la critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille, et de celui de l'auteur »), p. 23.

[2] Sophocle, Tragédies, Gallimard (Folio), 1988, p. 226.

[3] Ibid., p. 227.

[4] Cité in Shoshana Felman, « De Sophocle à japrisot (via Freud), ou pourquoi le policier ? », Littérature, Larousse, 1983, n° 49, p. 37.

teur, du lecteur, du spéculateur, dans la logique onirique du dormeur ».

Il est vrai que reprocher un manque de rigueur implique de plaquer sur le texte de Sophocle une problématique policière qui lui est étrangère : dans la logique de la fatalité antique, Œdipe est fondé à ne pas mener son enquête jusqu'à son terme. Mais les contradictions sont tout de même si patentes qu'elles n'ont pas échappé à Voltaire, un siècle avant la naissance du genre policier.

Peu importe finalement que l'on s'appuie, pour illustrer le complexe d'Œdipe, sur une pièce où il n'y a pas meurtre du père. D'une part, il y a bien inceste. D'autre part et surtout, Œdipe s'accuserait-il à tort que la pièce de Sophocle demeurerait indiscutablement traversée par le fantasme de meurtre du père, clairement écrit dans l'œuvre.

Tout cela pour dire que le fait que le roman policier d'énigme soit choisi comme modèle revient à effectuer un choix décisif dans la littérature et l'art, en privilégiant un domaine esthétique où le sens est largement univoque, puisque l'élucidation d'un meurtre implique, sinon l'identification d'un assassin, du moins l'existence d'une vérité stable, posée avant même que le lecteur ne rencontre l'œuvre. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le roman policier se relit peu, au moins pendant toute la période où la solution unique qu'il propose est présente à la mémoire et perturbe le plaisir de se confronter à l'énigme.

Si le roman policier dissuade la seconde lecture, c'est que le modèle policier impose, avec l'indice, une conception duale du signe, cantonné à produire un signifié unique : celui de cette vérité latente que dissimulent les signes manifestes et que l'enquête porte finalement à la lumière. Mais il faut aller plus loin.

La solution de l'énigme dans le roman policier, par son caractère unique, tend à relativiser la place du lecteur, disons de l'interprète, puisqu'elle préexiste à son intervention et, de ce fait, lui intime moins de créer que de trouver. Et la part de subjectivité et de langage qui lui est laissée est celle d'une écoute de ce qui fut inscrit, non d'une invention de ce qui reste à venir. Ce à quoi nous avons à faire là, c'est la forclusion du sujet de l'énonciation. Et c'est la même chose que l'on peut repérer dans la réponse d'Œdipe à l'énigme dans le cadre du mythe.

On peut se référer pour cela à ce que dit Claude Lévi-Strauss afin de s'en dégager légèrement :

« Il existe un modèle, peut être universel, écrit Claude Lévi-Strauss, des mythes « percevaliens » qui inverse un autre modèle également universel: celui des mythes « oedipiens » dont la problématique est tout à la fois symétrique et inverse. Car les mythes oedipiens posent le problème d'une communication d'abord exceptionnellement efficace (l'énigme résolue), puis abusive avec l'inceste: rapprochement sexuel d'individus qui devraient se tenir éloignés l'un de l'autre; et aussi avec la peste qui ravage Thèbes par accélération et dérèglement des grands cycles naturels. En revanche, les mythes percevaliens traitent de la communication interrompue sous le triple aspect de la réponse offerte à une question non posée (ce qui est le contraire d'une énigme), de la chasteté requise d'un ou de plusieurs héros (en opposition à une conduite incestueuse), enfin de la « gaste terre », c'est-à-dire de l'arrêt des cycles naturels qui assurent la fécondité des plantes, des animaux et des humains ».[1]

Nous devons ajouter que la notion de communication n'a de sens chez l'homme que dans un espace signifiant, où les jeux de la métaphore témoignent de l'arbitraire du signe, et portent la relance indéfinie du sens. Dans ces conditions, la « communication extrêmement efficace », supposée au principe de la réponse d'Œdipe à la Sphinge, est en réalité l'expression d'un code qui ne laisse aucune alternative d'interprétation au récepteur. Ce type de communication s'accomplit sur la forclusion du sujet de l'énonciation. Parce qu'elle se présente comme un dire de vérité absolu, la réponse à l'énigme marque la ruine de la communication et conduit au chaos et à la mort. La question de la Sphinge c'est l'énigme par excellence parce qu'elle place Œdipe devant la frontière du symbolique. En répondant à l'énigme, Œdipe énonce le signifiant de sa cause, il trouve le réel de la paternité. En mettant un nom, au point de défaillance de la nomination, il commet un outrage envers le logos, ce qui entraîne sur le champ la mort de la Sphinge qui était sa gardienne. La folie

[1] C. Lévi-Strauss, Le Regard éloigné, p. 314-315 (cf. encore, du même auteur, Paroles données, Paris, Plon, 1984, p. 136-137, et Anthropologie structurale II, Paris, Plon, 1973, p. 31-35).

d'Œdipe démontre que la vérité de l'origine est hors discours et qu'il n'y a pas de mots pour dire le réel de la paternité.

C'est dire que la jouissance et le savoir s'excluent

D'Eschyle à Sophocle, la tragédie grecque a toujours fait la différence entre la φυσις et la naissance, l'origine et le commencement, l'homme et le sujet. La « transgression » en matière de savoir commise par Œdipe concerne la naissance et non pas la φυσις. Le crime d'Œdipe est d'avoir voulu prendre au savoir la parole que sa fille, Antigone, retiendra, en se faisant la gardienne du signifiant des pères, pure expression du logos. Là où Antigone répond, muette, par un acte, Œdipe veut savoir. Le crime du roi a été de vouloir articuler cette voix impossible à articuler, de prendre au discours la vérité hors représentation du signifiant, de se rendre, en remontant la chaîne des causes, maître du signifiant de la cause. Le but de l'enquête entreprise dans Œdipe-Roi est de délivrer au héros le secret de sa généalogie, le fondement de son histoire. Et quand il interroge Tirésias, sa question n'est pas de savoir ce qui, à l'origine des origines, l'a fait homme, mais ce qui l'a fait ce qu'il est: Œdipe roi de Thèbes et père des enfants que lui a donnés Jocaste.

Ce « savoir avec soi-même » exprime la position d'un héros qui échappe au discours et se trouve confronté sans médiation à sa jouissance et à sa mort. Le paradoxe de la condition humaine c'est en effet que le sujet du signifiant ne peut rencontrer l'objet de son désir qu'à la condition de disparaître au moment où celui-ci advient à l'apparition. Lacan illustrait ce principe d'une scène de *La Règle du jeu* de Jean Renoir dans laquelle Dalio, au moment où il présente à ses invités la merveille agalmatique que constitue pour lui la boîte à musique qu'il vient d'acquérir, s'abolit en rougissant devant son entourage.[1] Ce principe édicte que le sujet du signifiant est irréductiblement coupé de sa cause, soit encore qu'au registre du désir, jouissance et savoir s'excluent. Ce qu'énonce l'aphorisme de Lacan: « Le fantasme, c'est que l'Autre se pâme devant cet objet que je suis, déduction faite de ce que je me vois ».[2] L'outrage au symbolique d'Œdipe (chercher à prendre au savoir le signifiant de son être) est donc de s'être vu jouissant

Ce que j'ai essayé de montrer dans cette première partie c'est que dans ce que l'on peut appeler la fiction du sujet, la fiction du mythe, la fiction de la théorie psychanalytique, comme dans la fiction du roman policier, il s'y donne quelque chose à lire qui serait de l'ordre de la vérité, il s'agit chaque fois d'une proposition d'interprétation qui peut se donner comme UNE, TOUTE, au risque de valider ce qui ne demande qu'à se répéter à savoir, la forclusion du sujet de l'énonciation. Et que la pulsion de mort référée dans le rapport que l'homme entretient avec le signifiant est certainement aussi à repérer là, dans cette forclusion du sujet de l'énonciation. Dans cette confusion du savoir et de la jouissance qui s'exprime dans cette croyance que l'on pourrait détenir le signifiant de sa cause.

LES MERES VEILLENT

À ses débuts, la cure analytique se s'est donc présentée comme une entreprise de déchiffrage de l'inconscient menée suivant la Voie royale de l'interprétation, jusqu'au point où celle-ci s'interrompt avec les associations du patient sur un noyau irréductible qui débouche sur l'inconnu (Unerkannte).[3] L'Unerkannte est proprement « non reconnu ». Ce nœud ombilical est en effet l'indice du refoulement primaire d'un « représentant » singulier que Lacan identifie avec le signifiant du père mort, gardien de la vérité du désir du sujet.

Mais l'histoire de l'homme ne commence pas avec le refoulement primaire, corrélé au meurtre du père, qui assure la mise en place de l'inconscient représentatif. Les fictions de Sophocle et d'Eschyle nous rappellent qu'à l'orée de la culture le meurtre de la mère précède celui du père. Elles nous apprennent qu'il existe en deçà de l'inconscient l'inconnu, en amont du refoulé

[1] Lacan, Séminaire VI, « Le désir et son interprétation », séance du 10 décembre 1958, inédit.

[2] Lacan, Séminaire X, « L'angoisse », séance du 5 décembre 1962, inédit.

[3] Freud, L'Interprétation des rêves, p. 103, note 2, et p. 446.

(das Verdrängte) l'oublié (das Vergessene)[1], sous la cave la crypte.

Autrement dit, si le temps où le père mort a été méconnu, le sujet bascule dans celui où la Mère veille. [2] La méconnaissance du père mort a pour conséquence d'instaurer le retour du temps des Mères et d'installer ces figures dans la position du maître mort face auquel le sujet, qui répond en miroir par son attente, s'installe lui-même dans la mort.

Je ne reviendrai pas sur le mythe fondateur de la psychanalyse de *Totem et Tabou* nous l'avons travaillé une année ici même sauf pour rappeler que de *Totem et Tabou* au *Moïse* en passant par *Psychologie des foules et analyse du moi*, Freud reste fidèle à ce schéma phylogénétique. Ce que je retiendrai ici c'est qu'à chaque nouvel exposé de son mythe Freud ne manquera jamais de compléter son schéma, en rajoutant l'hypothèse qu'il avait retenue à propos des sociétés primitives: à savoir que l'organisation sociale archaïque connut d'abord un premier temps de matriarcat: « C'est peut-être de cette situation, écrit-il dans *Totem et tabou*, qu'est né le droit maternel décrit par Bachofen et qui a existé jusqu'au jour où il a été remplacé par l'organisation de la famille patriarcale ».[3] À quoi vingt-cinq ans plus tard le *Moïse* répond en écho: « Une bonne part du pouvoir absolu libéré par l'éviction du père passa aux femmes, ce fut la venue du temps du matriarcat ».[4] Freud ne sera jamais très clair sur les raisons qui lui ont fait maintenir cette hypothèse. Il restera tout aussi discret sur le mode d'organisation de ce temps des mères, ainsi que sur les raisons qui vont entraîner, un jour, le remplacement de ce premier ordre social par l'institution du patriarcat. À la date de *Totem et tabou*, Freud n'éclaire pas ce passage du matriarcat au patriarcat. Il sera à peine plus disert en 1921: « Mais l'insatisfaction quant au résultat [celui produit par l'organisation matriarcale] subsista et devint la source de nouveaux développements. Ceux qui étaient réunis en une foule fraternelle en arrivèrent peu à peu à rétablir l'état ancien à un niveau différent; l'homme redevint chef d'une famille et brisa les privilèges de ce règne des femmes qui s'était instauré pendant la période sans père. » Et d'ajouter seulement en épilogue: « Comme dédommagement il peut bien alors avoir reconnu les divinités maternelles, dont les prêtres furent castrés afin de préserver la mère, selon l'exemple qu'avait donné le père de la horde primitive ».[5] En 1939, le *Moïse* sera tout aussi évasif: «Sous l'effet de facteurs extérieurs que nous n'avons pas à examiner ici, qui pour une part ne sont pas non plus suffisamment connus, il advint que l'ordre social du matriarcat fut remplacé par l'ordre patriarcal, mutation à laquelle se lia naturellement le renversement des rapports juridiques jusqu'alors existants ».[6] Si Freud est resté fixé, pendant la plus grande partie de sa vie, au meurtre du père, sans théoriser que le meurtre du père est en réalité la relève du meurtre de la mère, premier Autre de l'enfant, c'est parce que, entre 1910 et 1912, il élabora sa théorie à partir des éléments recueillis dans les cures de névrosés, notamment à partir des fantasmagories de l'Homme aux rats, sans se poser la question de l'arché du sujet, qui ne pouvait être abordée que du lieu du la psychose. Freud, lecteur de Sophocle, aura donc laissé dans l'ombre les leçons de l'œuvre fondatrice d'Eschyle, *L'Orestie*. La seule référence (tardive) apparaît dans le *Moïse* « Sous l'effet de facteurs extérieurs que nous n'avons pas a examiner ici, qui pour une part ne sont pas suffisamment connus, il advint que l'ordre social du matriarcat fut remplacé par l'ordre patriarcal, mutation à laquelle se lie naturellement le renversement des rapports juridiques jusqu'alors existants. On croit percevoir encore dans l'Orestie d'Eschyle l'écho de cette révolution ».[7] Force est de constater que les psychanalystes, après lui, n'ont peut-être guère été tentés de tirer à la lumière les vérités scandaleuses de L'Orestie.

---

[1] Freud, « Au-delà du principe de plaisir » dans Essais de Psychanalyse, p.75.

[2] J'emprunte largement pour le développement de cette partie au travail remarquable de Henri Rey-Flaud, Le Sphinx et le Graal, Payot, Paris, 1998.

[3] Freud, Totem et tabou, p. 215-216.

[4] Freud, L'Homme Moïse, p. 172.

[5] Freud, Psychologie des foules et analyse du moi, p. 207.

[6] Freud, L'Homme Moïse, p. 213.

[7] Freud, L'Homme Moïse et la religion monothéiste Paris, Gallimard, 1986, p. 213.

Comment a été institué le droit des Mères ?

Freud nous dit que dans le nouvel ordre, les mères ne sont plus seulement défendues (au sens où il est « défendu » de marcher sur les pelouses) : elles sont devenues interdites, en même temps que chargées de faire respecter l'interdit qui les frappe.

Aux temps primordiaux d'avant le meurtre, personne ne pouvait dire avec certitude qui était sa mère et ce n'était alors qu'un médiocre avantage de pouvoir dire qui était son père, puisqu'il n'y avait qu'un père. En ce temps, les femmes formaient un troupeau indifférencié de génitrices confondues sans distinction de lignage ou de génération. Dès qu'une femelle était en état d'être fécondée, elle passait dans le troupeau des génitrices, dans lequel elle était mêlée avec celle qui lui avait donné le jour. Par ailleurs, aucune génitrice ne pouvait non plus revendiquer le jeune qu'elle avait mis bas. À ce stade de l'humanité, tous les enfants, nés de ces génitrices indifférenciées, étaient donc eux-mêmes confondus sans que se pose la question d'une quelconque filiation. C'est l'instauration du totem qui va renverser la situation initiale en mettant fin au règne d'une jouissance instinctive.

Le progrès décisif de cette première organisation, c'est donc que tout le monde n'aura pas la même mère. Le renoncement des frères à la jouissance incontrôlée des femmes, sur le modèle de la jouissance du père primordial, a pour conséquence d'instaurer un ordre entre les femmes, cet ordre étant d'abord un ordre de génération, qui fait passer les femmes du statut de génitrices à celui de mères et de filles. À partir de quoi se trouve introduit pour les fils de ces mères et les frères de ces filles une filiation qui abolit le chaos primitif où n'importe qui pouvait venir à la place de n'importe qui.

Ainsi les hommes passent-ils sous la juridiction des femmes pour prendre la place que celles-ci occupaient jadis au temps du chaos: désormais, ce sont eux qui sont de simples géniteurs, congédiés aussitôt leur office rempli, donc seulement détenteurs d'un pénis, puisque la fonction phallique est déférée au totem et exercée par les femmes.

Les traditions narratives relatives aux Amazones, qui allaient chercher au-dehors des géniteurs pour les féconder, ont conservé le souvenir de ce premier état de la culture. Freud trouve un autre exemple de cet ordre ancien dans le culte des divinités maternelles, comme Cybèle, qui étaient servies par des prêtres châtrés.[1] La religion chrétienne, de son côté, a gardé elle aussi la mémoire de ce temps archaïque à travers le dogme de la fécondation de la Vierge par l'Esprit divin, représenté sous la forme de l'oiseau totémique, le rôle de Joseph étant limité dans le meilleur des cas (celui que lui accordent les religions protestantes) à une simple fonction biologique. C'est ce qui troublait si fort l'Homme aux loups enfant, quand la vieille Nania lui expliquait, que Joseph était simplement pour Jésus « comme son père », d'où le petit Sergueï avait déduit que les relations entre le père et le fils n'étaient pas aussi simples qu'il l'avait imaginé.[2] Le dogme de la virginité de Marie produit la version sublimée de cette structure, en produisant la figure d'une femme ayant fait avec la maternité l'épreuve de la coupure (sectio) tout en restant vierge, c'est-à-dire d'une femme impossible, figure devant laquelle Dora on le sait reste en extase dans sa contemplation de la Madone Sixtine au musée de Dresde. Il y aurait donc un temps logique postulé par Freud: celui d'un premier état de la culture placé sous le chef d'un matriarcat dont il convient de préciser la nature symbolique.

La loi totémique qui est accomplie à travers le « droit des mères », met en place une première forme d'interdit non symbolique qui aurait été soumis à ce que Freud appelle la Sinnlichkeit, c'est-à-dire la perception par les sens, chargée d'attester la vérité de la filiation. Cet interdit imaginaire est ainsi référé à la présence tangible d'un Un-réel (le totem), ce qui le distingue de l'interdit symbolique, qui lui est l'effet de la logique phallique laquelle est accomplie avec la mise en place dans l'inconscient du « représentant de la représentation », signifiant du père mort oublié.

Donc, à la différence de la généalogie symbolique instaurée par la loi des pères, et à laquelle chaque homme est introduit au moment du refoulement originaire, la filiation, attachée au droit des mères, se présente alors comme une succession sans coupure, comme l'emboîtement des poupées russes. Cauchy au début du XIXe siècle établit le principe des segments emboîtés c'est-à-dire que la série des emboîtements a

[1] Freud, Psychologie des foules et analyse du moi, p. 207.

[2] Freud, L'Homme aux loups, p. 373.

pour butée un point réel et non un point de manque comme la chaîne signifiante, ce qui permet de déduire que la lignée des mères obéit à une nécessité intuitive non symbolique, simple loi de l'après-coup, qui s'impose simplement de ce que les grandes choses contiennent les petites et qui, à condition qu'aucun maillon ne fasse défaut à la chaîne, s'avère susceptible de produire un ordre imaginaire élémentaire. Régi par le principe « il n'est pas possible que… ne pas… » « Il n'est pas possible que ma mère ne soit pas ma mère ». Eschyle, dans Les Choéphores, traduit ce caractère de la société des mères lorsqu'il présente les indices permettant à Électre de reconnaître son frère : la boucle d'Oreste, qui correspond exactement à la chevelure d'Électre, la trace du pied d'Oreste, qui reçoit parfaitement le pied d'Électre, expriment au fond un recouvrement de l'identique à l'identique et témoignent d'un monde dans lequel la reconnaissance s'accomplit de signe à signe et où l'identicité tient lieu d'identité: « Ma chienne ne me prend jamais pour un autre », disait Lacan.[1]

Donc le fondement du droit matriarcal, est un point réel, ce qui découvre du même coup un paradoxe : la Grande Mère contient d'avance toutes les mères, comme l'emboîtement des poupées russes, si bien que la filiation maternelle, à la différence de la généalogie paternelle, se déploie à l'économie de la temporalité. Cette distinction permet de préciser les différences entre les deux types d'organisations sociales qui vont se succéder dans l'histoire de l'humanité: un ordre de la contenance, référé aux mères, ordre exclusif qui assigne le sujet à l'espace fermé du clan (dont le monde de l'obsessionnel fournirait le modèle) et un ordre de l'appartenance, référé à la fonction phallique, qui permet plusieurs appartenances et délivre le principe de la vie sociale, selon lequel un même individu peut appartenir en même temps à une nation, une famille, une classe sociale, un club sportif. Dans le monde des mères, la succession des générations se déroule sans coupure, comme le ferait une chaîne continue dont les anneaux seraient soudés les uns aux autres. Ce n'est pas pour autant la psychose car on peut alors imaginer que le seul facteur capable de sauver le monde des mères de la psychose, c'est que le temps n'y est pas réversible (il n'est évidemment pas possible d'emboîter les poupées à l'envers). La loi archaïque signifie donc simplement à l'enfant: tu ne reviendras pas dans le sein de ta mère ce qui est l'expression minimale de l'interdit de l'inceste. Le folkloriste Saintyves a conservé le souvenir d'un rituel charivarique qui produit un exemple inversé de ce principe. Cette pratique, en usage chez les Ossètes au siècle dernier, était destinée à épargner la mise à mort de l'homme coupable d'adultère. Pour échapper au châtiment, l'accusé devait se faire adopter par la femme qu'il avait séduite, en prenant son sein dans sa bouche et en lui donnant le nom de mère. Il jurait en même temps de la respecter comme telle et devenait, du même coup, fils de l'homme qu'il avait outragé. Ce rituel met en scène un véritable renversement de la temporalité, en mettant la femme ici et maintenant réellement à la place de l'objet incestueux. Du coup, le coupable, remontant la temporalité à l'envers, subit une scotomisation de son histoire (et donc de son crime). Par une naissance à l'envers, il repasse à travers les cuisses de la femme pour advenir à la place de l'enfant de l'homme qu'il a bafoué et qu'il reconnaît comme père, en étant reconnu par lui comme fils.[2]

Tel fut donc l'ordre du matriarcat, qu'on aurait tort de croire aboli, puisqu'il survit aujourd'hui encore et constitue, de façon très ordinaire, le royaume de l'hystérie.

J'évoquais tout à l'heure la tragédie grecque « Les Oresties » qui présente les Érinyes comme des enfants de la Nuit (chez Eschyle) ou des filles de la Terre et des Ténèbres (chez Sophocle). A ce temps des origines, les Érinyes sont les gardiennes de la filiation naturelle incarnée dans le sang, comme en témoigne leur poursuite acharnée d'Oreste : « Comme un chien un faon blessé, nous suivons l'homme à la piste du sang qu'il perd goutte à goutte... Cette fois, il est tapi quelque part: l'odeur du sang humain me rit... Le sang maternel, une fois à terre, est difficile à racheter, la terre qui en fut humectée ne le rendra plus... À la place de ce sang, il faut que de son vivant nous tirions un breuvage amer ».

---

[1] Lacan, Séminaire IX, « L'identification », séance du 29 novembre 1961, inédit.

[2] P. Saintyves, « Les charivaris de l'adultère et les courses à corps nus », dans L'Ethnographie, 1935, p. 27-28.

La haine des Érinyes, acharnées à persécuter Oreste au nom de la loi du sang, se présente clairement comme étant celle du fantôme de Clytemnestre assassinée, venu, à l'invocation de la victime, tirer vengeance du criminel. Ce que confirme Oreste, qui reconnaît sans hésiter ces figures « Les voilà, les chiennes irritées de ma mère! ».[1]

Une question est restée toutefois obscure pour les mythologues, celle de savoir comment ces divinités vengeresses se sont brusquement transformées en figures favorables et bienveillantes pour devenir les Euménides.

Ce retournement constitue le thème de *L'Orestie* d'Eschyle. La célèbre trilogie du premier des tragiques rapporte comment Oreste, meurtrier de sa mère, Clytemnestre, réussit à gagner la pitié d'Apollon, divinité solaire et purificatrice, qui entreprend d'arracher leur victime aux redoutables déesses de la nuit. L'Aréopage est choisi pour arbitrer ce conflit entre les dieux; la sentence reste indécise (les juges s'étant partagés par moitié), jusqu'à ce que l'intervention d'Athéna détermine l'acquittement d'Oreste. Aussitôt le chant de mort cesse, les Erinyes acceptent le verdict; elles consentent à s'établir en Attique et, sous le nom d'Euménides, elles protégeront désormais ce pays. Ainsi les Euménides apparaissent-elles, au terme de ce renversement, comme divinités de la fécondité du sol, personnifications de la loi morale et garantes du lien social.

On voit que la Diké primordiale est ainsi l'incarnation de la haine qui fonde la première identité présymbolique de l'homme et qui donne figure, à travers le chaînage de la filiation, aussi bien à la haine des géniteurs qu'à celle des enfants.

La loi de la Diké primitive est donc une loi hors logos, qui doit être pensée en dehors de toute référence à ce que nous appelons la loi, laquelle implique la limitation par le signifiant.

C'est cette haine primordiale qui fait, à l'occasion, retour sur la scène du monde, quand le sujet, sur la faillite des idéaux de la communauté, crie, dans son désespoir, qu'« il a la haine ».

C'est l'abolition de ce monde des origines que met en scène *L'Orestie*, en figurant le triomphe des jeunes dieux (Apollon et Athéna) sur les divinités anciennes. Le retrait des Érinyes, « vieilles filles d'un antique passé », entraîne, du même coup, l'effacement de la première Diké qui voulait qu'« au nom d'un adage trois fois vieux [...] tout mot de haine soit payé d'un mot de haine [et qu'] un coup meurtrier soit puni d'un coup meurtrier ».[2]

Le meurtre de Clytemnestre, absous par le tribunal de l'Aréopage, marque ainsi l'arrêt de l'engrenage des meurtres et des châtiments et « l'avènement de lois nouvelles », désormais assujetties au signifiant et placées sous la garantie de la gardienne du logos, Athéna, servante de son père: « Le dieu de la parole, Zeus, l'a emporté. »

Le sens du meurtre de Clytemnestre c'est la destitution des Mères, parce que la figure de Clytemnestre se révèle être l'incarnation de la volonté « illimitée » de la Diké archaïque, l'exécutrice de la vengeance portée par la voix du sang, l'agent du « Génie qui largement s'engraiss[ait] aux frais de la race [des Atrides] »[3] et à qui elle a sacrifié son mari pour apaiser les mânes de sa fille, Iphigénie, immolée par un père. En assassinant à la hache, comme on abat un bœuf, son époux harassé au moment où le bain le recueillait tel un nouveau-né, Clytemnestre présente la dernière figure de la vengeance. Son meurtre, perpétré par Oreste à l'instigation d'Électre, est la dernière flambée de la haine destinée à étouffer le foyer de la vendetta primitive, ce qu'il faut concéder au réel pour marquer la naissance du symbolique.

L'Orestie d'Eschyle nous invite donc à repenser la théorisation de la psychanalyse. Cette trilogie nous apprend que si l'instauration du symbolique est liée au meurtre du père, le meurtre de la mère est la condition préalable nécessaire pour que l'homme puisse échapper au temps « médusant » du chaos archaïque - ce que figurent aussi bien la mise à mort de Clytemnestre que la décapitation de Gorgô.

Au-delà de l'intention déclarée d'illustrer la suprématie des droits de la cité sur le droit archaïque du sang, (vision politique), L'Orestie d'Eschyle exprime l'échappée du sujet du lan-

[1] Eschyle, Les Choéphores, v. 1054.

[2] Eschyle, Les Choéphores, vv. 307-314.

[3] Eschyle, Agamemnon, vv. 1475-1480.

gage hors du monde primitif de la Chose et son accession à l'ordre du signifiant.

Ce meurtre n'instaure pas, en vérité, la loi symbolique: il est seulement la condition de son avènement. Oreste ne tue pas Clytemnestre au nom de sa haine, mais contre sa haine (la haine, une fois de plus, est ici du côté des femmes, représentées par Électre). Il tue la reine pour interrompre la filiation de la haine, supportée par la lignée sans coupure des mères, afin que puisse être institué, avec la loi des pères, le primat de la généalogie symbolique. Les filiations délirantes qui sont produites par certains patients schizophrènes mettent en évidence la carence de la généalogie dans la psychose. Elles vérifient comment le défaut de la cause (forclusion) renvoie le sujet du côté d'une origine (Ursprung) coupée de toute médiation symbolique, l'abandonnant à l'errance dans le monde sans bords ni temps de la Chose.

L'advention des Euménides exprime, en fait, le refoulement (originaire) des Erinyes et marque la bascule de l'espace de la Chose au monde de la civilisation. Ce retournement signifie que la morale, la vie sociale et la culture prennent naissance sur le refoulement de la haine

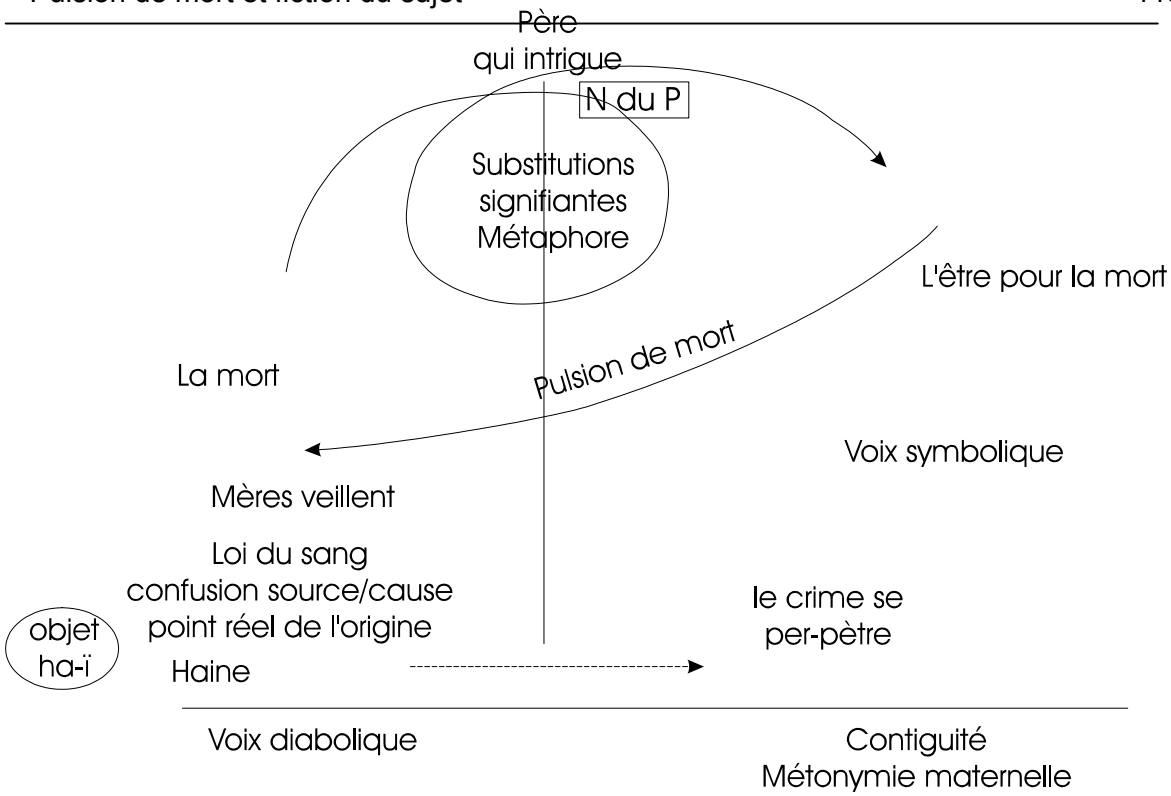
Cette conclusion simple, conforme à un schéma classique, repris par Freud dans *Totem et tabou* vient remettre en cause nos croyances les plus fondamentales en suggérant que la haine du fantôme n'est que le déchaînement au grand jour de la haine primordiale refoulée que toute mère porte à son enfant. Cette vérité vient toucher un tabou si essentiel que même la psychanalyse a mis du temps à le reconnaître, en maintenant comme écran la haine du père (à entendre au double sens du terme).

Je disais que l'hystérie c'est le royaume des Mères.

En effet, du lieu de son inconscient, l'hystérique perpétue le temps des mères. C'est par exemple au nom de ce principe qu'une mère, étroitement liée à son fils, évoquera les hommes qui la courtisaient dans sa jeunesse et signifiera à son fils qu'il aurait pu avoir un autre père. Ce disant, elle fait clairement entendre à ce dernier qu'il aurait pu être engendré par un autre géniteur aléatoire, pris dans la troupe des prétendants sans que son identité symbolique référée au lien essentiel qui le rattache à elle ait été en quoi que ce soit altérée.

L'hystérique démontre ainsi que le père n'est pour elle qu'un géniteur sans incidence sur la lignée, dont la présence s'avère vite encombrante une fois qu'il a rempli sa fonction. Sur ce constat, on découvre bientôt que la place du père symbolique était depuis toujours occupée par un représentant de son lignage à elle (père ou frère aîné), héritier désigné du totem archaïque. On ne s'étonnera donc pas que l'enfant né de cette union accomplie à l'économie de l'Œdipe soit condamné à s'avancer dans la vie revêtu des emblèmes imaginaires de la mort. La figure des Mères en psychanalyse ne se réduit pas à l'image saint-sulpicienne de la « Bonne Mère » abritant sous son manteau bleu d'azur les pécheurs repentis. Les Mères selon Freud, héritières de celles de Goethe, perpétuent la mémoire des divinités archaïques, aux caractères ambivalents, propres à susciter en même temps l'émerveillement et l'effroi.

La prise en compte du mythe développé par Eschyle dans L'Orestie nous apprend que le meurtre décidé de la mère était la condition préalable à l'advention du symbolique. Ainsi, lorsque ce meurtre primordial a été manqué, le sujet ne sait si la mère est morte ou non, et c'est cette incertitude qui fait de sa vie un « désert ». La terre gaste, l'inceste dans l'imaginaire.



Toute femme, au temps où elle est enceinte, éprouve de la haine pour son enfant, pour ce corps étranger qui se développe en elle, pour ce tout autre qui l'envahit et se nourrit d'elle comme un vampire. Combien de fois n'avons-nous pas entendu monter du plus profond d'elles ce ressentiment des mères envers l'intrus qui vient déformer leur corps, hypothéquer leur vie et sucer leur substance ? Les mères psychotiques qui tuent leur enfant accomplissent cette volonté primordiale de mort ordinairement refoulée chez les autres femmes. Telle cette jeune mère schizophrène qui, dès son accouchement, réprimant cette volonté, vivait dans une angoisse qui ne lui laissait pas un instant de repos à la pensée qu'il puisse arriver malheur à son enfant, ce qui l'obligeait à se lever vingt fois par nuit pour vérifier qu'il ne s'était pas étouffé, l'épilogue tragique de cette histoire étant que celui-ci décéda peu après de la mort subite du nourrisson. La prise en compte de l'angoisse de la mère comme impossible à supporter pour l'enfant reste aujourd'hui un facteur généralement inconcevable... Au registre de la névrose, certaines fausses couches adviennent encore quand chez la mère l'identification de l'enfant à un corps étranger a pris toute la place et que le fœtus est, en conséquence, rejeté comme un greffon inintégrable. Ces témoignages cliniques attestent tous le triomphe de la haine maternelle primordiale, quand ont défailli les idéaux du langage qui ont pour fonction de la maintenir réprimée.

Cette haine maternelle qui nous paraît si scandaleuse trouve son sens de venir au moment de la rupture du narcissisme, réactiver la haine primordiale éprouvée, pour l'objet étranger archaïque (fremdes Objekt), constitué dans le Lust Ich (moi plaisir) comme noyau irréductible de déplaisir (Unlust), que Lacan formalisera avec le concept de l'objet ha-ï, foyer d'une aversion (et d'une fascination aussi) que rien ne viendra éteindre.[1] La naissance d'une fille redouble souvent cette haine, car l'enfant vient alors réactiver, en plus de la rupture primordiale du narcissisme, l'offense au narcissisme secondaire de la mère que représente la castration. Tout ceci semble scandaleux et se trouve méconnu et réprimé, mais ce principe perce quelquefois la barrière de la bonne conscience: ainsi quand la langue parle de la naissance de l'enfant en termes de « délivrance » de la mère, signifiant du même coup la véritable nature du lien qui unit celle-ci à ce rejeton parasite, venu se greffer sur elle comme un incube.

[1] Cf. Freud, «Pulsions et destins des pulsions », dans Métapsychologie p. 37 et « La négation », dans Résultats, idées, problèmes, II, p. 137, ainsi que Lacan, Séminaire XI, p. 222.

La mise en évidence de cette haine enfouie au cœur des mères pose en des termes inouïs la causation du sujet humain, en postulant au principe de la venue de l'enfant au monde non plus l'amour, comme l'ont pensé les moralistes depuis des siècles de culture chrétienne, mais la haine. Ce que traduit un aphorisme de Lacan ordinairement passé sous silence: « le fond du désir d'un enfant, c'est qu'il soit comme pas un, qu'il soit ma malédiction sur le monde ».[1] La référence à la malédiction nous rappelle que le premier rapport du sujet du langage au réel est ce cri du désêtre, impossible à articuler, qu'exprime a minima le silence. Cette malédiction primordiale ne doit pas être confondue avec la malédiction symbolique, qui traduira plus tard, après la relève phallique, l'impuissance de la puissance signifiante à dire l'objet du désir et de la loi.

Les leçons conjointes de Sophocle et de Lacan, articulées sur le discours fondateur d'Eschyle, nous apprennent que dans le monde de la filiation l'enfant tire son origine (Ursprung) d'une déchirure de l'être, qui donne corps à la malédiction originaire qui le frappe. Ainsi advient-il porté par la haine et non pas appelé par l'amour. Ce principe qui délivre la vérité de l'origine du sujet (à distinguer de sa cause, qui elle est référée au signifiant phallique) va trouver sa première effectuation quand celui-ci prendra sur lui cette haine primordiale qui fait de la haine de l'enfant, la fille de la haine des mères et démontre que la généalogie symbolique est un avatar de cette filiation de la haine. C'est sans doute beaucoup plus de ce côté là qu'il faut tirer ce que dit Mélanie Klein dans ses *Réflexions sur l'Orestie* publiées en 1963 et que cite Christiane Lacôte dans son ouvrage page 74.

« Les conflits vécus par l'enfant dès sa naissance résultent de la lutte entre l'instinct de vie et l'instinct de mort, lutte qui se traduit par le conflit opposant les pulsions d'amour aux pulsions de destruction. L'envie, de façon inhérente, vise à détériorer et à détruire la créativité maternelle dont dépend l'enfant, et c'est cette même dépendance qui renforce sa haine et son envie. [...] Il est frappant que, malgré l'amour et l'affection que les parents leur prodiguent, les enfants créent des images intériorisées menaçantes. J'ai déjà expliqué ce phénomène par la projection sur les parents de la propre haine de l'enfant, haine qui se trouve intensifiée par le ressentiment d'être entièrement sous la dépendance de leurs parents ».

Pour conclure je dirais que, parce qu'elle est antérieure aux « insignes de l'idéal du moi », la voix primordiale, la voix du sang, incarnée dans les imprécations des Érinyes, n'est pas adressée à la communauté. Elle ne parle qu'au sujet. Elle entretient avec lui un soliloque que nul n'entend, sinon celui à qui elle s'adresse. Et cette voix, le sujet ne peut pas la faire taire, parce qu'elle ne parle pas, parce que c'est une voix d'avant la parole. On comprend alors que si les Érinyes poursuivent Oreste, si elles ne le quittent pas, c'est qu'elles sont en lui et que, où qu'il aille, elles seront avec lui, les Érinyes se présentent ici comme les fantômes de la mère, acharnés à persécuter le meurtrier, figures du surmoi archaïque identifié par Mélanie Klein. Par son meurtre, Oreste a tué sa mère mais il n'a pas tué sa haine, laquelle, sous la forme de la voix du sang, va passer en lui pour le harceler sans trêve. Il me semble que plus que la voix du père archaïque qu'évoque Jean-Michel Vives dans son intervention, c'est ce principe de la voix du sang, de la voix de la haine que vérifie sans doute le désarroi des patients psychotiques que l'on voit dans les asiles coller des transistors contre leur oreille pour tenter désespérément de couvrir ces voix erratiques, diffractées, éclatées, qui font retour dans le réel pour les persécuter.

Cette coalescence du sujet avec sa voix fonde une éthique primordiale, référée non plus au « pur » signifiant mais à l'objet. Car si la voix de la φυσις ne dit rien, elle dicte.

C'est une voix démonique celle qui déchire, elle n'est pas la voix de l'être, mais du dés-être. La voix démonique constitue ainsi la première identité de l'homme. Se pose alors la question de savoir comment la voix de la φυσις réalise le paradoxe que nous avons déjà indiqué et dont la tragédie grecque expose le principe : c'est celui qui retrouve cette voix soit le héros déchu, banni, trahi, réduit à l'objet abject - qui détient en puissance l'avenir de la cité, principe qui trouve son effectuation dans la bascule qui fait passer cette voix du diabolique au symbolique, soit, selon la parole d'Athéna, du déchirement à la réconciliation, de la haine à la concorde.

Voilà pourquoi, en début d'année, lors de mon intervention d'ouverture, j'avançais que la

[1] Lacan, Séminaire IX, « L'identification », séance du 28 mars 1962, inédit

pulsion de mort pouvait être envisagée comme « un amour », comme cet amour de disparaître qui résulte de la rencontre première que le sujet fait lorsqu'il se heurte au langage. Parce que la langue maternelle assigne une place au sujet qui, s'il s'y conforme par amour, fait disparaître sa particularité. C'est-à-dire que le désir qui donne vie au sujet est aussi celui qui nie son existence. La pulsion de mort peut être ainsi vue comme le premier rendez-vous que l'amour nous assigne lorsque nous naissons et que seul le symptôme ou l'acte créatif nous permettent de surseoir à ce que cette rencontre a de mortel.

Ce sur quoi j'ai essayé d'insister c'est que la vie de l'homme est marquée des emblèmes de la mort lorsque la mort, attachée au signifiant, a été refusée. Le sujet alors exclut la mort et la castration du champ de la vie et détermine, à partir de là, une existence où le sujet accomplit, sans les vivre, tous les gestes de la vie : il sera marié sur parole, fera l'amour en faisant le mort, il sera géniteur sans avoir été père et n'aura, au dernier terme, qu'un seul regret peut-être, celui de ne pouvoir, comme le Président Schreber, lire dans son journal, à la rubrique nécrologique, le faire-part de son décès.

La vie devient alors, au sens propre, une existence, car le sujet ek-siste à son vécu. Le choix d'un masque et l'exécution d'un scénario écrit quelquefois dès avant sa naissance (Freud le disait au petit Hans) pourront tout au plus lui permettre de croire à la réalité du grand rêve auquel se réduira sa vie et qu'il traversera comme une ombre, jusqu'à ce qu'un jour finalement la mort le réveille.

François Milbert

Douleur et psychosomatique

Le phénomène psychosomatique est constamment associé avec les symptômes de la douleur, que celle-ci soit physique ou morale, et je ne suis pas certain que les deux observations choisies pour cette conférence soient des « cas » aussi extrêmes que cela, même s'ils m'ont semblé particulièrement aptes à venir nous éclairer sur l'intrication du psychosomatique avec le masochisme et la pulsion de mort…

La psychanalyse a les plus grandes difficultés à aborder le somatique et ce d'autant plus que le texte freudien sur la question est inexistant. Freud, tout au long de son œuvre, se focalise sur le psychisme, l'inconscient, l'élaboration des structures - névroses, psychoses et perversions – laissant en friche toute élaboration concernant la survenue des maladies organiques ou la prise en compte de ce qui vient s'inscrire au niveau du corps. Ce qui nous laisse d'autant plus orphelins, dans notre penchant à venir psalmodier les propos du père fondateur.

Pour l'anecdote, Freud n'emploie le terme de « psychosomatique » qu'en une seule occasion, dans une lettre de 1923, adressée à Victor Von Weizsäcker… Ce qui n'empêche pas l'un des théoriciens de l'IPSO, Michel de M'Uzan de venir nous déclarer : « …Groddeck, contrairement à ce que l'on pense souvent n'est pas le père de la psychosomatique, car le père véritable c'est Freud quand il a introduit la notion de névroses actuelles… ». Cette citation permet de mesurer à quel point il est embarrassant d'avoir à nous situer sans cette référence à Freud !

En ce qui concerne Lacan, on ne peut pas dire non plus que la psychosomatique soit au centre de ses préoccupations théoriques ! Pour peu que vous disposiez des références bibliographiques, il est possible en quelques heures de lecture d'avoir fait le tour de tout ce qu'il a écrit sur le sujet. Cependant, comme à l'accoutumée, les quelques phrases distillées, çà et là, au décours des séminaires, sont autant de repères fondamentaux, de points de départ à nos réflexions, à nos recherches…

En effet, c'est dès le Séminaire I, en 1953, « Les écrits techniques de Freud » que Lacan, à un moment où il évoque l'ordre symbolique et l'origine du langage, va introduire le concept de l'holophrase (du grec, holos : entier et phrasis :énoncé ; terme qui signifie que toute une phrase va pouvoir être exprimée par un seul mot). Ce concept va devenir un mécanisme que Lacan placera, par la suite, au cœur du phénomène psychosomatique.

Dans le Séminaire II, il considère que ces phénomènes sont à la limite de nos élaborations théoriques. Il les situe au niveau du réel, à entendre ici comme étant le roc du biologique.

Enfin, en 1975, dans la conférence de Genève sur le symptôme, Lacan finit d'articuler le phénomène psychosomatique avec sa troisième topique du Réel, du Symbolique et de l' Imaginaire, lorsqu'il nous déclare : « Le psychosomatique est quelque chose qui est tout de même, dans son fondement, profondément enraciné dans l'imaginaire ». Le phénomène venant, par ailleurs, s'inscrire dans le corps, à la façon de traces écrites, d'une signature relevant du symbolique.

D'un point de vue clinique, Lacan distingue les réactions psychosomatiques et les phénomènes psychosomatiques. N'importe qui, n'importe quand, peut être affecté d'un phénomène que l'on appellera psychosomatique parce qu'il entraîne une lésion organique dont l'étiologie échappe au savoir médical.

Cette généralisation nous amène à considérer le caractère trans-structural du phénomène psychosomatique. Même si les auteurs ont des difficultés à se départir de leurs a priori : certains argumentant du côté de la névrose traumatique précoce, d'autres soulignant la proximité de la psychose, il semble avéré que le phénomène psychosomatique puisse survenir que le sujet soit névrosé, pervers ou psychotique.

Nous allons maintenant entamer l'observation de Mme. D., une femme d'une soixantaine d'années, d'origine espagnole. Elle vient consulter au Centre anti-douleurs, adressée par son médecin généraliste, pour un syndrome hyperalgique faisant suite à un zona et pour des douleurs articulaires et rachidiennes rebelles à tout traitement.

Durant ce premier entretien, elle décrit ainsi 3 types de douleurs :

-Des brûlures intenses dues à un zona intercostal, celles-ci sont constantes depuis 18 mois et rendent le sommeil difficile.

-Des douleurs du genou droit, constantes, avec élancement, et là encore un retentissement sur le sommeil. Elle s'endort avec difficultés et la douleur la réveille fréquemment.

-Des douleurs cervico-dorsales, liées à de l'arthrose.

Elle poursuit alors son récit en me faisant l'exposé de toute une vie n'ayant été que douleurs. Elle a toujours été battue, maltraitée, frappée, depuis l'enfance (par son père, par sa sœur aînée, par les sœurs de l'orphelinat où elle avait été placée à 7 ans, et plus tard par son mari).

Lorsque les sévices corporels s'arrêtent (elle a quitté son mari depuis une dizaine d'années), le relais est pris quasi- instantanément par des douleurs liées aux opérations ou à la maladie. La transition dans le temps s'effectue d'une façon caricaturale entre l'un et l'autre mode d'apparition de la douleur.

Elle est issue d'une famille de 13 enfants. Son père est décrit comme alcoolique et violent. Sa mère décède de la lèpre alors qu'elle a 4 ans. Elle est régulièrement battue par ce père, qui manque les violer, elle et sa sœur jumelle, alors qu'elles ont 7 ans. C'est l'intervention d'une sœur aînée qui empêchera ce viol. Sa famille connaît une grande misère, durant la guerre d'Espagne. Trois de ses frères seront arrêtés (l'un sera fusillé, les deux autres feront 20 ans de prison).

Elle même sera placée à l'orphelinat, qui sera un nouvel enfer, d'autant plus qu'elle était énurétique, ce qui fut à l'origine de punitions et humiliations multiples.

A 17 ans, elle se marie, avec un homme alcoolique et violent. Celui-ci est maçon et part travailler en France, la laissant avec 5 enfants, dans la misère. Elle travaille comme lingère et couturière. A 30 ans, elle vient rejoindre son mari. Les violences de celui-ci seront alors constantes jusqu'à leur séparation. C'est elle qui prend la décision de le quitter, malgré une très forte culpabilité, renforcée par le contexte culturel de son catholicisme. Ainsi, elle n'a toujours pas réussi à se résoudre à divorcer.

Elle ne voit plus que très rarement ses enfants, vivant près de leur père. Ceux-ci n'ont pas accepté la séparation de leurs parents, dont ils ont rejeté la responsabilité sur la mère. Elle n'a plus revu son mari mais continue de le redouter. Elle vit avec un homme plus âgé qu'elle et il n'est pas inutile de préciser que celui-ci ne la bat pas.

Cette femme me confiera également un autre phénomène où elle se retrouve confrontée à la répétition et à la trahison: elle s'est toujours fait voler le peu qu'elle possédait, son linge, ses quelques bijoux…

Durant ces dix dernières années, la douleur est donc venue s'inscrire dans son corps : elle a subi 8 opérations successives du genou droit jusqu'à la pose d'une prothèse totale, une opération digestive pour l'ablation d'un polype intestinal, une appendicectomie.

Elle souffre depuis 4 ans d'un zona intercostal. Ses douleurs sont devenues constantes, paroxystiques, insupportables au point que la patiente en a envisagé de se suicider. Tous les traitements médicaux proposés, les anti-dépresseurs, la neuro-stimulation, les cures thermales sont restés sans succès.

Lorsque je la revois pour un second entretien, une quinzaine de jours plus tard, ma prise de notes restera tout à fait simple et lapidaire : « tout va très bien »… La patiente me formulant

ainsi son refus d'envisager un quelconque travail de paroles.

Comment orienter nos réflexions, après l'exposé d'une telle sommation de catastrophes ? Dans un premier temps nous pouvons évoquer ce que Freud a décrit dans les névroses de destinée, chez ces sujets donnant « l'impression d'un destin qui les poursuit, d'une orientation démoniaque de leur existence ». Mais cette série d'évènements qui se répètent, qui insistent, malgré leur caractère déplaisant, ne serait-elle pas à replacer dans cet « au-delà du principe de plaisir » où Freud viendra épingler la pulsion de mort ?

Sur le plan clinique, nous ne pouvons que nous interroger sur ce passage de la souffrance physique et morale à la souffrance somatique. Le surgissement des phénomènes douloureux d'origine organique se présenterait comme un besoin de punition venant satisfaire au sentiment de culpabilité.

C'est ce que Freud a décrit en 1924, dans « Le problème économique du masochisme » : « Il est également instructif d'apprendre que, contre toute théorie et toute attente, une névrose qui a défié tous les efforts thérapeutiques peut disparaître quand la personne est tombée dans la détresse d'un mariage malheureux, a perdu sa fortune ou a contracté une redoutable maladie organique. », « une forme de souffrance a ici été relayée par une autre… il ne s'agissait que de pouvoir maintenir une certaine quantité de souffrance ».

Serait-il possible d' envisager ici l'élaboration, durant l'enfance, d'un véritable masochisme, tant érogène que moral ? Les retrouvailles avec une certaine « liberté » ne sont plus possibles et les processus auto- destructeurs vont s'emballer, comme si le sujet ne pouvait se passer de ce carcan masochiste de l'éprouvé douloureux.

Ceci nous introduit au concept de « jouissance » et à l'indication clinique posée pas Lacan : « C'est par la réalisation de la jouissance spécifique qu'il a dans sa fixation, qu'il faut toujours aborder le psychosomatique ».

Pour sa part, Juan- David Nasio nous propose le terme de « formation de la jouissance » pour désigner diverses formations psychiques qu'il vient opposer aux « formations de l'inconscient » représentées par les lapsus, les actes manqués, les rêves…

Ce terme de « formation de la jouissance » s'appliquerait aux manifestations psychosomatiques, mais aussi aux passages à l'acte ou encore aux hallucinations. Toutes ces manifestations viendraient s'inscrire hors du cadre symbolique et résisteraient ainsi tout particulièrement à l'action d'une interprétation. Ils témoigneraient d'une présence massive de la jouissance faisant éclater le système symbolique et conduisant le sujet à s'exprimer soit par des actions impulsives, soit par des lésions corporelles.

Si la survenue du phénomène psychosomatique reste le plus souvent obscure et d'une origine qui semble être pour le moins plurifactorielle, dans l'interaction entre l'organique, le biologique et le psychisme, les circonstances de déclenchement apparaissent presque toujours contemporaines d'évènements divers : séparations, deuils, évènements de la vie scolaire, professionnelle ou amoureuse, venant toujours instaurer une perte.

L'évènement apparaît souvent comme un impératif, dans ce que Sami Ali a conceptualisé sous le terme de « situation d'impasse », une situation où le choix est impossible, où aucune solution n'est valable : ainsi pour Mme. D, rester avec son mari, frappée, battue, n'est plus possible; le quitter, divorcer, parler de l'insupportable ne l'est pas plus… Elle parvient à se décoller, à s'enfuir, mais cet éloignement se fait au prix du surgissement dans son corps d'une kyrielle de phénomènes somatiques douloureux.

Nous allons maintenant aborder le cas de Madame B, une femme d'une trentaine d'années, qui vient me consulter pour une symptomatologie dépressive survenant dans un contexte de douleurs abdominales paroxystiques, attribuées à une endométriose utérine. Cette observation repose sur un suivi d'une durée d'environ 5 mois seulement.

Lors du premier entretien, elle présente un état dépressif majeur accompagné d'une fatigue intense, d'un désintérêt, la laissant prostrée des journées entières dans un comportement de repli sur elle-même, allant jusqu'à me faire

évoquer une conduite d'allure phobique, tant elle ne sort pratiquement plus de chez elle…

Elle vit seule, son amant (un homme marié) l'a quittée il y a quelques mois, alors même qu'ils envisageaient d'avoir ensemble un enfant, en dépit de la situation de leur couple. Il faut noter la grande importance pour elle de ce désir de grossesse.

Elle a en effet subi, deux ans auparavant, une première opération chirurgicale abdominale visant à « nettoyer » les adhérences dues à l'endométriose. Une deuxième opération s'en était suivie avec ablation de la trompe et de l'ovaire gauche, ne cessant de faire progresser le risque de stérilité.

La patiente me fait alors le récit d'une trajectoire de vie dramatique. Son enfance de fille unique est marquée par les violentes disputes de ses parents, les multiples fugues ou tentatives de suicide de sa mère, devant un père indifférent… Elle suit une éducation religieuse, chez les sœurs, jusqu'à l'âge de 12 ans.

A 13 ans, elle est la victime d'un viol, dont elle ne parvient pas à parler à ses parents. C'est son gynécologue qui signale à sa mère, dans une trahison du secret professionnel, qu'elle n'est plus vierge. Ses parents refusent de la croire, quant au viol. C'est le déshonneur de la famille, ils ne lui parlent plus, elle reste enfermée dans sa chambre, traversant une période de dépression et d'anorexie… Je signale qu'elle ne me donnera aucun détail sur les circonstances de ce viol et qu'elle ne m'en reparlera plus…

A 14 ans, une amie de sa mère lui propose un travail dans la parfumerie d'un aéroport. Elle commence alors une véritable double vie : au collège elle est rangée, discrète ; au travail elle est en tailleur, hyper maquillée, séductrice. Elle remplace cette femme, très occupée par ses amants ! Elle manque ses cours de plus en plus, alors que ses parents ne semblent plus se préoccuper d'elle.

Vers 14 ans elle rencontre son premier amant, un homme marié… puis toute sa vie amoureuse ne sera plus qu'une répétition d'aventures avec des hommes toujours mariés… elle ne les compte plus… une quarantaine, une cinquantaine… parfois elle a jusqu'à quatre amants en même temps. Cette sexualité étant, bien sûr, frappée du sceau de la frigidité, de l'absence complète de plaisir. Elle se retrouve systématiquement coincée dans des situations triangulaires, où elle tient le rôle de la maîtresse, tout en étant parfois complètement intégrée dans le couple, où elle est devenue la meilleure amie de la femme ou de la fille. Elle considère cette position comme celle d'un sacrifice : « ma vie a toujours dépendu d'hommes »… « je vis pour l'autre »…

Toute cette observation pourrait s'arrêter là, se limitant aux classiques démêlés existentiels d'un sujet hystérique… mais, il nous faut maintenant aborder l'histoire de la douleur.

Celle-ci vient en effet se manifester très précocement, du fait d'une double scoliose entraînant une déformation considérable de sa colonne vertébrale qui présente la forme d'un Z. Elle connaît ainsi, depuis l'âge de 7 ans, des douleurs rachidiennes, des sciatalgies, des cruralgies évoluant par crises « épouvantables ».

Elle a refusé l'opération comportant la pose d'une armature de tiges métalliques. Le port d'un corset ou de chaussures orthopédiques lui est souvent nécessaire.

Dès l'adolescence, elle présente une attitude masochiste vis-à-vis de sa souffrance, décrivant des parties de tennis, durant des heures, où elle s'accroche, luttant avec elle- même, continuant à jouer tout en pleurant de douleur.

L'endométriose débute vers 22 ans et elle est d'emblée douloureuse. Elle en parle en termes « d'adhérences », « c'est du lierre », et elle établit un parallèle avec son mode relationnel vis à vis des hommes, sa dépendance, la façon dont elle s'accroche à eux…

Cette année de ses 22 ans est également marquée par deux tentatives de suicide médicamenteuses, toutes deux réactionnelles à des trahisons masculines, à des promesses de mariage annulées. Une troisième tentative, vers 27 ans, aura lieu dans des circonstances similaires. (Notons ici le phénomène de répétition transgénérationnel : la mère de la patiente a effectué, elle aussi, de nombreuses tentatives de suicide et elle avait également subi plusieurs opérations chirurgicales gynécologiques.)

Enfin, pour conclure ce tableau déjà édifiant, c'est un ulcère duodénal qui va apparaître au

décours de ses échecs amoureux, entraînant une crise douloureuse presque chaque année.

Pendant la thérapie, elle me fait part de crises douloureuses inouïes, des heures de souffrance intolérable. Le problème auquel ses médecins sont confrontés réside dans le fait que, parallèlement, les examens les plus sophistiqués (endoscopie, échographie, hystérographie) sont normaux ! Comme si l'endométriose, le support organique à la douleur, avait disparu alors que le psychisme, lui, restait intoxiqué, pris dans l'accoutumance au phénomène douloureux.

Nous allons maintenant reprendre trois séquences cliniques de cette observation.

A de nombreuses reprises, la patiente va décrire le surgissement incontrôlable de sa pensée. Elle pense tout le temps, elle est assiégée par des pensées négatives « c'est noir… c'est emmêlé ». Les pensées surgissent de son inconscient, elles s'imposent à elle, venant envahir son psychisme.

Cette espèce de bombardement par la pensée inconsciente pourrait nous évoquer l'élaboration théorique centrale de l'IPSO, l'Institut de Psychosomatique, dont les chefs de file- Pierre Marty, Michel de M'Uzan, Christian David - décrivent une carence du préconscient. Pour ma part, cette option théorique me semble constituer un présupposé beaucoup trop pessimiste. Ce qui m'a semblé observable serait plutôt une fonction protectrice présente, mais trop perméable, à la façon d'un filtre qui laisserait trop passer. Le préconscient maintient son rôle de pare- excitations, mais son effraction survient de façon excessive.

Le deuxième point sur lequel je souhaiterais insister concerne le rêve : au moment où Mme. B vient me consulter, elle ne rêve plus depuis des mois. Ce blocage de la vie onirique, ce « refoulement réussi de la fonction de l'Imaginaire », en référence à Sami Ali, constitue un marqueur clinique, voire diagnostique, fondamental dans l'observation du sujet psychosomatique.

Mme. B évoque bien des rêves anciens, des rêves de grossesse, d'accouchement… mais depuis qu'elle est prise dans l'étau de ses nuits de souffrance et d'insomnie, les rêves ont disparu… alors qu'elle se réveille au matin, en larmes, avec les marques de ses propres dents inscrites sur ses avant-bras…

Durant toute sa thérapie, elle va me rapporter un rêve : « son ami arrive chez elle… il a un pistolet… « je vais te tuer »… elle n'a pas peur … elle s'approche de lui, calme, elle lui arrache l'arme… c'est lui qui s'avance… « si tu avances, je te tue »… il n'a pas peur, il s'approche… elle lui met le revolver dans sa bouche… c'est la tête de son père… elle appuie… la tête gonfle… c'est comme dans le film « Allô, maman… »… la tête explose, il y a comme du métal… de la poussière… ».

La patiente ne parvient pas à associer. Sa seule association, incluse dans le récit du rêve, est donc l'allusion au film « Allô, maman… », comme un message à l'adresse de sa mère : « Allô, maman,… j'ai tué papa »…

Plusieurs niveaux d'interprétation sont présents dans ce rêve : d'une façon archaïque, nous observons cette violence avec le surgissement de l'oralité. Sur un autre plan apparaît la problématique du miroir, de la non- distinction entre soi et l'autre, repérable dans la symétrie du rêve. Ceci nous introduit à la question de la différence des sexes, avec cette interrogation sur qui possède le revolver ?… Qui a le phallus ?… Ce qui nous amène au niveau œdipien avec la figure de l'amant qui devient le père. Sans oublier la dimension transférentielle agressive, cette thérapie se déroulant en face à face.

Le troisième moment important survient alors que la patiente présente un état dépressif au long cours. Brusquement, en une occasion, va avoir lieu un virage maniaque. Mme. B se sent soudain pleine d'énergie, d'une gaieté exubérante, elle se met à chanter… . Elle va alors jouer au tennis, seule, pendant une heure, frappant contre un mur de toutes ses forces. Ce qu'elle enchaîne en nageant 1 km de piscine, puis en allant suivre deux cours de danse d'affilée, jusqu'à l'épuisement.

Cette incapacité à percevoir les limites de son effort physique constitue un élément clinique primordial du sujet psychosomatique pris dans l'agir, dans une hyperactivité excluant la vie fantasmatique, pouvant aboutir, à l'extrême, au concept de « vie opératoire ».

La rupture de la thérapie survient d'ailleurs lorsque je découvre que le cours de danse auquel elle se rend chaque semaine (pratiquement sa seule sortie avec ses séances) consiste en une danse de couple, en vue de la compétition, une véritable séance de torture exécutée sous les aboiements d'un professeur particulièrement exigeant, venant, en quelque sorte, personnifier son instance surmoïque sadique. Mon intervention, pointant son masochisme, lui sera insupportable et viendra précipiter l'arrêt d'une thérapie dont le déroulement n'avait jamais été facile, la patiente ne cessant de scander : « C'est dans mon corps que je souffre, pas dans ma tête… »

Il est certain que ces patients ont beaucoup de difficulté à se laisser aller à pouvoir dire ce qui leur passe par la tête, à s'autoriser à suivre la règle fondamentale de libre association, à fortiori à envisager que cela puisse présenter le moindre intérêt dans l'évolution de leurs troubles. La réticence à associer, la réaction thérapeutique négative, les fréquentes difficultés à établir la relation transférentielle nécessitent une capacité constante à pouvoir aménager le cadre de la cure…

Lors de sa conférence de Genève, Lacan doit répondre à une question d'un psychanalyste du public : « Avez- vous eu l'occasion de toucher de près de grands patients psychosomatiques ? » Lacan réplique : « Il est certain que c'est dans le domaine le plus encore inexploré… Enfin, c'est tout de même de l'ordre de l'écrit. Dans beaucoup de cas nous ne savons pas le lire… (Lacan emploiera même, plus loin, le terme de hiéroglyphe). Tout se passe comme si quelque chose était écrit dans le corps, quelque chose qui est donné comme une énigme. »

Le malheureux psychanalyste s'accroche et lance une nouvelle question : « Mais comment leur faire parler ce qui est écrit ? »… C'est bien là toute notre difficulté à venir nous confronter à quelque chose qui est venue s'inscrire dans le corps, à ces phénomènes qui ne « parlent » pas mais nous exposent au risque de vouloir parler à leur place. Comme nous l'indique Lacan, nous sommes ici à la limite de nos élaborations théoriques et en tout cas à la limite de ce que nous pouvons proposer lors de nos interprétations. Il est peu probable, en effet, que jouer de l'équivoque signifiante, comme nous en usons dans l'éclairage du symptôme névrotique, nous amène à un quelconque résultat…

Il me semble donc indispensable de rechercher, dans les effets de la cure, la possibilité pour le sujet de reprendre en considération son histoire, de renouer avec son passé, autrement que par l'énumération d'une suite d'évènements relatant sa vie quotidienne. Et lorsque survient la réapparition d'une activité onirique ou fantasmatique, alors une étape essentielle de la thérapie a été franchie…

BIBLIOGRAPHIE

Cahiers de recherche du champ freudien : « Le phénomène psychosomatique et la psychanalyse ». Analytica 48. Navarin 1986

De M'Uzan M. « Constitution du symptôme psychosomatique, constitution du destin psychosomatique », in Psychiatries n° 124-125. Octobre 1998. Revue de l'Association Française des Psychiatres d'Exercice Privé. Congrès Psychosomatique 1997

Freud S. « Au-delà du principe de plaisir » in « Essais de psychanalyse ». Petite Bibliothèque Payot. 1984

Freud S. « Le problème économique du masochisme » in « Névrose, psychose et perversion ». PUF. 1973

Lacan J. Le séminaire, Livre I. « Les écrits techniques de Freud » p. 251. Seuil

Lacan J. Le séminaire, Livre II. « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse » p.120. Seuil. 1978

Lacan J. Le séminaire, Livre III. « Les psychoses » p.352. Seuil. 1981

Lacan J. Le séminaire, Livre VI. « Le désir et son interprétation » inédit, texte ronéotypé, Leçons du 3 décembre 1958 et du 7 janvier 1959

Lacan J. Le séminaire, Livre XI. « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » p.180 à 230. Seuil. 1973

Lacan J. « Le symptôme », conférence à Genève, 1975. Le bloc- notes de la psychanalyse, n°5, Genève. Atars. 1985

Mazeran V. et Olindo-Weber S. « L'holophrase et la métaphore primitive. Un modèle pour les somatisations », in Psychiatries n° 124-125. Octobre 1998. Revue de l'Association Française des Psychiatres

d'Exercice Privé. Congrès Psychosomatique 1997

Nasio J.-D. « Freud est-il actuel ? », in Abstract Neuro-Psy, n°208-209, novembre-décembre 1999

Sami-Ali Le banal. Gallimard 1980

Sami-Ali Penser le somatique. Imaginaire et Pathologie. Dunod. Bordas 1987

Le Trimestre Psychanalytique n°5 Sur la psychosomatique. Actes des journées de Paris. 30-31 janvier 1988.

Jean-Pierre Lebrun

Malaise dans la subjectivation ou « Nommer à » équivaut-il à une virtualisation du Nom-du-Père ?

Pour la première fois dans l'histoire, il vous est possible, à vous d'errer...

J. Lacan, 11 juin 1974.

S'il fallait illustrer cet exergue au cinéma, ce serait incontestablement en se référant au film d'Amos Kollek, *Sue perdue dans Manhattan*. Il s'agit d'y suivre l'errance d'une jeune femme - admirablement interprétée par Anna Thomson - dans New York, errance ainsi que l'indique le titre français, déterminée par les contraintes de la surmodernité. Guy Lérès[1] fait justement remarquer que *le spectateur y suit la chute d'une jeune femme sans que l'on ne puisse jamais déterminer ce qui, des difficultés sociales ou de sa conformation psychique, est responsable de cette descente dans les abîmes.* Il rappelle aussi que le titre américain du film ne donne que le prénom de la jeune femme, Sue, et *qu'il la prive ainsi à juste titre de ce qui fait Nom-du-Père dans le complément anecdotique français,* manière sans doute d'indiquer par ce seul pré-nom le "la dimension d'avant-nom, de sans-nom" à laquelle cette problématique nous confronte. Hystérie dans sa version postmoderne peut-être, mais hystérie toujours, diront certains, état-limite exemplaire, répliqueront sans doute d'autres. Errance non psychotique en tout cas, à moins que l'on ne se contente d'y repérer une psychose non encore déclarée pour se rassurer au plus vite de la suffisance de ses catégories cliniques.

Remarquons tout de suite que si nous ne pensons pas qu'il convient de parler, à propos de tels sujets de psychose non déclenchée, c'est que leur absence à eux-mêmes comme sujet n'implique nullement une forclusion du Nom du Père ; simplement tout se passe comme si le bénéfice - ou le maléfice - qu'ils tirent de la civilisation scientifique les autorisait - ou les contraignait - à se priver de Nom-du-Père et donc à esquiver l'indispensable travail de subjectivation qui est dévolu à tout qui veut vivre dans le désir. En effet, rien ne vient leur signifier dans le social que les jouissances qui les imbibent vont à l'encontre de la possibilité de soutenir un désir de sujet. N'est ce pas ainsi, par exemple, que nous pouvons lire "Les particules élémentaires" de Houellebecq[2], où l'écriture de l'auteur réussit la prouesse de décrire de tels sujets d'une façon tout à fait congruente avec leur façon de surfer sur la langue. D'une manière plus anecdotique, pensons aussi au zapping de l'accroché à la jouissance télévisuelle. Il croit regarder tout mais c'est plutôt qu'il ne voit rien. Fonctionnement d'un sujet qui se défend contre une subjectivation dont il craint d'avoir à supporter les conséquences, ou modalité d'être d'un pré-sujet qui ne veut - ou ne peut - trouver en lui-même de quoi payer le prix pour trouver abri sous le signifiant phallique ? S'agirait-il là de ce sujet dont Lacan dira tardivement dans son enseignement - à propos de Joyce - qu'*il est désabonné de l'inconscient, soit quelqu'un qui ne joue strictement que sur le langage.*

Nous pourrions aussi renvoyer à une autre phrase de Lacan, cette fois reprise par Safouan

1 G. LÉRÈS Le maître est barré, in *Où en est la psychanalyse ?*, sous la direction de Claude Boukobza, Érès 2000, p. 132.

2. M. HOUELLEBECK, *Les particules élémentaires*, Flammarion, 1998.

dans son ouvrage *la Parole ou la mort*, où le premier lui aurait dit à l'occasion d'un contrôle : *Entre deux sujets, il n'y a que la parole ou la mort.* » Sans doute n'est-ce pas là recourir à de grandes constructions métapsychologiques pour indiquer que la parole, c'est l'objection - le temps de la vie du parlêtre - à la mort. Ceci n'exclut pourtant pas que la parole puisse être mortifère ni même que structuralement, la parole porte le poids de mort de la chose comme le rappelle Hegel ; néanmoins, dans cet abandon de l'immédiat auquel nous contraint notre dépendance au signifiant, se situe le ressort de ce qui nous sauve de l'engluement dans la jouissance. Relevons cette remarque de Nestor Braunstein dans son ouvrage sur la jouissance[1] où il définit la parole comme *le diaphragme de la jouissance*, c'est-à-dire comme ce qui, à l'instar du diaphragme de l'appareil photographique, permet de réguler l'arrivée de lumière. La parole permettrait de réguler l'arrivée de jouissance. En cela, elle protégerait de son excès et lorsqu'elle ne soutient pas cette fonction diaphragmatique, comme c'est le cas dans la psychose, nous savons les débordements auxquels cela peut amener. En revanche, quand le diaphragme n'a plus la mobilité qui convient, lorsqu'il s'est rigidifié, nous pourrions y lire le modèle de la névrose : il n'existerait plus, en ce cas, de capacité d'ouvrir plus ou moins l'accès à la jouissance, l'effet qui en résulte la plupart du temps étant de se figer dans la position de plus petite ouverture possible et nous savons que la névrose consistante donne des vies comme quasi mortes.

La clinique freudienne reprise par Lacan, donc la clinique analytique, sépare la jouissance et le désir et les pose même comme antagonistes. Grâce au levier de la parole via la castration, la jouissance va passer dans les réseaux du signifiant pour y être tamisée. De ce fait, se met en place une jouissance différente, une jouissance limitée, permise, qu'on a coutume d'appeler jouissance phallique dans la mesure où le signifiant phallique produit par la métaphore paternelle vient attester - et en même temps verrouiller leur articulation - de l'impossibilité de la conjonction de la jouissance et du désir.

Notre question sera donc celle-ci : comment rendre compte des effets cliniques que produit la redistribution des rapports entre la jouissance et le désir dans notre social sous la mutation organisée par la triple action de la science, du capitalisme et de la démocratie ? Comment l'absence de subjectivation que nous croyons identifier dans les nouvelles pathologies irait-elle de pair avec une dérégulation des rapports entre jouissance et désir ? Comment la modification du poids de la parole, de son statut dans notre social équivaut-elle à donner avantage - pensons au sens donné à ce mot dans un match de tennis - à la jouissance ou à la pulsion de mort.

Pour soutenir ce propos, nous partirons de notre clinique d'abord, de deux textes de Lacan ensuite dont nous tenterons le commentaire. Nous conclurons en nous demandant, ainsi que nous l'avançons dans notre titre, s'il ne s'agit pas là d'une virtualisation du Nom-du-Père.

Partons de notre clinique d'abord. Celle d'une femme qui ne vient pas en analyse, mais qui vient... pour parler, ce doit être la quatrième ou la cinquième séance. Nous pourrions dire qu'elle n'est pas encore en analyse, mais même si actuellement nous en savons davantage, à ce moment-là nous ne pouvions en avancer plus. Cette femme montre d'emblée une capacité hors du commun de se suspendre dans son comportement et de s'interroger sur ce qui lui arrive. Elle consulte parce que son mari est devenu comme paranoïaque et que ça la met dans une position où il lui est extrêmement difficile de se sortir de son emprise. Elle vient à sa séance après - comme elle dit - "une scène de ménage où ça a encore bardé!" Forte de cette capacité de s'interroger sur ce qui lui arrive, elle dit : "Mon premier mouvement serait de venir jusqu'ici, de vous mettre l'argent de la séance sur la table et de m'en aller". Je m'entends lui répondre suite à ce qu'elle m'avait dit précédemment qu'au fond, j'avais l'impression qu'elle venait comme une enfant qui viendrait dire au père qu'il était dans l'incapacité de la sortir de l'emprise de la mère, moyennant quoi, elle s'en irait tout aussitôt, bien qu'elle se doive de payer le tribut.

[1] N. BRAUNSTEIN, in *La Jouissance,* Point Hors Ligne 1990, pp. 67 et suivantes

Elle me répond - et il est vrai que j'avais pu entendre que cette paranoïa émergente et probablement effective du mari ne venait rien faire d'autre que reprendre la force et l'intensité avec lesquelles le discours maternel s'était manifesté pour cette femme - : " C'est vrai, je savais que mon père n'était pas d'accord avec la façon dont ma mère me traitait mais je savais aussi qu'il n'interviendrait pas. Je savais pourtant qu'il n'était pas d'accord." Elle décrit son père comme faible, mais pas sur le mode hystérique selon lequel il aurait dû être fort et grâce à cela, lui épargner toute difficulté ; ce qui caractérise son dire, c'est bien plus sa certitude et sa conviction que son père n'approuvait pas sa mère, mais en même temps, et sans pour autant se plaindre, sa certitude qu'il n'interviendrait pas, qu'elle ne pouvait nullement compter sur une intervention réelle de sa part.

Deuxième trait clinique. Celui d'un homme en analyse, décrivant comment il est en train de se séparer de sa compagne. Et il en arrive à parler du moment où il se sent littéralement aboli comme sujet face à l'autre. Dans l'incapacité absolue de soutenir un avis différent du sien, bien qu'il sache qu'il ne partageait nullement l'avis de l'autre, en l'occurrence sa partenaire dont il a décidé de se séparer. Ainsi, c'est d'un commun accord qu'ils ont décidé de mettre un terme à leur relation, mais, puisqu'ils ne vivent pas une conflictualité qui rompait le dialogue, ils décident aussi de se voir de temps en temps et de passer une soirée ensemble pour préciser et discuter les modalités de leur séparation. A l'heure fixée pour ce rendez-vous, il se présente là où l'attend sa compagne et il la trouve dans son lit, annonçant qu'elle n'en a rien à faire de ce rendez-vous et de quoi que ce soit avec lui d'ailleurs. A sa séance, il dit comment ce propos a le pouvoir de l'abolir complètement en tant que sujet, lui se trouvant comme démuni de toute référence à une possible tiercéité et dans l'incapacité de se positionner face à l'autre qui a ainsi tout à coup changé la donne. Impossibilité radicale pour ce patient de se soutenir comme désirant s'il a affaire à un autre qui ne se réfère plus à une tiercéïté commune, en l'occurrence justement la question du rendez-vous, même si par ailleurs il lui apparaît comme une évidence qu'elle a changé la donne.

Nous voulons insister sur le fait que pour les deux patients évoqués, il y a un Nom-du-Père : en témoignent les propos " Je sais bien qu'il n'était pas d'accord." ou le fait qu'il sait qu'elle a changé la donne. Mais, en même temps, ce Nom-du-Père semble tout à fait inopérant. Du coup il livre le sujet à un Autre maternel tout puissant. Il ne s'agit donc nullement d'une forclusion du Nom-du-Père. Mais il ne s'agit pas non plus d'un refoulement. Nous pourrions penser qu'il y va plus d'un "je sais bien, mais quand même..." et du coup évoquer la perversion, mais il s'agirait alors d'un "je sais bien, mais..." qui est tributaire de l'Autre et pas seulement du sujet.

Ceci pose plutôt la question du rapport entre savoir inconscient et discours du social, ainsi que Freud l'interroge dans *Moïse et le monothéisme*, lorsqu'il dit : « *Les humains ont toujours su de cette manière particulière qu'ils ont possédé un jour un père primitif et qu'ils l'ont mis à mort.* » Si ce genre de formulation se tient, il faudrait alors dire qu'aujourd'hui, les humains savent qu'il n'y a plus de Nom-du-Père pour empêcher l'horreur. Depuis la Shoah - et indépendamment de l'avoir vécue de près ou de loin à travers ses proches - la conséquence irréversible serait, pourrait-on dire, la levée d'un verrou et l'effacement dans l'inconscient de la représentation du Père comme en mesure de nous protéger de l'horreur[1]. A ce titre, la postmodernité introduirait comme une blessure de langue[2], une modification dans le savoir de lalangue.[3]

Comment pourrions-nous articuler davantage ces questions ? A cet égard, il n'est pas inutile de nous en retourner à deux textes de Lacan, le premier, ancien dans son enseignement puisqu'il est extrait du discours de Rome, le second, beaucoup plus tardif, puisque énoncé vingt ans plus tard dans son séminaire sur *Les non dupes errent.*

---

1 Nous renvoyons à notre article « Dieu n'est plus mort » où nous avons précisément soutenu et développé cette question, in *Où va Dieu ?*, revue de l'université de Bruxelles, 1999, pp. 123-134.

2 Nous renvoyons ici à une expression utilisée par Daniel Lemler, conversation inédite.

3. Nous renvoyons à ce néologisme introduit par Lacan dès la fin du séminaire *Encore*

D'abord un texte extrait de *Fonction et champ de la parole et du langage*[1]. C'est un texte assez étonnant pour notre propos. Lacan y énonce en des termes qu'il n'utilisera plus après, ce qu'est l'enjeu d'une analyse :.*L'enjeu d'une psychanalyse, c'est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y soutient au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires comme moyen de leur accord et notre voie est l'expérience intersubjective où ce désir se fait reconnaître.* Et il ajoute : *Dès lors on voit que le problème est celui des rapports dans le sujet de la parole et du langage.(...) Trois paradoxes dans ces rapports se présentent dans nos domaines. (...) Premier paradoxe, la folie...,(...) deuxième paradoxe, la névrose...,(...) troisième paradoxe*, non pas la perversion comme on pourrait s'y attendre, mais *le sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours*.

Et Lacan d'ajouter : *C'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique. (...) Pour en donner une formulation exemplaire, nous ne saurions trouver terrain plus pertinent que l'usage du discours courant en faisant remarquer que le « ce suis-je » du temps de Villon s'est renversé dans le « c'est-moi » de l'homme moderne. Le moi de l'homme moderne a pris sa forme dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde. Mais une issue s'offre au sujet pour la résolution de cette impasse où délire son discours. La communication peut s'établir pour lui valablement dans l'oeuvre commune de la science et dans les emplois qu'elle commande dans la civilisation universelle ; cette communication sera effective à l'intérieur de l'énorme objectivation constituée par cette science et elle lui permettra d'oublier sa subjectivité. Il collaborera efficacement à l'oeuvre commune dans son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à l'orthopédie des relations de groupe lui donnera matière à oublier son existence et sa mort en même temps qu'à méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie. (...) C'est,* dit-il, *un mur de langage qui s'oppose à la parole.*

Relevons à quel point il est étonnant de retrouver dès le début de l'enseignement de Lacan, ce poids donné au sujet de la civilisation scientifique et l'aliénation spécifique qui lui est attachée, à savoir l'oubli de sa subjectivité chez quelqu'un pour qui un mur de langage s'oppose à la parole. Que, par ailleurs, cet oubli ne soit pas assimilé à la perversion, mais qu'il insiste plutôt sur un processus d'absence de subjectivation, voilà ce que nous voulons retenir de ces propos

Second texte beaucoup plus tardif de Lacan auquel nous voudrions nous référer pour le commenter : c'est la séance du séminaire *Les non dupes errent* du 19 mars 1974. C'est celle où il distingue le "nommer à" et le Nom-du-Père. Il y avance : « *Il y a quelque chose dont je voudrais désigner l'incidence. Parce que c'est le biais d'un moment qui est celui que nous vivons dans l'histoire. Il y a une histoire, quoique ce ne soit pas forcément celle que l'on croit ; ce que nous vivons est très précisément ceci : que curieusement, la perte, la perte de ce qui se supporterait de la dimension de l'amour, si c'est bien celle non pas que je dis, je ne peux la dire, je ne peux pas la dire, à ce Nom du père se substitue une fonction qui n'est autre que celle du nommer-à. Etre nommé-à quelque chose, voilà ce qui point dans un ordre qui se trouve effectivement se substituer au Nom-du-père. A ceci près qu'ici, la mère suffit généralement à elle toute seule à en désigner le projet, à en faire la trace, à en indiquer le chemin.*

Si le désir de l'homme, je l'ai défini pour être le désir de l'Autre, c'est bien là que ça se désigne dans l'expérience. Et même dans les cas où, comme ça, par hasard, enfin, il se trouve que par un accident elle n'est plus là, c'est quand même elle, elle, son désir, qui désigne à son moutard ce projet qui s'exprime par le nommer-à(...) Etre nommé à quelque chose, voilà ce qui, pour nous, à ce point de l'histoire où nous sommes, se trouve préféré - je veux dire effectivement préféré, passé[2] *avant, - ce qu'il en est du Nom-du-père (...)*

1 J. LACAN, *Ecrits* p. 281-282.

2 Notons que dans la version transcrite à notre disposition, il se trouve écrit « *se trouve préférer - je veux dire effectivement préférer, passer avant - ce qu'il en est du*

Il est tout à fait étrange que là, le social prenne une prévalence de noeud, et qui littéralement fait la trame de tant d'existences, c'est qu'il détient ce pouvoir du nommer-à au point qu'après tout, s'en restitue un ordre, un ordre qui est de fer. Qu'est ce que cette trace, cette trace désigne comme retour du Nom du père dans le Réel, en tant précisément que le Nom du père est verworfen, forclos, rejeté, et qu'à ce titre il désigne si cette forclusion dont j'ai dit qu'elle est le principe de la folie même, est ce que ce « nommer à » n'est pas, est-ce que ce nommer-à n'est pas le signe d'une dégénérescence catastrophique ?[1] »

Reprenons ce texte pour en indiquer bien les articulations.

Premièrement, Lacan introduit la distinction entre Nom-du-Père et "nommer à", pour la première et unique fois dans son enseignement, à notre connaissance . Le Nom-du-Père étant par ailleurs directement lié à l'amour. Et il évoque dans le moment de l'histoire où nous sommes, la substitution du "nommer à" au Nom-du-Père. Pour faire le lien entre ces propos, nous pourrions évoquer ce qu'il avançait dans Le Savoir du psychanalyste, soit que "*tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour...*"[2]

Mais d'abord et avant tout, que signifie cette différence entre "nommer à" et Nom du père? Proposons simplement de revenir sur ce qu'est une nomination. A ce propos, Eric Porge dit très bien qu'*en opposant le "nommer à" au Nom du Père, Lacan anticipe le changement de sens qu'il donne au Nom du Père dans RSI en 1975 ; non plus celui seulement de représenter le nom donné au père mais aussi le nom donné par le père, la fonction nommante du père*[3]. Une nomination recouvre à la fois l'effet de nommer ou d'être nommé et l'acte de nommer, au sens performatif. Dans l'enseignement de Lacan, la spécificité de la fonction du père a longtemps recouvert l'effet de donner ou de recevoir un Nom-du-Père, via la substitution signifiante sous le terme de métaphore paternelle ; cette fonction du père est reprise plus tard comme comprenant aussi la fonction nommante du Père, l'acte de nommer. Une disjonction est ainsi introduite entre le père donneur de nom et le Père comme nom. Dans les derniers séminaires, Lacan s'attache davantage au naming et à ce qui s'y attache : *le père comme nom et comme celui qui nomme, ce n'est pas pareil*[4].

Si nous nous référons au dictionnaire, nomination peut être entendu transitivement ou intransitivement : transitivement, nous nommons quelque chose d'un nom, par exemple, nous nommons un ensemble de phénomènes météorologiques, typhon, et de ce fait, le mot typhon prend la place de la description des phénomènes météorologiques ; cette nomination transitive, nous pouvons l'appeler métaphorique puisque le nom donné fait disparaître un ensemble d'autres noms et ceux-ci s'avèrent désormais inutiles pour leur désignation. Par ailleurs, notons qu'il a fallu consentir à se mettre sous le couvert du nouveau nom, qu'il a fallu aller le chercher dans un ailleurs de la langue, car ce qui est nouvellement dénommé a dû se laisser déporter dans cet autre lieu, sous la houlette de cet autre nom. En revanche, pour une nomination intransitive, il s'agit de nommer en plus à quelque chose. Ainsi lorsque nous nommons Monsieur X, Président-directeur-général, cette nouvelle appellation lui est désormais comme ajoutée, mais elle ne fait pas disparaître le nom qu'il portait. Cette nomination devrait plutôt être dite métonymique, car elle n'exige pas la disparition du premier signifiant. De ce fait, tout se passe comme si l'effet de consentement à l'ailleurs exigé par la nomination de type métaphorique n'est pas obtenu et le sujet a le loisir de penser que c'est de son seul lui-même qu'il a obtenu cette nomination.

Nom-du-Père ». Nous avons rectifié l'infinitif en participe passé, fort de ce que l'équivoque ne peut être tranché à écouter la retranscription sonore et de qu'autrement le sens n'est pas compréhensible.

1 J. LACAN, séminaire XXI, *Les non-dupes errent,* séance du 19 mars 1974, inédit

2 J. LACAN, Le Savoir du psychanalyste, séminaire 1971-1972, séance du 6 janvier 1972, inédit.

3 E. PORGE, *Les noms du Père chez Jacques Lacan,* Erès 1997, p. 140.

4 J. LACAN, Joyce le symptôme I, in *Joyce avec Lacan,* Navarin1987, p.28.

Telle est bien la différence impliquée dans le fait de nommer cet enfant Jacques ou de nommer Jacques à tel ou tel poste. Remarquons d'ailleurs qu'il serait plus juste de comparer nommer cet enfant Jacques à nommer cet enfant à tel poste. Mais précisément, nous sommes habitués à supposer qu'avant d'être nommé à tel ou tel poste, cet enfant a déjà été nommé Jacques. Or, précisément, c'est ici que se passe la nouveauté dans l'histoire - *à ce point de l'histoire où nous sommes,* dit Lacan - : c'est que ce "nommer" peut ne pas s'ajouter au Nom-du-Père, mais au contraire s'y substituer. Autrement dit, qu'il n'est pas certain que Jacques ait été nommé comme tel, ou encore que la nomination de cet enfant à ce poste soit articulée avec le fait que cet enfant ait été nommé Jacques. Autrement dit encore, ces deux nominations peuvent faire route toute seule, chacune selon ses propres modalités, sans que le "nommer à" ne soit aucunement amarré dans l'opération du Nom-du-Père.

S'il fallait prendre un exemple pour illustrer la substitution du "nommé à" au Nom-du-Père, nous pourrions évoquer la différence entre prendre sa place dans un train ancien modèle, - aujourd'hui, nous pourrions encore dire "normal"mais sans doute plus pour longtemps - et dans un TGV. Chacun sait ce à quoi autorise de s'acquitter du prix de son billet dans un train ancien modèle : le droit à voyager à la place que je souhaite en fonction bien sûr des disponibilités et eu égard aux contraintes minimales du règlement, telles que la différence des première et deuxième classe. Aujourd'hui, lorsque je prends une place dans le TGV, l'employé du guichet m'assigne, via l'ordinateur, une place fixe dont je ne peux en principe changer sans déroger. En ce cas, il ne s'agit pas d'un libre parcours, il s'agit d'une assignation, et de ce fait la possibilité de modifier l'horaire ou l'itinéraire choisi est rendue considérablement plus difficile, si pas impossible. La diminution de prix m'amenant parfois à devoir accepter la perte pure et simple de mon billet au cas où je souhaiterais modifier l'assignation de place qui m'a été faite. Nous pouvons dire que dans l'ancien système, l'accès au voyage m'est donné par le fait de payer ma dette et il m'est laissé une grande latitude pour l'usage de la place que j'ai de ce seul fait acquise, en même temps que ma place ne m'est pas donnée comme telle. J'avais donc droit à une place, mais je ne savais pas laquelle pour autant, à moins d'une réservation. Avoir droit à ma place ne me dispensait dès lors pas d'avoir à la trouver. Paradoxalement, les avantages du TGV se conjoignent à des contraintes inattendues, qui s'avèrent plus consistantes que celles du système traditionnel. Mais surtout, tout se passe désormais comme si le droit à faire le voyage comprenait de facto la désignation de ma place et m'autorisait à faire l'économie de la subjectivation.

Nous pouvons dès lors dire que recevoir mon ticket en réglant ma dette suffit pour m'autoriser au parcours et relève du Nom-du-Père ; en revanche, recevoir une assignation de place semble bien relever d'un "nommé à".

Deuxièmement, Lacan nous dit que la mère suffit largement à l'opération du "nommer à". Autrement dit, pas de nécessité d'intervention du tiers. Combien de fois d'ailleurs n'entendons-nous pas aujourd'hui qu'il faut considérer que la mère est, elle aussi, compétente à exercer la fonction paternelle, qu'il ne s'agit plus d'y voir un quelconque privilège du père. Si en un sens la remarque est fondée, il est tout aussi vrai que la limite à la remarque, c'est que la mère ne pourra pas être le réel du père. Mais combien de fois ne devons-nous pas entendre sous un tel énoncé qu'en étant suffisante pour exercer la fonction paternelle, la mère peut se dédouaner de toute intervention tierce ? Si effectivement, c'est désormais le "nommer à" qui prévaut, le seul fait de renvoyer à une existante tiercéïté suffit pour sa mise en place ; il ne s'avère nullement nécessaire que cette tiercéïté donne de la voix, fasse entendre qu'elle est toujours énonciation, qu'elle implique un amarrage dans un corps, dans un ailleurs. On se représente très bien ce que peut donner ce type de dispositif : du tiers oui, sous forme d'énoncés, mais du tiers qui s'énonce, non ! Du tiers oui, mais il ne faut pas qu'il s'actualise, autrement dit du tiers virtuel ! Or toute la difficulté clinique est bien à cet endroit : qu'une mère doive se référer à de l'Autre, passe encore, mais qu'elle doive parfois consentir à s'en remettre entre les mains d'un tiers pour une décision qui ne va pas dans le sens qui l'agrée est une toute autre affaire ! Une chose est que soit reconnue de la tiercéïté, autre chose que soit énoncée à partir de cette même tiercéïté une parole arrimée au corps de celui qui l'énonce et qu'en plus, cette parole soit reconnue comme légitime, sans être à la botte de celle qui l'a induite,

par exemple en pouvant se référer au fonctionnement du social..

Troisièmement, et ceci introduit une nuance par rapport à la première formulation : être "nommé à" est aujourd'hui préféré à ce qu'il en est du Nom-du-Père. Comme si Lacan introduisait avec cette nuance que le sujet choisissait cette préférence, alors qu'en début de sa formulation, il parlait de la substitution du "nommé à" au Nom-du-Père comme d'un effet actuel dont le sujet n'était nullement responsable. C'est évidemment une indication de ce qu'en cette affaire, même si la substitution du "nommer à" au Nom-du-Père résulte des changements introduits dans le social (par exemple de par la survenue du discours de la science), il reste néanmoins qu'il y a une part de choix du sujet dans l'adhésion qu'il donne à cette substitution. Dans ce sens, le dispositif social fera sans doute que son consentement ira davantage au "nommer à" qu'au Nom du Père, mais sa réponse viendra entériner ce glissement. En effet, tout se passe comme si l'offre du système social d'aujourd'hui poussait le sujet à prendre la voie la plus facile, celle qui lui permettrait de faire l'économie de la castration et de la confrontation à l'altérité, celle qui l'autoriserait à faire l'impasse de la subjectivation. Il n'en reste pas moins vrai qu'il pourra, quant à lui se contenter de surfer ou de zapper ou même qu'il refusera la subjectivation, en se déclarant victime par exemple. Ajoutons cependant qu'une fois ce dispositif amorcé, il peut arriver que d'aucuns n'aient quasi plus d'autre choix que d'adopter la non-rencontre avec le processus de subjectivation, tant ils se vivraient comme des orphelins du Symbolique ; le tout étant alors de savoir si, à ce stade, ils ont encore vraiment la possibilité du choix !

Quatrièmement : le social restituerait, à partir de là, un ordre de fer : de détenir le pouvoir de "nommer à", il s'en retrouverait d'autant plus puissant, si pas d'emblée même despotique. L'ordre de fer sécrété par le social et son pouvoir de "nommer à", pouvons-nous mieux l'appréhender qu'en évoquant la place que l'ordinateur assigne au voyageur du TGV. La façon même dont l'employé au guichet, auparavant interlocuteur obligé de faire sien - de subjectiver - les règlements ferroviaires, se trouve aujourd'hui remplacé par un individu qui se contente de se tourner vers l'ordinateur pour s'en faire le pur et simple lecteur, voire au mieux l'interprète, indique bien la mutation à laquelle nous avons à faire : en tout état de cause, le Big Brother des TGV est là pour nous indiquer qu'il n'est pas si facile - si tant est que ce soit même possible - de déroger à l'assignation qui nous est ainsi désormais faite.

Remarquons que, hors cette assignation, il n'y a plus de possibilité identificatoire qui tienne, aucun arrimage signifiant qui soit à même de soutenir le trajet du sujet. L'ordre de fer devient de ce fait aussi ordre de "faire", de substituer du faire, de l'agir au manque à être, au désirer. Comme si, du fait de cette assignation tributaire d'un "nommer à", le sujet ignorait comment fonctionner s'il quittait cette place ; comme s'il n'avait pas - plus - le mode d'emploi d'une vie régie par le Nom-du-Père, même si celui-ci a été et reste inscrit pour lui. L'ordre de fer tient donc à ce double mouvement : assignation déterminante par la procédure du "nommer à" en même temps que difficulté accrue de faire le pas pour franchir ce qui ne peut plus apparaître que comme un abîme pour le sujet : puisque dans le social, ce fonctionnement n'opère plus avec l'évidence d'un devoir inévitable, en même temps qu'il ne lui signifie plus la banalité et donc la faisabilité de soutenir son désir.

Enfin, Lacan évoque cet ordre de fer comme trace du retour du Nom-du-Père dans le réel, ce qui suppose l'équivalent d'une forclusion du Nom-du-Père dans le social et ceci l'amène à se demander, étant donné ce qu'il a par ailleurs décrit comme processus de forclusion dans la folie-même, - sur un mode interrogatif, précisons-le - si cette substitution du "nommer à" au Nom du père, ne serait pas le signe d'une dégénérescence catastrophique.

Pour apprécier l'importance relative de ce qui n'est pas un terme coutumier à l'énonciation de Lacan, - *dégénérescence catastrophique* - rappelons qu'il commence la première séance de ce séminaire intitulé *Les non dupes errent* par cette avancée qui présage de la suite qu'il développera dans son questionnement sur le sinthome, à savoir que, *de l'équivoque qu'autorise la langue française* - dont il nous dit aussi que *c'est la richesse qui la caractérise* - entre *non dupes errent* et *noms du père*, il nous dit qu'il y va *du même savoir : dans les deux cas, c'est le même savoir, ce n'est pas le même sens.* Et il ajoute *: ne croyez pas* (à propos de ce rapprochement, de cette identité

phonématique des *noms du père* et des *non dupes errent) qu'il n'y ait pas d'énigme pour moi-même, et c'est bien de ça dont il s'agit*[1].

Il s'agirait donc d'un même savoir dans cette pluralisation du Nom-du-Père en *noms du père* et dans les *non dupes qui errent*. Mais que recouvre ce double sens ? D'abord, la catégorie de ces non dupes qui errent. Ils sont, nous dit Lacan, *ceux ou celles qui se refusent à la capture de l'espace de l'être parlant, ceux qui en gardent, si je puis dire, leurs coudées franches,* et il précise *qu'il en résulte l'absolue nécessité d'une, non pas errance, mais erreur. C'est à savoir que pour tout ce qui est de la vie et du même coup de la mort (...) leur vie n'est qu'un voyage.* Ne devons-nous pas entendre ici une autre façon de parler de l'absence de subjectivation ?

Pour ce qui est des noms du père, autre sens du même savoir, disons en quelques mots les enjeux de cette pluralisation : passer du singulier du Nom-du-Père au pluriel des noms-du-père change manifestement le statut du Père. Jusqu'au séminaire empêché suite à l'excommunication de 1963, il n'y avait qu'Un signifiant du Nom-du-Père, qu'Un seul père pour tous, qu'Une seule manière d'inscrire le sujet dans la Loi du langage. En revanche, à partir de la pluralisation, Lacan fait émerger que, dans le meilleur des cas, chacun a pu disposer d'un signifiant qui lui a servi de signifiant de père, et qu'en ce cas, c'est à chacun de repérer le trait qui lui a servi pour s'inscrire dans la structure.

Nous pouvons donc dire qu'avec cette pluralisation, Lacan fait émerger une autre modalité de la fonction paternelle : non plus le même Père pour tous, mais à chacun le sien. En cela, il prend acte de l'évolution du social en même temps qu'il anticipe une possibilité de réponse au désarroi actuel. Il en prend acte, et il ne nous est pas difficile de montrer qu'effectivement[2], le Nom-du Père n'a plus la même opérabilité qu'auparavant, qu'avec le développement conjoint de la science, de la démocratie et du capitalisme, la fonction de repère unique qui valait pour tous est en voie de disparition. Mais, dans le même mouvement, en pluralisant le Nom-du-Père, Lacan anticipe sur notre désarroi parce qu'il nous fait entendre que cette référence centrale et unique qui valait pour tous n'est pas vraiment indispensable - sous cette modalité en tout cas - au fonctionnement de l'appareil psychique, même si toute la question reste bien de savoir ce qui du père - dans ce passage du Nom-du-Père aux noms du père - reste absolument nécessaire, ou, pour reprendre sa formulation dans Le Sinthome, comment entendre *se passer du Nom-du-Père à condition de s'en servir.*

Mais laissons-là cette question pour en revenir à ce qui nous préoccupe : en pluralisant - et nous entendons cette pluralisation comme une avancée théorique en phase avec l'évolution du social - le singulier du Nom-du-Père en noms du père, une équivoque s'introduit, *deux sens différents pour un même savoir* : soit que d'en passer du Nom-du-Père aux noms du père, s'introduit la possibilité que des non dupes errent. Faisons l'hypothèse que l'errance - mais aussi l'erreur - a donc directement à voir avec cette parcellisation du Nom-du-Père, plus précisément encore lorsqu'au Nom-du-Père se substitue le "nommer à". Pour le dire autrement, le neuf dans l'histoire consisterait en ce que désormais le sujet voit un nouveau choix se poindre à son horizon, plus seulement celui de consentir - la conflictualité impliquant le consentement de fait - au Nom-du-Père, ou au contraire d'en forclore le signifiant, ou encore de lui dénier toute valeur, mais celui de se mettre à l'abri sous l'assignation d'un "nommé à" au prix de ne plus disposer de son aptitude à la subjectivation à laquelle autorisait et contraignait la référence au Nom-du-Père. Une nouvelle position psychique induite par la substitution du "nommer à" au Nom-du-Père serait alors celle du maintien d'une hypothèque sur la subjectivation qui trouverait sa justification dans le social lui-même.

Nous proposons de décrire ce processus comme une *virtualisation* du Nom-du-Père. Ce dernier est en fait bel et bien inscrit pour le sujet, mais comme maintenu inopérant, ne lui servant à rien. Bien sûr, ce dernier pourrait sans doute en retrouver l'usage, mais pour ce faire, il devrait d'abord rompre avec le maintien de cette latence, lever l'hypothèque, renoncer au leurre du mécanisme qui l'a assigné à cette

---

1 J. LACAN, séminaire XXI, *Les non-dupes errent,* séance du 13 novembre 1973, inédit.

2 C'est ce que nous avons montré dans notre ouvrage *Un monde sans limite*, Erès 1997.

place, donc y mettre sérieusement du sien là où il a été autorisé à s'absenter, autrement dit, il lui faudrait enfin consentir à subjectiver ce que précisément dans un tel dispositif, il avait pu et voulu jusque-là esquiver.

Est-ce que nous ne pouvons pas concevoir le cas de Joyce comme ceci ? se demandera Lacan, *à savoir que son désir d'être un artiste qui occuperait tout le monde, le plus de monde possible en tout cas, est-ce que ce n'est pas exactement le compensatoire de ce fait que disons, que son père n'a jamais été pour lui un père. Que non seulement il ne lui a rien appris, mais qu'il a négligé à peu près toute chose, sauf à s'en reposer sur les bons pères jésuites, l'Eglise diplomatique.* (...) *Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose*[1] *comme une, je dirais, compensation de cette démission paternelle ? De cette Verwerfung de fait ?*

Le fait que la fonction du père réel soit plus difficilement opérante, faute de la légimité qu'autorisait la référence à la tradition par exemple - ceci ne voulant pas dire qu'il n'y a d'autre issue que la restaurer - obligerait davantage le sujet à inventer en s'appuyant sur ce qui fait nom du père pour lui, c'est à dire à se servir du Nom-du-Père tout en s'en passant. Mais ceci vaut sans doute pour Joyce, or tout le monde est loin d'être Joyce. Son génie l'a autorisé - c'est le cas de le dire - à devenir l'auteur de Ulysse, mais le destin le plus commun dans un tel dispositif, n'est-il pas de préférer être "nommé à", de se satisfaire d'une telle assignation et, d'ainsi échapper à la subjectivation, de rester dès lors un non-dupe-qui-erre.

Pour Suzanne Ginestet-Delbreil, ces non-dupes sont hors du champ de la représentance, dans la mesure où tout se passe comme s'ils ne s'étaient pas appropriés la langue dans toutes ses fonctions. C'est la fonction sémantique - l'acte individuel d'appropriation de la langue qui, selon Benveniste, introduit celui qui parle dans la parole - qui serait en souffrance, l'objet ne serait pas exclu de la langue ; les non-dupes se caractériseraient par un langage qui ne permettrait pas la subjectivation.[2]

Tout ceci donnerait droit de cité à nos interrogations du début et ouvre sans doute plus de questions que cela ne propose de réponses. Relevons cependant, pour conclure, quelques questions - parmi d'autres - qui nous semblent des conséquences directes de ce qui précède : si c'est cette virtualisation du Nom-du-Père qui organise ces sujets, comment s'organise le transfert ? Quels processus psychiques se mettent en place pour maintenir cette virtualisation effective ? Comment entamer une telle défense constitutive du sujet ? Et peut-on même parler à ce moment-là de transfert[3] ? De ce fait, que signifie décrier l'identification à l'analyste comme finalité de cure, si ce dernier dispose bien de quelques longueurs d'avance sur le processus de subjectivation ? Par ailleurs, ceci ne réinterroge-t-il pas d'une manière radicale la technique analytique elle-même, car il est évident que la position de non-dupe ne peut spontanément trouver d'issue dans le dispositif de l'association libre. Quels points d'arrêt l'analyste doit-il introduire pour que la cure ne soit pas elle-même réduite à une virtualisation ? L'analyste n'a-t-il pas à s'engager dans ce travail autrement qu'en occupant la place de l'objet - toujours pas exclu de la langue du patient - ce qui d'ailleurs ne le dispenserait pas pour autant d'avoir à l'identifier correctement ?

---

1 J. LACAN, séminaire XXIII, Le Sinthome, séance du 10 février 1976, inédit

2 S. GINESTET-DELBREIL, D'un avant de la perversion, in *La disposition perverse*, sous la direction de P. Guyomard, Odile Jacob 1999, p. 240..

3 Nous renvoyons volontiers sur cette question à l'ouvrage de S. GINESTET-DELBREIL, *L'appel de transfert et la nomination,* et plus particulièrement au chapitre consacré à l'appel de transfert, Interéditions, 1987, pp.121-145.

Jacqueline Hiltenbrand

A propos d'un cas clinique, éléments concernant la pulsion de mort

J'ai choisi ce thème parce qu'il s'agit d'une question que je souhaiterais éclaircir. En effet, ce terme de pulsion de mort est très fréquemment entendu, interprété en première intention comme pulsion destructrice, voire l'envie de mourir.

Il s'avère qu'en fait il s'agit de tout autre chose, et que cette première approche de la notion de pulsion de mort, si elle n'est pas fausse, reste néanmoins exclusivement imaginaire.

Or précisément, il s'agit de quelque chose qui est directement un fait de structure, c'est un fait de langage, et à ce titre la pulsion de mort comporte une dimension réelle, tout à fait essentielle, ainsi qu'une dimension symbolique.

Freud d'ailleurs, nous met la puce à l'oreille dans la conclusion de son article « Au-delà du principe de plaisir ».

Il y explique que par opposition aux pulsions de vie qui sont toujours perceptibles, puisqu' « elles se présentent comme des perturbateurs, et apportent sans discontinuer des tensions dont la liquidation est ressentie comme plaisir, les pulsions de mort en revanche paraissent accomplir leur travail sans qu'on s'en aperçoive ».

Que recouvre ce caractère éminemment silencieux, obscur et inexorable ? Qu'est-ce qui est ainsi à l'œuvre souterrainement chez chacun d'entre nous, de façon d'autant plus incontournable que nous n'en avons pas conscience ?

Nous savons que ce qui a amené Freud à mettre en lumière la pulsion de mort en 1920 dans cet article, ce qui l' a amené à se résoudre à admettre que le principe de plaisir n'était pas le seul principe qui régissait l'économie psychique, c'est l'observation, sur 25 années de travail clinique, de l'insistance de la compulsion de répétition.

Ce qui le questionne, c'est qu'il est bien obligé d'admettre que cette compulsion de répétition conteste directement la primauté du principe de plaisir, qu'il avait jusque-là posé comme le principe central de sa théorisation, et d'où tout découlerait.

On retrouve ici la même logique que dans le projet d'une levée complète du refoulement. Or Freud s'aperçoit que cette compulsion de répétition remet en scène des situations désagréables, fait revivre des situations qui n'ont jamais, à aucun titre, été agréables, et qui ont correspondu aux événements les plus difficiles que le sujet a eu à traverser et donc qui n'ont jamais été, d'aucune façon, source de plaisir.

Il est donc amené à s'interroger de la façon la plus cruciale, puisqu'il en va pour lui de la validité de tout ce qu'il a avancé jusque-là : c'est tout le sens ce de son travail, de sa vie, qui est en jeu à ce moment-là.

Sans vouloir reprendre en détail nombre de points qu'il aborde dans son article, j'insisterai surtout sur la conclusion qu'il dégage, à savoir qu'il existe une pulsion de mort strictement autonome par rapport à l'économie régie par le principe de plaisir. D'autre part cette pulsion de mort se présente antérieure au règne du principe de plaisir.

Freud pose l'existence de cette pulsion et de son caractère originaire de façon indiscutée. Par ailleurs dans cet article il va dans de longs développements tenter de donner une explication du lien qui existe entre cette pulsion de mort et le principe de plaisir. À cette question qu'il ne résout pas, il adjoint néanmoins très fermement le point suivant : « le principe de plaisir semble être en fait au service des pulsions de mort ». Toutes les forces vitales n'aspireraient en définitive qu'à ce retour à l'inanimé, mais par une certaine voie : « l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière ».

Comment pouvons-nous aujourd'hui énoncer le rapport qui existe entre cette pulsion de mort

première, incontournable, et notre condition de parlêtres, sexués et donc castrés ?

De quelle manière la sexuelle est-il concernée par cette pulsion de mort ?

En quoi la compulsion de répétition vient-elle témoigner bruyamment de cette pulsion de mort à l'œuvre silencieusement ?

C'est par l'insistance signifiante que l'on peut repérer la compulsion de répétition, c'est par là que nous pouvons approcher d'une autre conception que Lacan a développée à partir du texte de Freud.

Le sujet se montre rivé à certains signifiants lors de la mise en jeu de son désir. Le fonctionnement de la chaîne signifiante met en circulation des lettres, qui vont être précisément ce qui est en jeu dans la pulsion de mort.

***

Je prendrai ici comme illustration le très beau récit de Mario Soldati « La veste verte », où nous voyons merveilleusement relaté la façon dont se répète pour un sujet une situation bien précise.

Au printemps 1946, un jeune chef d'orchestre, Maître W., est invité par le responsable de l'opéra de Rome, à venir diriger Othello de Verdi. Il s'agit d'un jeune chef très brillant, prometteur, qui s'est déjà clairement fait remarquer à l'étranger. La première répétition commence, sous sa direction. Tout se passe extraordinairement bien jusqu'au moment précis où doivent intervenir pour la première fois les timbales. Le percussionniste attend le signal d'attaquer, la baguette en l'air. À ce moment-là, maître W. s'arrête net.

Sans explication, il commande la reprise du même passage, et arrivé au même moment de l'attaque des timbales, nouvel arrêt. À nouveau il commande la même reprise, tout ceci se passent dans un silence absolu sans le moindre chuchotement de quiconque, et puis à nouveau, au même moment il s'arrête. Il jette sa baguette. Il est pâle, défait. Le joueur de timbales s'adresse alors à lui pour lui demander s'il a fait une erreur. Maître W. lui répond que « non, pas du tout ». Il prie orchestre de l'excuser, et s'enfuit littéralement, prétextant un malaise.

L'imprésario, qui est le narrateur, s'empresse autour de lui, lui propose de prendre un peu de repos, et de reprendre la répétition ensuite.

Rien n'y fait, maître W. refuse catégoriquement, et prétextant un état de surmenage, il renonce purement et simplement à diriger la représentation de l'Othello de Verdi, alors même que précisément jusque-là il avait manifesté le plus vif intérêt pour cette direction. C'était pour lui une occasion tout à fait précieuse de se faire reconnaître en Italie, il avait renoncé à d'autres contrats plus avantageux à l'étranger pour assurer cette direction.

L'imprésario insiste, veut avoir des explications, et finit par obtenir le récit suivant :

Pendant la guerre, alors même qu'il était déjà un jeune chef d'orchestre remarqué, maître W. avait dû fuir en raison de ses prises de position politique, et de ses origines juives. Cherchant à rejoindre les troupes américaines déjà présentes dans les Alpes, il s'était caché pendant quelque semaines dans un couvent de Capucino. Là, il a eu l'occasion de faire la connaissance d'un faux chef d'orchestre, vêtu de la fameuse veste verte, (verte assez spectaculaire dans ce contexte) nommé Romualdi, et qui n'est autre que le joueur de timbales de l'orchestre.

Romualdi plus âgé que maître W. a réussi à se faire passer dans ce couvent pour un chef de grande réputation. Tout le monde l'entoure de la plus haute considération, et notre héros, qui a pris un autre patronyme et se fait passer pour un obscur employé de banque, va immédiatement repérer la supercherie.

Sans savoir pourquoi, maître W. va immédiatement entrer dans ce jeu.

Il s'instaure d'emblée une relation très spéciale entre ces deux hommes, et maître W. sans savoir pourquoi, renonce d'emblée à démasquer Romualdi dans l'usurpation qu'il fait du titre de chef d'orchestre. Il s'aperçoit qu'il s'agit d'un petit homme médiocre, qui tire profit d'une situation totalement fausse car elle ne correspond en rien à sa situation réelle.

Romualdi se fait passer pour compositeur, tandis que maître W. s'aperçoit qu'il s'agit en réalité de morceaux composés par Massenet. Mais non seulement maître W. ne dit rien, ce qu'il pouvait faire sans pour autant participer activement à cette mise en scène, mais sans savoir pourquoi il s'efface littéralement devant ce personnage qui est plus pitoyable qu'autre chose, il va le seconder dans les répétitions d'une chorale que Romualdi a organisée, il va l'aider à retrouver la musique de certains passages de Werther de Massenet, il va tout faire activement pour conforter Romualdi dans sa position de chef. Il s'applique à tout faire pour que Romualdi ne se doute de rien. Il est de la plus haute importance de maintenir intacte cette illusion.

Cette même situation d'effacement va se reproduire par rapport à une femme qui l'intéresse dans le village à côté. Ce jeune W. est un libertin, il aime les femmes et n'est pas du genre à renoncer à une occasion. Et pourtant là aussi, à sa stupéfaction, il est prêt à y renoncer plutôt que de contrarier Romualdi qui pourrait souffrir de ne pas avoir été préféré par elle.

Notre jeune W. est stupéfait par son attitude, il ne se reconnaît pas. En présence de cet homme, là où habituellement il fonce, il est entreprenant, il réussit brillamment ; là au contraire il s'efface, il renonce à tout ce qui est le plus cher, le plus précieux et apparemment sans aucune difficulté : « je vivais heureux, léger, libéré de l'obligation d'être moi-même ».

Il précise bien d'ailleurs que les seuls moments où ce petit jeu de cache-cache lui est difficile, concernent ceux où il s'agit de faire de la musique. Là, il est à la torture d'écouter Romualdi massacrer la musique. Le reste du temps, il est dans l'étonnement de trouver facile et agréable de se tenir ainsi dans l'ombre de Romualdi.

***

Que se joue-t-il entre ces deux hommes ? Qu'est-ce qui, chez ce petit homme plus pitoyable qu'autre chose, conduit un jeune chef brillant à renoncer à ce qui lui est le plus cher, et ceci de façon répétée ?

Tout l'art du récit consiste à ne pas lever l'énigme, mais au contraire à la souligner, en marquant bien l'absurdité, le caractère incompréhensible d'une telle situation.

La psychanalyse nous apprend que ce qui se répète sur ce mode si précis et si absurde, est incompréhensible de prime abord, parce que cette répétition est commandée par la logique de ce qui se passe sur une « autre scène », au niveau de l'inconscient.

Comment lire cette situation, et en quoi illustre-t-elle cette question de la pulsion de mort ? Nous assistons ici à la répétition d'une rencontre qui provoque chaque fois l'effacement, le renoncement d'un homme qui paraît être habituellement plutôt du genre fonceur, brillant, et qui sait réussir ses entrées sur scène.

Entre ces deux hommes apparemment si opposés, il existe un point commun bien précis : l'un comme l'autre ont à cœur de se faire valoir de se faire remarquer, d'être au centre du monde, sans être trop regardant sur les moyens d'y parvenir.

Ils ont une position narcissique identique. Maître W. est présenté comme un homme très content de lui, mais suffisamment intelligent pour obtenir les flatteries et les compliments par des procédés subtils.

Romualdi est nettement moins subtil. Très adroitement, le narrateur interrompt la répétition d'Othello au moment où maître W. se tient la baguette en l'air, prêt à commander l'attaque des timbales, tandis que Romualdi lui fait face, dans la même attitude, prêt à jouer.

Le même face à face s'est produit au couvent lorsque immédiatement, du premier coup d'œil, maître W. démasque Romualdi dans son rôle usurpé de chef d'orchestre, tandis que lui-même se fait passer pour un employé de banque.

Que se passe-t-il dans l'éclair de ce face à face, qu'est-ce qui se produit instantanément et qui conduit W. à s'effacer ?

Il est clair que c'est lui-même, en train de chercher à se faire valoir à tout prix qu'il aperçoit, mais en moins brillant, décalage qui ne fait que souligner la similitude de la position narcissique.

À propos de maître W., nous voyons là un homme qui s'aime lui-même, qui est en adoration devant la belle image qu'il incarne. D'ailleurs le récit nous apprend que sa valise est bourrée de photos de lui, toujours dans les positions les plus avantageuses, sauf sur une où il est en présence du chef Romualdi, photographie prise au couvent durant la guerre. Maître W. y apparaît de façon frappante dans une position de retrait. Cette figure de maître W. correspond bien à la définition que donne Lacan du masochisme : « se prendre pour l'objet de son désir ».

Tous ces arrêts répétés de maître W. face à ce que lui présentifie Romualdi dans ses diverses rencontres, témoignent de la position foncièrement narcissique d'un homme qui n'a pas renoncé à être cet objet merveilleux dont l'apparition va combler les vœux du grand Autre. C'est la vérité de cette position narcissique qui lui apparaît brutalement.

Il est intéressant ici de rappeler une définition de Lacan à propos du fantasme : « être cet objet devant lequel l'Autre se pâme, déduction faite de ce que je me vois ».

C'est à chaque fois de la même mise en scène qu'il s'agit pour cet homme lorsque muni de la fameuse baguette, il monte sur scène pour ravir un auditoire qui ne lui ménage pas son approbation la plus enthousiaste, ses ovations. Là il peut se perdre de vue.

La présence de cet alter ego, en version mineure, vient éclairer la dimension de supercherie de l'entreprise qui consiste à vouloir être l'objet qui comble l'Autre. Ou, pour dire cela autrement, être l'objet dont le sujet suppose qu'il correspond exactement à l'attente de l'Autre.

Cette mise en scène suppose que le sujet, lorsqu'il monte sur scène, disparaisse subjectivement et se fasse pur objet qui va ravir l'auditoire, l'Autre.

Or, la présence de Romualdi, par l'image qu'il présentifie, empêche cette disparition subjective, qui permet l'apparition sur scène de l'objet. Du coup, maître W. ne peut plus faire intervenir cette disparition subjective et se faire ce pur objet.

Toute sa mise en scène, vraisemblablement de nature hystérique, s'écroule. Il se défait, il renonce, il s'enfuit...

nous voyons ici à l'œuvre cette pulsion de mort en tant qu'elle vient contrarier radicalement l'accomplissement d'un pur moment de plaisir.

La question demeure : pourquoi maître W. renonce-t-il ?

Nous savons que la naissance du sujet est contemporaine de la chute d'une lettre ; il s'agit d'une perte Réelle, qui constitue le sujet comme définitivement voué à l'ek-sistence, à l'impossibilité de mettre la main sur son être, à une position d'exil par rapport à lui-même.

Le désir -- en tant que par nature insatisfait -- est désormais le seul chemin qui lui reste pour pouvoir donner à entendre, mettre en scène quelque chose de sa vérité subjective, qui ne peut plus être que mi-dite.

Le fantasme est une façon de tenter de remédier à cet impossible de structure, en retrouvant un semblant de complétude. Le fantasme masochiste, qui consiste à se prendre pour son propre objet de désir, est particulièrement explicite dans cette visée de remédier à cette perte originelle.

Du fait de cette perte, et ainsi que le donne à entendre l'écriture lacanienne de la formule du fantasme S<>a, le sujet et l'objet ne peuvent coexister. Le sujet, en proie à ce manque constitutif, va projeter dans l'Autre auquel il a affaire, la dimension de ce manque constitutif. Désormais, du fait de cette projection, c'est l'Autre qui est supposé être en proie au manque.

Le sujet, par toutes sortes de conduite, de mises en scène, obscurément, va tout faire pour se constituer comme l'objet qui vient répondre à l'attente qu'il prête à l'Autre. Il y a là une sorte de priorité radicale, qui prend le pas sur tout ce qui peut relever du principe de plaisir, et qui est la tentative de faire coexister S et a.

Pour revenir à notre exemple, maître W. voit en Romualdi un grand Autre qui attend de lui qu'il s'efface. C'est en s'effaçant, en renonçant à une position masculine, qu'il pense combler l'attente de cet Autre, ce qui dans cet exemple est effectivement le cas. On voit ici que la priorité est très nettement donnée à cette tentative de satisfaire l'Autre, et ceci quel qu'en soit le prix. D'où la nécessité stricte que Romualdi ne se doute de rien.

Le plaisir du sujet, la réalisation de son désir, sont ici tout à fait secondaires. La vérité est qu'en définitive c'est maître W. lui-même qui souhaite l'effacement de l'Autre, mais cette vérité doit être tue.

Notre rapport au langage, du fait de cette perte originelle, nous conditionne d'emblée dans un masochisme primaire, dont témoigne la pulsion de mort. La pulsion de mort témoigne de cette quête désespérée du parlêtre à l'endroit de cette perte originelle et irréductible.

C'est ce qui l'amène régulièrement à renoncer à ce qui peut le satisfaire pour tenter, par des biais, très divers, de retrouver cette complétude perdue, en se faisant l'objet qui va satisfaire l'Autre.

Maître W. y parvient tout à fait bien, sauf lorsqu'il s'agit de faire de la musique : là il est à la torture.

C'est là que se donne à entendre ce qu'il en est de son désir singulier, en ce qu'il se décale du vœu d'être strictement conforme à l'attente qu'il prête à l'Autre.

La supercherie que met en scène ce récit est de faire croire qu'il serait possible d'être cet objet satisfaisant pour l'Autre : on voit bien comment une telle visée conduit à l'effacement la plus radicale, et comment le moindre désir qui se décale d'une telle entreprise est vécu comme une atteinte à la grandeur de l'Autre.

La pulsion de mort peut se résumer à une sorte de devise : « plutôt mourir que de renoncer à être cet objet satisfaisant pour l'Autre ».

Le parlêtre est ici aux prises avec un dispositif qui peut bien évidemment mener au pire, au mépris de tout appel venant du côté du principe de plaisir. À l'extrême, ça aboutit directement à un appel à mourir.

Si maître W. n'était pas fixé sur ce vœu de satisfaire l'attente de l'Autre, s'il avait intégré -- par le biais d'une analyse éventuellement -- qu'il s'agit d'une entreprise par définition impossible,

jamais il ne serait tombé ainsi en arrêt devant ce petit homme médiocre.

La supercherie qu'il perçoit du premier coup d'œil lors de la rencontre au couvent ne fait que le renvoyer à sa propre supercherie : en mettant tout en oeuvre, où tout en scène pour se constituer comme ce pur objet qui provoque le ravissement de l'Autre, maître W. sait parfaitement qu'il triche, que ce n'est pas possible.

« Pourquoi ce devoir cruel d'être soi-même ? » lance-t-il. Il sait parfaitement, et la s'entend sa vérité subjective, cette « musique », qu'il n'est pas réellement cet objet, et que tout cela est de l'ordre de la mise en scène, du semblant. Mais de cela, il ne veut pas en entendre parler. Il veut que ce soit « pour de vrai ».

La psychanalyse nous enseigne que le seul moyen de « faire » quelque chose de cette perte originaire, est d'en passer par la castration qui vient inscrire dans le registre symbolique cette perte réelle.

Cette inscription implique du même coup la mise en jeu du semblant. On entrevoit bien comment le sexuel est aussi une façon de ne pas être complètement la proie de cette pulsion de mort.

Dans ce récit, le héros, maître W., est totalement aux prises avec les effets de cette pulsion de mort : au moment où ce qui est en jeu est pour lui de la plus haute importance, tout s'arrête, il lâche tout, sans pouvoir s'en expliquer d'aucune façon, il n'y peut strictement rien, il ne peut rien en dire, ça parle à son insu.

Là aussi, il est intéressant pour nous de remarquer que le narrateur fait parler maître W. en présence d'une femme qui l'intéresse : c'est en sa présence qu'il relate l'histoire de cette rencontre avec Romualdi, qu'il la donne à entendre à un Autre.

Jean-Michel Vives

A l'entour de la pulsion invocante.

INVOCATION

Les psychanalystes abordent peu la question de la pulsion invocante. Cela peut paraître d'autant plus étonnant que c'est essentiellement avec elle qu'ils ont à travailler dans le secret de leurs cabinets. Invocante - ou vociférante, parfois - : ainsi l'a nommée Lacan, qui se trouve être le premier à l'avoir repérée et isolée en tant que pulsion. *Invocare,* en latin, renvoie à l'appel. Le circuit de la pulsion invocante se déclinera donc entre un « être appelé », « se faire appeler » (à l'occasion de tous les noms...), « appeler ». Mais pour appeler, il faut donner de la voix, la déposer comme on dépose le regard devant un tableau (1). Pour cela, il faut que le sujet l'ait reçue de l'Autre, qui aura répondu au cri qu'il aura interprété comme une demande, puis l'ait oubliée afin de pouvoir disposer de sa voix sans se trouver encombré de celle de l'Autre.

Je pense que l'on peut faire, à partir de là, l'hypothèse que la dynamique de la cure, en ce qui concerne la pulsion invocante, est caractérisée par une modification de la place du sujet dans le circuit de l'invocation. En effet, au cours de la cure, le sujet qui s'est vécu jusqu'alors soit comme soumis à l'appel inconditionnel de l'Autre, soit comme ayant manqué de cet appel, se découvre également appelant, et donc désirant. Il entre alors dans une dynamique d'invocation. Invocation qui implique simultanément la reconnaissance de l'Autre et son manque, que cette absence dans la présence soit signifiable, tout en restant irréductible est ce que Lacan propose de cerner dans l'énigmatique S(A barré), signifiant de l'absence dans la présence.

Il est important, pour pouvoir comprendre la spécificité de cette position invocante adoptée par le sujet de l'inconscient, de repérer la différence essentielle existant entre la demande et l'invocation. Dans la demande, le sujet est dans une position de dépendance absolue par rapport à l'Autre, parce qu'il lui prête le pouvoir de l'exaucer ou non. La demande est ici comprise comme une exigence absolue faite à l'Autre de se manifester ici et maintenant. A l'inverse le sujet invocant est soustrait à cette dépendance car il ne s'agit plus ici d'une demande adressée à un autre qui serait là, mais bien d'une invocation supposant qu'une altérité puisse advenir d'où le sujet, pure possibilité, serait appelé à devenir. Cette question de l'invocation nous permet de repenser les enjeux du sujet-supposé-savoir, qui dans ce procès devient sujet-supposé-savoir-qu'il-y-a-du-sujet, et qui en le supposant l'appelle à advenir. La supposition du psychanalyste se réduit alors - mais dans cette réduction se condense toute l'éthique de la psychanalyse - au fait que malgré les symptômes qui entravent le patient il y a du sujet qui est appelé à ek-sister.

Pour travailler cette question je relaterai rapidement quelques éléments de l'histoire d'un jeune homme chez qui cette dialectique de l'appel à ... et l'appel de ... occupa une place importante au cours des premiers temps de son analyse. Étienne est venu consulter après une tentative de suicide survenue dans d'étranges circonstances. Après avoir reçu un appel téléphonique de sa mère où une fois encore il se trouve être l'objet d'acerbes remontrances -« je me suis fait traiter, dit-il, de tous les noms d'oiseaux... » (2) - il raccroche et s'impose alors à lui la certitude qu'il doit mettre fin à ses jours. Ce qu'il fera, sans que cela ne le conduise pour autant à la mort, sa compagne l'ayant trouvé, inconscient mais vivant. Ce qu'il pourra dire au sujet des circonstances de sa tentative de suicide, au cours de notre première rencontre, est qu'il est resté sans voix face aux flots des paroles mater-

nelles et fait plus étrange qu'il n'a pas reconnu la voix de sa mère, que celle-ci lui avait paru étrangement différente. Quelques semaines plus tard, cependant, il rectifiera cela en me disant,« Je vous ai dit d'abord que je n'avais pas reconnu sa voix, or il me semble plus juste de dire que j'ai entendu sa voix, même si je ne sais pas très bien ce que je veux dire. En effet, ajouta-t-il, je l'ai réentendu dernièrement mais cette fois ça a été différent, moi aussi j'ai gueulé, et plus fort qu'elle ! ». En fait, « l'étrange différence » de la voix de sa mère repérée par ce patient était plutôt une étrange familiarité (Unheimlich) au sens où Freud l'a analysée dans son article de 1920 : quelque chose de connu mais qui aurait du rester dissimulé, voilé. Le retour de la voix maternelle dans sa dimension d'objet *a* provoque alors un sentiment d'inquiétante étrangeté.

La certitude de devoir se donner la mort qui fait suite à l'appel maternel et qui envahit Etienne doit-elle être considérée comme une manifestation délirante ou pas ? La question mérite d'être posée même si la réponse que l'on peut y apporter ne saurait être définitive. Elle soulève le délicat problème de l'affinité de structure entre l'hallucination et l'instance surmoïque dans sa dimension « féroce et obscène ». Cette parenté de structure n'a d'ailleurs pas échappée à Freud qui dans *Pour introduire le narcissisme* (1914) remarquait que le symptôme des délires paranoïdes et celui des névroses de transfert ont un point commun : une instance psychique qui « observe sans cesse le moi actuel et le compare à l'idéal (...). Les malades se plaignent alors de ce qu'on connaisse toutes leurs pensées, qu'on observe et surveillent leurs actions » (3). Autrement dit, le fonctionnement surmoïque n'est pas sans rapport avec celui de l'hallucination. Dans le cas qui nous intéresse ce point de jonction est particuliérement évident. A partir de là, je ne pense pas que la certitude qui s'empare d'Etienne soit essentiellement délirante même si elle peut en prendre le masque. En effet, le patient dont nous parlons ici n'est pas totalement envahi par la voix de l'Autre puisqu'il peut dans un second temps tenter de s'y soustraire en venant consulter. Cette possibilité de fuite, de rupture me semble témoigner que la continuité monstrueuse établie entre la voix de l'Autre et le mutisme qu'elle provoque chez le sujet demeure sous l'ascendant d'un signifiant instaurateur d'une possible discontinuité entre la part maudite du sujet (ce qui du réel ne saurait échoir au symbolique) et la malédiction dont la voix de l'Autre peut être le vecteur. Le sujet face à la voix insultante de l'Autre peut momentanément se sentir réduit au déchet évoqué et peut tenter de se faire déchet, mais pour autant un certain type de rapport au symbolique lui permet également de pressentir qu'il n'est pas que ça. C'est ce « pas que ça » qu'il vient tenter d'expérimenter dans le cadre de la cure psychanalytique

REVOCATION

Il n'est pas surprenant que cette rencontre avec la dimension étrangement inquiétante de la voix de l'Autre surgisse au cours d'un appel téléphonique. En effet, la voix émerge pleinement lorsque l'image du locuteur vient à se dérober. L'exemple le plus marquant étant l'importance donnée à la voix de l'analyste par le dispositif même de la cure proposé par Freud. En effet le passage de l'hypnose à la psychanalyse signe le passage de la séduction à l'amour de transfert, le passage de l'importance du regard à sa destitution pour que surgisse une voix. Comme si le savoir inconscient visé par la psychanalyse ne pouvait s'ordonner que détaché d'un trop voir. Ainsi, Freud ne consentit à se déprendre de sa position de maître-hypnotiseur, que dans une révocation, en se soumettant à l'injonction d'une hystérique qui lui dit « Taisez-vous, écoutez-moi ! ». Façon radicale de dire « ne me donne pas ce que je te demande, parce que ce n'est pas ce que je désire ». On perçoit bien alors que l'appréciation critique des enjeux théorico-cliniques de la pulsion invocante est au principe même de la conduite de la cure et de la mise en place du cadre de sa pratique. A ce titre la situation dans laquelle se trouve impliqué Étienne, au moment de sa tentative de suicide, est le négatif de la situation analytique : au trop plein de la voix maternelle répond le silence de l'analyste, non silence mortifère d'avant la parole mais silence où le sujet de l'inconscient peut supposer à l'Autre le savoir de sa possible assomption; à l'impossibilité de parler du patient face aux injonctions maternelles répond la règle fondamentale lui enjoignant de dire, de sortir de son mutisme, de donner de la voix.

Le suicide qui est, dans le cas de ce patient, la réponse du sujet à la rencontre de la voix de

l'Autre dans sa dimension d'appel inconditionnel, nous confronte ici à une possible dimension mortifère de la voix maternelle lorsqu'elle se manifeste essentiellement dans sa dimension réelle, déchaînée de ses amarres symboliques. Cette voix captivante qui appelle l'enfant et lui propose de jouir éternellement de l'indifférenciation a trouvé une représentation à travers le mythe des sirènes. Tout le monde connaît l'histoire de ces êtres mythiques mi-femmes mi-oiseaux (4) qui entraînent à la mort les marins pris dans les rets de leur voix. Pour pouvoir entendre la voix des sirènes au XIIe chant de l'*Odyssée,* Ulysse devra se faire enchaîner au mat de son vaisseau. Après avoir enduit de cire les oreilles de ses compagnons, et leur avoir demandé de ne pas le détacher quels que fussent ses ordres (5). Les sirènes disent à Ulysse: « Viens ici, viens à nous !...viens écouter nos voix ! ». Qu'importe en fait le texte, les sirènes ne sont que voix qui expriment dans leur vocalisation un désir à l'égard du sujet, un appel inconditionnel qui laisse ceux qui l'entendent sans voix. Ce que véhiculent ces voix est une promesse de jouissance. Elle remettent le sujet en rapport avec un temps d'avant la Loi. Si la voix est ici mortifère, c'est que le rapport à la Loi est salutaire au désir humain en ce qu'elle permet à la course désirante de perdurer, de ne pas se perdre dans d'illusoires retrouvailles. Mais comme l'homme ne peut jamais totalement s'accommoder de cette logique du renoncement, il est toujours tenté par cette voix de la jouissance qui l'invite à renouer avec l'archaïque, avec ce temps mythique où le désir n'avait pas encore eu à s'actualiser. Là se trouve la force des sirènes qui trouvent une complicité au cœur même de l'homme. La voix de la sirène comme celle de la mère de ce patient, c'est le désir de l'Autre qui vient chercher le sujet et le perd en utilisant son propre « tropisme » de jouissance : « désir de non désir », pour reprendre la formule de Piera Aulagnier. Alors que la voix en tant que telle disparaît derrière la signification dans l'acte de parole (6), chez la sirène elle occupe le devant de la scène se faisant pure matérialité sonore. Devenant réelle, proche du cri, elle hurle à qui veut l'entendre: « Jouis nous te l'ordonnons ! Que rien ne t'arrête ! À toi le savoir absolu ! ».

Nous trouvons ici une des expressions cliniques de ce surmoi « féroce et obscène » qui peut pousser le sujet à s'abolir dans la jouissance. Lacan formulait ainsi l'injonction surmoïque : « Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance - jouis ! » (7). Dans ce cas, le moi, acculé par la poussée vocale surmoïque, en vient à commettre, contre lui, des actes d'une rare violence. Le suicide représente alors l'assouvissement partiel sur le chemin qui mène le sujet vers le mirage d'une possible jouissance sans limite. On comprend dès lors, comme l'écrit Freud (8), que dans certaines situations, puisse régner dans le surmoi une pure culture de la pulsion de mort. Ici, l'étoffe de ce surmoi se réduit à un morceau de voix déchaîné de ses amarres symboliques, au plus prés de cette objet erratique nommé, dans la théorie lacanienne, objet *a.*

Face à cette injonction ce patient, resté sans voix, s'abîme dans un silence que nous qualifierons, à la suite d'A. Didier-Weill, de silence de l'abîme (9). Abîme, qui contrairement aux ténèbres qui sont arrachées au silence par le « Fiat lux » qui les nomme et les transforme en « nuit » (10), désigne un point de réel qu'aucune nomination ne viendra hisser ultérieurement à l'existence. Silence mortifère, présence absolue qui n'aurait pas encore connu l'effraction de la pulsation crée par l'alternance présence/absence. C'est l'infans - celui qui n'a pas encore accès à la parole - qui se trouve ici convoqué par ce silence. Le patient mutique face à cette voix archaïque trouve dans l'appel au secours adressé au psychanalyste une première possibilité de gérer la situation en dehors du passage à l'acte suicidaire. Lorsqu'il réentendra à nouveau cette voix, cette fois, il « gueulera », ce qui lui permit, tel un nouvel Orphée, de couvrir de son chant, la voix des sirènes (11). On connaît la légende des argonautes embarqués pour aller conquérir la toison d'or sous le commandement de Jason. Ce héros demanda au poète-chanteur de l'accompagner afin de rendre sourds ses compagnons aux pernicieuses voix sirèniques. Ce qu'il fit. Cette légende nous montre en quoi le chant (mélange de voix et de langage) est ce qui permet de faire taire la voix ou du moins permet d'y rester sourd. Le chant n'est pas, à partir de là, ce qui permet le mieux d'exemplariser la voix comme objet. Il est tout au plus la révocation de la voix, ce qui permet de la tenir à distance. Il est un dompte-voix, comme le tableau est, selon Lacan, un dompte-regard (12). Ce qui amène J.A. Miller à dire : « Si nous parlons autant, si nous faisons nos colloques, si nous bavardons, si nous chantons, et si nous écoutons les chan-

teurs, si nous faisons de la musique et si nous en écoutons (...) c'est pour faire taire ce qui mérite de s'appeler la voix comme objet a » (13). Ainsi lorsque la voix vient à se dévoiler comme appel auquel rien ne peut venir répondre, le sujet est alors confronté au réel. Il peut alors soit choisir d'échoir au symbolique « en ouvrant sa gueule » comme pouvait le dire ce patient, ou de déchoir au réel en devenant, le déchet, l'« ordure », « le déchet », « la merde » pour reprendre les termes d'un autre patient, qu'il croit devoir être pour se soumettre à ce qu'il interprète comme étant le désir de l'Autre.

CONVOCATION

En conférant à l'invocation, comme au regard, le statut de pulsion, Lacan propose une nouvelle dialectique des pulsions. Aux côtés de l'objet oral et de l'objet anal, articulés à la demande - l'objet oral est associé à la demande à l'Autre, l'objet anal à la demande de l'Autre -, il introduit le regard et la voix qui concernent le désir - le regard est associé au désir à l'Autre, la voix au désir de l'Autre-.

.

Pour tenter d'éclairer cette délicate question de la pulsion invocante et de son circuit, il me paraît pertinent de revenir une fois encore sur cet instant mythique de la naissance du sujet en mettant l'accent ici sur le rôle de la voix de l'Autre.

Aux origines de son existence, sous l'effet d'une tension endogène, impossible à gérer par l'infans du fait de sa prématurité, celui-ci pousse un cri. Le cri du nouveau-né n'est pas d'abord appel, il n'est qu'expression vocale d'une souffrance. Il ne deviendra appel que par la réponse de la voix de l'Autre où se marque son désir : » Que veux-tu que je te veuille ? ». De cri pur il deviendra cri pour. C'est la voix de l'Autre qui introduira l'infans à la parole et lui fera perdre pour toujours l'immédiateté du rapport à la voix comme objet. La matérialité du son sera, à partir de là, irrémédiablement voilée par le travail de la signification. La parole fait taire la voix. Le langage troue le corps, marque le vivant et implique l'appropriation du sujet par le langage plutôt que le contraire. Pour autant ce voilement de la voix ne restera pas sans conséquence puisque c'est lui qui permettra qu'advienne du sujet. En effet sans ce voilement premier point de de possibilité pour le sujet de donner de la voix., soumis qu'il est aux féroces injonctions de la voix de l'Autre qu'il perçoit alors dans le réel. Pour le dire plus abruptement, la voix de l'Autre invoque le sujet, sa parole le convoque.

Le circuit de la pulsion comporte ainsi deux temps :

1) Au cri de l'infans, l'Autre répond et l'appelle à advenir comme sujet en le supposant : « Deviens ! »

2) A partir de là, l'infans n'aura plus accès directement à la matérialité vocale qui restera, dans le meilleur des cas, voilée derrière le processus de signification. La quête de la voix comme objet peut alors s'enclencher. L'infans, en perdant la voix comme objet, devient invoquant, entame son procès de subjectivation et enclenche sa course désirante : « Reviens ! » (14).

Au cours de cette rencontre entre la parole de l'Autre soutenue par une voix et le cri de l'infans est transmise, d'une part, une loi symbolique fondée sur les scansions propres au langage, et d'autre part, et en <u>même temps</u>, agit une mise à mal, une subversion de cette loi (15). En effet, la pure continuité est toujours agissante au coeur même de la parole. Continuité produite par la voix de la mère et qui mine sa parole à laquelle l'infans a été confronté, mais aussi pure continuité du cri de l'infans - ici la différenciation entre la voix de l'infans et celle de la mère est vaine - qui tend à abolir la discontinuité transmettant l'intelligibilité du sens. À cette continuité, l'infans, pour advenir, devra pouvoir se rendre sourd. Il devra pouvoir rester sourd au chant de la sirène, pour n'entendre que le chant de la poétesse qui l'invite à advenir. Cette surdité créera au sein de la psyché, ce que je propose d'appeler, un point sourd. Point sourd - au sens où l'on parle de point aveugle pour la vision - que je définirai comme le lieu où le sujet, pour advenir comme parlant, doit en tant qu'émetteur à venir, pouvoir oublier qu'il est récepteur du timbre originaire. Il doit pouvoir se rendre sourd au timbre primordial pour parler sans savoir ce qu'il dit, c'est à dire comme sujet de l'inconscient. Pour devenir parlant, le sujet doit acquérir une surdité spécifique envers cet autrui qu'est le réel du son musical de la voix. De même qu'un point aveugle structure la vision, l'acquisition d'un point sourd - acquis par le refoulement originaire - s'avère nécessaire pour pouvoir entendre et parler. Je fais l'hypothèse

que cette surdité structurale est ce par quoi nous sommes protégés de l'hallucination auditive. Le sujet qui était invoqué par le son originaire va, par la parole, devenir invocant. Dans ce retournement de situation, il va conquérir sa propre voix. Pour qu'il puisse se faire entendre, il faut qu'il cesse d'entendre la voix originaire : il faut qu'il conquière un point de surdité qui lui permettra paradoxalement d'invoquer, c'est à dire faire l'hypothèse qu'il y a un non-sourd pour l'entendre. Pour devenir parlant, le sujet se constitue comme un oublieux de la voix de l'Autre. Pour autant cet oubli n'est pas une forclusion : si le sujet a du radicalement oublier le « message » du son originaire, il n'a pas oublié l'acte qui a fait de lui un oublieux. La voix primordiale est devenue « inouïe ». C'est sur ce point sourd que la pulsion invocante procède à la subjectivation de l'infans : l'infans doit rester sourd à l'appel de la voix de l'Autre, mais c'est cet excès même, travaillant et minant sa parole, qui en permettra l'investissement. Pour le dire autrement, c'est bien parce qu'il existe un enjeu de jouissance dans la prise de parole que celle-ci pourra être investie malgré ses inconvénients de taille que sont le mal-entendu et la mal (é) diction.

Sans ce point de jouissance lié à l'en deçà de la parole qu'est la voix point d'assomption sonore du sujet possible. Après avoir résonné au timbre de l'Autre et l'avoir au cours du processus du refoulement originaire à la fois assumé (Bejahung) et rejeté (Ausstossung) il devra pouvoir s'y rendre sourd pour faire sonner le sien. Ainsi dans un second temps, la voix du sujet comme énonciation s'appuiera sur cette possibilité d'avoir été sourd à cette voix. Pour autant, le principe même de la pulsion invocante montre que le sujet de l'inconscient n'a pas oublié que pour devenir invoquant il a du se rendre sourd à la pure continuité vocale de l'Autre.

Ainsi, l'opération du refoulement originaire permet à la voix de rester à sa place, c'est à dire dans un premier temps inaudible puis, inouïe. Cette surdité à la voix primordiale permettra au sujet à venir, à son tour, de donner de la voix.

EVOCATION

Celui qui n'aura pas pu structurer, par l'intermédiaire du refoulement originaire, ce point sourd se verra envahi par la voix de l'Autre. Celui qui n'aura pas réussi à ce rendre sourd à cette voix primordiale, y restera à jamais suspendu et en souffrance. Cette voix que le sujet ne peut faire taire, car elle ne parle pas, a été imaginarisée sous la forme des imprécations des Érinyes, qui ne disent rien mais poursuivent le sujet de leurs terribles cris inarticulés. Voix de la jouissance que Lacan (16) rapproche du râle de jouissance et de mort du père de la horde primitif.

Cette voix archaïque connaitra un double destin comme nous le décrit le texte freudien sur la négation. Par les mécanismes d'introjection (introjizierien) et de rejet (werfen), un clivage radical, soumis au fonctionnement du principe de plaisir, est effectué, entre le bon et le mauvais. Tout le bon est introjecté à l'intérieur, tout le mauvais rejeté à l'extérieur, ce qui implique que ce qui a été « werfen », rejeté, à d'abord été reconnu comme m'appartenant. Mais conjointement, un tout autre mécanisme, non totalement soumis, lui, au principe de plaisir, par l'intermédiaire du couple affirmation-expulsion (bejahung-ausstossung), permet de prendre en charge une relation au monde où il ne s'agit plus de deux Autres (un bon et un mauvais) mais d'un seul clivé (17).

Ce double traitement sera à l'origine d'une part du surmoi - il s'agit de la première partie du circuit de la pulsion invocante : l'Autre s'adresse au sujet, mais le sujet est incapable de faire quoi que ce soit de cette adresse - et d'autre part, permettra l'émergence de la voix du sujet, en tant que pour pouvoir avoir une voix, il a du perdre celle de l'Autre après l'avoir acceptée.

D'un côté donc, la voix sera rejetée (werfen) et pourra connaître le destin d'un objet erratique, une voix fantôme. Cette partie réelle, non symbolisée, va subsister comme père mort increvable menaçant. Cela constituera les voix folles et hurlantes de la conscience dont Freud dans *Totem et tabou* dit : « La conscience morale est la perception interne du rejet (Verwerfung, dans le texte) de motions de souhait particulières existant en nous; mais l'accent porte sur le fait que ce rejet n'a besoin de référer à rien d'autre, qu'il est certain de lui même. » (18) Hypothèse peu exploitée mais particulièrement féconde, comme le montre A.Didier-Weill (19), qui m' amène à comprendre qu'une forclusion - le terme est de Freud; dans *Totem et Tabou,* il parle de Verwerfung - primordiale à l'endroit de

la voix archaïque fait retour comme « perception interne » - le terme, ici encore, est de Freud - de ce quelque chose de déjà entendu qu'est la voix de la conscience. Par cette « perception interne », le sujet accédant au réel sans médiation signifiante fait l'expérience mortifère du monde d'iniquité qu'est un monde sans loi : la loi est en effet l'introduction d'un signifiant de l'altérité qui, s'interposant entre le réel et le sujet, a pour effet d'interdire au réel de s'offrir à la perception interne du sujet, en se symbolisant dans un dire. Pour autant tout du réel ne peut être pris en charge par le symbolique, c'est ainsi que ce que ce qui de la voix archaïque a été soustrait au pouvoir symbolisant de l'interdit fait retour dans le réel. En effet, séjournant dans le symbolique le signifiant n'est jamais là où on l'attendait comme le montre le mot d'esprit et dans le meilleur des cas l'interprétation, alors que séjournant dans le réel, il est depuis toujours déjà là comme nous l'enseigne l'expérience « unheimlich », étrangement inquiétante du « jamais-et-pourtant-déjà-entendu » exprimé par Étienne. Cette part réelle de la voix, incorporée au cours de l'identification première au père archaïque, est l' élément constitutif du surmoi « féroce et obscéne ». Lorsque cette voix du père archaïque n'est pas pacifiée elle poursuit le sujet de ses terribles injonctions. C'est ce que nous montre, d'une manière particulièrement dramatique, la clinique de la psychose : des patients errant dans les hôpitaux l'oreille vissée à un transistor pour tenter de couvrir ses/ces voix.

L'autre destin de la voix du père sera, grace au traitement par le couple Bejahung-Ausstossung, constitutif du sujet de l'inconscient. La différence fondamentale entre le fonctionnement du couple introjizierien-werfen et le couple Bejahung-Ausstossung tient à ce que le premier vise à mettre en perspective une limite entre le symbolique et le réel, tandis que l'autre vise à produire une continuité moebienne entre le symbolique et le réel. L'assomption par laquelle le sujet dit « oui » (Bejahung) à la voix originaire implique qu'il paie de sa personne pour que puisse surgir, par un mouvement de négativation (Ausstossung) de cette voix, une voix Autre dont il puisse user. Pour le dire autrement, le sujet doit pouvoir, après l'avoir acceptée, pouvoir oublier, sans qu'il y ait oubli de l'acte d'oubli, la voix originaire pour parler sans savoir ce qu'il dit, c'est à dire comme sujet de l'inconscient. Ici se noue, dans sa dimension subjectivante, la pulsion invocante dont Lacan à plusieurs reprises a pu dire qu'elle était « la plus proche de l'expérience de l'inconscient » (20).

NOTES

(1) « Il (le peintre) donne quelque chose en pâture à l'oeil, mais il invite celui auquel le tableau est présenté à déposer là son regard, comme on dépose les armes. C'est là l'effet pacifiant, apollinien, de la peinture. » Lacan J.,*Le Séminaire Livre XI* (1963-1964), Paris, Seuil, 1973, p.93.

(2) Il me paraît intéressant qu'au cours de la première séance, ce patient introduise l'animal, et tout particulièrement l'oiseau, que l'on a pris l'habitude d'associer à la voix, pour tenter de rendre compte de ce qui spécifie sa relation à sa mère. L'animal étant ce qui est absolument étranger au signifiant, en l'introduisant dés notre première rencontre, ce patient pressent que quelque chose dans ce qu'il entend du discours de sa mère échappe au registre de la parole, et que ce qui échappe est la voix.

(3) Cf au sujet de cette parenté structurale, A. Didier-Weill (1996) *Les trois temps de la loi,* note n°1, p.84.

(4) Une iconographie tardive a popularisé l'image de la sirène sous la forme d'un monstre mi femme-mi poisson. Cela n'a rien à voir avec les sirènes de la mythologie grecque pour qui elles sont des femmes-oiseaux. La piste des femmes-poissons peut être dans ce contexte facilement écartée puisque en cas d'échec elles étaient condamnées à la noyade, destin peu envisageable pour des poissons. Selon la tradition (Ovide, *Les Métamorphoses,* vers 512-562) leur père est Achiloos (le fleuve le plus important de Grèce, lui même fils d'océan et de Téthys qui représente la fécondité féminine de la mer) et leur mère, Melpomène (la muse de la tragédie, « celle qui conduit le chant »). Ce mixte de l'archaïque océanique et de la mise en forme apollinienne pose en toute clarté le danger qu'elles représentent : elles se servent de l'art séducteur du chant pour attirer les humains dans le gouffre de l'origine et les y perdre.

(5) Pablo Picasso propose, en 1946, une interprétation pour le moins ironique du mythe dans son tableau *Ulysse et les sirènes,* exposé au musée d'Antibes. En effet, il a bouché les oreilles du héros qui s'était vanté d'avoir eu accès à ce savoir auquel nul homme n'avait pu

accéder, avec des écrous. Ulysse n'aurait rien entendu ! Peut-on plus efficacement dénoncer le comique de la gonfle phallique ?

(6) « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend » Lacan J., L'Étourdit, dans *Silicet,* n°4, Paris, Seuil, 1973, p.5.

(7) Lacan J., *Le Séminaire Livre XX,* (1972-1973) Paris, Seuil, 1975 p.10.

(8) « Ce qui maintenant (dans le cas de la mélancolie) règne dans le surmoi, c'est une pure culture de la pulsion de mort, et en fait le surmoi réussit assez souvent à mener le moi à la mort. » Freud S., Le Moi et le Ça, 1923, dans *Essais de psychanalyse,* trad fr., Paris Payot, 1981, p.268.

(9) Didier-Weill A. (1995) *Les trois temps de la loi,* Paris, Seuil, p. 43-61.

(10) 2 la terre était tohu-et-bohu,
une ténèbre sur les faces de l'abîme,
mais le souffle d'Elohîms planait
sur les faces des eaux.
3 Elohîms dit « Une lumière sera. »
Et c'est une lumière.
4 Elohîms voit la lumière : quel bien !
Elohîms sépare la lumière de la ténèbre.
5 Elohîms crie à la lumière : « Jour. »
A la ténèbre il avait crié : « Nuit. »
Et c'est un soir et c'est un matin : jour un.
Genèse, traduction française André Chouraqui, Paris, J.C. Lattés, 1992, p.2-4.

(11) On remarquera ici que le patient ne parle pas encore face à sa mère, il « gueule ». C'est à dire, qu'il tente de couvrir de sa voix celle de sa mère. Dans le même ordre idée, Claude Miollan me rapportait le cas d'un jeune patient, devenu musicien professionnel, qui avait choisi de jouer de l'orgue comme étant le seul instrument capable de couvrir la voix maternelle.

(12) Lacan J.,*Le Séminaire Livre XI* (1963-1964), Paris, Seuil, 1973, p.97-109.

(13) Miller J.A., Jacques Lacan et la voix, 1988, dans *La voix,* Paris, La Lysimaque, 1989, p184.

(14) « L'objet a est quelque chose dont le sujet, pour se constituer, s'est séparé comme organe » Lacan J.,*Le Séminaire Livre XI* (1963-1964), Paris, Seuil, 1973, p.95. C'est également ce qu'il semble indiquer lorsqu'il situe, dans le graphe du désir, la voix et la castration du même côté. Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir » 1960, dans *Écrits,* paris, Seuil, 1966, p. 817.

cf. Didier-Weill A. (1995), Les trois temps de la loi, p. 261-275.

(15) Voir à ce sujet les très éclairantes analyses d'Alain Didier-Weill dans *Invocations,* p.165-176.

(16) Lacan J., Le Séminaire L'angoisse, non publié.

(17) Freud S., La négation, 1925, dans *Oeuvres Complètes,* Tome XVII, Paris, P.U.F., 1992, p165-171.

(18) Freud S., Totem et tabou (1911-1912), dans *Oeuvres Complètes,* Tome XI, trad. fr., Paris, P.U.F., 1998, p.275-276.

(19) Didier-Weill A., *Les trois temps de la loi, Paris, Seuil,* 1996,p.85-86.

(20) Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XI, p.96.

BIBLIOGRAPHIE

Assoun P.L., *Leçons psychanalytiques sur le regard et la voix,* 2 tomes, Paris, Anthropos, 1995.

Didier-Weill A.,*Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil, 1995.

Didier-Weill A., *Invocations,* Paris, Calmann-Lévy, 1998.

Freud S., Totem et tabou (1911-1912), dans *Oeuvres Complètes,* Tome XI, trad. fr., Paris, P.U.F., 1998.

Freud S., Pour introduire le narcissisme, 1914 dans *La vie sexuelle*, trad. fr., Paris, P.U.F., 1982, p.81-105.

Freud S., l'Inquiétant, 1920 dans *Oeuvres complètes,* Tome XV, trad fr., Paris, P.U.F., 1996, p.147-188.

Freud S.,Le Moi et le Ça, 1923 dans *Essais de psychanalyse,* trad fr., Paris, Payot, 1981.

Freud S., La négation, 1925 dans *Oeuvres Complètes,* Tome XVII, Paris, P.U.F., 1992, p. 165-171.

Lacan J.,*Le Séminaire Livre III* (1955-1956), Paris, Seuil, 1981.

Lacan J.,*Le Séminaire Livre IV* (1956-1957), Paris, Seuil, 1994.

Lacan J.,*Le Séminaire Livre V* (1957-1958), Paris, Seuil, 1998.

Lacan J.,*Le Séminaire Livre VII* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986.

Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir » 1960, dans *Écrits,* paris, Seuil, 1966.

Lacan J.,*Le Séminaire Livre X* (1962-1963), inédit.

Lacan J.,*Le Séminaire Livre XI* (1963-1964), Paris, Seuil, 1973.

Lacan J., L'Étourdit, dans *Silicet,* n°4, Paris, Seuil, 1973.

Lacan J. *Le Séminaire Livre XX,* (1972-1973) Paris, Seuil, 1975.

Miller J.A., Jacques Lacan et la voix, 1988, dans *La voix,* Paris, La Lysimaque, 1989.

Poizat M.,*L'Opéra ou le cri de l'ange*., Paris, A.M. Métailié, 1986.

Poizat M., *La Voix du diable*, Paris, A.M. Métailié, 1991.

Poizat M., *La Voix sourde,* Paris, A.M. Métailié, 1996.

Poizat M., *Variations sur la voix,* Paris, Anthropos, 1998.

Reik Th., *Le rituel - psychanalyse des rites religieux,* 1928, trad. fr., Paris, Denoel, 1974.

Élisabeth Godart

Le Musulman dans les camps de la mort

Soit le prisonnier du camp d'extermination dans sa figure la plus extrême. Primo Levi a décrit celui que, dans le jargon des camps, on appelait « le musulman[1] » : un être chez qui l'humiliation, l'horreur et la peur avaient fini par anéantir toute conscience et toute personnalité, jusqu'à l'apathie. Non seulement, il était exclu du contexte politique et social auquel il avait autrefois appartenu, non seulement en tant que vie juive il ne méritait pas de vivre – conformément au projet nazi il était voué à une mort certaine – mais il ne faisait plus en aucune façon partie du monde des hommes, pas même du monde menacé et précaire des autres prisonniers du camp. Ces autres faisaient en sorte de l'oublier et même ne le voyaient plus à partir de ce moment particulier où il était identifié comme « musulman » . Muet et absolument seul, il était passé dans un autre monde, sans mémoire, sans compassion, au-delà de la haine.

Qu'est-ce que la vie du *musulman* ? Est-ce encore la vie ? Peut-on dire avec Agamben[2] – qui se pose la question de savoir ce qu'est la vie – qu'elle est une pure zoé[3], c'est à dire cette vie nue qui est au principe de tout organisme vivant ? Primo Levi nous le décrit ainsi dans *Les naufragés et les rescapés* : *« un homme décharné, le front courbé et les épaules voûtées, dont le visage et les yeux ne reflètent nulle trace de pensée*[4]*.»* Il n'y a en lui, dit-il, plus rien de «*naturel* » et de « *commun* », il n'y a plus rien d'instinctif ou d'animal.

Avec sa raison, ses instincts donc, auraient aussi disparu. Antelme, dans *L'espèce humaine*, nous rapporte que cet habitant du camp n'était plus en mesure de distinguer les morsures du froid de la cruauté des SS.

En 1987 un an après la mort de Primo Levi, Z. Ryn et S. Kodzinski[5] publièrent la première

---

[1] L'explication la plus probable de ce terme renvoie au sens littéral du mot arabe *muslim,* signifiant : le soumis à la volonté divine, c'est sans doute de là que proviennent les légendes sur le prétendu fatalisme islamique. Il y a là une nuance péjorative du terme qui est attestée dans plusieurs langues européennes, particulièrement en italien, et ce depuis le Moyen Age. Mais, tandis que la résignation du *muslim* repose sur la conviction que la volonté d'Allah est à l'œuvre à chaque instant, dans le moindre événement de sa vie, le *musulman* d'Auschwitz, qui traduit le mot allemand de *Häftling* : *détenu* vise ce prisonnier des camps qui a perdu toute volonté et toute conscience : «Certaines couches de détenus avaient perdu depuis longtemps toute volonté de vivre. On appelait ces derniers, dans les camps, les « musulmans », c'est-à-dire des gens d'un fatalisme absolu. Leur soumission n'était pas un acte de volonté, mais au contraire une preuve que leur volonté était brisée. Ils acceptaient leur sort parce que toutes leurs forces intérieures étaient paralysées ou déjà détruites» Kogon, et Rùckeri, *Les Chambres à gaz secret d 'Etat,* traduit de l'allemand par Henry Rollet, Minuit et Points Seuil, Paris, 1987 p. 420.

[2] Giorgio Agamben. *Homo sacer*, Seuil, 1997. *Homo sacer* est cette figure du droit archaïque romain et qui désigne le statut d'un homme jugé pour crime par le peuple que chacun peut tuer sans commettre d'homicide mais qu'on ne peut mettre à mort dans les formes rituelles des sacrifices aux dieux. Cet homme se situe donc dans un espace d'exception et d'arbitraire où les lois humaines et divines sont suspendues. Agamben aura fait du juif, sous le nazisme, le paradigme de *l'Homo sacer*, son meurtre ne constituant ni une exécution ni un sacrifice mais seulement l'actualisation d'une simple « tuabilité », inhérente à sa qualité de juif.

[3] *Zoé* opposé à *bios*. Les Grecs se servent de deux mots pour parler de la vie. *Zoé* la vie commune à tous les êtres vivants et *bios* la façon dont un individu, un groupe habite cette vie.

[4] Primo Levi, *Si c 'est un homme,* traduit de l'italien par Martine Schruoffeneger, Julliard, Paris,1987, p. 96-97.

[5] Jacques Legrand, Seuil, Paris, 1972. Ryn, Z., Klodzinski, S., *An der Grenze zwischen Leben und Tod — Eine Studie über die Erscheinung des « Muselmanns » im*

étude consacrée au *musulman* sous un titre édifiant : *Au confins de la vie et de la mort*. De ce travail qui rassemble quatre-vingt neuf témoignages, presque tous d'anciens déportés d'Auschwitz, j'ai extrait ceci,

Feliksa Piekarska :

« Personnellement, j'ai été un musulman pendant une courte période. Je me souviens qu'après l'arrivée dans le Block, je me suis effondré mentalement[1]*. Cela se manifestait ainsi : j'étais pris d'une apathie générale*[2]*, rien ne m'intéressait ; je ne réagissais plus ni aux stimuli externes, ni aux internes, je ne me lavais plus, pas seulement par manque d'eau, mais même quand j'en avais l'occasion ; je ne sentais même plus la faim... »*

Wlodzimierz Borkowski :

« J'avais eu un avant-goût de cet état. En cellule j'avais senti la vie me quitter : aucune des choses terrestres n'avait plus d'importance. Les fonctions corporelles s'affaiblissaient. Même la faim me tourmentait moins. J'éprouvais une étrange douceur[3]*, mais je n'avais plus la force de me lever de la paillasse, et, quand j'y parvenais, je devais m'appuyer aux murs pour aller jusqu'au seau.. ».*

Bronislaw Goscinski :

« Le musulman est méprisé par tous, même par ses camarades. […] Ses sens s'émoussent, ce qui l'entoure lui devient complètement indifférent[4]*. Il ne peut plus parler de rien ni même prier, il ne croit plus au ciel ni à l'enfer. Il ne pense plus à sa maison, plus à sa famille, plus à ses camarades… »*

Et Bettelheim les décrit ainsi :

« *Ils renonçaient à toute réaction et devenaient des objets. Du même coup, ils renonçaient à leur qualité de personne*[5]. », et plus loin il continue : « *Si l'on voulait survivre en tant qu'homme, avili et dégradé mais tout de même humain, et ne pas devenir un ambulant cadavre, il fallait avant tout prendre conscience de ce qui constituait le point de non-retour individuel, au-delà duquel on ne devait en aucun cas céder à l'oppresseur, même au risque de sa vie*[6]*. [...] Cela impliquait qu'on eût conscience qu'au-delà de ce seuil, la vie aurait perdu tout son sens. On survivrait, non pas avec un respect de soi amoindri, mais sans en avoir aucun.*[7]».

Pour Bettelheim, il y a donc bien quelque chose qui vaut plus que la vie de la machine corps, quelque chose lui donnant axe et qualité, qu'il nomme *respect de soi* que nous pourrions nommer un corps de texte, faute de quoi le corps n'est qu'une chose. Ce que j'appelle corps de texte, c'est un tissus de lettres, de mots, c'est ce avec quoi nous commerçons avec les autres, c'est ce qui se trouve sous la dépendance de l'Idéal du Moi, et avec lequel comme Moi je tends vers le *respect* de moi-même, je tends vers une sorte d'égalité à moi-même. Par ailleurs, pour reprendre ce que dit Bettelheim, cette mort de la qualité de personne, cette perte du respect de soi et de l'échange, cette éclipse de la subjectivité et du désir ne sont pas seulement le triste privilège du prisonnier, du déporté, mais concerne tout homme réduit à cet état d'objet.

Ainsi Höss, commandant d'Auschwitz exécuté en Pologne en 1947, se transforme-t-il, aux yeux de Bettelheim, en une espèce de *musulman* «*bien nourri et bien habillé*». Il commente : «*Même si la mort physique ne survint que plus tard, à partir du moment où il prit la direction d'Auschwitz, il devint un cadavre vivant. Il n'était pas un "musulman" parce qu'il était bien nourri et bien habillé. Mais il s'était dépouillé si totalement de respect de soi, d'amour-propre, de sentiments et de personnalité qu'il n'était plus guère qu'une machine dont ses supérieurs manœuvraient les boutons de commande*[8]». Sur ce point Agamben[9] n'est

Konzentrationsiager, Auschwitz-Hefte, b. 1, Weinheim et Bâle, 1987.

1 Souligné par moi.

2 Souligné par moi

3 Souligné par moi.

4 Souligné par moi.

5 Bruno Bettelheim, *Le Cœur conscient,* traduit de l'anglais par Laure Casseau et Georges Liébert-Carreras, Laffont, Paris, 1972. p. 207.

6 Souligné par moi.

7 Ibid. p. 214.

8 Ibid. p. 307.

9 Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz,* Editions Payot et Rivages, Paris 1999, p.72.

pas d'accord avec Bettelheim à qui il reproche d'avoir perdu comme témoin « *le sens de la pitié et de la lucidité* ». Il ne faut, en effet, certainement pas confondre la situation de Höss, instrumentalisé comme servant-excécutant, comme obéissant-soumis à une toute-puissance imaginaire, aux ordres, ce qui est certes une forme de désubjectivation, avec le statut radical d'objet du *musulman* réduit à cette vie nue, organique, sans médiation.

Agamben qui travaille avec d'autres concepts que ceux de la psychanalyse poursuit ainsi sa recherche, se référant toujours à Levi. Je cite :

« Le témoignage du rescapé n'a de vérité, de raison d'être que s'il complète en l'intégrant le témoignage de qui ne peut témoigner. Comme le tuteur de son pupille, le créateur de sa matière, le rescapé est inséparable du «musulman », et seule leur unité-différence[1] fait le témoignage.

Soit le paradoxe de Levi: «Le musulman est le témoin intégral.» Il implique deux propositions contradictoires: 1. «Le musulman est le non-homme, celui qui ne peut en aucun cas témoigner.» 2. «Celui qui ne peut témoigner est le vrai témoin, le témoin absolu. » [2].

Est-ce un paradoxe ?

Quoi qu'il en soit, c'est à un deuxième paradoxe que nous sommes confrontés avec le destin de Primo Levi : il publie en 1963 un récit, *La trêve*, qui relate après leur libération d'Auschwitz, les tribulations de juifs italiens à travers l'Europe centrale, de la Pologne à la Russie avant d'arriver en Italie. Son livre recevra un des plus grands prix littéraire italien, le *Campiello*, il sera traduit en français. Le 11 avril 1987 est-il toujours hanté par ce qu'il aura nommé l'horreur de « *la zone grise* », mais quelle est-elle cette zone grise ? *La trêve* a-t-elle vraiment eu lieu pour lui ? Primo Levi ouvre sa porte et se jette du troisième étage dans la cage d'escalier de son immeuble, où sa concierge et sa femme le découvriront. Neuf ans après Améry, dont il avait tenté d'expliquer le suicide en le désapprouvant, il rejoignait le tragique groupe des intellectuels s'étant donné la mort : Sweig, Benjamin, Borowski, Celan, Bettelheim, Améry.

Bien des années avant, en 1979, il déclarait : « *L'aventure des camps ne m'a pas détruit physiquement ni moralement comme ça a été pour d'autres. Je n'ai pas perdu ma famille, je n'ai pas perdu ma maison. Je n'aurai certainement pas écrit si je n'avais pas eu cette expérience à raconter...* [3]». Toutes ces dénégations ne masquent-elles pas une perte bien plus considérable ?

Dans une ultime interview qu'il avait accordé à un journaliste de *La Stampa* en janvier 1987, il avait confié qu'il n'était pas le personnage que les lecteurs croyaient voir en lui : « *la vérité est que je vis une vie névrotique avec des vides accablants entre les livres* »[4] et justement, dans ces deux dernières années où il vivait dans l'espace carcéral de sa propre maison, il se plaignait, lui qui avait vécu dans le but de cette édification de l'autre, dans ce souci du témoignage et de l'écriture, d'une chute de ce qui avait fait le soutien de son désir et de sa vie : *« Je suis tombé dans un état de dépression assez grave. J'ai perdu tout intérêt pour l'écriture et même pour la lecture. Je suis extrêmement abattu »*[5]. On peut se demander si Primo Levi ne décrit pas un état bien proche de celui du *musulman* ?

Le vide accablant qui l'assaillait entre ses temps d'écriture, avait-il fini par le rattraper et l'avaler tout entier ? Au delà d'un énoncé qui s'estompait : il était obligé de relire ses propres livres pour faire resurgir dans sa conscience l'année passée à Auschwitz. Et on peut noter, mais là au niveau d'une énonciation, toutes ces métaphores évoquant l'objet chu, le trou, la chose abattue.

Avec ses livres, dans son écriture, il se voulait *« concis et clair c'est à dire nu* », il disait : « *Si les pages blanches sont blanches alors mieux vaut les appeler blanches ; et si le roi est*

---

1 Souligné par moi.

2 Ibid. p 198.

3 Ferdinando Camon, *Conversations avec Primo Levi,* Le Messager, Gallimard, 1991.

4 *Uomini e Libri*, n° 112, 1987, p.13 (interview accordé à Roberto Di Caro pour *La Stampa*)

5 Texte d'une lettre envoyée à David Mendel et publiée par lui dans une revue littéraire : *L'indice*.

nu disons honnêtement « il est nu »[1], reprochant à Nietzsche et à Celan leur obscurité. Pourtant cette clarté, cette lisibilité du texte à laquelle il aspirait comme scientifique, et avec laquelle il tentait de s'arrimer à la réalité immédiate, il la savait illusoire en tant que poète et écrivain : *« une écriture parfaitement claire présuppose un émetteur totalement conscient, ce qui ne correspond pas à la réalité. Nous sommes faits de Moi de Ca, de chair et d'esprit, et aussi d'acides nucléiques, de traditions, d'hormones, d'expériences, de traumatismes passés et récents : ainsi sommes-nous condamnés à traîner derrière nous, du berceau à la tombe, un* Doppelgänger *qui partage pourtant avec nous la responsabilité de nos actes, et par conséquent nos pages »*.[2]

Le *Doppelgänger* c'est une doublure, une sorte de double fantasmatique, d'ombre portée de soi-même. Il est remarquable que Primo Levi ait eu recours à la langue allemande pour dire cette ombre au cœur de son être, comme si cette ombre, cette chose était innommable dans sa propre langue, et aussi comme si cette ombre s'était vue redoublée, réactualisée réellement dans l'univers sombre et gris du camp.

Comment comprendre cette oscillation et cette lutte incessante de Primo Levi pour témoigner, comment lire sa défaite, dévoré qu'il aura été par cette ombre qu'il essayait de transformer en objet créé, propre à la transmission pour ses semblables ? La création littéraire, la sublimation, n'auront donc pas été un barrage suffisamment puissant à opposer à cette chose dévastatrice que la psychanalyse nous a permis d'identifier comme étant la Jouissance.

Si le premier paradoxe de Levi relevé par Agamben est établi sur la base du *témoin absolu* qui est en même temps celui qui ne peut témoigner, le deuxième tient à la destinée même de Levi qui n'aura pu éviter d'être rattrapé par cela même qu'il dénonçait c'est-à-dire le suicide.

Dans *Le Métier des autres*, Primo Levi raconte une frayeur nocturne survenue alors qu'il était âgé d'une huitaine d'année : ayant entendu un étrange bruit dans la nuit, un « *tac, tac* » inquiétant, il allume sa lampe et voit une araignée qui descend vers sa table de nuit « *du pas claudiquant et inexorable de la mort* ». Dans le même texte, il dira l'origine de cette phobie enfantine, née de la contemplation d'une gravure de Gustave Doré et qui représente Arachné au champ XII du *Purgatoire* de Dante. Sur cette planche, la jeune fille, punie par une métamorphose, était représentée « *déjà à moitié araignée* », dotée d'une opulente poitrine. Elle avait sur le dos « *six pattes noueuses, velues, douloureuses : six qui font huit avec deux bras humains tordus et désespérés. A genoux devant ce monstre nouveau, on dirait que Dante contemple son sexe, mi-dégoûté, mi-voyeur* ».[3]

Dans son ouvrage, *La trêve*, Primo Levi présente en exergue un poème écrit en janvier 1946 qui porte ce même titre : *La trêve,* et qui est le récit d'un rêve[4]. C'est le même rêve qui clôt cet ouvrage, présenté cette fois dans le contexte de sa survenue. Rêve traumatique, récurant, suivi d'un réveil angoissé. Il n'a donc de trêve que pendant ses temps d'écriture, intervalle libre entre deux surgissements du même rêve puisque le livre s'achève sur la vraie réalité du monde celle qu'Auschwitz a dévoilé. Je cite :

« *J'arrivais à Turin le 19 octobre après trente cinq jours de voyage : la maison était toujours debout, toute ma famille vivante, personne ne m'attendait. J'étais enflé, barbu, mes vêtements déchirés, j'eus du mal à me faire reconnaître. Je retrouvais la vitalité de mes amis, la chaleur d'un repas assuré, la solidité du travail quotidien, la joie libératrice de raconter. Je retrouvais un lit large et propre, que le soir, avec un instant de terreur, je sentais céder sous mon poids […] et j'ai toujours la visite à intervalles plus ou moins rapprochés, d'un rêve qui m'épouvante.*

C'est un rêve à l'intérieur d'un autre rêve, et si ses détails varient, son fond est toujours le même. Je suis à table avec ma famille, ou avec des amis, au travail, ou dans une campagne verte ; dans un climat paisible ou détendu, apparemment dépourvu de tension et de peine ; et pourtant j'éprouve une angoisse ténue et profonde, la sensation précise d'une menace qui pèse sur moi. De fait au fur et à mesure que se déroule le rêve, peu à peu ou brutalement, et

---

[1] Primo Levi, *Le métier des autres*, Gallimard, Folio, 1992.

[2] Primo Levi dans *La Stampa* du 11 décembres 1976.

[3] Primo Levi, *Le métier des autres*, Gallimard, Folio, 1992.

[4] On trouve également ce poème dans un recueil publié chez Gallimard : *A une heure incertaine*.

chaque fois d'une façon différente, tout s'écroule, tout se défait autour de moi, décor et gens, et mon angoisse se fait plus intense et plus précise. Puis c'est le chaos ; je suis au centre d'un néant grisâtre et trouble, et soudain je sais *ce que cela signifie, et je sais aussi que je l'ai toujours su : je suis à nouveau dans le camp. Le reste, la famille, la nature en fleurs, le foyer, n'était qu'une brève vacance*[1]*, une illusion des sens, un rêve. Le rêve intérieur, le rêve de paix, est fini, et dans le rêve extérieur, qui se poursuit et me glace, j'entends résonner une voix que je connais bien. Elle ne prononce qu'un mot, un seul, sans rien d'autoritaire, un mot bref et bas ; l'ordre qui accompagnait l'aube à Auschwitz, un mot étranger, attendu et redouté : debout « Wstawac »*

Si la première fonction du rêve consiste à maintenir le sommeil du dormeur, nous pourrions nous poser la question sous la forme où Freud se la pose : à quoi satisfait ce rêve avec son réveil angoissé ? Que se passe-t-il dans ce rêve répétitif ? Et quand il y aurait satisfaction, satisfaction de quoi ? Freud répondra que s'il s'agit de la satisfaction d'une pulsion, c'est d'une Pulsion de Mort dont il s'agit.

C'est à partir de *Au delà du principe de plaisir*, publié en 1920, que Freud reformule autrement le rapport du Principe de Plaisir aux processus primaires et qu'il introduit la relation entre la répétition et la pulsion de mort. Il nous dit ceci à propos du rêve : « *Nous pouvons considérer l'étude du rêve comme la voie la plus fiable pour explorer les processus psychiques des profondeurs. Or la vie de rêve de la névrose traumatique se caractérise en ceci qu'elle ramène sans cesse le malade à la situation de son accident, situation dont il se réveille avec un nouvel effroi* ».[2] Le retour du même rêve traumatique n'a donc rien à faire avec le plaisir comme principe.

Lacan aura repris cette question de la pulsion de mort pour lui substituer, au cours de son séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*, en 1959, la notion de Jouissance. En prenant appui sur la répétition, comme point fondamental de la proposition freudienne, il fait de la pulsion de mort un élément de la structure signifiante de l'être parlant.

En effet, Lacan postule que s'il y a chez l'être parlant, répétition, ce ne peut être que répétition d'un signifiant. La répétition signifiante – équivalente au symptôme – témoigne de l'échec de faire resurgir la Chose c'est-à-dire le fantasmatique grand Autre originaire comme effet du désir.

La Jouissance, alias la pulsion de mort, se trouve ainsi située dans l'axe du fantasme où le sujet, $, se manifeste en deux points, tels qu'en rend compte l'écriture $ ◊ @. D'une part, au niveau du $, le sujet est représenté par un S1, le signifiant qui le représente auprès d'un grand Autre signifiant, par exemple le signifiant *juif* pour l'Ordre nazi, et d'autre part, en un deuxième point, habituellement des plus masqués : le petit @, soit l'objet tel qu'il entre dans le champ du désir de ce même grand Autre. Cette destinée du parlêtre, qui en @ s'efface comme sujet pour n'être plus qu'objet, est des plus incertaines. Disparition, annihilation, tel l'agneau pour le loup de nos fantasmes, ou Arachné sous la forme de la veuve noire dévorant le mâle.

La Jouissance est cet horizon inatteignable où le parlêtre représenté par tel signifiant singulier aurait atteint avec celui-ci la posture idéale exigée par le grand Autre comme Idéal du moi, tel l'Agneau comme parfaite réalisation de l'être. Mais, dans les dessous de cette affaire et dans le même temps, il deviendrait totalement objet en proie au grand Autre, là se situe le cœur de la question de la Jouissance en tant qu'impossible. Autrement dit, la visée de la Jouissance est promesse de réalisation du Un, dont le corollaire serait la disparition du sujet, tel encore l'agneau, mais cette fois comme objet de consommation. C'est bien ce qui nous attire tous, et ce qui dans le même temps suscite l'horreur, ce dont Lacan aura rendu compte en évoquant l'*attraction-répulsion*, provoquée par cette vacuole de la jouissance, cette figure masquée du grand Autre qu'il nomme la Chose[3],

[1] Primo Levi, *La Trêve*, Bernard Grasset, 1966.

[2] Sigmund Freud, *Au delà du principe de plaisir*, in Œuvres complètes XV 1916 - 1920, PUF, p. 283.

[3] Primo Levi. Le 26 avril 1987, quelques jours avant sa mort écrit une dernière histoire naturelle : *Amour sur la toile* pour une revue *Le Héron* et que *La Stampa* publiera. Il est de nouveau question de cette vision d'enfance.

> « [...] A nous femelles les mâles nous plaisent comme les mouches et même plus. Ils nous plaisent à tous les sens du terme comme mari, mais seulement pour le temps minimum indispensable, et comme nourriture. [...] ainsi en une seule fois ils nous remplissent l'estomac et la matrice. [...] ça ne finit pas toujours

qu'il ira même jusqu'à écrire *l'a-chose*, pour en souligné encore le vide.

Nos fantasmes s'expriment sous la forme de ce qu'on appelle des mythes.

Dans un article des *Ecrits* qui est un résumé du colloque de Rome de 1964 : « *Du « Trieb » de Freud et du désir du psychanalyste* » [1], Lacan s'exprime de façon tout à fait précise: « *les pulsions sont nos mythes, a dit Freud. Il ne faut pas l'entendre comme un renvoi à l'irréel. [les pulsions] c'est le réel qu'elles mythifient à l'ordinaire des mythes : ici [c'est ce] qui fait le désir en y reproduisant la relation du sujet à l'objet perdu. Les objets à passer par profits et pertes ne manquent pas pour en tenir la place. Mais c'est en nombre limité qu'ils peuvent tenir un rôle que symboliserait au mieux l'automutilation du lézard, sa queue larguée dans la détresse. Mésaventure du désir aux haies de la jouissance, que guette un Dieu malin. Ce drame n'est pas l'accident que l'on croit. Il est d'essence : car le désir vient de l'Autre et la jouissance est du coté de la Chose* ».

Ainsi donc c'est du coté du S1, de cet un dans la détresse, que l'être parlant peut se pétrifier comme objet esclave de l'Autre imaginaire, cet Autre mis en place de *Dieu malin* qui voudrait sa mort, auquel son corps appartiendrait, qui en aurait l'usufruit, qui en jouirait au titre d'en faire ce qu'il veut, de n'en pas vouloir par exemple, d'en faire un déchet à jeter, à recycler, à brûler, à passer par *profits et pertes*, comme l'aura été le *musulman* dans l'Ordre nazi.

C'est ce qui advient lorsque des parlêtres imaginent une incarnation réelle de l'Autre du fantasme, grand Autre tel que les idéologies totalitaires et les religions en promeuvent l'avènement. Dès lors qu'on prend la réalité de nos constructions imaginaires pour du réel, que nos mythes s'imposent pour du vrai de vrai, alors l'aspiration fantasmatique peut surgir dans des mises en scènes réelles qui auront des effets non moins réels. Ainsi se produisent les figures du héros, du condamné au sacrifice, du suicidant, du renonçant.

Le Sadou par exemple, le renonçant absolu de l'hindouisme a apparemment renoncé ; le vide entre l'un et l'Autre il s'y précipite, avec ce projet de le combler, en s'annulant comme sujet, cette tâche jouissive le conduit à se dissoudre, à se momifier vivant, à laisser son corps partir à la dérive de sa destinée mortelle au terme de laquelle il est censé rejoindre le grand Un cosmique.

C'est ainsi que la Jouissance, comme sidérante attraction-répulsion, comme horizon fantasmatique commun, devient à proprement parler : pulsion de mort en croyant franchir la limite de l'impossible. En ce point de faux franchissement, en place de retrouvailles, c'est la mort qu'on rencontre. C'est ainsi que certains mythes (plus que d'autres) donnent sens à la mort comme expression du désir et de l'impératif du grand Autre, la rende attractive en en faisant le point ultime pour l'avènement d'une jouissance paradisiaque.

Cette servitude volontaire du Sadou résulte, semble-t-il, de la conjonction d'un fantasme singulier, d'une structure et d'un fantasme groupal historisé qui fait lien social au titre, d'une religion, d'une cosmogonie partagée, d'une croyance occupant la place de La Vérité.

Avec le *musulman* nous avons franchi une étape qui est celle d'une rencontre catastrophique, ravageante. Dans cette rencontre, la Chose étrangement inquiétante et redoutable du cauchemar et de l'horreur, se trouve maintenant incarnée en la personne robotisée, instrumentalisée, déshumanisée qu'est le SS. Primo Levi nous dit l'horreur de cette catastrophe, en notant que l'exclusion de la compréhension de la langue des camps – il la décrit comme « un pidgin allemand » - est la première source de naufrage dans cet univers régit par l'arbitraire et l'exception. Au Lager la vie du *häftling*, du

ainsi. Certains mâles miment une danse d'allégresse devant la femelle qu'ils ont choisi et la ligote petit à petit en croisant bien les fils. [...] d'autres lui amènent un cadeau de mariage qui n'est ni un hommage ni une marque d'affection mais quelque chose pour la rassasier et éviter de se faire dévorer. [...] d'autres encore enlèvent la femelle à peine éclose, à peine adolescente, et peu dangereuse, et la tienne séquestrée dans un recoin jusqu'à la puberté en la nourrissant, mais le moins possible, pour qu'elle reste en vie sans prendre trop de forces.... » Par ailleurs dans *Le métier des autres* il avait déjà écrit ses interprétations sur son mythe : « je crois que leur villosité aurait une signification sexuelle, et le dégoût qu'elles nous inspirent révélerait de notre part un refus inconscient du sexe : ce serait tout à la fois notre façon de l'exprimer et de chercher à nous en libérer.[...] l'araignée est la mère ennemie qui nous enveloppe et nous englobe, qui veut nous faire entrer dans la matrice dont nous sommes sortis, nous langer étroitement pour nous réduire à l'impuissance infantile, nous reprendre sous son pouvoir ».

[1] Jacques Lacan, « Du « Trieb » de Freud et du désir du psychanalyste », in *Ecrits*, Seuil, Paris 1966, p. 853.

détenu, qui s'est noyé est organique, réduite, dépouillée, non médiée, « *nue* », puisque l'image revient si fréquente dans les écrits de Primo Levi.

Cette vie nue, *zoé* c'est la vie « *sans qualités* », pour suivre Aristote cité par Agamben, c'est une vie hors représentation. Que dire de quelque chose qu'aucune catégorie ne peut épingler ? Vie indicible, sans forme, impensable.

Bios est autre chose, c'est la vie en tant qu'elle a un sens, du lieu d'un grand Autre. Ça fait image de soi, forme ou couleur. Primo Levi pour parler de la vie nue aura trouvé ce qui, pour lui, ressemble le moins à une couleur : « *la zone grise* ».

La vie de Primo Levi s'organise avec son fantasme inconscient, dont le mythe avec lequel il rend compte de sa vie est la métaphore. Sa phobie appartient à son mythe qui met en scène la menace que représente le désir du grand Autre et les moyens incertains de sa propre sauvegarde. Mais ce mythe n'a de sens qu'à tenter de préserver la toute-puissance fantasmatique de la divine Arachné.

Nous admettrons que dans la névrose, le parlêtre sait confusément, que ce grand Autre n'est en fait qu'un des textes possibles avec lequel il organise sa vie ; l'Etre de ce grand Autre n'étant que le résultat d'une opération particulière, une subjectivation imaginaire.

Autrement dit le névrosé n'est pas sans savoir que ce qui l'angoisse d'une manière énigmatique, a quelque rapport avec une problématique dont il est l'agent. S'il n'y renonce pas si facilement, à ce qui insiste sous la forme de la répétition du symptôme, c'est qu'il reste accroché à l'espoir d'une réalité de l'existence effective du divin pour lequel il serait tout. Avec tous les risques que comporte ce tout. C'est en ce point d'insistance que Freud a pu parler de pulsion de mort. Bien que dans le champ de la névrose, on pourrait dire qu'il s'agit d'un forçage, car l'aspiration à la disparition au cœur du grand Autre imaginaire, la Jouissance, cette tentation vertigineuse n'est qu'une aspiration qui n'est pas censé produire nécessairement la mort réelle.

Or nous devons rendre raison à Freud, qu'il est des situations où l'aspiration à la Jouissance se convertit en impulsion vers la mort, où la mort est le terme réel de ce qui entre en jeu.

Ainsi le *musulman* aura-t-il rencontré sur la scène de la réalité, la manifestation, la matérialisation d'Arachné sous la forme de l'Ordre nazi. Etant entendu qu'Arachné, aussi bien que l'ordre nazi, ne sont que des représentations de l'Autre imaginaire, de la Chose, avec cette différence considérable qu'il y a entre les deux un franchissement terrifiant, dans lequel la figure virtuelle d'Arachné se trouverait réellement incarnée dans le SS.

Nous pourrions repérer ce moment de franchissement sous la forme de ce que Bettelheim nomme « *le point de non-retour* ». En ce point se produit une rencontre, une tragique conjonction entre le Nazi qui se prend pour un grand Autre réel, détenteur de la Vérité, et la manière dont le détenu va voir, d'une manière quasiment hallucinatoire, en cet autre, la matérialisation de la Chose de son fantasme.

Wstawac, ce « debout » de la fin du rêve traumatique de Primo Levi, serait en quelque sorte cet appel irrésistible de la Chose maintenant incarnée qui lui signifierait que l'heure est arrivée.

Nous sommes maintenant en mesure de reprendre les deux paradoxes celui d'Agamben et celui de Levi avec l'écriture $ ◊ @ .

Il n'y a là aucun paradoxe mais seulement deux positions inconciliables dans la même temporalité.

Si c'est d'une position de sujet en $ que Levi témoigne par l'écriture en se faisant le *témoin* qui crée, qui parle, qui habite *bios* d'une certaine façon, c'est comme @, cette vie nue, *zoé* que le témoin qui ne peut témoigner, le *témoin intégral* c'est à dire le *musulman* se manifeste.

En conclusion nous aurons présenté ici une version du *musulman* telle qu'elle ressort de ce que nous en dit Primo Levi et dans son rapport à la pulsion de mort freudienne. Mais, avec Antelme[1], c'est à une autre sorte de *musulman* que nous avons affaire, une autre sorte de rencontre en la figure de Jacques, l'étudiant en médecine[2], qui s'est laissé couler, forme abso-

---

[1] Robert Antelme. *L'espèce humaine*, Gallimard 1957., p 98 – 99.

[2] Ibid. « il va mourir […] il marche déjà comme un fantôme d'os qui effraie même les copains (parce qu'ils voient l'image de ce qu'on sera bientôt). […] Les SS qui nous confondent ne peuvent pas nous amener à nous confondre. Ils ne peuvent pas nous empêcher de choisir. L'homme des camps n'est pas l'abolition de ces différences. Il est au contraire leur réalisation effective. (On pourrait dire aux SS) « Regardez-le, vous en avez fait cet homme pourri, jaunâtre, ce qui doit ressembler le mieux à ce que vous pensez qu'il est par nature : le déchet,

lue de résistance face à la jouissance obscène du SS, celui qui, selon la formule de Goering, avait ce projet fou de rendre possible l'impossible.

le rebut […] si à un moment quelconque il peut être dit que vous avez gagné, avec Jacques vous n'avez jamais gagné. Vous vouliez qu'il vole il n'a pas volé. Vous vouliez qu'il lèche le cul des kapos pour bouffer, il ne l'a pas fait. […] Vous jouissez devant ce déchet qui se tient debout sous vos yeux, mais c'est vous qui êtes volés, baisés jusqu'aux moelles ».

TEXTES PRODUITS PAR LES PARTICIPANTS AUX GROUPES DE TRAVAIL

Patrick Arciero
Danièle Chauderon
France Delville
Brigitte Erbibou
Christiane Schonbach

Patrick Arciero

Notes sur la répétition

Ce qui vient immédiatement à l'esprit lorsque le mot répétition est évoqué, c'est l'idée du même, de ne pouvoir dépasser une situation de ne pouvoir faire du différent, du nouveau, de ne pouvoir changer, comme Sisyphe condamné à répéter la même tâche inutile.

Le dictionnaire Robert donne six acceptions du mot répétition.

La première consiste dans le fait d'être dit plusieurs fois, la seconde est le fait de répéter les paroles d'un autre, la troisième est le fait de recommencer de réitérer une action un processus, la quatrième est le fait de reproduire, la cinquième est le fait de répéter de travailler à plusieurs reprises pour s'exercer, enfin la sixième qui est l'action de répéter demander en justice.

L'inconvénient des définitions de dictionnaire, c'est qu'elles ne sont pas illustrées par des exemples et leur contexte d'application doit être imaginé par le lecteur.

Un 1er exemple sera pris dans le domaine de la science. À propos du raisonnement par récurrence Henri Poincaré écrit dans « la science et l'hypothèse » : pourquoi donc s'impose-t-il avec une irrésistible évidence. C'est que l'esprit se sent capable de concevoir la répétition indéfinie d'un même acte des que cet acte est une fois possible. »

Si un acte est possible, sa répétition aussi devient possible. L'esprit, la pensée la conçoit sans doute mais sur le modèle que lui propose la nature, quand elle lui fait constater des phénomènes périodiques comme par exemple les éclipses.

Dans un domaine autre, et en conflit avec la science, la religion a besoin également de la répétition pour maintenir sa tradition. Dans le nouveau testament, l'évangéliste saint Luc écrit dans un verset intitulé « le pain et le vin de la cène : et quand ce fut l'heure il se mit à table et les apôtres avec lui. Et il leur dit : « j'ai tellement désiré manger cette pâque avec vous avant de souffrir car je vous le déclare jamais plus je ne la mangerai jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu ».

Il reçut alors une coupe après avoir rendu grâce il dit : « prenez la est partagée entre vous. Car je vous le déclare : je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne ».

Puis il prit du pain et après avoir rendu grâce il le rompit et il leur donna en disant : « ceci est mon corps donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi ». Et pour la coupe, il fit de même après le repas en disant : « cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang versé pour vous. »

La fonction de la répétition est ici clairement avouée, elle est instituée pour empêcher l'oubli du mort, sa disparition.

Bien que la religion soit inscrite dans l'histoire et soit à l'origine de maints faits historiques, l'histoire n'en pas moins un domaine spécifique.

Les événements qui la constituent se répètent. Cette constatation faite par Hegel est cependant niée par Marx qui souligne leur caractère de non identité et de particularité. Il écrit dans le 18 brumaire de Louis Bonaparte : « Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages de l'histoire mondiale surgissent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce ».

Dans un domaine éloigné des précédents celui de l'observation clinique de l'homme avec un petit h, la répétition se constate dans les habitudes nécessaires à la vie quotidienne ou encore dans celles apprises volontairement comme par exemple jouer d'un instrument de musique, ou encore comme celle de fumer qui est celle-ci plus problématique. Ces répétitions comportementales ne sont pas considérées comme anormales ou bizarres.

Celles qui interrogent le clinicien sont par exemple les séductions répétitives de Don Juan, mythe espagnol écrit pour le théâtre où l'opéra. Don Juan ne semble pas pouvoir dépasser une phase initiale et ainsi aller au-delà.

La répétition se repère également dans certaines formes obsessionnelles comme par exemple celle que nous décrit Théodore Reik dans un récit autobiographique intitulé «The Hawting melody". À l'occasion des fêtes de fin d'année 1925, Reik se détend quelques jours dans une station de montagne au sud de Vienne. Le soir du 25 décembre un appel téléphonique lui apprend la mort de Karl Abraham. Ébranlé par la nouvelle, Reik quitte l'hôtel et gravit un chemin de montagne. Le paysage lui paraît inhabituel, à la fois plus imposant, froid, sombre et sinistre. C'est alors qu'apparaît la Hawting melody. Un thème musical s'impose à lui, la mélodie devient de plus en plus obsédante et continue à le poursuivre pendant les huit jours de vacances.

Dans toutes ces grandes rubriques, science, religion vie quotidienne, l'amour la répétition se montre normale, nécessaire, parfois étrange, agréable ou désagréable mais cependant une possibilité de l'homme.

Freud ayant élaboré une théorie des pulsions en particulier de la pulsion sexuelle à laquelle il a jointe la pulsion d'auto conservation, veut comprendre le lien qu'elles pourraient avoir avec la répétition.

Comme le fait remarquer Jacques Lacan, le concept de répétition apparaît pour la première fois dans l'œuvre de Freud dans un texte intitulé « Erinnen, Wierderholen, Durcharheiten » que les traducteurs ont traduit par « remémoration, répétition, perlaboration ».

Dans son séminaire « les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » Jacques Lacan dit comment comprendre ce concept : « il n'y a pas lieu de comprendre avec la répétition ni le retour des signes, ni la reproduction ou la modulation par la conduite d'une sorte de mémorisation agit, la répétition est quelque chose qui de sa véritable nature est toujours voilée dans l'analyse, à cause de l'identification de la répétition et du transfert dans la conceptualisation des analystes ».

Le rapport qui existe entre le transfert et la répétition est le fait que le lien affectif qui s'établit entre l'analyste et son patient est une réédition des sentiments d'amour ou de haine qu'il a éprouvée autrefois pour des personnes antérieurement connues.

La remémoration est aussi une répétition du passé que le patient réactualise sous forme de présent.

« Au-delà du principe de plaisir », est le texte où Freud rencontre pour la seconde fois la répétition, qu'il illustre par la mention de la névrose traumatique et d'un jeu chez l'enfant.

La névrose traumatique est la répétition de souvenirs d'une angoisse devant la mort que le sujet endormi éprouve sous forme de cauchemar.

Le sujet dont la vie a été mis en danger de mort, se sent dans l'impossibilité de dépasser, d'oublier et même d'abolir ce sentiment d'angoisse. La répétition dans le jeu chez l'enfant consiste dans le fait de jeter au loin et de ramener près de soi une bobine attachée à une ficelle. Là aussi, il s'agit de surmonter une angoisse mais cette fois-ci devant l'absence de la mère. Contrairement à la névrose traumatique, où le sujet est victime de la répétition, l'enfant trouve là, un moyen de surmonter le désarroi qu'il éprouve, une spaltung. Jacques Lacan écrit à propos de ce jeu dans « les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » : « l'ensemble de l'activité symbolise la répétition mais non pas du tout celle d'un besoin qui en appellerait au retour de la mère et qui se manifesterait tout simplement dans le cri. C'est la répétition du départ de la mère comme cause d'une spaltung dans le sujet surmontée par le jeu alternatif fort-da qui est vu ici et qui ne vise, en son alternance que d'être fort d'un da et da d'un fort. Ce qu'il vise c'est ce qui, essentiellement n'est pas là en tant que représenté, car c'est le jeu même qui est le représentanz de la vorstellung qui deviendra la vorstellung quand à nouveau ce représentanz de la mère dans son dessein marqué de tâches, des gouaches du désir viendra à manquer ». Dans ces deux paradigmes, le sujet est maintenu dans une Aufhebung hégelienne, il tente d'abolir l'angoisse et celle-ci est conservée de par la répétition.

Pour expliquer cette tendance à la répétition, Freud émet l'hypothèse d'une pulsion de mort qu'il définit ainsi : « poussée inhérente de l'organisme vivant vers le rétablissement d'un état antérieur que cet être vivant a dû abandonner sous l'influence de forces extérieures ».

L'état antérieur est-il la mort ? L'état antérieur recherché semble-t-il dans la névrose traumatique n'est pas la mort, mais l'état affectif où se trouve le sujet avant l'accident, de même dans le jeu de la bobine, l'état antérieur recher-

ché n'est pas la mort mais la présence de la mère aux côtés de l'enfant.

D'autre part, si la mort dont il s'agit est la mort biologique, cette mort est devant le sujet et non pas derrière. Le sujet en tant qu'organisme peut-il avant sa conception, avant la fusion des gamètes, être considéré comme mort. Aristote dirait qu'il est en puissance. Cette définition imprécise de Freud permet à Lacan de donner la sienne. Dans le séminaire « l'Éthique de la psychanalyse » il écrit : « la pulsion de mort se présente dans le champ de la pensée analytique comme une sublimation » plus loin il précise : « en tant que cette sublimation est fondamentalement créationniste ».

La pulsion de mort n'est pas niée, en tant que telle dans son existence, mais élargie vers, et liée à la sublimation dite créationniste. Cet élargissement permet de continuer à spéculer sur la voie ouverte par Freud et d'essayer de cerner ce qui est en relation avec la répétition dans toutes ces acceptions.

Danièle Chauderon

La vie est un songe

« Poètes et romanciers nous sont de précieux alliés, et leur témoignage doit être estimé très haut, car ils connaissent entre ciel et terre bien des choses que notre sagesse scolaire ne saurait encore rêver. Ils sont dans la connaissance de la psyché nos maîtres à nous, hommes vulgaires, parce qu'ils s'abreuvent à des sources que nous n'avons pas encore rendues accessibles à la science. », écrit Freud dans Délire et rêve dans la Gradiva de Jensen. Créer, écrire, ne serait donc pas une fonction mais un état peut-être... « Le poète est voleur de feu », dit Rimbaud dans la célèbre lettre du voyant.

J'ai tenté, très modestement et à la lumière du peu que je sais de la psychanalyse, de relire, de réfléchir à un des chefs-d'œuvre du siècle d'or espagnol La vie est un songe de Calderón.

Difficile d'ailleurs d'évoquer le siècle d'or espagnol sans penser à cette même inspiration, ce souffle puissant qui traverse à la même époque, tout le théâtre élisabéthain tant, dans ces deux pays, tellement de héros tragiques, pour certains devenus des mythes, semblent habités, hantés, dévastés, agis par ce que peut-être, des psychanalystes nommeraient pulsion de mort, mais que moi j'appellerai violence simplement, puisque je ne possède pas le vocabulaire adéquat, même si je crois que la psychanalyse est le seul outil cohérent, subtil, qui éclaire véritablement, qui permette de déchiffrer l'énigme de l'art et plus largement de l'expérience humaine.

Alors de quoi s'agit-il, ou qu'est-ce qui agit dans cette pièce, dans ce drame qu'on pourrait se contenter de lire, mais qu'on peut également voir, imaginer et même écouter? dans lequel on peut se perdre, se laisser prendre comme au plus bel opéra.

C'est l'histoire, toujours la même histoire, d'un fils, Sigismond, qui a des problèmes avec son père Basyle. Peut-être une énième modulation, presque au sens musical une autre variation d'Œdipe roi. Quant à la mère, Clorilène, elle est morte en couches. « Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin » déplorait Poil de Carotte. Cependant pour Clorilène, en tant que mère, elle était morte à l'enfant bien avant la naissance de celui-ci puisqu'en effet, à l'instar de Basyle, elle était traversée de cauchemars, de songes, de funestes présages lui annonçant un fils monstrueux ; par là même, les deux parents intimaient déjà au fils sa place, lui assignaient son rôle ; leur désir... que Sigismond comme tout bon fils s'évertuera d'abord de tenir, de combler. Et là, me vient cette phrase de Lacan : « Un jugement est une réponse sans question. »

Ensuite, Basyle roi de Pologne se targue de science, très versé qu'il est dans l'astrologie et les mathématiques ; on verra l'importance que cela prendra plus tard quand à la manière d'un entomologiste devenu dément, il tentera sur son fils une expérience inique qui évoque celle de triste mémoire que réalisera ou même "réelisera" (on pense bien sûr au processus de réification d'Hannah Arendt) le Docteur Jean-Marc Gaspard Itard, à l'orée du XIXe siècle sur la personne de Victor de l'Aveyron, dernier enfant sauvage, premier enfant fou. On peut se demander de quel côté était la folie.

Mais revenons à Sigismond, qui bien qu'enfermé, coupé du monde des vivants sur ordre du roi son père dans une tour, recevait malgré tout une éducation, une certaine culture dispensée par son geôlier-précepteur, Clothalde, par ailleurs homme veule et vil, inconséquent, perpétuellement indécis. J'entends toujours dire ici, que Lacan s'adresse aux psychanalystes quand entre autre, il enjoint de ne jamais céder sur son désir. C'est bien dommage car, à condition bien sûr que j'en ai correctement compris le sens, il me semble que cette proposition pourrait tout aussi bien concerner d'autres corps de métiers, en ce qu'elle implique d'éthique, et en particulier les enseignants mais aussi plus globalement peut-être, chaque adulte confronté à un jeune gagnerait à en prendre de la graine, à en faire son miel. En effet, si la tragique histoire

de Sigismond nous bouleverse aujourd'hui encore, c'est sans doute en ce qu'elle nous dit que chaque enfant s'enlise, quand élevé dans la confusion, dans la violence radicale d'adultes transgresseurs de lois et de rôles ; Sigismond victime pathétique qui à son tour sombrera dans la répétition. En tout cas c'est ce qui m'apparaît décliné au long de ces trois journées qui rythment, scandent ce drame et que je vais m'efforcer d'expliciter.

La première journée débute tout abruptement par l'irruption d'un cavalier, sorte de centaure ou amazone peut-être et qui se confond, mais d'une magnifique voix de contralto, en imprécations contre le sort qui lui est fait quand, déjà égaré sur des sentiers de montagne, il tombe en plus, chute de son cheval. Puis, au pied d'une tour apparaît, alerté, effrayé par ce tumulte qui hache, rompt, déchire le silence du lieu, une créature hybride, sauvage, couverte de peaux de bêtes, vivant cadavre dira ému le cavalier, et entravée, enchaînée, à l'image des fous monstrueux que nous dépeignait la Bible. Sigismond, car c'est lui, médusé, sidéré, découvre là et pour la première fois, l'étranger, l'autre. Agressivité, peur, colère et violence s'emparent d'abord de lui car quel étrange étranger en effet ce personnage si féminin, si troublant bien que vêtu d'habits d'homme et armé qu'il est. Il en est fasciné et affolé tout à la fois, égaré par l'ambiguïté, l'aspect androgyne de ce fin cavalier, visage de douceur et qui pourtant, apanage de l'homme, porte l'épée. A Sigismond éperdu, débordé d'émotion, ébloui, lui qui n'a que ses yeux, que son regard pour déchiffrer le monde, se révèle brusquement la beauté. « J'aime qui m'éblouit et accentue l'obscur en moi », raconte René Char.

Mais l'arrivée brutale du geôlier Clothalde et de soldats qui veulent s'emparer de l'inconnu et de son valet qui sans le savoir ont surpris un secret d'Etat, casse l'enchantement, rompt le charme, brise la découverte magique et mutuelle qu'amorçaient Sigismond et l'étranger. Puis Clothalde atterré, reconnaît l'épée confiée il y a longtemps à une femme abandonnée enceinte pour qu'elle la remette à l'enfant qu'elle porte. Il décidera alors d'intercéder en faveur du cavalier qu'il croit être son fils.

On voit là d'ores et déjà, tout ce que Basyle le scientifique aurait à l'évidence gagné à lire La République de Platon et à méditer l'allégorie de la caverne. Mais tant le Caligula de Camus - grand lecteur de Calderón : « Un tyran est un homme qui sacrifie des peuples à ses idées ou à son ambition » que le Gœtz cynique dans Le Diable et le bon Dieu de Sartre, qui professait d'ailleurs que les passions ne sont pas pulsions mais conscience intentionnelle, libre, Caligula donc et Gœtz nous apprennent que certaines perversités engendrent des fractures irréductibles peut-être.

Ce qui frappe également, c'est la situation, la position presque analogue faite à Sigismond et à l'étranger. Chacun d'eux gravement lésé, doit subir et tenter d'assumer la souffrance créée par un père défaillant, irresponsable pour ne pas dire délinquant. Tous deux, comme en miroir, sorte de pendants meurtris, ont de quoi se révolter faute de qui. ils devront, pour se construire, réparer le chaînon manquant dans l'ordre de la filiation, se fabriquer du symbolique dans un monde chaotique où les adultes trichent et mentent. Paradoxalement, c'est le pouvoir politique, donc le tenant des lois qui dérape, fait rupture et transgresse celles-ci. Fendons-nous au passage, d'un petit coup de chapeau amical à Antigone.

Sigismond a été "chosifié", fabriqué être asocial, brutal, coléreux, presque autiste, incapable en tout cas, impuissant à établir une relation à l'autre qui ne soit empreinte de sauvagerie.

Quant au cavalier étrange dont le lecteur-spectateur sait qu'en réalité il est Rosaure, musicalité du prénom où l'on entend Pindare nous chanter « l'aurore aux doigts de rose », elle est contrainte, faute de père avéré, de se déguiser, de se travestir en homme, à vivre dans un semblant d'identité car, nous l'apprendrons par la suite, elle n'a su que répéter la vie de sa propre mère. Rosaure aussi a perdu son honneur en se laissant abuser par un homme.

Plus tard, ce même jour, Clothalde après avoir de nouveau incarcéré Sigismond se rend au palais royal avec les deux prisonniers, où l'on apprend que le roi saisi de remord a avoué à la cour et au peuple, l'existence niée jusque là d'un héritier légitime. A Etoile et à Astholphe, ses neveux venus de Moscovie pour lui succéder sur le trône, il explique à coups d'arguments fallacieux, l'expérience cruelle et folle qu'il va tenter sur Sigismond, à savoir le droguer et l'amener endormi au palais tout en lui taisant la vérité.

Pour la deuxième journée, on y pénètre presque par effraction en surprenant au palais un dialogue entre Basyle et Clothalde. Le roi se

justifie quant à son attitude absurde à l'égard du fils. S'il l'a fait droguer et qu'il refuse toujours d'éclairer le mystère entourant sa naissance, c'est en fait dans le souci de l'épargner si par malheur l'expérience échouait. En d'autres termes, il le maltraite pour son bien quoi.

Mais partons plutôt assister au réveil de Sigismond, stupéfait, confondu de tant de luxe. Il n'en croit pas ses yeux. Aussi quand Clothalde lui apprend toute la vérité, il est saisi d'une colère incontrôlable, d'une envie de meurtre. Mais apparaît une femme, Etoile, et Sigismond immédiatement, tombe sous le charme. Le rythme s'accélère, devient trépidant, saccadé, quand à son tour le roi Basyle entre dans la chambre et prétend tancer son fils et le ramener à la raison. C'est plus que Sigismond, hors de lui, ne peut supporter. Véritablement fou de rage, il réplique au père que son amour, ses conseils... il s'en passera. Pauvre Sigismond piégé sans le savoir et qui pourrait prendre à Henri Michaux ces vers : « Dans le royaume immense, incomparable et presque indécouvert encore dont je suis l'irremplaçable roi... » Pourtant, au valet de Rosaure qui s'approche, il confie ému, un peu perdu, d'une voix enfantine presque, avoir tout oublié de la veille sauf.., la beauté d'une femme. Mais quand Rosaure pénètre dans la chambre, Sigismond, déchiré de délire, entre rêve et réalité, car il croit bien la reconnaître, Sigismond bouleversé de sensualité, succombe de nouveau à ses pulsions. Il se réveillera dans la tour, enchaîné toujours, en pleine confusion, déchu mais avec ce lancinant souvenir de la beauté incroyable d'une femme. Ce qui nous pose plein de questions évidemment sur le beau, l'esthétique, les canons de la beauté etc. Comment Sigismond, qui n'a même jamais vu sa mère, la première femme, le premier autre, sait que belle est la femme? « La nostalgie est ce qui sauve notre mémoire du pire », nous murmure Rimbaud à l'oreille. Mais ce serait trop long...

Et puis vient l'admirable tirade, encore plus belle en espagnol :

> « Qu'est-ce que la vie? un délire.
> Qu'est-ce donc la vie ? une illusion,
> une ombre, une fiction ;
> Le plus grand bien est peu de chose,
> car toute la vie n'est qu'un songe
> et les songes rien que des songes. »

Sigismond pris, englué jusqu'ici dans son désir de maîtrise absolue, radicale du monde et des êtres qui l'entourent, se met enfin à douter de la réalité. Le roi nu d'Andersen ignorait sa nudité. Sigismond, lui, grâce à ce mouvement, ce balancement constant de rêve à réalité, commence à entrevoir une ouverture, une échappée. Il était plongé dans l'illusion, collé au réel, en pleine adhésion. Désormais, il ne peut plus croire. Désormais il sait avec Socrate, qu'il ne sait rien. Il va s'éveiller, se détacher, se libérer grâce au processus de la désillusion, du désenchantement. En français, la désillusion prend valeur négative alors que le desengaño espagnol autorise une interprétation qui ouvre, oeuvre presque à une solution, à du possible et qui me fait un peu penser au divan, à la cure en psychanalyse... au patient qui grâce à l'illusion du transfert, peut accepter de se détacher, de perdre d'autres illusions qui lui collaient auparavant à la peau. Un processus de reconstruction de son monde s'en trouve initié, s'induit, s'amorce alors. Sigismond n'en sera plus jamais le même.

La troisième journée, je l'ouvrirai avec Hannah Arendt : « La naissance est le fondement ontologique de la liberté. ». Ce qui nous change agréablement du sempiternel « Philosopher, c'est apprendre à mourir. ». La naissance, l'événement par excellence en ce qu'il dément tout projet déterminé, figé, arrêté, des parents sur l'enfant. L'avènement presque, car chaque fois, une novation irréductible devient possible. Si la génération précédente transmet bien un héritage, elle ne peut en revanche en dicter le bon usage et Sigismond triomphera de ses passions ; il instaurera l'ordre dans le chaos, instillera du neuf, insufflera du vif dans son passé mortifère. Il remaniera l'héritage, faisant taire ainsi les oracles de malheur et leur pseudo-science. Bien sûr, cette troisième journée déborde aussi de bruit et de fureur. Sigismond prend les armes contre le roi Basyle. Mais ses désirs réitérés de meurtre sur la personne de Clothalde, sorte de substitut du père, Sigismond n'y cèdera pas. Mieux, quand le roi Basyle, vaincu, s'agenouillera, c'est lui, le fils déclaré mort-né, qui le relèvera.

Mais Rosaure, fille enfin assumée par son père Clothalde, la si belle Rosaure, pourquoi Sigismond ne l'épouse-t-il pas ? Rosaure, premier objet de sa passion. C'est Byron qui m'a donné la clef, la réponse, dans ses superbes Stances à Augusta, dans son amour fou pour Augusta, sa demi-sœur. Sigismond et Rosaure,

amour quasi incestueux, au moins symboliquement.

Sigismond réparera l'ordre jusqu'au bout : Rosaure épousera l'homme par qui elle perdit l'honneur en Moscovie, Astholphe. Sigismond épouse Étoile.

Ce si long parcours de Sigismond pour recréer du sens... « A chaque effondrement des preuves, le poète répond par une salve d'avenir », écrit René Char. Freud, il me semble, illustre au mieux ce beau vers de Char, avec son hypothèse de l'inconscient. Freud dont le prénom d'état civil était Sigismund, mais qu'il changea en Sigmund, car il le trouvait cacophonique.

Sigismund : étymologiquement, ça veut dire: bouche de la victoire.

France Delville

Tuer dans l'œuf
TU ES DANS L'ŒUF, ou plutôt: RESTES-Y
Exemple: OPHÉLIE (ou la dérive absolue)

Si la pulsion de mort est cet opérateur tapi dans l'inconscient qui vient moduler l'effet (les faits) de l'Autre, l'atténuer, le doser, le faire taire au-delà de la limite supportable d'un moi en mal d'organisation (de défense), dosage à la mesure de chacun (l'Autre étant fondamentalement menaçant, Vie-en-tant-que-mortelle, et, chez le parlêtre: Mort-du-Tout-par-la-coupure-du-Langage), la " pulsion" en tant que tendance - vers un but inconscient - est un mouvement, un flux, pour faire TAIRE quelque chose ou quelqu'un, de manière continue quoique subliminale.

"Quelque chose dans quelqu'un", de manière inconsciente (la fonction du bouc émissaire le ritualise, mais, d'une manière sauvage, c'est le petit crime quotidien...

Ce "quelque chose", chez quelqu'un, chez l'autre (à chaque rencontre, ou plutôt, dans l'accident de chacune de ses apparitions), c'est son savoir, sur l'être, ou plutôt ce prétendu savoir- imaginaire, cette part imaginaire de l'Etre que l'on prête à l'Autre. Ce qui est menaçant, donc à faire disparaître, c'est son Savoir.

La rivalité va jusqu'à vouloir exclure l'objet perdu de l'autre. Petit autre représentant du Grand Autre sur lequel se débarrasser de la castration: par accident c'est du petit autre lui-même que le Sujet-en-mal-d'être peut se débarrasser... La perversion, c'est l'extrême de la chose (vide-toi de l'être pour me l'offrir, fais-toi objet pour que je puisse jouir de l'Autre sans que tu fasses obstacle, et cette levée de l'obstacle est ma jouissance... mais "tais-toi" au lieu de "t'es toi" (tu es toi - un autre - sois cet autre...) est banal.

OPHÉLIE EST UNE CONSTRUCTION EXEMPLAIRE:

Entre le "trognon" de Lacan et le "lys" de Rimbaud, Ophélie illustre une réponse au Réel. A ce Réel-là réagit ce que Freud a identifié comme "pulsion de mort", que Lacan traduit par "dérive".

Les démêlés du sujet (Hamlet) avec le désir de l'autre (son père) vont dissoudre Ophélie en tant que sujet hypothétique, la détruire avant qu'elle puisse élaborer du Désir, c'est-à-dire un système signifiant intime suffisamment porteur de jouissance pour pouvoir ménager une place à l'autre. L'intrusion, ici, la perdra. L'intrusion du "Rien". Du "tu n'es rien." Sans défenses, Ophélie. Contact prématuré avec cet "amour auquel nul n'échappe..."

Au contraire le vide ménagé - aménagé- par l'absence d'une relation structurante livrera à l'effarement son oeil bleu. Livrera à l'infini son oeil, sa voix, et tout le reste... "Infini" qui n'est pas ici ouverture au sens lévinassien mais forclusion. Shakespeare ni Rimbaud n'avaient lu Levinas, et pourtant l'abysse dans laquelle un jour un héros, une héroïne, chutent pour ne plus se relever, les poètes les plus anciens l'ont ouverte et réouverte, jusqu'à hier où la "douleur d'exister", la difficulté d'un accès à l'existence, et la menace renouvelée du néant, dans le Sinthome, sous des dehors plus techniques, Jacques Lacan l'appelle le Réel. (P. 134)

"Comme je l'ai dit tout à l'heure nous ne pouvons atteindre que des bouts de Réel, le Réel, celui dont il s'agit, dans ce qu'on appelle ma pensée, le réel est toujours un bout, un trognon. Un trognon certes autour duquel la pen-

sée brode, mais son stigmate, à ce réel comme tel, c'est de ne se relier à rien. "

Au terme d'une certaine opération calcinante d'évanouissement du sujet (le sien) par l'Autre, Ophélie incarnera ce trognon plus relié à rien. La seule fleur qui dérive à partir d'un point d'ancrage, c'est le nénuphar. Toutes les autres fleurs doivent avoir été "coupées", pour flotter sur les rivières, déchets après utilisation, après cette jouissance de l'autre qui les abandonne au néant. A la poubelle.

Ophélie devenue cette dernière sorte de fleur qu'aujourd'hui nous nommons "légume" sera le radeau, non de la Méduse, mais de la Méducée... Sans désidération justement, il manquera l'un des temps, celui pour comprendre...

On tourne en rond, dit Lacan. *Mais il y a peut-être une autre façon de l'expliquer, qu'on tourne en rond. C'est qu'il n'y a pas de progrès que marqué de la mort. Ce que Freud souligne de cette mort, si je puis m'exprimer ainsi, la trieber; d'en faire un Trieb. Ce qu'on a traduit en français par, je ne sais pourquoi, LA PULSION OU LA PULSION DE MORT, ON N'A PAS TROUVÉ DE MEILLEURE TRADUCTION ALORS QU'IL Y AVAIT LE MOT DÉRIVE. La pulsion de mort c'est le Réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible. C'est-à-dire que chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est impensable. Aborder à cet impossible ne saurait constituer un espoir. Puisque cet impensable c'est la mort dont c'est le fondement du réel qu'elle ne puisse être pensée."*

Ce serait très simple si cet impossible, cet impensable, étaient au début et à la fin, vécus "naturellement", sans torsion. Mais sans savoir ce qu'est la vie, le parlêtre veut, et "peut" parler la vie. L'imaginer. Et en éprouver la nostalgie. Et poser la question: *être ou ne pas être ?*

Dans ce "ou" se tient - siste-, un "essor" (comme dit Polonius) qui, avant de tourner en dérive, fabrique quelque chose - un "objet a", assez ambigu pour que l'être puisse "y croire". Un temps. Pour être psychotique, il faut d'abord être un parlêtre: avoir suffisamment avancé vers la vie, quelques heures peuvent y suffire sans doute, pour que le choc de la vie puisse emporter au loin tout espoir de sens, jeter dans l'insenser...

Mais croître c'est "croire". A ce point que Lacan a émis que "les non-dupes errent..." Un temps, dans les débuts, éveil du printemps selon la nature ou bel échange de regards dans le miroir, selon l'éthique, il peut être cru à l'être, à la consistance.

C'est d'ailleurs la grande question inquiète - du narcissisme primordial : ai-je été désiré, aimé, par le Grand Autre?... Question fondamentale qui rend vulnérable à chaque irruption d'un petit autre défilant ou non au pas-de-Loi et incarnant Regard et Voix de l'Autre.

En d'autres termes, face au Réel, le "moi" ne peut moduler sa dose d'évanouissement d'une manière autarcique, car la question du sujet est la question de l'Autre. Car cet Autre à qui il est soumis de naissance, il veut s'en faire aimer, ou tout au moins y découvrir une place, ce qui est synonyme. Entamer l'autre pour s'y nicher, imaginairement. L'Autre étant l'interlocuteur existentiel du parlêtre, objet d'amour et de haine, et agent imaginaire d'intrusion, qui donc soumettra au risque d'éjection. Car faire sa part au Manque est une opération douloureuse, voire impossible, qui, en tant qu'objet psychique - comme tous les autres objets, l'objet étant avant tout imaginaire- doit être projeté hors du cercle de la jouissance. Éjecté. Et éjecté sur l'Autre, bien sûr.

Pour la conservation de l'être, il faudra donc que ce soit l'Autre qui s'évanouisse, et au bon moment. Si je ne peux naître, pourquoi naîtrais-tu? Si je ne jouis de l'être, pourquoi jouirais-tu, et ma jouissance, alors, deviendra ton absence de jouissance inversée, retournée comme un gant. Tu paieras la dette de mon échec à être, et dans la châtration. Tu seras pur châtré, trognon, pur déchet du rebroussement de la vie en moi. Par peur de la castration, je te châtrerai. Par strangulation ou abandon, par le trop ou le trop peu, mais c'est pareil, il faut que l'Autre n'existe pas. Que ce soit à l'autre de payer la dette. Tant qu'elle est inconsciente, la dette ne peut réintégrer son champ propre.

Avant de parler de l'abandon d'Ophélie par Hamlet, de ce rebroussement, un petit flash de Searles, dans "L'effort pour rendre l'autre fou":

« Rendre l'autre fou est dans le pouvoir de chacun. L'enjeu en est l'extermination, le meurtre psychique de l'autre, de telle sorte qu'il n'échappe pas à l'amour. Qu'il ne puisse pas exister pour son compte, penser, sentir, désirer, en se souvenant de lui-même et de ce qui lui revient en propre...

Le cas d'Hélène: depuis qu'elle est enfant son père l'observe et il la voit agir dans sa vie, la pensée de sa fille ne le quitte pas, chacun de

ses actes, de ses façons de se conduire, lui donne RAISON, à lui dont la pensée toute-puissante de comprendre prend pour Hélène figure de destin. "Mon père m'a rendue folle". Elle se sentait rivée sur place, harponnée par ce que son père lui disait d'elle-même. Doutant de ce qu'elle trouvait en elle à éprouver, incertaine de ses objets de pensée et de ses goûts, elle se raccrochait finalement aux raisons du père... Mon père me rend folle, il ne me quitte pas de la pensée et j'en viens à faire, contre mon gré, des choses qu'il m'a prédites. Il m'a dit un jour que j'étais trop instable pour me marier et que je finirais par me prostituer. C'est ce que j'ai fait. Quand je l'ai avoué à mon père, il m'a répondu qu'il savait bien et qu'il avait raison. Je suis vide. Si j'essayais d'avoir des pensées à moi et de les garder pour moi, j'avais aussitôt l'impression que mon père les connaissait mieux que moi et j'étais attirée par les idées mauvaises que mon père se faisait de moi..." Entre le père et la fille (la mère est morte alors qu'Hélène avait 7 ans, on dirait ici que le discours est devenu la scène violente d'une union que la parole cherche à défaire, et, pourtant, chaque fois, renforce.

Penser l'autre à la place de lui, c'est le solliciter à agir dans le contenu fantasmatique de ses projections. Toute-puissance, ici, de la "raison" parentale; elle invoque une loi qui explicite le contenu des interdits dont elle suggère ainsi la transgression.

IL EST UNE PAROLE QUI NE PREND PAS, QUI NE TIENT RIEN, ET N'EST TENUE PAR PERSONNE: C'EST DE CETTE PAROLE QU'ON DEVIENT FOU.

Lorsque la parole - souvent celle qui est le discours des longues chaînes de raison - ne cesse de défendre et de se défendre dans le filet des dénégations et des projections, la pulsion prend alors en elle valeur d'impératif catégorique. Hélène se conforme au contenu de l'objet hallucinatoire de la parole paternelle: elle pense y entendre ce qu'elle doit désirer, faire et être."

Si la pulsion est une dérive, selon Lacan, le Symbolique est l'attache humanisante. Privé de ce symbolique, l'être se détache d'un sens possible de lui-même, pour-lui-même, pour son lien au monde, il entre dans l'errance.

Une chose à peu près semblable arrive à la Catherine de "Washington Square", de Henri James, qui se retrouve seule avec son père après la mort de sa mère causée par sa naissance. Lourde dette que devra payer Catherine: si mon épouse bien-aimée ne vit plus, pourquoi cette fille meurtrière vivrait-elle, dit le père à chaque pas. Étouffons-la dans l'œuf. Homme charmant par ailleurs, dit James, le désir inconscient de voir disparaître la cause de son veuvage fabrique un anatomiste à l'œil glacial pour regarder grandir sa fille unique. "Grandir" si l'on veut: tu es laide, bête, personne ne voudra de toi. Ce qui signifie: rabougris-toi, deviens un trognon. On donne à la fille le même prénom que la mère et le père prédit qu'aucun jeune homme ne tombera amoureux d'elle... Comme Ophélie, fille "naturellement" soumise, elle ne veut contredire son père, puis tombe amoureuse de Morris, est prête à devenir pauvre pour le suivre, ce qui n'arrange pas le jeune homme, qui se défile, et "chassera de son esprit l'image de la jeune femme dont il n'avait croisé la route que pour la joncher de ruines". Catherine est blessée de "façon atroce, irrémédiable", ne se marie jamais, endosse le rôle d'une "délicieuse tante-demoiselle". A la mort de son père elle peut lire dans le Testament la place qu'elle occupait dans sa tête, il l'a déshéritée pour lui éviter d'être la cible des coureurs de dot. Morris revient, veut renouer avec elle, mais "tout est mort et enseveli, c'était trop grave, toute sa vie en a été bouleversée..." Celui qui incarne le seul épisode d'amour de sa vie est jeté à la porte, elle reprend son ouvrage de dame, "elle semblait installée là pour le restant de ses jours..." Le père a réussi le forcing - le Désir de l'Autre a "pris", tel un ciment - au-delà de sa propre mort, ce géniteur a interdit à sa fille de déployer la vie qu'il lui a pourtant "donnée"...

Hamlet aura le même effet sur Ophélie, pour d'autres raisons qu'une question de dot ("donner", "doter", termes riches d'ambiguïté...) mais Hamlet, Morris, et le père de Catherine ont en commun de ne pouvoir s'extraire de leur propre question existentielle, ils y ont trop d'urgence "sine qua non", cela les rend aveugles, cimentés... l'accès à l'autre est impossible... Étant eux-mêmes dans l'œuf, comment transmettraient-ils la "vie", non pas la vie organique, mais le contraire de la mort psychique, son "antidote"...

Hamlet commence donc un trajet...
Ce jeune homme qu'il est beau
le voilà qui part au galop
à travers le grand monde vide...
dit un poème japonais

Impulsion pour sortir de l'œuf... Au Congrès de Bonneval (1960), Lacan illustre son idée de l'origine de la pulsion" par le mythe de l'androgyne: en étant séparé du placenta, le nouveau-né est séparé d'une partie de lui-même, l'enfant est donc un oeuf cassé qui se répand en "hommelette"...

Et Hamlet? Qu'est-ce qui fera office de "complément" archaïque à son oeuf primordial? Ophélie. Dans la phase "éveil du printemps"... L'autre registre de l'Androgyne de la Genèse, la "rigueur ordonnatrice", l'appel à la Loi, est censé se mettre en place côte à côte avec "l'amour fécondant". Mais le symptôme familial, le Crime, menace cet équilibre: pour le jeune homme aux prises avec l'Éthique et le Politique, un autre phantasme réparateur surgira, le fantôme du père, qui évacuera le premier, interdisant le nouage sexuel, puisque aucune structuration ne rendra possible la cohabitation légitime et légiférée de ces deux nouages...

L'intrusion d'un père, donc - anachronique, déphasée, puisque ce père rebrousse chemin du royaume des morts - produira presque terme à terme de l'objet/idéal: moi idéal puisque Hamlet sera ainsi attiré dans le Royaume de l'Illusion... idéal du moi puisque la dette à la Loi est restée en chemin, intraitée, Dannemark idéal etc. Un fantasme obsessionnel se constituera comme dette impayable au Père Imaginaire, révélant, comme à l'encre sympathique, par attachement pour le père, la fameuse hypocrisie du social, dont viennent nous parler tous ces jeunes hommes emblématiques: Lorenzaccio, Hamlet, etc.

Sans des repérages déjà prêts pour le Désir, le fils présente la porosité nécessaire - la fragilité capillaire - au désir, au symptôme paternels. Tel fils, tel père... Désir de l'Autre qui s'enrayera, patinera, un bout de réel restant coincé dans l'entonnoir, gavage par l'oreille, poison versé, insupportable "version", à la fois pour le Père (symbolique) et pour le fils.

Hamlet: l'hommelette selon Lacan.

Hamlet cassé cassant Ophélie, car le symptôme est un château de cartes dont la chute (avec son indice de retard) exprime bien le déphasage des demandes: quand on voit passer la demande de l'autre par dessus son épaule, qu'on est plus l'objet du désir, c'est trop tard: on n'a pas pris grade à l'injection de la demande imaginaire de l'autre, greffe qu'il faudra payer très cher...

Pratiquement toute l'œuvre de Shakespeare intéresse les psychanalystes. Mais Ophélie comme pur rebut du désir de l'Autre peut sembler illustration emblématique de la pulsion de mort.

A travers quelles voies? Dans la première scène, "la chose" s'invite: le spectre. La vérité (du crime) n'est donc pas muselée, comme le souhaitent roi et reine. Le jeune homme Hamlet, fils soumis selon la morale courue (*"Je vous obéirai en tout, madame"*) est sommé d'accepter comme naturelle une mort qui ne l'est pas, d'être dupe d'une vérité consensuelle. Et dupe justement il ne l'est pas: "*Je ne connais pas les semblants...*" Position difficile: "Se soumettre ou ne pas se soumettre?" Malaise grandissant pour ce jeune homme qui veut grandir: que faire de l'inacceptable, que faire du Réel? Devenir psychotique? Ce n'est pas ce choix de symptôme, pas encore. D'abord un questionnement du genre philosophique, du genre Camus, Mythe de Sisyphe: "Faut-il vivre ou se suicider"... Faut-il mourir, ou n'être pas né, style l'Ecclésiaste? ... "*Fi de la vie, ah! fi! C'est un jardin de mauvaises herbes montées en graine et foisonnant de choses affreuses... ô chair trop souillée, si elle pouvait se fondre, se dissoudre et se perdre en rosée! Si l'Éternel n'avait pas interdit à l'homme de se tuer lui-même!* "

Pourtant l'amour s'était déjà présenté sous la forme d'Ophélie, éveil des sens comme on dit... Des sens qui pourraient se canaliser en "du sens"... Échanges de regards, écoute, croisements de demandes obscures dans lesquelles Laërte et Polonius, frère et père de la jeune fille veulent mettre bon ordre. "*Croyez-vous à ses offres, comme vous les appelez?*"

Ophélie - *Je ne sais pas, Monseigneur, ce que je dois en penser.*

Polonius - *Et bien moi je vais vous l'apprendre.*

Sommée d'éviter Hamlet, elle obéira.

Les forces d'Éros seraient allées, comme il arrive, contre cette promesse enfantine, si Hamlet n'avait été détourné de ce projet-là, de cet embryon d'organisation-là oedipienne-là. mais son père n'est pas dans le rôle du Père, il veut récupérer son fils pour lui-même, pour sa propre jouissance, au lieu de le tourner vers le monde. Toujours la question du : "va vers toi-même..."

"*Je veux le suivre*", dit Hamlet. "*N'en faites rien Monseigneur*", répond Horatio.

Hamlet - *Qu'ai-je à craindre? Je n'estime pas ma vie au prix d'une épingle.*

Cette tête d'épingle-là, ce néant, est dans la logique de la Jouissance du père.

Hamlet suivra le spectre qui, quoique prétendant n'avoir aucun droit à ce viol de conscience, lui présentera ouvert le piège infernal sous la forme d'une parole: "*Tu serais plus inerte que la ronce qui s'engraisse et pourrit à l'aise sur la rive du Léthé si tu n'étais pas excité par ceci*"... Ce qui signifie: "Seule cette voie que je t'ouvre sera la preuve que tu m'aimes." Discours pervers du Maître.

Phrase qui est riche de son inversion: *Si tu n'étais pas excité par ceci, c'est-à-dire si ton objet choisi n'était pas avant tout la vérité, tu te ferais ronce du Léthé par évitement...* Ce que Freud, avec humour, dans ses lettres à Fliess, appelait "*un verre de punch avec du Léthé...*"

Hamlet-le non-dupe, est tout oreilles pour apprendre le crime par l'oreille. Il promet de devenir le registre du père, son livre, dont il effacera tout le reste, jugé frivole... Le père prend toute la place, mais pas pour, au Nom-du-Père, permettre l'accès à l'ordre symbolique. Pas pour "symboligéniser" une castration, permettre au fils de se détourner du lieu de son engendrement... Au contraire pour le forcer à le réintégrer, ce lieu de l'engendrement.

Viol incestueux, par le désir du père. Ce qui évidemment rend problématique une hétérosexualité tournée vers Ophélie. Une balistique se dessine, avec des directions, des visées, des changements de visées, d'objet d'amour... Hamlet rebrousse chemin sous nos yeux... Et que devient alors l'être de rencontre accroché déjà par le Regard et la Voix: Ophélie?

Nous n'y sommes pas encore, car de ce processus en marche chez Hamlet, justement Ophélie est exclue. Elle n'est pas tenue au courant, son sort se joue en dehors d'elle... Et c'est le point important: CETTE CARENCE DE MISE EN MOTS DE LA PERTE QU'ELLE VA VIVRE VA TRANSFORMER CETTE PERTE EN GUILLOTINE, EN CHÂTRATION... ON SAIT QUE LA GUILLOTINE S'APPELLE LA "VEUVE". OPHÉLIE SERA VEUVE SANS LE SAVOIR... COMMENT FAIRE LE DEUIL?

Ophélie n'est pas tenue au courant qu'elle a cessé d'être l'objet du désir d'Hamlet. Une crypte s'ouvre en elle, une nécrose... Hamlet est-il pervers? Petit pervers polymorphe, tout au plus: un enfant à qui on ne permet pas de dépasser ce stade.

Du même coup Ophélie aussi reste dans les limbes: elle n'a pas eu l'occasion de discriminer l'espace de l'un, de l'autre, de poser des limites. La béance de la Mère Nature peut donc revenir à la fois lentement et d'un coup, comme fait la Vérité...

Du même coup encore, l'Éthique est dévoyée, le Livre de la Vie (sefer ha-Hayyim dans le judaïsme, registre situé dans le ciel où sont consignées les actions, on trouve une idée voisine dans la civilisation mésopotamienne, façon de dire qu'on ne peut se dérober aux conséquences de ses actes) est sens dessus dessous: Ophélie ne compte plus, et donc son temps est compté, mais vers la mort, seul le père compte, maintenant. Compte à rebours.

"*Ton ordre vivant remplira seul les feuillets du livre de mon cerveau...*" promet Hamlet à son père. "*Adieu, adieu, souviens-toi de moi*"... Double-bind s'il en est. "Je te quitte mais je ne te quitte plus" Alors que l'oncle et la mère, couple royal, disent: *il faut se tourner vers la vie*. Qui croire?

Alors Horatio et Marcellus trouvent un Hamlet "*aux paroles égarées et incohérentes*". L'effort pour rendre l'autre fou a réussi.

L'enfant Hamlet se confirme comme déchet de l'histoire de l'Autre, et c'est alors qu' Ophélie rencontre un dément, "*pâle comme sa chemise*", et comme "*lâché de l'enfer*"...

Cette pâleur, nous la retrouverons dans l'Ophélie de Rimbaud, nous pouvons l'interpréter comme un retrait du sang propre, retrait des forces particulières, rétraction du droit à une histoire, à une intime vérité, à un sens original... Fading du sujet...

Hamlet est reconnu "*hors de son bon sens*", Rosencrantz et Guilderstern tentent de le "*rappeler vers le plaisir.*" Encore de la balistique: bonne ou mauvaise direction? Perdu déjà pour une place à peu près tenable dans l'ordre des générations, cependant Hamlet aime encore Ophélie. "Aimer", qu'est-ce à dire? Elle est la "*céleste idole de son âme*", il évoque "*la blancheur délicieuse de son sein*", "*il l'aime plus que tout, elle qui vaut plus que tout...*"

Est-elle encore possiblement humaine, cette Ophélie née de l'imaginaire d'Hamlet? En réalité il lui fait racheter idéalement ce qui est pourri

dans le royaume de Dannemark, à quoi une fois de plus elle n'est pour rien. Elle qui "vaut plus que tout", est déjà "rien" dans l'organisation psychique d'Hamlet, sans qu'il y prenne garde. Cela s'appelle l'inconscient....

Encore enfant soumise, Ophélie elle remet à son père une lettre d'Hamlet, Ophélie peu prête à faire coupure dans le désir de transparence de son père. Le désir de son père qu'elle soit transparente, diaphane, ce qui signifie qu'on peut voir à travers...

Polonius rappelle l'*essor* de leur amour, il le fait apparaître, persuadé que l'obéissance d'Ophélie à s'écarter d'Hamlet est la cause de la folie de celui-ci. Ce sera l'inverse. Mais lacaniennement sans le savoir, Polonius fait du rebroussement une cause de folie...

Hamlet est maintenant tombé dans la mélancolie: l'absence de Désir altérant la lumière, la bile devient noire comme ce qui, du monde, se voile au Sujet: la terre devient stérile, le ciel sombre, l'homme et la femme "insignifiants". L'arrivée d'une troupe de comédiens réveille pourtant Hamlet. Parce sa seule question aujourd'hui est celle de la vérité, et que tout son narcissisme primordial est jeté dans le traitement de la représentation du monde. Legs de son père: narcissisme blessé sur toute la ligne, en quelque sorte. Cette Ligne presque totale dont on peut dire qu'elle devient la Border-Line.

Ce n'est pas qu'il se retourne sur lui-même comme seul objet d'amour, mais c'est tout comme: amoureux exclusivement de l'histoire paternelle, à ce moment son objet cause du désir, c'est l'idée qu'il se fait de la Loi, loi idéale, idéal de Loi. Et c'est par là qu'il va périr: car si la Loi est repère dans le chaos, elle ne peut être totalement respectée... elle est sans cesse bafouée, seuls les saints et les fous veulent y obéir intégralement, intégristement, la Loi symbolique étant ce qui peut rester édifié d'une structure toujours malmenée...

Alors Hamlet passe sans cesse d'un amour à l'autre, et chacun est impossible, parce qu'ils sont idéaux, tout est "idée" chez Hamlet, apparitions qui se proposent mais aucune ne "tient"... la réalité est pourrie car le réel est pur déchet, le crime originel détourné par le père réel même sous forme de spectre, un "réel" de l'imaginaire, Hamlet est jeté dans une psychose qui ne l'empêche pas d'être le pervers de l'autre, il est même le mélancolique de l'autre, avec son aspect meurtrier, l'autre n'existe pas, puisqu'il n'existe pas lui-même...). C'est définitif, le père spectral réel trop réel ne pourra s'effacer. Monstre insubmersible, le père non mort produit du: c'est lui ou moi. Pas de place pour Hamlet, qui ne tient pas en place. L'égarement, c'est avant tout cela.

Tout vient donc aggraver la chute, *ptoma...* L'art de mentir des comédiens confirme l'hypocrisie du monde, le faux semblant, l'inadéquation... A un moment l'égaré ne cherche plus qu'une chose: à justifier, *causer* son égarement... Recherche exclusive de la vérité qui pourrait à première vue sembler à l'opposé de la *fonction de méconnaissance* évoquée par lacan. Mais cette recherche exclusive de la vérité ne vient que boucler la boucle du refus de la castration pour dénier à l'Autre un poids quelconque, y compris à lui-même: *être ou ne pas être*, face à cet impossible à vivre, vient dire que être ET ne pas être, c'est pareil.

Ce n'est rien la mort, dit Hamlet, puisque lui-même n'est "rien", voulant être TOUT. Ce n'est rien la mort, dit Hamlet, ce n'est que du sommeil, sauf que ce n'est pas sûr... Ce n'est pas parce que c'est interdit par la religion qu'il ne se tue pas, c'est qu'il n'est pas sûr de disparaître complètement. A sujet non barré, il faut bien le néant pour enfin trancher.

Avaler toute crue la facture du père, c'est lancer la dette elle-même dans une errance, une dérive (mais non pas sans but, cordon pickford qui ne s'éteindra pas, la dynamite attendra le temps qu'il faudra), qui visera ceux qui n'y sont pour rien - parce qu'ils ne sont plus rien - Polonius, Ophélie... (On peut bien évidemment remettre en question la formule "Ceux qui n'y sont pour rien": l'inconscient n'est pas en mal de choisir ses "victimes", triées sur le "volé"... En tout cas, le "*Je vous ai aimée*" d'Hamlet, tracte Ophélie, par les cheveux, dans le passé. Son temps est passé, peut-elle "passer à autre chose", comme le permet la cure analytique? Cela s'appelle faire le deuil. Pour Ophélie, la réponse est non. Et sa question à elle c'est: "*Passer à autre chose, ou devenir la chose?*" L'impact de la fascination est là. Ophélie s'identifie à l'objet cause du désir d'Hamlet, et cet objet est spectre. Ophélie devient ce spectre. Mimétisme inconscient.

Il l'avait donc "aimée". N'est-ce pas de cette manière archaïque pulsionnelle - partielle - renvoyant à l'échange d'images tout "naturel",

autre forme de fascination: ce qui vient "pulser" devant le vivant, humain ou animal, faire la roue... lié aux gonades... Ce qui, de la Nature, de l'animalité, vient se présenter tel l'oiseau se parant de couleurs, comme d'un narcissisme primordial de tout vivant dans la Nature, telle une sauvage pulsion d'être accueilli par un autre s'incurvant, dans la visée d'un lieu d'accueil pour l'image propre. Phylogénétique?. Soutenir l'Image. La jeune fille Ophélie ne sait pas, au premier regard, qu'elle est affectée à la place d'une mère/père structurante et déjà réparatrice. C'est cette dette-là qu'elle va payer. De sa propre vie psychique. Lorsque la Nature en elle reprendra le dessus d'une culture déjà en déroute.

Si pour Hamlet hommes et femmes n'ont plus de charme, c'est-à-dire de poids, éthique, ce qu'Ophélie a lu dans les yeux d'Hamlet - cet évidement du Symbolique - se propage, car rien n'est là pour arrêter le cordon pickford. Il est connu et redouté, le regard vide de celui qui n'aime plus, et est encore aimé... Le vertige abyssal que produit ce regard vide, cette chute, cette dépression, au sens propre...

C'est qu'Ophélie non plus n'a pas de père symboligène, qui pourrait être l'antidote. Celui-ci, Hamlet l'a nommé "maquereau"... On est dans un Bestiaire, un beau descriptif d'une Nature avant hominisation, d'un essai avorté. C'est à ce titre qu'Ophélie est tuée dans l'œuf. Non-humaine, elle ne s'adressera plus qu'aux fleurs. Aussi dans le poème de Rimbaud. Entre le noir qui a obscurci le ciel, et la pâleur de l'exsangue, on a tué un enfant...

Pour tous deux une certaine forclusion du Nom-du-Père aura empêché la soustraction au désir de l'Autre, et créé la totale confusion entre soi et l'autre, qui est la même confusion qu'entre Imaginaire, Réel et Symbolique. Ophélie comme objet partiel érotisé, puis, cela va avec: laissé tomber.

Laissé tomber en tant que *femme* hypothétique, c'est-à-dire deux fois Autre. La Nature reprend le dessus, et Hamlet le sait bien d'un savoir inconscient: Ophélie, il l'appelle "*nymphe*".

Il dit "*Je vous ai aimée jadis*" et en même temps: "*Je ne vous aimais pas*". Belle production de ce "langage qui ne tient rien", pour l'autre, pour soi, dont parle Searles, mais n'en finit pas d'avouer, et surtout la soif de la Loi. D'une Loi qui dit que le seul enfantement biologique n'est rien, sans le Père - symbolique. "*Mieux vaudrait que ma mère ne m'eût pas enfanté...*", est suivi quelques instants plus tard de: "*Où est donc votre père?*" Effectivement, où est passé celui censé structurer ce chaos "*où nous sommes tous de fieffés coquins!* " Appel à l'Éthique qui demeurera sans réponse.

La conversion, non pas à soi, comme dirait Tosquelles, mais à l'objet du désir de l'autre qui chute vers le non-humain, le végétal, chez Rimbaud atteint son paroxysme. ce n'est plus qu'Ophélie parle aux fleurs, elle devient fleur, pour toujours. "Pour toujours" signifie que c'est le temps lui-même qui devient sans repères... Si le Sujet est le lieu d'une histoire, si une histoire est justement un discontinu, chez le Sujet le temps est marqué de coupures. Pour Ophélie, le temps file, défile, parallèlement au flux ininterrompu et indifférencié de la rivière.

Et la voracité d'un Réel qui a tout absorbé, tel un trou noir, interdit la lumière. Silence, immobilité, obscurité, plus aucun signifiant pour réveiller cette mort psychique, belle au bois dormant pour toujours, tout dort, même les étoiles.

Le blanc n'est pas du vivant, de la lumière, de la signifiance, c'est la "diaphanité" (là où on voit au travers, c'est-à-dire que rien n'arrête de "personnel") d'une virginité criminelle, même si le crime n'est pas d'elle. Ophélie flotte, dérive du *trieb*, seul geste possible, pour toujours. Coup d'essai, coup d'arrêt, puis plus rien. Puis le RIEN. Lenteur du flottement, de la flottaison, mais c'est tout comme, position couchée bien sûr, anaclitisme absolu dans le Sein de la Guéméter, en ses longs VOILES, ce qui ne peut surprendre, car le voilement du réel devient total. Les hallalis viennent scander au loin la menace de l'Autre, ce meutrier sans répit.

Seul le vent - amant sans parole - baisera les seins de la passante-passive absolue, même plus soumise à l'humain, deux fois soumise, à la Nature, telle la première cellule, telle l'ŒUF... Arthur Rimbaud, l'un des grands traducteurs de l'inconscient...

I

Sur l'onde calme noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...

- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile:
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or

II

O pâle Ophélia! belle comme la neige!
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté!
- C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux!

Ciel! Amour! Liberté! Quel rêve, ô pauvre Folle!
Tu te fondais à lui comme une neige au feu:
Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'infini terrible effara ton oeil bleu!

III

- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis;
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

On peut trouver trace plus ancienne de cette dépossession de l'être dans la légende grecque de Phyllis, que me rappela récemment Verka. Phyllis, fille d'un roi de Thrace. Son amant Démophon la quitte pour regagner sa patrie, promettant de revenir. Elle lui remet une cassette pleine de présents destinés au culte de Réa, qu'il n'aura le droit d'ouvrir que s'il perd tout espoir de la revoir. Le jour du rendez-vous, elle scrute l'horizon: il ne vient pas, elle se pend. Il l'avait oubliée, mais se souvient d'elle le jour dit, ouvre la cassette, un fantôme en sort. Épouvanté, il tombe de cheval, meurt embroché par sa propre épée. Phyllis devient amandier stérile que seule l'étreinte d'un Démophon repentant aurait le pouvoir de faire fructifier.

Encore une métaphore végétale du sujet-en-gestation dépendant du souffle d'autrui, de ses représentations. Freud avait dit "inorganique"...

Cela ne nous évoque-t-il pas, dans les récits d'amours en souffrance, cette propension à agripper l'autre, se laisser agripper - la séduction n'est autre qu'un hameçon - beaucoup trop tôt, avant même qu'une parole soit venue symboliser, structurer la relation, l'inscrire dans le temps et l'espace? S'établit alors un enchaînement pervers de causes et d'effets négateurs de l'autre, dans une totale absence de sécurité affective, chacun présentant à l'autre ses défenses, pour ne pas souffrir, ne rien perdre, éviter la castration nécessaire à l'échange avec l'autre... Passage à l'acte sexuel avant même "d'être ensemble." Formule contemporaine qui ne recouvre même pas l'acte sexuel. On peut coucher ensemble sans être ensemble"... Jouir des corps sans être capable de prendre rendez-vous pour une seule autre fois, par peur de s'y perdre, d'être "eu". L'autre payant la dette d'un rapport inexistant à la Dette justement. Payant en permanence le prix d'une absence presque totale d'intégration de l'Autre... Chacun des deux, dans ces "deal-de-Jouissance" plus que brefs, étant la victime de l'autre. Dans le but inconscient de maintenir à bout de bras, telle une poupée de carnaval, un narcissisme primordial encore dans les limbes. Meurtre inévitable de

l'autre, à chaque bulle d'angoisse apparaissant sur la mare d'un Narcisse en perdition, l'Autre à chaque instant rejeté à l'état de fantôme...

Sur le divan, une prise de distance vis-à-vis du désir-de-l'autre permet déjà à une "Ophélie" de pouvoir dire à son Hamlet, avec colère:

- Mais alors pourquoi es-tu venu me chercher?

"Toi qui, très peu de temps après que j'aie manifesté un investissement amoureux à ton encontre, as pris une énorme distance, ne me téléphones plus, ne veux plus me voir etc."

C'est que, face au risque de la relation, cet Hamlet-là, cette hommelette, commence à organiser l'espace et le temps de telle sorte que l'autre soit désamorcé. L'autre, la femme, en tant que menace d'intrusion dans une image apprivoisée, contrôlée... L'étonnement de la patiente, la révolte, c'est qu'il n'ait pas besoin de la fréquenter pour décider de s'engager dans la relation, il "réfléchit" sans elle à "eux deux", elle sent que c'est un leurre, qu'il est tout seul...

C'est là qu'Hamlet rejoint Don Juan, et sa solitude. Autisme, nihilisme, déni? En tout cas, l'autre n'est RIEN. On peut aller jusqu'à dire que Don Juan n'est rien pour lui-même. C'est ce que dit Max Frisch dans "Don Juan ou l'amour de la géométrie": Don Juan, cet adolescent, se ressent comme une "part de la nature, aveugle, ridicule, raillée par le ciel"... S'ensuit un profond désarroi. Qui lui fait maudire le ciel. Pour Frisch, Don Juan serait dans la même recherche qu'Icare ou Faust. *Sa réputation de séducteur - qui l'accompagne sans qu'il s'y identifie - est une méprise de la part des dames.*

Don Juan est donc l'intellectuel selon Ortega y Gasset: *les choses en elles-mêmes ne lui suffisent pas*. Et: *La beauté de Don Juan vient de son courage à se livrer à des expériences ( ) on se demandera toujours s'il est un homme...* c'est plutôt un danseur ou un torero, sa virilité est mal assurée, menacée même. *Et l'être menacé penche pour les solutions radicales (..) Son infidélité - l'attribut le plus connu de Don Juan - prend alors ce sens: il n'est pas entraîné de volupté en volupté, mais tout ce qui n'est pas exact le rebute. Ce n'est pas l'amour d'une femme mais l'amour d'une chose, la géométrie par exemple, plus fort en lui que l'amour de la femme, qui l'oblige à abandonner chacune d'elles. Son infidélité n'est pas le fait d'une trop grande impulsivité, mais la peur de se tromper lui-même; de se perdre lui-même - la peur aiguë de l'élément féminin qu'il porte en lui.* ( ) Don Juan est un Narcisse, sans aucun doute: en fait il n'aime que lui. Le nombre légendaire de ses amours (mille trois) n'est rebutant que parce qu'il est grotesque, et ce grotesque vient de l'emploi du nombre là où le nombre n'a pas sa place; traduisons ce nombre avec des mots, ils expriment la solitude de Don Juan: l'autre n'existe pas pour lui. Don Juan est au fond un homme qui n'aime pas.

Frisch décrit alors l'adolescent Juan, celui, qui, contrairement à Hamlet, a perdu ses amis d'enfance (dans une assemblée d'hommes il se sent féminin, on pourrait dire que sa recherche de la "rigueur ordonnatrice" lui interdit d'y être déjà. Cherchant la loi, il n'y est pas encore soumis). *Au sein d'une société mensongère, écrit Frisch, on appellera "nihiliste" tout être qui veut faire l'expérience de ce qui s'avère exact.* Et la femme n'est évidemment pas aux yeux de Don Juan un être exact. Don Juan ne veut pas désespérer des femmes, elles n'existent pas pour lui, La Femme ne lui apporte pas la loi dont il rêve. On pourrait dire sa créativité. Un artiste, un chercheur, peut ne s'investir jamais dans une relation amoureuse. SON OBJET EST AILLEURS.

Après mille précautions afin qu'on ne l'accuse pas d'être jaloux de la bonne fortune de Don Juan, Gregorio Marañon décrit aussi en Don Juan un ado à faible virilité car resté dans *l'étape de l'indétermination, de l'hésitation normale du sexe.* Et il dit que cette indétermination juvénile est justement l'un des secrets du pouvoir de séduction.

Brigitte Erbibou

Pulsion de mort, inceste et alcool

« Si le monde n'est pas sauvé par la jouissance, c'est que la jouissance n'est pas ce qu'il faut pour sauver le monde. Il faut des jouissances plus fragmentées, plus morcelées, plus marquées de manque et de relance. Le fantasme d'une jouissance définitive, sans fin, est l'exact symétrique d'une jouissance originelle dont on aimerait ne pas s'être éloigné, tout en sachant que c'est d'en manquer qui nous a jetés dans la vie ».

Si j'ai choisi de faire figurer, en exergue de mon exposé, cette citation de Daniel SIBONY, c'est qu'elle me semble synthétiser assez bien les 3 éléments que je vais tenter d'articuler aujourd'hui, à savoir le lien étroit entre : pulsion de mort, inceste et alcool.

1°) La pulsion de mort.

Tenter une définition de la pulsion de mort ne me semble pas être un exercice si aisé. Aussi, je préfère évoquer l'un des passages de l' "au- delà du principe de plaisir " qui fut pour moi le plus étonnant, le plus frappant et néanmoins le plus éclairant.

« Il advint un jour que les propriétés de la vie furent suscitées dans la matière inanimée par l'action d'une force qu'on ne peut pas encore se représenter. Il s'agissait peut-être d'un processus préfigurant celui qui plus tard a fait apparaître la conscience dans une certaine couche de la matière vivante. La tension survenue dans la substance jusque là inanimée cherche alors à se réduire ; ainsi était donnée la première pulsion, celle du retour à l'inanimé...il se peut que la substance vivante ait été ainsi recréée sans cesse et soit morte jusqu'au jour où des influences externes déterminantes se transformèrent, obligeant la substance qui survivait encore à dévier toujours d'avantage de son cours vital originaire et à faire des détours toujours plus compliqués pour atteindre son but : la mort...

S'il nous est permis d'admettre comme un fait d'expérience ne souffrant pas d'exceptions que tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique, pour des raisons internes, alors nous ne pouvons que dire : le but de toute vie est la mort, et en remontant en arrière, le non - vivant était là avant le vivant ».

Ce qui m'intéresse à travers cet énoncé de Freud tient en deux points : le premier est cette énonciation de la primauté de l'inanimé, du non vivant, par rapport au vivant.

Le deuxième étant que malgré le déploiement de la vie, telle une effraction, une explosion, les forces vitales n'effaceront pas pour autant cette tendance irréductible à ce retour à l'inanimé. Elles n'auront d'autres choix que de tenter une cohabitation, si malaisée soit-elle.

Mais de quoi s'agit-il, lorsque Freud nous parle d'inanimé ? Pouvons nous réduire la formulation de Freud à un constat purement organique ? Certainement pas.

Lacan, dans le séminaire 17, « L'envers de la psychanalyse », propose donc : " L'inanimé. Point d'horizon, point d'idéal, point hors de l'épure, mais dont le sens à l'analyse structurale s'indique. Il s'indique parfaitement de ce qu'il en est de la jouissance ".

Traduction lacanienne qui fera de la jouissance, un au- delà du principe de plaisir. En effet si le principe de plaisir est un principe de moindre tension, la jouissance le déborde. Ce que le principe de plaisir maintient, c'est la limite quant à la jouissance. La répétition étant fondée sur un retour à la jouissance .

2°) C'est dans cette dimension que je vous proposerai d'articuler la pulsion de mort, et sa visée, à savoir la jouissance et l'inceste.

On pourrait dire aussi, la jouissance de l'inceste : l'inceste entendu ici comme le lien de jouissance à la mère.

"La mère et sa progéniture seront séparés par l'interdit de l'inceste ".

Ceci constitue un dit fondamental, et comme tout bien dire, sa valeur tient dans le fait même de l'introduction d'une parole, laquelle opère déjà comme coupure. Au passage, il me semble intéressant de rappeler les deux sens du mot hébreu MILA, se traduisant à la fois par mot, et par coupure.

Ainsi, la mila, en tant que coupure ou circoncision viendrait marquer le passage de l'état total de nature à l'entrée dans la culture qui implique une certaine perte et un certain prix : le prix de la chair. En tant que parole, elle permettrait l'entrée dans la loi symbolique . Elle tiendrait donc à distance une certaine forme de jouissance, très distincte de la simple recherche de satisfaction par le biais de l'objet, qui s'inscrirait du coté du principe de plaisir. D'emblée, la jouissance s'avère impossible, interdite du fait même de la dimension intersubjective du langage. Le langage en tant que défaut dans la pureté mutique du non-être.

A partir de là, deux voies diamétralement opposées sont ouvertes : tout d'abord, celle du retour à un état originel, total, absolu, incestueux, préverbal, silencieux, d'avant l'apparition de la dimension du langage, dans la tentation de rejoindre une jouissance mythique première, ou bien, celle de la séparation, effet de nomination qui ne cessera d'introduire la dimension du manque, de la perte, de la castration, condition même du désir. Ainsi, dès les premiers versets de la Genèse, traduction grecque du mot hébreu béréshit, qui signifie : "au commencement ", la force du dire est la condition essentielle à la création ex- nihilo. Nomination et séparation sont les deux temps indispensables à toute création. Que le tout premier mot commence par un bèt, deuxième lettre de l'alphabet hébraïque et non par un aleph, est en soi riche de sens. Il marque, l'impossible jouissance du lieu de l'origine, l'impossibilité même de le dire ou de le représenter.

" A u commencement, Elohim créa les cieux et la terre. La terre était tohu-bohu. Il y avait des ténèbres au- dessus de l'abîme et le souffle d'Elohim planait au dessus des eaux. Elohim dit : qu'il y ait de la lumière, et il y eut de la lumière. Elohim vit que la lumière était bonne, et Elohim sépara la lumière des ténèbres. Elohim appela la lumière Jour, et il appela les ténèbres Nuit. Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour."

Ainsi, le développement du texte biblique se déroulera dans l'intention d'imposer, à travers séparations et nominations, puis à travers l'élaboration de la Loi, ce long détour que l'on appelle communément la vie, dont l'enjeu semble être l'ex-sistence même du sujet, expulsé du lieu de son enfantement. Cette expulsion implique une perte, l'objet a, dont la visée de retour, de récupération reste perdue bien qu'animant, sans jamais le résoudre le désir humain.

La pulsion de mort, visant le retour à l'inanimé, c'est à dire au retour à un en deçà des limites mêmes de l'émergence du $, vers le un à jamais perdu, s'opposerait donc à cette exsistence.

L'inceste serait donc cette tentative de retour en arrière, retour impossible puisque le sujet naît précisément de cette advenue du langage et du système symbolique dont les effets sont à la fois, la survenue du sujet en tant que barré et la loi, celle de l'interdit de l'inceste, c'est à dire interdiction de retour en arrière, au temps du réel premier : le tohu-bohu.

L'inceste renferme l'impossibilité de se résoudre à assumer la coupure essentielle à la naissance du sujet comme tel . Il implique donc une série de négations : négation du sujet, négation de l'autre, négation de la différence, négation de la temporalité dans l'alternance, négation des générations. Cette négation des générations me semble très active quant à la pulsion de mort : ne pas naître pour ne pas mourir, mourir plus vite puisqu'il faudra mourir, ne pas donner vie puisque cette vie elle-même me déplace dans l'ordre des générations.

3°) L'alcool.

Si ce conflit entre vie et mort, se tient au cœur même de toute expérience subjective, il semblerait que l'on puisse en annuler la vivacité par certains moyens, et notamment l'alcool.

L' alcool, là où ça colle, là où sacrifiant son désir sur l'autel de sa jouissance, le sujet se donne, s'adonne, pour un instant, le temps d'un verre, à une bacchanale sacrée. Geste tant de fois répété, dans une insistance signifiante.

La parenté entre l'ivresse et l'inceste apparaît à plusieurs reprises dans le texte biblique. Je vous renvoie à l'épisode de Noé, (Genèse 9) lequel après s'être enivré offre, sans le savoir sa nudité au regard de ses fils, et à celui de Loth, enivré par ses filles afin de coucher avec lui, et ainsi assurer une descendance. Il n'est pas inutile de rappeler que la femme de Loth fut pétrifiée, transformée en statut de sel pour avoir désobéi à l'injonction divine : "tu ne regarderas pas en arrière ".

Ainsi l'alcool, parmi d'autres élixirs, semble participer activement à l'atténuation, voire la dissolution des limites posées par la loi, infranchissables par ailleurs. L'alcool dissout les contours, nie les distinctions et crée un univers de mélanges, de confusion où les places se côtoient, créant un étrange "embouteillage".

"Être" plein pour ne pas assumer la place du manque, "être bourré" dans une dénégation énergique de la béance, du vide qui cause le désir du sujet.

"Être rond "pour rester fidèle à l'idée imaginaire du tout, de la sphère comme s'appuyant sur la bonne forme de satisfaction.

L'alcool semblerait servir admirablement son maître, la pulsion de mort dans le but d'atteindre à une jouissance infinie, impliquant l'évanouissement du sujet et du même coup la négation de l'autre.

Dionysos, Bacchus pour les Romains, Dieu de la végétation et de la vigne, " n'est jamais, nous dit le dictionnaire entièrement inscrit dans la cité. Ses temples y sont rares et tout un aspect qui se réclame de lui met en avant le refus du politique et de la vie socialisée ".

Il est intéressant de noter que ce Dieu fut procrée selon un scénario peu habituel. En effet, sa mère Sémélé meurt au sixième mois de sa grossesse et c'est Zeus, son père qui le portera, cousu dans sa cuisse. Le mythe de Dionysos s'emploie peut -être à symboliser de cette manière, une certaine confusion des places, une certaine forme d'éclipse, comme équivalent de l'inceste.

Dans tous les cas, il met en avant les possibles effets d'une paternité perturbée. Dionysos, surnommé le Libérateur, engage à une position hors la loi. Le saut entre nature et culture ne semble pas tout à fait franchi en ce qui le concerne, et atteint le paroxysme de la barbarie.

" Ainsi, conclue le dictionnaire, on sort du système qui fonde la condition humaine dans un double rapport : avec les dieux et les hommes. Dionysos entraîne ses fidèles, en les enivrant, dans une nature où les bêtes, les hommes et les dieux se confondent et sont interchangeables ".

Dans son très beau livre, "Invocations", Alain Didier Weill exploite la personnalité de cet étrange Dieu grec : "Dionysos a trop de facettes pour offrir comme son père Zeus, une face immuable. Il est Dieu de la musique, du dithyrambe, de la tragédie mais aussi le Dieu dispensateur exubérant de la nourriture végétale dont la donation contrevient radicalement à l'éthique grecque du travail ". En bref, Dionysos est l'indésirable des Dieux grecs, il s'oppose radicalement aux 12 olympiens car tout en lui induit le danger, la fureur, la transe ou l'extase. En effet, les femmes sont particulièrement sensibles à sa musique et quel que soit le degré de leur raison, elles ne peuvent résister, comme possédées par l'appel sacré de sa flûte venu de la forêt voisine.

Étrange pouvoir que celui de Dionysos, contre lequel l'institution ne peut rien, sauf de constater le désordre fondamental qu'il introduit dans l'ordre civil. Dionysos, le Libérateur, celui qui invite à se déchaîner, se désenchaîner, à nier, oublier, abolir lois, ordres et censures qui régissent la cité. Dieu conduisant le cortège infernal durant trois jours au terme desquels, il s'accouplait avec la reine de la cité.

Quoi de plus explicite nous dit Didier - Weill, du nouage de la pulsion de mort, symbolisée par Dionysos l'infernal, et de la pulsion de vie symbolisée par cet accouplement sexuel.

Surgit avec Dionysos tout ce qui est don excessif: don de la danse, don gracieux de la nourriture et du vin nouveau, porteur d'un arrière goût infernal, le goût de ce qui outrepasse les limites.

4°) Qu'en est -il de l'appel de cet étrange Dieu aujourd'hui ? Certes le Bacchantes ne courent plus les rues, et pourtant.... Le son de la flûte Dionysiaque continue de raisonner de la forêt voisine, appel si puissant qu'il est difficile d'y résister. Certains y répondent sans doute entamant ainsi le chant sacré, hors des lois écrites, à l'écart de la cité.

Marguerite Duras, de son vrai nom Marguerite Donnadieu, comme si le nom du père la vouait à un Dieu inconnu pour en faire son esclave, grandit dans les contrastes d'une Indochine colorée des parfums les plus sensuels et des atrocités rencontrées quotidiennement. "Tout se passait, dit-elle, dans ces états contra-

dictoires de violence et de haine, de fureur et d'abandon ". A l'aurore de sa vie, la mort s'installe à travers la disparition prématurée du père dont elle n'aura que très peu de souvenirs. Cette proximité de la mort, cette présence de la mort dans la vie, cette rage de vivre, sorte de nique à la mort, pour défier le temps qui court vers l' inéluctable, hantera tout son être et toute son oeuvre.

Marguerite passe son enfance à fuir la maison maternelle, la présence du grand frère, se perdant des heures entières dans cette chère forêt voisine, offrant son corps, ses sens en éveil aux premiers plaisirs que lui procurent cette végétation puissante et abondante. Regarder la mer, s'enivrer de cet infini devient vite un de ses passe temps favoris. Très vite aussi, elle dit non à l'ordre établi, s'oppose à l'institution, à l'hypocrisie de la vie coloniale, "ce bordel magique où la race blanche pouvait se donner dans une paix sans mélange le spectacle sacré de sa propre présence ".Très vite elle sait, elle sent de quel coté elle se situe, subissant l'appel du DIeu infernal, éprise de cet hors limites, de cette liberté absolue, de cet horizon de jouissance qu'elle ne cessera de tenter d'atteindre.

Très vite, sa fascination pour la femme adultère, Anne-marie Stretter dans ses romans, son amour absolu et hors la loi, pour l'amant de la Chine du nord, lui donnent le goût des situations toujours limites, au bord de tomber, à la crête des vagues, prête à se perdre. Braver les usages et la Loi, vivre dans l'urgence du danger c'est se réconcilier avec les forces naturelles. Se placer dans le scandale, connaître la jouissance, injure à la loi des Pères, c'est devenir libre, résolument libre.

Écrire devient alors une urgence , dire et redire sans cesse, sa passion de la vie, l'effraction de la mort dans la vie, sa recherche de l'amour absolu, aux confins de la folie. " La seule chose qui compte c'est la folie. Ne pas avoir peur de l'égarement de soi ". Le Livre se dressera, sublime, tel un barrage contre le Pacifique. Il dira la folle envie de vivre autant que la folle détresse de vivre, il dira l'amour autant que la mort, il dira la force autant que l'abandon.

LIBER : couche intermédiaire entre l'arbre et l'écorce, qui fournit le point de départ à la formation de nouveaux tissus et à l'augmentation d'épaisseur du tronc . Le liber est à la racine du terme livre, mais aussi liberté, ainsi que libation. Curieuse communauté étymologique dont Marguerite Duras semble explorer toutes les dimensions.

Le livre la libère de l'effroyable du monde, la délivre de ses fantômes, tout en la faisant vivre sous le joug de sa tyrannie. Assujettie au Livre, au vin, à l'amour, elle s'offre ainsi totalement, sans réserve, remplissant la page blanche, comme on remplit un verre, traduisant ainsi

"l'imbuvable du monde ".

" Vous avancez dans la clarté du jour, écrit Yann Andréa, vous allez, vous allez encore. Jamais vous ne vous retournez. Vous vous laissez aller à la solitude. Vous vous abandonnez, vous oubliez. Et alors ça arrive sur vous, vous n'y pouvez rien, cela jusqu'à l'épuisement de la page. Et puis vous passez à une autre page, à un autre amour. Vous écrivez et le monde meurt. Seul le mouvement de la main se produit fragile et impérieux.... A chaque mot écrit, le premier amour, toujours. Vous devenez ce mot. Vous dites : Écrire c'est savoir résister à l'écriture.... Écrire, on croit que c'est facile, c'est le contraire, vous le savez, c'est l'enfer...Vous dites : Le livre est fini, il faut se séparer de lui, il faut aller le donner, les livres vous laissent parfois, abandonnés, on ne sait pas ce qui est arrivé....Vous dites : Je sais que c'est un livre, je crois aussi que c'est autre chose qu'un livre, je sais qu'un livre ce n'est plus seulement un livre désormais, que désormais il faut qu'il y ait plus qu'à lire et que l'on doit se résigner à ne pas savoir quoi."

"Vous dites : l'état dans lequel je me suis mise n'est pas étranger à l'écriture... A chaque mot, c'est le tout de vous-même qui est écrit, livré au rectangle blanc, à l'esprit du monde. Dans l'emportement de la phrase, la douleur est telle que l'alcool était comme un soulagement, un allègement, un contrepoint à la page écrite ".

A partir de 1980 Marguerite Duras connaît une période solitaire. Elle reçoit des lettres, adoucissant la douleur, le désespoir d'être, l'état tragique du monde qu'elle endosse. Elle écrit et boit beaucoup.

Sa rencontre avec le jeune Yann Andréa marque les dernières années de sa vie, le dernier défi lancé à la mort. L'amour incarnant toujours plus, cette présence puissante de la transgression. Sa quête ardente de la fusion originelle atteint alors son paroxysme. Ils pratiquent ainsi une sorte d'insularité amoureuse, tendus tous deux dans le devenir de l'œuvre.

Yann incarnera ce parfait amour fusionnel et incestueux, écho silencieux au premier

amour, le petit frère, dans une négation absolue de la séparation, de la différence des sexes, de la différence des générations . Recomposition d'un état originel confus, dans une communion parfaite. Soif d'amour, soif du Un primordial.

Pour elle, Il se fait alcool là où son désir de boire devient le plus fort, il se fait scribe là où son besoin d'écrire l'emporte, il se fait silence là où elle ne peut plus entendre. Il sait disparaître, Yann, pour l'aider à accoucher, inlassablement, d'un mot, d'une phrase, d'un livre.

"Autour de nous la maison fermée sur le parc abandonné. Nous ne sortons plus, nous ne voyons plus le ciel, nous ne voyons que nous seuls ".

"Je ne vois rien, que vous endormie sur le lit blanc. Tout vous appartient, et les mots et moi ".

Marguerite Duras, écrivain magique, nous délivre page après page, les secrets du "Liber". Son lieu à elle, c'est cet espace intermédiaire

"entre l'arbre et l'écorce", métaphore employée chez Freud comme chez Lacan pour désigner l'inconscient lui-même.

Dans cet espace, elle ne cessera de se déplier, tel le Livre, de se déployer à l'infini. Son oeuvre parlera magistralement de ce que nous essayons de cerner sous le terme d'inconscient : tout est là, l'Autre et son manque, la jouissance et ses impératifs, l'amour et la haine, enfin la pulsion de mort, cette pulsion première, archaïque, s'infiltrant au cœur même d'Éros, l'invitant, obscure, puissante à rejoindre le chœur des ménades pour entamer le chant sacré, à l'unisson, oeuvre de communion avec la Grande Mère Nature.

Elle incarne au plus haut point ce que Lacan nous enseigne sur la femme, sur ce rapport privilégié à cet autre manque que le manque phallique, antérieur, et qui est le manque dans l'Autre.

Ainsi, Marguerite Duras consacrera sa vie à relater la danse infernale, le combat incessant entre vie et mort. Son oeuvre traduit l'immensité de ce savoir de femme, ce continent noir, qu'elle nous a livré sans retenue, sans réserve, sans protection, témoignage d'une liberté sans bornes.

Je conclurai par un court extrait de ce très beau texte intitulé "La maladie de la mort ", sublime interrogation sur la mort dans la vie, sur la peur d' aimer, de se laisser traverser ou entamer par l'autre. Désir puissant d'en finir avec l'autre, cet autre qui appelle le meurtre cependant qu'il vit.

"Elle sourit, elle dit que c'est la première fois, qu'elle ne savait pas avant de vous rencontrer que la mort pouvait se vivre...Vous croyez pleurer de ne pas aimer. Vous pleurez de ne pas imposer la mort....Elle dit : Je ne voudrais rien savoir de la façon dont vous, vous savez avec cette certitude issue de la mort, cette monotonie irrémédiable, égale à elle- même chaque jour de votre vie, chaque nuit, avec cette fonction mortelle du manque d'aimer. Le jour est venu, tout va commencer, sauf vous. Vous, vous ne commencez jamais....

Vous demandez comment le sentiment d'aimer pourrait survenir. Elle vous répond : Peut-être d'une faille soudaine dans la logique de l'univers. Elle dit : Par exemple d'une erreur…

La pénétration des corps, vous ne pouvez pas la reconnaître. Vous ne pourrez jamais. Quand vous avez pleuré, c'était sur vous seul et non sur l'admirable impossibilité de vous rejoindre à travers la différence qui vous sépare..... Ainsi cependant vous avez pu vivre cet amour de la seule façon qui puisse se faire pour vous, en le perdant avant qu'il soit advenu ".

"Vous lui demandez : En quoi la maladie de la mort est-elle mortelle ? Elle répond : En ceci que celui qui en est atteint ne sait pas qu'il est porteur d'elle, de la mort. Et en ceci aussi qu'il serait mort sans vie au préalable à laquelle mourir, sans connaissance aucune de mourir à aucune vie ".

Christiane Schonbach

Le savoir mythique

L'homme a toujours cherché à s'expliquer le monde. Il est possible d'aborder ce qu'a élaboré l'homme sous l'aspect du savoir mythique. Prenons comme exemple une épopée qui date de la fin du 3ème millénaire avant J-C, celle de Gilgamesh qui raconte la destinée d'un homme. Ce qui permettra d'interroger le mythe, la science, et la place où peut se situer la psychanalyse.

Selon la définition du « Dictionnaire de la Psychanalyse », le savoir est un *réseau des signifiants qui déterminent concrètement, dans une structure de répétition, le rapport du sujet au réel* (p.377). Il y a différents types de savoirs : savoir inconscient, scientifique, analytique et mythique.

QU'EST-CE QUE LE SAVOIR MYTHIQUE ?

Toujours d'après le « Dictionnaire de la Psychanalyse », *le savoir mythique relève d'un savoir qui tente de dire la vérité, et répond à un impossible, à une béance : celle de l'entrée dans le langage, du lien social, du réel sexuel sous forme d'un discours qui fait sens* (p.261).

Le savoir mythique, vaste et varié, décrit généralement des récits de genèse bien que son objet reste incertain. Comme exemple, prenons la première oeuvre littéraire de l'humanité consacrée à l'épopée de Gilgamesh *celui qui a connu le fond des choses* (Cf. L'épopée de Gilgamesh :J.Tournay et A.Shaffer) Ce récit, qui est une tentative de discours cohérent sur le monde à une époque précise, a été transmis pendant des siècles par la tradition orale et fut fixé en écriture cunéiforme sur des tablettes vers 1200 avant J-C. Il a connu une large diffusion dans tout le Moyen – Orient pendant deux millénaires ,jusqu'aux abords de notre ère.

Cela se passe en Mésopotamie, à l'époque de la formation des cités et de la naissance de l'écriture. Gilgamesh (*en lui deux tiers sont divins, un tiers humain p 44*) est roi d' Uruk, et il traite ceux qui lui sont soumis de telle façon que ceux-ci demandent aux dieux un adversaire capable de lui tenir tête. Ce que le tyran d' Uruk imposait, semble avoir été en rapport avec le corps : *il ne laisse pas de fils à son père, il* n*e laisse pas de fille à son mari* (p 46 ; 48.)Il semble que Gilgamesh imposait des combats athlétiques aux garçons, et usait d'un droit de priorité lors du mariage des filles Les dieux vont lui opposer Enkidu, *rejeton d' argile*, à peine humain qui vit dans la forêt avec les bêtes sauvages, à qui ils donneront une *fille de joie,* qui fera de lui un homme. Quand Gilgamesh rencontre En-ki-du, ils commencent par se battre, mais très vite cèdent à une amitié qui ne se démentira plus. Gilgamesh délaisse sa ville et part avec son nouveau compagnon. A eux deux, ils décident d'attaquer le géant Gumbaba, gardien de la forêt des cèdres. Ils le battent et Gilgamesh, qui voulait l'épargner, doit céder à la volonté de son ami qui veut le tuer. Dans la suite du récit apparaît la déesse de l'amour et des combats, Inanna qui, séduite par la force de Gilgamesh, l'élève au rang des héros. Mais, celui-ci averti de la triste fin des partenaires de la déesse, repousse ses avances. Inanna, vexée, demande à son père le grand Dieu An de lancer le « taureau céleste » contre les deux amis. Mais le taureau sera vaincu et Enkidu aura l'audace de lancer une cuisse de taureau sur la déesse.

Ce sera toutefois son dernier exploit car il ne tardera pas à mourir. Gilgamesh saisit de douleur et d'épouvante face à la mort ne va plus chercher qu'à conquérir l' immortalité. Il sait qu'il existe un homme nommé Zi.u.sud.ra (vie de jours prolongés) qui a survécu au Déluge universel après avoir construit une arche et y

avoir placé assez d'êtres vivants et de semences pour repeupler la terre dévastée. Et là une femme lui tient ce discours :

La vie que tu poursuis, tu ne la trouveras pas. Quand les Dieux ont crée l' humanité, c'est la mort qu'ils ont réservée à l'humanité ; la vie, ils l'ont retenue pour eux entre leurs mains. Toi, Gilgamesh, que ton ventre soit repu, jour et nuit, réjouis-toi, chaque jour, fais le fête… danse et joue de la musique …Cela, c'est l'occupation de l'humanité (*L'épopée de Gilgamesh p 203).*

Gilgamesh, revenu dans sa ville d' Uruk, s'est ainsi fait une raison, il retourne à ses affaires et reprend son métier de Roi.

Si on reprend le récit, on peut faire quelques remarques :

Ce mythe, très riche, contient la version Babylonienne du déluge qui précède celle de la Bible, d'ailleurs elle même reprise d'un original plus ancien (mythe d'Atra-Hasis).

L' épopée débute par une demande civilisatrice, faite par les sujets.

Il est beaucoup question des corps des protagonistes, corps de chair divine ou d' argile, lutte des 2 hommes, mort du géant, sexualité, morceau de chair du taureau, et mort d' Enkidu. Souvent se sont de véritables corps à corps : luttes, mise à mort.

La mise à mort du géant, décidée par Enkidu pose question, comme si Gilgamesh pourtant surhomme, était agi par son vis-à-vis l' homme primitif qui savait ce qu'il fallait faire ;

La confrontation de Gilgamesh avec la Déesse, femme plutôt dévoratrice, se termine mal puisqu'elle entraîne la mort d'Enkidu et le commencement du questionnement de Gilgamesh sur la mortalité.

En fait, on peut se demander ce que représente Enkidu qui fait évoluer Gilgamesh tout au long de ce récit, et fait qu'il n'est plus le même au début et à la fin

PEUT-ON POSER QUELQUES QUESTIONS D'ORDRE PSYCHANALYTIQUE AU SUJET DE CE MYTHE ET, PLUS PRECISEMENT SUR LE SAVOIR MYTHIQUE ?

Pour tenter d' y répondre nous nous sommes appuyés sur le texte de Lacan « le Maître châtré » du séminaire 17. Lacan dit que ce n'est pas en procédant par la psychanalyse que l'on peut faire une enquête ethnographique, mais peut-être en étant psychanalyste, si cela existe. Donc la démarche semble impossible. Malgré tout, essayons de nous servir de ce savoir analytique pour relire ce récit et poser des questions, tout en sachant qu'au cours d'une cure l'application de ce savoir est bien encombrante.

Le point de départ du récit est une demande civilisatrice : c'est dans le discours social que ça parle, comme Freud l' écrivait la psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément une psychologie sociale

Au début du récit, pourrait-on voir la lutte du moi et du surmoi Freudien.

Quand Gilgamesh,surhomme se prépare à exercer son droit sur la mariée, il est confronté à En-ki-du, être fait d' argile et rendu humain par l' initiation sexuelle qui va l'affronter. Après avoir lutté, ils pactisent et Gilgamesh accepte cette loi civilisatrice, de ne pas les avoir toutes, et il se constitue un couple, Gilgamesh - En-ki-du, plus fort :*deux lionceaux sont (plus forts qu'un lion) vigoureux*, capable de vaincre le géant de la forêt des cèdres.

Lors de la mise a mort du géant,peut-on parler de l'apparition du signifiant maître ?

On est étonné par le fait que ce soit la partie la plus primitive Enkidu qui va dominer la partie la plus intelligente dans la décision de tuer le géant, car c'est le fils de la Déesse qui s' attendrit , et le serviteur Enkidu,l' humain qui a un savoir sur la décision à prendre.

C'est comme si a l' l'intérieur du couple Gilgamesh - Enkidu, se met en place une dialectique opposant les contraires, qui donne naissance à quelque chose de fécond : un savoir qui est et auquel personne ne comprend rien.

De cette dialectique entre les deux parties (maître et esclave) peut-on dire que surgit du signifiant maître S1.

QU'ELLE EST LA NATURE DE LA RELATION DE GILGAMESH A LA FEMME ?

Dans cet épisode, Gilgamesh est confronté à la Déesse que l'on pourrait écrire La Femme, ou Grand Autre non barré. Il ne s'engage, là, aucune dialectique avec Enkidu. La force virile du taureau céleste, envoyée par le Père de la déesse est vaincue par la force des 2 hommes. Mais c' est Enkidu qui arrachera le morceau de

chair et le jettera à la face de la femme Gilgamesh paye sa dette puisque Enkidu meurt (celui-ci est-il son corps de jouissance ?) Il a accepté sa castration, est rentré dans le symbolique, il peut alors entendre le discours sur la mort, discours de mortelle acceptation.

L'épopée de Gilgamesh prends son origine dans le désir de l' homme d'organiser le réel. Elle montre que le déroulement de la pensée humaine se fait sous la forme de l' opposition des contraires, qui pourrait se reformuler ainsi : l' émergence du sujet se fait à la suite de questions adressées au Grand Autre, lieu des signifiants, lieu dont il reçoit des réponses plus ou moins énigmatiques

Le questionnement passe par le corps support concret de la jouissance : lutte des 2 hommes, mise à mort du géant, morceau de chair du taureau, mort d' Enkidu corps de jouissance. Petit à petit les corps disparaissent, laissant Gilgamesh seul avec ses signifiants devant sa propre mort.

LE SAVOIR SCIENTIFIQUE

La naissance de l'écriture, fait de la civilisation mésopotamienne apparu vers 2700 avant J-C, eût comme première visée, la comptabilité des biens produits et mis en circulation. L' économie était devenue tellement complexe et tyrannique qu'il fallait la contrôler (« Histoire de l' Écriture », p 28-3O). Pendant plusieurs siècles, l'écriture n'a servi à rien d'autre (les arts plastiques exprimaient depuis longtemps la vie intérieure des hommes). Mais, passer de la tradition orale à la tradition écrite a révolutionné la communication et a introduit le savoir scientifique.

Dans la science, tout message écrit devient indépendant de celui qui l' émet. Il est fixé. Les mots ont pris la place des choses et, avec l'apparition de la lettre, est né un esprit scientifique, une curiosité de savoir, de tout enregistrer, analyser, classer, ordonner. Il existe un ensemble impressionnant d' archives et de recueils scientifiques d'astronomie, de médecine et de pharmacologie. Apparaît là le discours du maître avec toutes ses possibilités de jouissance.

Ce savoir est bien différent du savoir mythique : il n' obéit pas aux mêmes lois. La science n'est *constructible qu'à partir de ce que le signifiant peut se signifier lui même*. Dans « Le maître châtré », Lacan parle d'une opposition entre le savoir mythique, savoir disjoint, et le savoir scientifique, le premier ne s' enseigne pas comme les mathématiques, la place de la vérité est différente. (Lacan, Séminaire 17, p.103).

Dans le savoir scientifique, nous sommes sur le versant du savoir du maître. Le signifiant peut se signifier lui -même, la vérité est en place d'un jeu de valeurs : elle est soumise à la vérification.

Dans le savoir du mythe, complètement autonome du précédent, on est sur le versant du savoir maître. Il s'impose comme un fait, il vise à énoncer l'impossible, à dévoiler une vérité qui est reconnaissance du réel (origine, mort, sexe, castration), vérité inhumaine et horrible et que tous en refusent l'horrible. Ce savoir mythique est le support des « sociétés primitives » qui échappent au discours du maître (Lacan).

Mais, à quoi sert cette forme de savoir du maître ? Selon Lacan (sém. 17, p 103) elle sert à refouler ce qui habite justement le savoir mythique et à exclure la dynamique de la vérité si inhumaine. Lors d'une analyse se retrouve dans le discours de l'inconscient sous la forme d'un savoir *disjoint*, *épave de ce savoir* mythique, un discours « con » qui pourtant *ne déconne pas.* Car, *si con qu'il soit, ce discours de l'inconscient, il réponds à quelque chose qui tient à l'institution du discours du maître lui même. C'est cela qui s'appelle l'inconscient. Il s'impose à la science comme un fait,* (Id. p.103-104) mais il en est totalement étranger.

RAPPORT DU MYTHE, DE LA SCIENCE ET DE LA PSYCHANALYSE

Freud a utilisé, les mythes pour avancer dans sa théorie. Tels que ceux de l' Œdipe et de la horde primitive. Dans ce dernier, le meurtre du père est un mythe scientifique en ce sens qu'il présente sous la forme d'une séquence singulière d'évènements ce qui est une structure fondatrice. Ce père a été élevé au rang de créateur du monde, de héros, d'objet de la science. Il serait intéressant de comparer le meurtre du père dans Totem et Tabou.et celui du meurtre de Gumbaba dans Gilgamesh qui paraît différent.

Lacan, grâce à l'introduction des catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique, et de l'élaboration de l'objet petit a, a sorti le complexe de castration de la toute puissance de l' Œdipe. Il a mis en place les quatre discours et affirme que la cause de la castration est dans le langage, le mythe restant l'énoncé de l'impossible.

QU'EN EST-IL DES MYTHES AU COURS DE LA CURE ?

La cure, grâce au transfert, et à la demande de savoir de l' analysant, produit des récits mythiques. Le roman familial, les théories sexuelles infantiles, et certains mythes Freudiens sont devenus partie intégrante du discours de l'analysant et permettent la communication entre analyste et analysant pendant le 1er temps historique de l'analyse, le temps standard. Parfois, comme si ce savoir faisait obstacle, tout en reste là sans qu'il y ait passage au temps logique, au temps de l' inconscient.

Lacan, dans le séminaire 17 (p 104), donne un exemple : il parle de trois personnes du Togo qu'il avait en analyse. Il n'avait pu, *dans leur analyse, avoir trace des usages et croyances tribaux*, car *leur inconscient fonctionnait selon les bonnes règles de l' Œdipe. C'était*, dit-il, *l'inconscient qu'on leur avait vendu en même temps que les lois de la colonisation* […] *forme du discours du maître*.

En début d'analyse, le savoir mythique agit comme le savoir scientifique et sert à refouler ce savoir disjoint dont on aurait accès dans le second temps de l'analyse, temps de la logique de l'inconscient. Temps où il y a bascule du temps historique en temps logique, bascule qui sera scandée par l'angoisse et qui va permettre de comprendre et de conduire à la déperdition progressive de la jouissance et au changement de place du sujet. Si la quête de Gilgamesh avait un point commun avec la démarche Psychanalytique ce serait dans la perte de jouissance que les deux démarches entraînent.

La psychanalyse, interrogation sur la jouissance, se situerait-elle entre mythe et science ? Ce savoir disjoint, épave du savoir mythique, tel que nous le retrouvons dans le discours de l'inconscient et qui est l'objet du désir de l'analyste, a besoin du savoir de la science pour se dire.

Bibliographie :

- Dictionnaire de la Psychanalyse : Roland Chemama et Bernard Vandermersch, Larousse.
- Histoire des religions : tome 1, La Pléiade.
- Histoire de l'écriture : James G février, Payot.
- Lacan : L'envers de la Psychanalyse, Sem.17, Seuil.
- L'épopée de Gilgamesh.Raymond Jacques Tournay et Aaron Shaffer, Ed du Cerf.